N° 706 38e Année Tome CC 15 Novembre 1927

MERCVRE

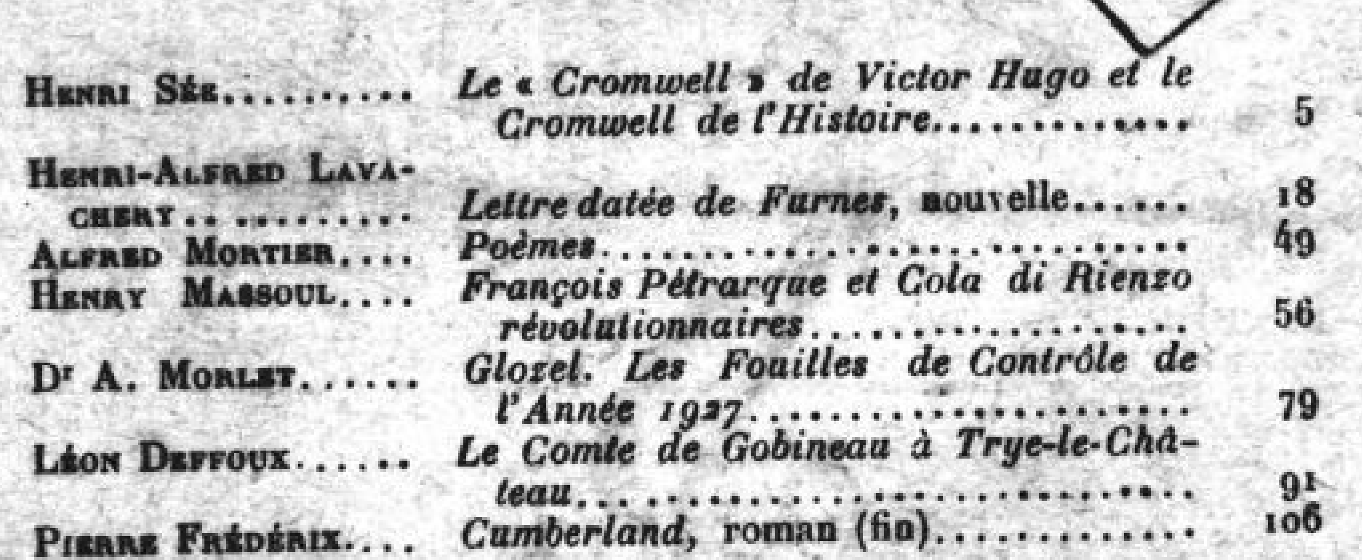
DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE





—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 4 fr. | Étranger...... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX-CENTIÈME

15 Novembre — 15 Décembre 1927

15 Novembre — 15 Décembre 1927 Tome CC

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXVII

LE « CROMWELL » DE VICTOR HUGO ET LE CROMWELL DE L'HISTOIRE

—

La Comédie-Française doit représenter prochainement le *Cromwell* de Victor Hugo ; c'est pour la première fois que le célèbre drame, publié il y a un siècle, paraîtra sur une scène française, — considérablement diminué, d'ailleurs, car, pour le jouer intégralement, il faudrait plusieurs soirées.

I

Cromwell, on le sait, marque une date mémorable dans l'histoire du romantisme ; par la façon dont il est conçu, comme par la fameuse Préface, c'est vraiment le manifeste de la nouvelle école, ou, si l'on aime mieux, la déclaration de guerre au classicisme.

Hugo a voulu écrire un drame analogue aux drames historiques de Shakespeare ; comme celui-ci, il se propose, non de décrire une « individualité », mais de faire mouvoir toute une « foule ». Il pense, en effet, que le drame doit reproduire la vie réelle :

> Le caractère du drame, déclare-t-il dans sa Préface, est le réel ; le réel résulte de la combinaison toute naturelle de deux types, le sublime et le grotesque, qui se croisent dans le drame, comme ils se croisent dans la vie et dans la création.

Ce réel, seule l'histoire pourra lui en fournir les éléments.

Il nous dit avoir lu « quatre-vingts ou cent volumes », et notamment les mémoires sur la révolution d'Angleterre, que précisément Guizot venait de publier en 25 volumes, de 1823 à 1825. (1) Ce n'est pas un jugement téméraire de penser que ces énormes lectures ont été un peu hâtives, et que le jeune poète n'a pas pris le temps de les digérer véritablement.

Muni de cette forte documentation, Hugo se croit en mesure de ressusciter le passé, — comme le tentera plus tard Michelet. Mais il est si convaincu de la place que tient le grotesque dans la réalité, que cette résurrection ne laissera pas d'être quelque peu caricaturale. Ne sont-ce pas, en effet, à bien des égards, des caricatures, que ces *Cavaliers* et surtout ces puritains qu'il met en scène ? Les interminables tirades de l'étonnant Carr dépassent, en effet, les limites du vraisemblable. Le drame fourmille d'acteurs, mais ce sont surtout des fantoches.

Cromwell lui-même échappera-t-il au crayon du caricaturiste ? En lui, pense Victor Hugo, comme en tout homme, comme en tout grand homme même, il y a quelques traits grotesques :

> Les hommes de génie, lisons-nous dans la Préface, si grands qu'ils soient, ont toujours en eux leur bête, qui parodie leur intelligence. C'est par là qu'ils touchent à l'humanité, car c'est par là qu'ils sont dramatiques.

Hugo remarque d'ailleurs, avec raison, que Cromwell « est du nombre de ces personnages de l'histoire, qui sont ensemble très célèbres et très peu connus ».

Mais, en fouillant, nous dit-il, les mémoires anglais du

(1) *Collection des mémoires relatifs à la Révolution d'Angleterre* ; Guizot a publié aussi en 1826-1827 les deux premiers volumes de sa *Révolution d'Angleterre*. Hugo ajoute *(Notes de Cromwell)* : « Sans compter tous les mémoires sur la Révolution d'Angleterre, *State papers*, *Memoirs of the protectorate*, *Acts of the Parliament*, *Eykon basiliké*, etc., l'auteur a pu consulter quelques documents originaux, les uns fort rares, les autres même inédits, *Cromwell politique*, pamphlet flamand, *El hombre de demonio*, pamphlet espagnol, *Cromwell and Cromwell* et le *Connaught Register*, qu'a bien voulu lui communiquer un noble pair d'Irlande. »

XVIIe siècle, il a vu apparaître un Cromwell tout autre qu'il ne se l'imaginait, d'après ses biographes et d'après Bossuet. Le portrait qu'il en trace dans la Préface est, en effet, réellement intéressant et vivant :

Ce n'était plus seulement le Cromwell militaire, le Cromwell politique de Bossuet ; c'était un être complexe, hétérogène, multiple, composé de tous les contraires, mêlé de beaucoup de mal et de beaucoup de bien, plein de génie et de petitesse ; une sorte de Tibère-Dandin, tyran de l'Europe et jouet de sa famille, vieux régicide, humiliant les ambassadeurs de tous les rois, torturé par sa jeune fille royaliste ; austère et sombre dans ses mœurs et entretenant quatre fous de cour autour de lui ; faisant de méchants vers ; sobre, simple, frugal et guindé sur l'étiquette ; soldat grossier et politique délié, rompu aux arguties théologiques et s'y plaisant ; orateur lourd, diffus, obscur, mais habile à parler le langage de tous ceux qu'il voulait séduire ; hypocrite et fanatique ; visionnaire dominé par des fantômes de son enfance, croyant aux astrologues et les proscrivant ; défiant à l'excès, toujours menaçant, rarement sanguinaire ; rigide observateur des prescriptions puritaines, perdant gravement plusieurs heures par jour à des bouffonneries ; brusque et dédaigneux avec ses familiers, caressant avec les sectaires qu'il redoutait ; trompant ses remords avec des subtilités, rusant avec sa conscience ; intarissable en adresses, en pièges, en ressources ; maîtrisant son imagination par son intelligence ; grotesque et sublime ; enfin un de ces hommes *carrés par la base*, comme les appelait Napoléon...

Hugo se propose donc de peindre, non seulement l'homme d'Etat, mais le théologien, le pédant, le mauvais poète, le bouffon, le père et le mari.

Et il le prendra à l'époque qu'il considère comme la plus critique de sa vie, non pas à l'époque du procès du roi Charles, mais au moment où il veut se faire roi, où « il essaie enfin d'accomplir le premier rêve de son enfance, le dernier but de sa vie ». C'est en effet avec une naïveté d'enfant que, d'après notre dramaturge, il aspire à la couronne. Témoin, ce passage (2) :

(2) Acte II, scène V.

THURLOE

Vous serez aujourd'hui prié très humblement
D'accepter la couronne au nom du Parlement...

CROMWELL

Ah ! Je le tiens enfin ce sceptre insaisissable !
Mes pieds ont donc atteint le haut du mont de sable !

THURLOE

Mais dès longtemps, Mylord, vous régnez.

CROMWELL

Non, non, non !
J'ai bien l'autorité, mais je n'ai pas le nom !

Puis, au dernier moment, lorsque tout est prêt pour la cérémonie du couronnement, à Westminster, le voici qui renonce à la couronne, au but longtemps rêvé ; « toute sa destinée rate ».

Pourquoi ? « C'est ce que nul document contemporain, observe Hugo, n'éclaircit souverainement ». Voilà tout le drame de *Cromwell*. Le Protecteur, apprenant la double conspiration, royaliste et puritaine, qui le menace, refuse brusquement le hochet qui a été le rêve de toute sa vie. De là, le beau discours de l'acte cinquième (3).

Je ne viens point ici ceindre le diadème,
Mais retremper mon titre au sein du peuple même,
Rajeunir mon pouvoir, renouveler mes droits...
Otez cela d'ici ! Remportez, remportez
Ce hochet, ridicule entre les vanités !...
Et qu'en ferais-je enfin ? Mal né pour la puissance,
Je suis simple de cœur et vis dans l'innocence...

Il ne regrette que son chaume et son « petit bois ».

Le poète prétend qu'il n'a fait que transposer dans ses vers le véritable discours de Cromwell :

Tout ce discours est en germe, et souvent en propres termes, dans la harangue diffuse, emphatique, obscure, interminable, que Cromwell adresse au peuple, à ce moment critique de sa vie. On en a scrupuleusement conservé les mots caractéristiques (4).

(3) Acte V, scène XII.
(4) *Cromwell*, notes.

Mais l'interprétation est-elle exacte ? Hugo, à maintes reprises, prétend avoir fidèlement suivi les données de l'histoire ; à propos du mot de Richard Cromwell : « Je bois à la santé du roi Charles », il déclare dans une note (5) :

Nous prévenons le lecteur que l'auteur n'a hasardé aucun détail, si étrange qu'il puisse paraître, qui n'ait eu son germe ou son analogie dans l'histoire.

La scène des ambassadeurs, dans ses moindres incidents, est empruntée à l'histoire ; la lettre de Mazarin à Cromwell « est un document exact de la diplomatie de Mazarin, ramené seulement aux proportions de la scène (6) ».

II

On peut admettre, en effet, que Victor Hugo ait emprunté bien des détails aux sources historiques. Mais le caractère qu'il attribue à Cromwell, le rôle qu'il lui fait jouer, correspondent-ils à la vérité historique ? Celle-ci, il faut bien le dire, nous est mieux connue qu'à l'époque où s'élaborait le drame qui ouvre l'ère du théâtre romantique.

Grâce aux nombreux travaux qui ont paru depuis une soixantaine d'années, et notamment grâce à l'œuvre monumentale de S. Gardiner (7), on n'ignore plus à peu près rien des faits de la Révolution anglaise, et l'on perçoit même assez clairement leur enchaînement.

Mais leur signification profonde nous échappe bien souvent ; comme le dit un historien américain (8), « ils sont

(5) Note 20.

(6) Note 21.

(7) *History of England, 1603-1642*, 10 vol. ; *History of the great civil war*, 4 vol. ; *History of the Commonwealth and Protectorate*, 4 vol. ; *The Cromwell's place in the history* ; *Constitutional documents of the puritan revolution*, Oxford, 1898. — Les six volumes de F. Guizot sur l'Histoire de la Révolution d'Angleterre, remarquables pour l'époque où ils ont paru, méritent encore d'être consultés aujourd'hui. — Voy. aussi l'excellent ouvrage de Masson, *Life of John Milton*, 6 vol. in-8°.

(8) Usher, *A critical study of the historical method of S. Rawson Gardiner* (Washington University Studies, 1915). — Sur ce qui suit, voy. Henri Sée, *Evolution et révolutions dans l'Angleterre du XVIIe siècle* (à paraître dans la *Revue de synthèse historique*).

une énigme pour nous, comme ils l'étaient pour le roi Charles ». Plus énigmatique encore, comme il est naturel, le rôle véritable des personnages qui ont tenu la scène pendant ce long drame.

A considérer le plus grand de tous, Cromwell, on ne voit pas toujours très bien ce qu'il était, ce qu'il voulait, ce qu'il pensait. Né à Huntingdon, en 1598, il ne commence vraiment à apparaître à la claire lumière de l'histoire qu'en 1640, à l'âge de plus de quarante ans ; les ambitieux un peu vulgaires, — et le Cromwell de Hugo est bien un peu cela, — ne commencent-ils pas plus tôt leur carrière ? Pendant toute sa jeunesse, et même au seuil de la pleine maturité, sa vie ne se distingue guère de celle de tous les gentilshommes campagnards de l'époque. Après des études fort ordinaires à l'école de Huntingdon, puis à l'Université de Cambridge, il revient sur ses terres, se marie, a beaucoup d'enfants ; le cheval, la chasse, voilà ses principales occupations. Il est résolument protestant ; ses opinions s'apparentent au puritanisme, mais, en matière religieuse, il ne semble manifester aucun zèle excessif. C'est seulement en 1638, semble-t-il, qu'il a subi une sorte de crise mystique, sur la nature de laquelle on est d'ailleurs faiblement renseigné (9).

Mais voici que des événements révolutionnaires, comme l'Angleterre n'en avait encore jamais vus, ont fait surgir de l'ombre toutes les énergies latentes du pays. Le roi Charles, dès les premières années de son règne (1625-1629), était entré en conflit avec les Parlements successifs qu'il avait convoqués ; il n'avait pu en obtenir les taxes dont il avait besoin pour couvrir les dépenses de plus en plus fortes auxquelles le contraignait sa politique extérieure. Il avait alors, pendant onze années (1629-1640), essayé de se passer du Parlement et institué un gouvernement purement personnel, levant des *coutumes*, auxquelles il pensait avoir droit, en vertu de sa prérogative royale, comme le *tonnage*

(9) Voy. *Dictionary of national biography*, t. XI, art. *Cromwell (Oliver)*.

and poundage, percevant aussi la taxe nouvelle du *ship money*. Mais cette politique rencontra une résistance si vive qu'au moment où l'Ecosse se révolta contre lui, il fut obligé de nouveau de convoquer le Parlement : *le Short Parliament*, dissous au bout de trois semaines, puis le fameux *Long Parlement* qui, malgré de nombreuses vicissitudes, devait siéger jusqu'en 1653.

La situation était d'autant plus grave que ces dissentiments politiques et constitutionnels se compliquaient de difficultés d'ordre religieux : l'archevêque Laud, défenseur opiniâtre de l'Eglise établie, de l'anglicanisme, avait persécuté tous ceux qui s'écartaient de la stricte orthodoxie et avait soulevé contre le gouvernement royal les colères des puritains, des sectes dissidentes de tout acabit.

La lutte s'engagea de telle sorte qu'aucun compromis ne fut plus possible; le Parlement, se plaignant des abus du pouvoir royal, en arrive à revendiquer l'autorité souveraine, chose nouvelle et révolutionnaire. Dès 1642, éclate la guerre civile, qui se poursuivra pendant six longues années. A l'armée royale, composée de mercenaires, de nobles et *gentlemen* anglais, de ceux que l'on dénomma les *Cavaliers*, s'oppose l'armée du Parlement, dont les meilleurs éléments comprennent les *yeomen* puritains, les *Têtes Rondes*, « ces hommes de conscience », comme le disait Cromwell, qui combattaient pour leur foi encore plus que pour les droits du Parlement.

C'est précisément le caractère si original de cette armée (« on n'en avait jamais vu de semblable sous le soleil », dit Masson, l'auteur de l'admirable *Vie de Milton*), qui explique l'importance grandissante de Cromwell, l'un de ses capitaines, et qui finit par en devenir le grand chef, lorsque après la *Self denying ordinance*, qui en écarta les généraux presbytériens, fut organisé le *new model*, de 1644. L'éclatante victoire de Naseby fut la justification de l'organisation nouvelle. Il faut remarquer cependant que Cromwell maintint toujours à cette armée le caractère d'« armée

du Parlement », jusqu'au moment où les réclamations des soldats, puis les négociations, infructueuses, avec le roi, entraînèrent la rupture, en 1646. Dès lors, c'est l'armée qui véritablement détient l'autorité ; elle « épure » le Parlement de ses éléments presbytériens. C'est précisément au sein de cette armée que se font jour les idées les plus hardies, tant en matière religieuse qu'en matière politique ; c'est là surtout qu'on prêche la liberté de conscience et que l'on se prononce pour les doctrines les plus démocratiques.

Cromwell est l'ami des Indépendants et il défend la cause de la liberté religieuse ; mais, en matière politique, il constitue un élément modérateur ; il montre à ses compagnons d'armes l'impossibilité de faire passer dans la pratique les doctrines extrêmes ; il ne partage nullement les idées des *niveleurs*, bien qu'il ne veuille pas qu'on les persécute (10).

Le roi jugé et exécuté, il ne cède pas non plus à l'impatience agitée de son armée. Pendant quatre ans encore, il laissera en fonction le *Long Parlement*, qui cependant mérite déjà le surnom de *Parlement-Croupion*. Il ne le dissout qu'en 1653, après les victoires remportées en Irlande et en Ecosse. — Le régime du Protectorat, qui est établi alors, n'institue, en aucune façon, la dictature : le Protecteur dispose du pouvoir exécutif, pour lequel il se fera assister par un Conseil d'Etat ; mais il doit y avoir un Parlement régulier, élu par les propriétaires dont les biens valent 200 livres sterling ; ce Parlement votera les impôts, à l'exception de 200.000 l. st. de *customs*, qui serviront à l'entretien d'une armée de 30.000 hommes.

En fait, Cromwell a toujours désiré et prétendu gouverner avec le Parlement, mais il ne veut pas de l'omnipotence parlementaire ; il va dissoudre successivement plusieurs

(10) Voy. Ch. Borgeaud, *Premiers programme de la démocratie moderne en Angleterre* (Annales de l'Ecole des Sciences Politiques, année 1890, pp. 290 et sqq.).

assemblées dont la conduite lui semble contraire au bien public. Malgré toutes ces difficultés, il semble bien qu'il ait désiré maintenir en Angleterre le régime constitutionnel, « avec quelque chose de monarchique » ; il se défend de toute prétention au gouvernement arbitraire. S'il établit un moment des majors généraux, avec un pouvoir quasi dictatorial, c'est qu'il s'y croit autorisé par les conspirations royalistes, jointes aux menées des « niveleurs » et des hommes de « la Cinquième monarchie » ; et alors, il fait bon marché de la légalité.

Lorsque le Parlement, au début de 1657, lui présenta l'*Humble pétition et avis* et le supplia de prendre le titre de roi, Cromwell s'y refusa énergiquement, n'acceptant que le droit de désigner son successeur au Protectorat. C'est précisément l'épisode qui fait le sujet du drame de Victor Hugo. Peut-on dire que le Protecteur n'ait pas été sincère ? Sans doute il a pu craindre la résistance de l'armée, très hostile au rétablissement monarchique. Mais désirait-il vraiment prendre la couronne ? Rien ne le prouve. Peut-être est-ce son grand orgueil qui lui a fait préférer à la dignité traditionnelle et banale de roi un titre tout personnel, qu'aucun autre n'aurait pu porter.

Ce qui est vrai, c'est que toute l'attitude et la conduite de Cromwell ont préparé fatalement la restauration des Stuarts, servie aussi, il faut bien le dire, par la lassitude de l'opinion et l'impuissance des partis. Lorsqu'il créa l'*Autre Chambre*, en décembre 1657, c'était déjà la restauration anticipée de la Chambre des Lords, et l'on comprend qu'il se soit heurté à l'opposition des républicains et du Parlement, qu'il dut encore une fois dissoudre. Mais il ne voulait ni perturbations profondes, ni réaction brutale ; en politique, ce grand révolutionnaire était un modéré, attaché à l'ordre constitutionnel.

III

Pour en revenir à son caractère, il apparaît bien que Cromwell était profondément croyant ; tous ses succès, il les attribue à Dieu, il se dit le « soldat de Dieu » ; il prétend réaliser la parole et la volonté du Tout-Puissant, et c'est pourquoi la liberté religieuse lui semble plus importante que la liberté politique. Pourquoi le taxer d'hypocrisie ? Carlyle remarque très justement (11) que le puritanisme du XVIIe siècle a si complètement disparu qu'il est devenu inintelligible pour des hommes du XIXe ; à tenir le langege qu'ils tenaient, ils passeraient maintenant, à bon droit, pour hypocrites, mais, en réalité, ils pensaient ce qu'ils disaient. C'était, remarque encore Carlyle, un « âge héroïque », bien qu'il y ait eu aussi, à cette époque, beaucoup de couards.

Cromwell, quoique mystique (et on observe bien des cas analogues), est en même temps un esprit admirablement avisé et clairvoyant, un homme d'action, animé d'une extraordinaire énergie. Comme tous les hommes d'action (c'est Guizot qui en fait la remarque), il ne forme pas de projets à longue échéance ; il se rend admirablement compte de la situation présente ; d'une sûre intuition, il voit la résolution à prendre, et c'est précisément pour cela qu'il a exercé une si grande influence sur les événements. Pour un homme politique, c'est une grande force, de savoir changer d'avis en temps opportun.

Quand cela arrivait à Cromwell, chaque fois il invoquait la volonté de Dieu, qui, disait-il, l'inspirait. Ainsi, le 20 avril 1653, quand il dissout le Long Parlement, il s'écrie, en s'adressant aux députés :

Vous n'avez pas le cœur de rien faire pour le bien public ; vous ne voulez que vous perpétuer dans votre pouvoir ; votre heure est venue ; le Seigneur en a fini avec vous ; il a choisi pour son

(11) *Oliver Cromwell's letters and speeches*, t. I ; trad. fr., *Mercure de France*, t. I.

œuvre des instruments plus dignes ; c'est le Seigneur qui m'a pris par la main et qui me fait faire ce que je fais.

Et, après la séance, il dit à ses officiers :

Quand je suis allé à la Chambre, je ne croyais pas que je ferais cela ; mais j'ai senti l'esprit de Dieu si puissant sur moi que je n'ai plus écouté la chair, ni le sang (12).

Il est vrai que, dans un discours prononcé plus tard, en 1655, il attribue sa révolution à des raisons moins mystiques : « A raison de la vie que j'avais menée et qui m'avait jeté çà et là partout, dans tous les rangs de la nation, je connaissais mieux que d'autres les sentiments de tous, et je savais que la nation était dégoûtée du Long Parlement. » D'ailleurs, il n'y a pas contradiction absolue entre ces deux ordres de motifs. Un Bismarck, qui s'exprimerait ainsi, serait à bon droit taxé d'hypocrisie ; Cromwell, au contraire, semble bien avoir été sincère.

Hugo remarque justement que Cromwell n'était ni cruel, ni sanguinaire. Oui, mais les sentiments d'humanité ou de compassion n'ont aucune prise sur lui quand il se croit l'interprète de la volonté divine ou quand il s'agit de ce qu'il croit être le bien public. En Irlande, il interdit à son armée les massacres de paysans et les pillages, mais il n'hésite pas à faire passer au fil de l'épée les garnisons de Wexford et de Ross ; la répression de l'insurrection irlandaise nous semble féroce. Et vraiment, nous ne saurions partager l'indulgence de Carlyle, qui voit en Cromwell un « chirurgien héroïque » et semble le féliciter de n'avoir pas eu une conduite « à l'eau de rose » (13). Un autre exemple bien significatif, c'est la condamnation de Capell, en février 1649. Cromwell prononce, en faveur de l'accusé, un discours, plein de bienveillance et d'estime ; puis il ajoute (14) :

(12) Voy. F. Guizot : *Histoire de la République d'Angleterre et de Cromwell*, 1854, t. I, pp. 299 et sqq.
(13) *Letters and speeches*, t. II, pp. 155-157 et 163 et sqq.
(14) F. Guizot, *op. cit.*, t. I, p. 23.

Mais mon zèle pour l'intérêt public l'emporte sur mes amitiés particulières, et je ne puis pas ne pas vous dire que vous avez maintenant à décider la question de savoir si vous voulez sauver votre plus implacable ennemi.

Capell est d'autant plus dangereux qu'il est plus loyal ; jamais il n'abandonnera la cause royaliste.

On peut donc conjecturer que Cromwell n'a jamais éprouvé aucun remords des exécutions qu'il a provoquées, que notamment il n'a jamais regretté la mort du roi Charles. Victor Hugo, au contraire, nous le montre hanté par le souvenir de la scène de Whitehall. Lorsque le Protecteur apprend que son fils a pris part à la conspiration qui s'est tramée contre lui, il s'écrie (15) :

Céleste châtiment !
J'assassinai mon roi ; mon fils tuera son père !

Et, un peu plus loin, évoquant la mort de Charles (16) :

Ce fut un attentat impie.
Jamais plus noble front n'orna le dais royal ;
Charles premier fut juste et bon.

Rien de plus invraisemblable que ces paroles que le poète attribue au Protecteur.

En un mot, on a bien l'impression que le Cromwell de Victor Hugo ne ressemble que de très loin au Cromwell de l'histoire.

Hugo a bien voulu montrer tout ce qu'il y a de complexe dans ce caractère ; mais il a tellement accentué les contradictions du personnage, et il les a si peu nuancées que le portrait tourne souvent à la caricature. Et c'est la même impression de « grotesque » que nous donne sa peinture des Cavaliers et surtout des puritains. Une circonstance atténuante, c'est que, comme le remarque Carlyle, il nous est très difficile de comprendre les Anglais du xviie siècle. Une autre excuse, c'est que la scène ne comporte guère toutes ces nuances que l'histoire nous permet, sinon de

(15) Acte II, scène X.
(16) Acte II, scène XV.

saisir pleinement, du moins, de percevoir. N'est-ce point là précisément la faiblesse du drame historique ?

Remarquons, d'ailleurs, que le Cromwell de Carlyle ne répond pas non plus à la réalité historique. Celui-ci voit trop en lui le « héros » ; la personnalité de ce grand homme, si puissante qu'elle soit, s'amplifie encore dans l'imagination effrénée de l'individualiste, qui pense que seuls les « héros » comptent sur la scène de l'histoire. Si Victor Hugo, sous les traits de Carr, a dépeint le puritain le plus grotesque qu'il soit possible d'imaginer, n'est-il pas un peu excessif de prétendre que le puritanisme du XVII[e] siècle figure parmi « les plus nobles des héroïsmes humains » ? Carlyle s'en fait une image idéale, très poétique, il est vrai, mais qui déforme singulièrement les données de l'histoire. N'empêche que son admirable publication des *Lettres et discours de Cromwell* (17) a singulièrement contribué à nous faire connaître et comprendre l'époque de la Grande Révolution anglaise ; on ne peut en dire autant du *Cromwell* de Victor Hugo.

Il est vrai qu'à cet égard notre grand poète prendra bientôt sa revanche, lorsque, dans *Hernani*, il nous peindra si magnifiquement l'empereur Charles-Quint, lorsque, dans *Ruy Blas*, au sublime, il opposera non le *grotesque*, mais le véritable *comique*, incarné dans l'admirable figure de don César de Bazan. Puis, n'oublions pas que, dans *Quatre-vingt treize* et dans *Les Misérables*, il transposera en de véritables épopées les épisodes les plus mémorables de notre histoire.

HENRI SÉE.

(17) Bien qu'elle date de 1846, elle a conservé toute sa valeur documentaire.

LETTRE DATÉE DE FURNES

—

A Georges Marlow.

Je veux pénétrer dans le plus profond de mon intérieur et n'omettre aucune de mes fautes, afin de les déplorer toutes sans exception, avec toute la douleur dont je suis capable.

Dieu est l'amour le plus pur. — (Prière pour être éclairé dans l'examen de sa conscience.)

C'est dans la via Maggio, à Florence, qu'un antiquaire me vendit ce coffret orné d'un blason abbatial, souvenir d'un prêtre défunt.

Le bréviaire, le chapelet, la croix d'argent qu'il contenait, étaient sans beauté, mais j'avais surpris, dans un sachet de soie joint au missel, quelques feuillets couverts d'une écriture véhémente.

Je les donne ici dans ma traduction imparfaite.

Furnes, le trente Juillet 183..

Mon Père,

Laissez-moi vous demander pardon si depuis tant de jours, je ne vous ai pas écrit. Des événements tellement considérables ont bouleversé ma vie, des péchés si grands, — oui des péchés, mon père — sont venus ternir la pureté de ce cœur dont vous connaissiez tous les replis, que seule la confession peut apaiser la soif inextinguible de pénitence qui depuis quatre jours me dévore, me précipite au pied des autels, me renvoie durement, sans paroles de paix, à des nuits peuplées de cauchemars, hantées par les remords...

Ah ! mon père, que vous aviez raison d'attirer mon atten-

tion débile sur la faiblesse de la chair et que sotte était ma présomption de me croire de force contre la tentation !

Mon père, je m'agenouille devant le volet ouvert de votre confessionnal. Je revois votre visage dans l'ombre, toujours prêt à me comprendre, je sens passer sur moi la bénédiction du divin signe, j'entends votre voix qui me baigne des magnifiques formules latines.

Mon père, je m'accuse d'être adultère et de brûler encore de tous les feux qu'ont allumés en moi les caprices de ma chair.

Vous n'êtes pas étranger aux raisons qui m'ont conduit en ce lointain pays septentrional. Lorsque mon père eut décidé de reprendre femme et que son choix se fut arrêté sur cette fille vénitienne, aux longs yeux faux, trop jeune, l'héritière de l'ancienne famille dogaresse des Correr, vous vous rappelez sans doute quelle fut ma douleur et ma colère. Vous avez su me calmer au nom de l'obéissance qui se doit à nos parents. Mais vous avez compris mon désir de fuir la maison au moment où devait y entrer celle qui allait prendre la place d'une mère tant aimée... M. de Gruuthuyze, en son manoir comtal de Wynendael, en Flandre, cherchait qui pût l'aider à établir les filiations de sa famille avec celle, florentine, des Albizzi. Il se trouvait que mon nom, mes études me désignaient pour cette mission : Albizzi par ma mère et dépositaire du cartulaire de cette famille qui s'éteignait avec elle, je pouvais mieux que personne éclairer M. de Gruuthuyze sur les questions qui le préoccupaient. Renseigné par votre couvent, il m'invita chez lui.

Je quittai mon père quelques jours avant ses secondes noces. Partout dans la maison retentissaient les coups de marteau et les chants des tapissiers qui donnaient à la maison une parure de fête.

Jamais mon père ne m'apparut plus beau que ce matin-là. Ses cheveux gris, qu'il poudrait par coquetterie, éclairaient son visage qui brillait de force et de jeunesse.

« Adieu, Pietro, me dit-il. Je sais que, dans la dureté de

ton cœur adolescent, tu me juges très mal et ne peux me pardonner d'aimer encore malgré mon âge. Je te pardonne ce jugement enfantin. Tu es pur, tu ne connais rien de l'amour. Fassent les dieux (et son regard superbe, souriant, se posa sur une statuette qu'il aime et qui reproduit la Vénus des Médicis) fassent les dieux que tu ne connaisses point trop vite la force invincible du désir et les déchirantes mélancolies de la volupté. »

Il me tendit sa main fine que je baisai et je sortis, sûr de mon cœur, sûr de mon corps, plein de cette confiance en la volonté sur la vie, que seuls peuvent avoir ceux qui ne la connaissent pas.

Ah ! mon père, combien plus humble est mon âme aujourd'hui et combien je suis puni de mon orgueil juvénile !...

Mon voyage fut rapide et, pour moi, plein d'étonnements émerveillés. Mon enfance, passée entre Florence et notre maison des champs d'où l'on voit encore le Dôme et le Campanile, m'a pénétré d'harmonie. Je connus la beauté des arts avant d'avoir vu la nature ; c'est elle que je rencontrai, c'est elle qui me frappa et qui, dès l'abord, me troubla par sa grandeur et son impassibilité.

Mon père avait voulu que je prisse la route des montagnes par l'Apennin et les Alpes plutôt que celle, plus fréquentée, de la mer et de la France. Je voyageais en grand seigneur. Tout, même mes fantaisies, était payé par l'homme de confiance de mon père, Baptista, qui m'accompagnait. Cet homme, chétif et muet, qui m'avait vu naître, n'était pas un compagnon. Il organisait, payait, me transportait à la façon d'un enchanteur, mais lorsqu'il parlait, ne m'entretenait que de la pluie et du beau temps. Celui-ci me fut fidèle. Cependant je n'étais pas heureux. L'indifférence des choses m'écrasait le cœur. L'Alpe blanche et noire, les nuées des sommets, la violence des torrents, le soleil des vallées, la simplicité des gens, le bariolage ou l'obscurité des villes, tout était inquiétude, blessure, pour l'habitué que j'étais des

rives policées de l'Arno. Et je sentais rôder autour de moi des forces hostiles à l'ordonnance chaste de mon corps et de mes pensées. Je surpris un jour Baptista, ce petit homme triste et sans âge, qui caressait une servante d'auberge. Une Anglaise, Lady T., que j'avais rencontrée à Lucerne en compagnie de Florentins, un soir, au bord du lac, tandis que s'allumaient du côté de Vitznau les premières fusées d'un feu d'artifice à la romaine, me prit la nuque dans sa main et, me forçant à tourner la tête vers elle, m'offrit brutalement ses lèvres peintes. Elle était belle, encore jeune et se parfumait divinement. Je balbutiai, et m'enfuis pleurer en ma chambre sur la perversité du monde.

Seize ans, seize ans! J'étais un enfant encore, que ne pouvais-je le rester? Mais le diable jouait avec moi et ne me laissait ma force que pour mieux l'abattre, d'un seul coup.

La grande monotonie des plaines me fut un apaisement. L'Alsace, la Flandre enfin, grasse et noyée d'eaux, semblaient vouloir respecter mon enfance. Je n'oublierai jamais mon arrivée au château de Wynendael. Nous avions quitté Bruges au début de l'après-midi, un brouillard couvrait les choses depuis le matin et ouatait jusqu'au son des cloches de la ville, jusqu'aux grelots de mes chevaux. Un laquais, envoyé par Monsieur de Gruuthuyze, était monté auprès du cocher et guidait notre chemin. Il était plat, bourbeux, tout droit entre des peupliers et des saules têtards. De chaque côté, des pâturages trempaient dans la brume. Un bétail solitaire meuglait au loin.

Au crépuscule, nous étions devant une allée d'arbres élevés, où nous accueillit une nuit prématurée. Mais entre les arbres, j'apercevais le parc où quelques statues posaient leurs nudités claires. La dernière représentait la Vénus des Médicis et tout à coup, le cœur serré d'un étrange émoi (pourquoi cruel? pourquoi délicieux?), je me rappelai les paroles d'adieu de mon père.

M. de Gruuthuyze est, je crois, un type fort commun en ces pays du Nord.

Agé de cinquante ans au plus, il en paraît soixante, autant par l'apparente austérité de son large visage pâle que par l'autorité, la confiance en soi dont sont saturées ses rares paroles. Né d'une famille ruinée par la Révolution française, il a su par les gages successifs qu'il donna à l'Empire de Napoléon, puis aux Hollandais, enfin au régime nouveau instauré depuis peu en Belgique, reconstituer habilement une vaste fortune. Une chance fidèle a secondé son industrie Il s'agit maintenant pour lui d'asseoir sa noblesse sur des bases solides. Il s'est mis à la généalogie comme il avait flatté les puissants qui passaient ou spéculé sur les terrains, avec patience, avec ruse, avec bonheur. J'étais un des éléments nécessaires à son succès. Il m'accueillit avec une politesse parfaite, mais froide, presque muette. Ce n'est qu'au souper que je fus présenté à la Comtesse.

Mon père, à quoi bon chercher à vous leurrer plus longtemps ? C'est d'elle et d'elle seule que je veux vous parler, et si je vous ai, jusqu'à présent, tant écrit d'autre chose, c'est que j'ai peur, car vous êtes le premier devant qui je vais mettre mon cœur d'homme à nu. Je ne sais plus comment elle m'est apparue la première fois. Tant d'autres images depuis sont venues se substituer à la première, mais je crois me souvenir qu'elle m'a d'abord déplu.

Car Hippolyte de Gruuthuyze est entièrement différente de toutes les femmes que j'ai rencontrées. Malgré moi, je la comparai à la fille des Correr que mon père venait d'épouser. Celle-là si mignonne et si brune, pareille à un fruit qui se balance trop loin d'un promeneur altéré, si bien de notre race, si séduisante que maintenant que je sais ce que c'est que l'amour, je suspecte la pureté de cette colère qui m'anima contre mon père. Celle-ci, Hippolyte, grande, blonde, au modeste regard, plus semblable, en sa démarche nette et volontaire, à un jeune garçon qu'à une dame de qualité. Sa main sans bagues que je baisai me frappa par sa perfection et sa douceur. Elle me la retira

brusquement. Durant le souper, je n'eus d'elle que quelques formules brèves de politesse, et pas une fois un regard. Je me croyais un personnage. Son indifférence me frappait — non point tant que sa jeunesse au côté de son vieil époux. Plus je parlais à celui-ci, plus j'étais frappé par l'ossification de son visage, de ses idées. M. de Gruuthuyze n'est pas de ceux qui marchent avec leur temps et qui, tout en respectant les fondements de la société qui sont la religion et la famille, savent accorder au peuple l'attention éclairée qu'il a réclamée de nous. A vrai dire, les idées d'un aristocrate intransigeant comme M. de Gruuthuyze me semblent plus proches de celles d'un Romain païen que d'un véritable chrétien.

J'osai devant lui défendre les petites gens. Il me répondit avec une feinte négligence que j'étais trop jeune pour connaître les hommes tels qu'ils sont, que d'autres que moi avaient donné dans les billevesées du siècle et qu'il avait su les convertir. Un regard froid vers sa femme souligna son dire. Il attendrait le jour, qu'il souhaitait fort lointain, où je serais le chef de la famille des Romanelli. Alors je ne parlerais plus ainsi...

Levant les yeux de dessus mon assiette, vers laquelle je les avais baissés durant la mercuriale, je rencontrai le regard assuré et railleur d'une très jolie camériste qui, debout derrière Mme de Gruuthuyze, faisait pour elle office de valet.

M. de Gruuthuyze, encouragé par mon silence, se mit à me parler de ma famille. Il se révéla héraldiste érudit, mais audacieux, avec cette tendance aux rapprochements hasardeux de noms et d'attributs que les vrais maîtres du blason réprouvent. Il est vrai que les hypothèses brillantes et légères de M. de Gruuthuyze ne tendaient à rien de moins qu'à l'apparenter aux plus nobles familles d'Europe! Cependant les affinités des Gruuthuyze avec les Albizzi paraissaient d'un meilleur aloi et nous nous promîmes, dès le lendemain, de passer à l'examen de nos parchemins. Je m'en-

dormis ce soir-là sans remords. Hélas ! je puis compter les soirs où il en fut ainsi.

Le lendemain matin, Baptista vint prendre congé. Chargé par mon père de différentes missions, tant à Bruxelles qu'à Paris, il repartait avec la voiture qui m'avait amené. Mon père lui avait remis pour moi une somme importante. Une fois mon travail terminé chez les Gruuthuyze, j'avais de quoi m'en retourner par petites étapes, au travers de cette France que je ne connaissais pas.

Cependant j'avais remis à Baptista une lettre brève et respectueuse destinée à mon père, j'avais serré l'or dans un secrétaire et tout semblait dit entre nous. Baptista, qui d'ordinaire porte les yeux baissés, les leva tout à coup vers moi et je compris que cet homme m'était dévoué et que ses paroles seraient bonnes à entendre :

« — Monsieur, vous êtes jeune et je suis vieux ; mes fonctions me donnent à la fois l'oreille des maîtres et celle des valets. Souffrez donc que je vous mette en garde contre des entraînements naturels à un cœur généreux. Sans vous en rendre compte, lorsque vous prîtes hier soir la défense des droits du peuple, vous touchiez à une des questions brûlantes au château de Wynendael. Le père de la comtesse est mort en combattant pour la liberté populaire. Sa fille a été nourrie dans les principes de la Révolution. Bien qu'appartenant à une des familles les plus illustres de Flandre, celui que l'histoire de Belgique connaît sous le nom de comte d'Oosterloo mourut, laissant son enfant presque sans ressources, la confiant au plus important de ses créanciers et son ami par nécessité, le comte de Gruuthuyze. Celui-ci saisit l'occasion offerte de charmer à la fois son veuvage, de s'unir à une maison autrement noble que la sienne, de se concilier enfin, par une union avec la fille d'un héros national, le nouveau régime qui n'avait pas oublié ses tractations avec les Hollandais.

« Mlle d'Oosterloo, sans parents proches, sans argent, accepta la main du barbon. Elle fut bientôt pour lui une

admirable compagne, au point qu'aujourd'hui c'est elle seule qui a en main la direction et l'exploitation des vastes propriétés du comte. Elle est, paraît-il, d'une grande sévérité, mais sa droiture, sa charité, ses bonnes œuvres, non moins que sa scrupuleuse et profonde piété la font adorer de ses fermiers et de ses gens. Au début de leur union, des discussions éclataient souvent entre le comte et sa femme — car il juge la charité inutile au delà des limites qu'exige une religion purement mondaine. M. de Gruuthuyze cependant, comme seule lui importe la grandeur de son nom, s'est vite aperçu que le renom de sa femme la servait. Il se tait donc aujourd'hui, sans éviter cependant l'occasion, comme hier à table, de faire savoir que ses idées n'ont pas changé.

« Vous avez exprimé hier une opinion libérale. Si elle a mis M. de Gruuthuyze un instant de mauvaise humeur, je sais que d'autre part il fut doux à Madame de vous entendre parler ainsi. Vous voilà donc, sans vous en douter, inscrit déjà dans le parti adverse de celui du comte. Je viens vous rappeler de ne pas abuser de l'avantage que vous donna une franchise qu'il vous coûta fort peu d'exprimer. Votre père m'a chargé de vous guider, de vous protéger durant votre voyage. Je ne crois pas outrepasser mes droits en vous priant d'éviter tout rapprochement avec la comtesse, comme pourrait l'amener votre profession de foi d'hier soir. Vous êtes jeune, vous êtes beau. Le comte est vieux et sa femme est presque de votre âge. Sa vertu est, Dieu merci, au-dessus de tous les soupçons, mais la plus légère ombre suffit à ternir une réputation. Un Romanelli-Albizzi ne peut faillir. Je suis, Monsieur, votre serviteur », et Baptista, me saluant profondément, quitta la chambre, monta en voiture, sans que, ahuri par son long discours, par ses conseils, j'aie fait un geste pour l'arrêter ou le châtier de sa verbeuse insolence.

Ne trouvais-je pas là une vengeance que mon père voulait tirer de mon hostilité à son mariage ? Baptista avait à

me montrer que je n'étais qu'un enfant sans expérience, et il en avait trouvé l'occasion, habilement pour lui, au moment même où il me quittait. J'enrageais, et de tout mon cœur.

Un Romanelli n'avait pas besoin des conseils d'un vieux laquais pour veiller sur son honneur ! Et cette sottise de me dire qu'il fallait me garder de parler à la comtesse ! Sans doute (et calmé, je réfléchissais à ces paroles) jusqu'à présent, il m'avait été aisé de résister aux tentations. Il m'allait sans doute être donné ici de soutenir une lutte plus sévère. Je ne comptais pas m'y dérober. Je ne doutais ni de ma force, ni de ma victoire. Je résolus de ne pas fuir, bien mieux, de rechercher cette belle dame qui portait le nom de la reine des Amazones... J'étais beau, avait dit Baptista. Cette idée me rendit un instant toute ma colère, puis j'interrogeai durement, pour la première fois, un miroir. La régularité de mes traits, ma sombre chevelure bouclée, le ton pâle et mat de mon visage ? Quel est le garçon de mon pays qui ne les possède ? Ce jour-là, j'avais encore mes yeux d'enfant trop clairs et souriants....

Je ne suis ni trop grand, ni trop petit, mis comme il faut, en tout, moyen, banal. Pourquoi Baptista a-t-il dit que j'étais beau ? D'autres lèvres, il est vrai, depuis lors, me l'ont répété.

. . . .

Ma vie, dès ce jour-là, rentra dans l'ordonnance générale, fort stricte, de celle de tout le monde au château.

Je n'apercevais pas Mme de Gruuthuyze de toute la matinée, que je passais à compulser et comparer de vieux papiers avec le comte. Vers une heure, abandonnant les jardiniers et les gardes-chasse, les cuisinières et les servantes dont elle avait réglé la besogne, la comtesse venait nous chercher dans la bibliothèque. La claire âme que la sienne, et quelles simples, presque rustiques conversations ! La messe qu'elle avait entendue à l'église du village, très tôt, avant notre lever, les achats d'outils à faire, les animaux qu'on avait pris au piège... Sa voix était plus grave que

celle de la plupart des femmes, avec des intonations brusques, garçonnières et d'autres presque languides. Elle mettait les mains dans les poches de son tablier et ne quittait pas son mari des yeux, comme si son avis importait dans les décisions qu'elle prenait seule, depuis longtemps. Ce n'était pas dans ces conversations domestiques que j'avais chance de mettre à l'épreuve ma résistance à la tentation. Le dîner était, à la septentrionale, long, copieux, arrosé de vins divers. L'acte de manger est pour M. de Gruuthuyze une des fonctions importantes de la journée. Il lui arrive d'arrêter la veille, avec minutie, avec gravité, ce qu'il mangera le lendemain ! La table était énorme et comme nous étions assis à de grandes distances les uns des autres, la conversation était difficile. Je cherchais, sans y réussir, à m'intéresser à ces nourritures variées. Mme de Gruuthuyze semblait y trouver du plaisir, mais un verre unique, que l'on remplissait d'eau pure, était posé devant elle. Elle me jetait parfois un bref coup d'œil au travers du cristal, en buvant. Que pensait-elle de moi alors ? M'a-t-elle dit la vérité ?

Le repas se terminait enfin. M. de Gruuthuyze, un peu alourdi, très rouge, se retirait dans son cabinet, soi-disant pour travailler, mais en fait pour dormir, comme il m'apparut dès le premier jour, alors que j'étais monté prendre un livre dans la bibliothèque. Mme de Gruuthuyze n'avait pas attendu qu'il fût levé pour sortir. Un cabriolet, qu'elle conduisait elle-même, l'emmenait seule, aussitôt après dîner. Elle faisait le tour des propriétés ,allait visiter les fermes, les pâturages et sans doute aussi accomplir certaines besognes de charité, comme en faisaient foi le ballot de vêtements ou la bourriche de comestibles que l'on hissait auprès d'elle. Elle me saluait du fouet avec un léger sourire, et bientôt l'attelage avait disparu dans la grande allée.

J'étais livré à moi-même durant tout l'après-midi. J'avais des projets de travail et je n'avais pas oublié mon Homère et mon Théocrite, pour les relire la plume à la main. Mais

une torpeur singulière pesa sur moi dès le premier jour.— Dois-je l'attribuer au climat ? Ce début d'été du Nord avait une splendeur plus accablante que celle de nos printemps méridionaux. Le ciel était d'un azur pâle entièrement pur et dès le matin, au soleil, la chaleur brûlait. L'air en ces pays me paraît — le dirai-je — plus aérien que chez nous. Il semble tout neuf et, comme les sombres maisons sont faites pour l'hiver, on se sent appelé au dehors par toutes les bonnes choses de la vie. Je ne résistais pas à cet appel. Le château de Wynendael est proche de la mer, dont on entend la longue plainte, de jour comme de nuit, dans toutes les chambres.

Rien ne peut rendre le vide, la désolation de cette côte. Le parc se perdait vers le nord dans des collines de sable où croît une herbe rude comme des roseaux. Pas un arbre, et la plage large et jaune, qui longe les flots à perte de vue, nue entièrement !

Je m'asseyais dans le sable, je regardais le flot croître et décroître, les vagues couronnées d'écume se poursuivre au galop depuis l'horizon. Parfois la mer était calme, unie à l'infini et toutes les nuances de la perle... Je me sentais seul, gonflé d'une mélancolie profonde quoique sans objet. J'essayai de la prière, mais j'étais si peu de chose au milieu de l'immensité de ce paysage de ciel et d'eau qu'il me semblait que Dieu ne pouvait abaisser son regard jusqu'à moi.

Ce lieu si différent de mon pays, cependant je me pris à l'aimer et c'était presque une joie pour moi que de retrouver mon coin brûlant de vent et de soleil, où je berçais ma vague rêverie. Je pensais aux Gruuthuyze et il m'arrivait de me dire que j'étais auprès d'eux pour toujours et que plus jamais je ne reverrais mon pays. Et tantôt je cherchais à me définir mes sentiments à leur égard. Certains êtres qu'on aimera ou qu'on haïra profondément, restent-ils ainsi souvent dans une sorte d'antichambre du cœur ? En vérité, ils n'existaient pas encore tour à fait pour moi, tant

j'avais été habitué à ne voir que les mêmes êtres toujours et au fond, à ne voir que moi-même au monde.

Les Gruuthuyze étaient les premières personnes sur lesquelles j'avais à me faire une opinion personnelle. Mon attitude vis-à-vis d'eux me préoccupait peut-être plus que de pénétrer leur caractère. Ce fut sans doute ce qui me perdit. Car en tout et toujours, songeant à moi seul, j'étais sans armes, contre les brusques attaques d'une réalité qui n'avait pas encore de vie au-dedans de moi-même...

Est-ce le premier jour ? Le second, à coup sûr. Comme j'avais quitté la plage et m'acheminais vers le château par la route, je rencontrai Mme de Gruuthuyze. Elle me fit place auprès d'elle, elle me questionna sur mon après-midi. Rien en elle ne m'intimidait, je lui répondis en confiance. Nous parlâmes de mon pays et du sien. Tout dans nos paroles était simple et bon. L'intérêt qu'elle me montrait, le plaisir que j'avais à lui répondre, étaient profondément fraternels et purs. J'oubliai toutes mes craintes et même mon désir, désir de bravade, de la tentation. Je me reposais en cet état dangereux d'amitié. L'amitié, entre elle et moi ! Plus rien ne nous protège contre les entraînements de la chair, nous ne sommes plus sur nos gardes. Nous nous croyons libres, protégés par des sentiments qui portent le masque du parfait abandon de l'esprit et du calme physique...

Dès lors, il nous arriva souvent de nous rencontrer à la tombée du jour. Nous rentrions ensemble dans la voiture ralentie. Je lui parlais de mon père, de vous, de la beauté sans seconde de Florence. Elle me disait son père, qu'elle ne pouvait évoquer sans que ses yeux s'emplissent de larmes, de sa générosité sans limites, de sa bravoure, de ses brusques colères, et de l'oubli royal où il savait ensevelir les injures. Il était pieux comme un paladin des vieux contes. Elle tenait de lui tout l'enseignement religieux qui lui parfumait la vie. Par un accord singulier, nous semblions éviter de parler de nous-mêmes, mais nous cherchions à

nous faire connaître, en nous montrant nos proches, les paysages où nous avions vécu.

Nous n'avons jamais caché à M. de Gruuthuyze nos rencontres et nos conversations. Celles-ci, cependant, nous semblaient, en sa présence, perdre tout intérêt et le soir, après dîner, on se séparait tôt. Hippolyte se levait, elle me donnait une poignée de main virile, brusque, puis effleurait d'un baiser le front de son mari. Celui-ci, paternellement, lui tapotait la main : « A tantôt, Lili », disait-il. Et de fait, chaque soir, avant de se retirer dans la sienne, il la visitait dans sa chambre, et j'entendais en passant le bourdonnement de deux voix amicales.

Un soir, M. de Gruuthuyze vint à notre rencontre. Je vois encore le sourire de la comtesse, me le montrant de son fouet : « Voici mon mari. Quelle bonne idée de se promener ! Il ne sort pas assez. Toute la journée dans ces parchemins ! » Nous nous serrâmes pour lui faire place et le cheval prit le trot. La conversation languissait, bien que Mme de Gruuthuyze fît des efforts pour l'animer et demandât plusieurs conseils d'agriculture à son mari. Celui-ci souriait d'un sourire froid, répondait du bout des lèvres des choses imprécises. Je n'avais rien à me reprocher et cependant sa présence, son sourire m'étaient pénibles, et je fus heureux d'arriver au château.

Dorénavant, nous le rencontrâmes souvent, et chaque fois, Hippolyte lui faisant fête, j'en étais arrivé à trouver, moi aussi, un certain plaisir à son arrivée. Et cahin-caha nous continuions devant lui la conversation commencée. Il y prenait part par de brèves interruptions, où se faisait jour sa mince estime des hommes et sa confiance en soi-même. Notre goût commun pour les caractères héroïques et les actions désintéressées n'était pas abattu par les remarques incisives du comte. Bien plus, l'obstacle excitait notre enthousiasme et il nous arriva, depuis qu'il était là, d'échanger en parlant un de ces regards de feu où deux âmes communient. J'y pensais le soir en me couchant et

j'y trouvais un réconfort, — sans aucun trouble — je crois être entièrement sincère, mon père. L'amitié d'Hippolyte était, je le sentais, une part importante de ma vie. Ma mélancolie, mon sentiment d'abandon m'avaient fui. Vous avouerai-je toute ma pensée ? Pardonnez-moi si elle est presque sacrilège. Il me semblait avoir retrouvé en Hippolyte un peu de ma mère disparue...

Mon aveuglement, ma quiétude ne pouvaient se prolonger. Un temps vint, où la vie me montra son vrai visage. Mon cœur, mon corps, où en êtes-vous aujourd'hui ?

Ce jour-là, j'avais longé la mer plus loin que de coutume. La chaleur était accablante et je m'étendis dans un creux de sable. Le sommeil fut sur moi en une seconde et je ne sais combien de temps je dormis. Lorsque je m'éveillai, le soleil descendait sur la mer, la marée montait et les vagues couvraient toute la plage jusqu'à quelques pas de ma retraite.

Madame de Gruuthuyze était là, trempant ses pieds nus dans la mer. Ses cheveux dénoués flottaient, elle tenait sa jupe à deux mains et le flot entourait ses jambes que je vis, brunes, longues et fines, disparaître dans l'eau écumeuse jusqu'au-dessus de la cheville. A chaque mouvement du flot montant, elle sautait d'un bon rythmé et il m'apparut qu'elle chantait à mi-voix en dansant.

Je regardais et mon cœur, pesant en ma poitrine, se mit à battre si fort qu'il me fit mal. Tout à coup, elle se retourna, me vit et, sans s'étonner, me sourit avec gentillesse : « Venez donc, me dit-elle, vous ne savez comme c'est amusant ! »

Je n'hésitai pas, je me dressai, j'enlevai mes chaussures et un peu maladroitement j'entrai dans cette eau inconnue. Je la croyais froide, elle était tiède et caressante.

« Vous connaissez maintenant l'un de mes grands plaisirs, me dit-elle. Il m'arrive de me baigner ici. On se sent fort loin de tout, dans une fraîcheur délicieuse. Mon mari n'aime pas cela, il craint les accidents. Mais je suis bonne

nageuse. Et puis, la mort ainsi, disparaître d'un coup dans l'eau profonde, est-ce plus terrible que la vie ? »

Je la regardais parler sans trop comprendre ce qu'elle disait ; ses paroles entraient en moi et après me sont revenues, dans leur candeur bien semblable à celle du clair visage qui les prononçait. Cependant, ce jour-là, elle n'était plus telle que je l'avais, les autres fois, rencontrée. Elle me semblait à la fois plus jeune et plus lointaine, avec quelque chose d'animal que jamais je n'avais encore surpris en elle. Etaient-ce ses jambes nues, ses cheveux dénoués, sa danse légère qui la faisait presque sœur des vagues bondissantes ? Cependant je riais, je chantais, je sautais avec elle. Sa jupe était toute mouillée. Tout à coup : « En voilà assez », dit-elle, et elle courut jusqu'au sable sec où elle s'assit, ses pieds nus dépassant au bord de sa jupe. Je ne vis qu'eux lorsque je sortis de la mer. Ils sont minces et purs, avec de longs doigts déliés comme en ont les statues. Ils étaient roses du bain, doucement remuants, éclatants d'une nudité mystérieuse.

Je sentis le monde changer. En moi, une force terrible, surhumaine, qui tout entier me brûlait, me précipita aux genoux d'Hippolyte. Tremblant de toutes mes flammes, je pris ces deux pieds nus ; j'écrasai sur eux mes lèvres. Ils ne se retirèrent pas. Mes caresses, mes baisers parcouraient les doigts, la plante plus douce que la pelure d'un fruit. Leur fraîcheur marine enflammait l'ardeur sombre qui me dévorait. Mais deux mains, pas trop hâtives, repoussèrent ma tête — et l'on me dit : « Partez ».

Comme un somnambule, je suis parti, j'ai fui sans savoir, sans l'avoir voulu, car il me semble qu'aucun de mes gestes de ce jour-là ne me fut commandé, sinon par la force aveugle qui venait de faire une fauve éruption en moi. J'ai fui, au travers des sables, trébuchant dans le sol mouvant, sans regarder derrière moi.

Retiré en ma chambre, mon ardeur furieuse ne me quittait pas.

J'embrassais mes mains que la mer avait salées, je touchai mes lèvres et, fermant les yeux, il me semblait qu'un contact adorable se prolongeât et que j'allais, de bonheur, mourir ! Mon délire, ma jouissance furent tels que je tombai sur le sol. Dans ma rage, embrassant le tapis, j'y perdis enfin connaissance au milieu d'un désordre physique auquel je ne puis penser sans rougir. C'est là qu'on me trouva, lorsqu'on m'envoya chercher à l'heure du repas. Je revins à moi dans mon lit et déjà la nuit était tombée. J'étais brisé comme après une longue marche. Je vis, à la lueur des bougies, Mme de Gruuthuyze qui sortait emportant un bassin, un inconnu, vêtu de noir, qui essuyait soigneusement une lame brillante et le comte qui lui parlait. Sa voix satisfaite, son ton définitif arrivaient jusqu'à moi. Il parlait de la supériorité des races du nord sur celles du midi, « impressionnables, résistant mal, c'est stupéfiant, à la chaleur, cependant modérée, de nos étés... » Je compris que le médecin n'avait pas manqué, sinon à ne rien voir de mon mal véritable, tout au moins à n'en rien dire, et durant un instant je fus tout à la douleur de mon bras qui venait d'être saigné. Je m'endormis brusquement. M. de Gruuthuyze était debout devant mon lit lorsque je m'éveillai. Comme je m'excusais du désordre que j'avais apporté hier soir en sa maison, la comtesse entra. Je sentis bien que mon mal n'avait rien de commun avec la maladie bénigne dont M. de Gruuthuyze et moi, d'accord pour ne point nous donner mutuellement d'inquiétudes, venions en quelques mots de fixer l'origine, le développement et la prompte guérison.

J'aime Mme de Gruuthuyze, mon père, et n'ai point cessé de l'aimer. Tout en elle me paraît si beau que je me sens incapable de vous dire combien elle est belle. Sa personne apparue me remplit d'un tel état d'admiration que mes yeux semblaient boire toute sa grâce. Mais ma faiblesse de la veille avait abattu quelque peu de ma fureur. Je sus boire la tisane qu'elle m'apportait. M. de

Gruuthuyze nous laissa seuls. Je repoussai la tasse qu'on me tendait encore, je saisis deux mains nues qui tremblaient et, avec l'audace qu'ont seuls les fous, je parlai. Ce que je lui dis, je ne pourrais le répéter qu'à elle seule au monde. Je parlai longtemps. Il me semblait que tout le sang de mon cœur, je le versais en elle, et que lorsque je me tairais, je ne serais plus qu'un corps inanimé. Nos paumes se touchaient, je tenais légèrement ses poignets. Elle avait fermé les yeux et sa tête, penchée vers mon visage, ne faisait pas un mouvement. Je sentais un léger parfum de benjoin, et parfois, plus suave mille fois, l'odeur profonde et secrète de son corps. Je lui demandai de partir avec moi, de fuir ce nord aux hivers cruels. Sa main droite se referma fortement sur la mienne et en cet instant l'on frappa à la porte. — « Le fermier Verschoore demande Madame en bas. » Elle me quitta sans une parole, les yeux toujours baissés....

Toute la journée, j'attendis une réponse. J'étais dans mon lit, couché sur le dos, et je reposais dans un calme si profond qu'il me semblait parfois que tout ce qui m'était arrivé était pur, approuvé par mes proches, par mes maîtres, tout embaumé de l'amour de Dieu. Je me souviens que je priai et qu'à ce moment rien ne me parut plus simple que de l'entretenir de la grande tendresse qui était en moi. Mon aveu, ce visage aux yeux clos qui l'avait écouté, m'avaient enlevé jusqu'au souvenir de la fureur aveugle qui, hier, me possédait.

Vers le soir, on m'apporta un plateau portant quelques mets légers et, posée sur le verre, une grande enveloppe :

— « Je vous aime depuis le soir de votre arrivée. Je « pars pour fuir la tentation de vous le répéter. Vous quit- « terez la maison avant mon retour. Nous ne devons plus « nous revoir jamais.

« Demandez à Dieu, comme je le lui demande, notre pardon. »

Demander pardon à Dieu! Je croyais, excusez-moi, mon père, avoir pour l'instant mieux à faire. Peut-être était-il temps encore ? Je m'habillai follement vite. Mais je ne trouvai en bas que M. de Gruuthuyze, attablé devant un vieux fromage précieux et un flacon, presque vide. Il me fit fête. Il était gai comme un écolier en vacances. Mme de Gruuthuyze était partie chez l'une de ses cousines — une vieille cousine aussi dotée de quartiers de noblesse que peu dotée de cela — et M. de Gruuthuyze faisait le geste canaille de frotter le pouce sur l'index, comme s'il comptait de la monnaie. — « Une promesse faite il y a longtemps et que nous avions tous deux oubliée, d'ailleurs je ne sais comment la comtesse s'en est souvenue... Pas pour longtemps ? Non certes, quelques jours à peine. Nous avons tous besoin d'elle ici. Sa collaboration à la surveillance de mes terres m'est très nécessaire. A ce propos, il faudra que pour ce temps-là je vous laisse seul continuer notre travail dans la bibliothèque. J'aurai à faire la besogne où si volontiers, chaque jour, Mme de Gruuthuyze me remplaçait... » Il parlait et je l'écoutais à demi, tout en vidant machinalement un verre qu'il me remplissait sans que j'y prisse garde. Une certitude immense m'emplissait, me grandissait, et tout le reste à mes yeux n'existait pas. — Mme de Gruuthuyze m'aimait. Le monde était trop petit pour mon bonheur et un ciel, plus grand que le ciel, s'ouvrait pour moi. Cependant je buvais en face de M. de Gruuthuyze qui m'apparaissait tantôt très grand, tantôt très petit, changeant et bavard comme jamais je ne l'avais entendu. Il insista pour me reconduire jusqu'à ma chambre et il s'éloigna en sifflant une fanfare de chasse à réveiller toute la maison. — Pourquoi était-il heureux du départ de sa femme? Un instant je pensai qu'il savait tout, et mon cœur fut tordu d'angoisse et de jalousie. Mais, ce soir-là, il m'était impossible d'être malheureux. Le vin décuplait en moi ma certitude de bonheur. L'aveu écrit de Mme de Gruuthuyze était là contre ma poitrine nue. J'étais le premier des hommes;

J'avais ouvert ma fenêtre sur les frondaisons nocturnes du parc. Des grenouilles échangeaient des râles étrangement angoissés, des branches froissées gémissaient au vent, mais la grande rumeur de la mer noyait toutes les voix plaintives de la nuit dans une paix surhumaine. Ainsi était mon amour vis-à-vis de la vie, et tout ce qui n'était pas cette flamme mouvante de mon cœur pâlissait pour s'évanouir devant elle...

Chose singulière, mon père, et que vous, peut être, comprendrez... Je ne souffrais pas de l'absence de Mme de Gruuthuyze ; bien plus, je goûtais une sorte de bonheur dans l'attente même de son retour. Car, pas un instant, je ne songeai à lui obéir et à quitter le château — cette idée ne me traversa pas un instant l'esprit.

Je me souviens du silence doré, le matin, dans la bibliothèque. Les grains de poussière dansaient devant les riches reliures, montant et descendant au long des rayons de soleil. L'alliance des Gruuthuyze et des Albizzi s'y déroulait comme ces peintures des vieux coffres de mariage de chez nous. Le cortège fleuri de costumes magnifiques, parés des plus nobles visages, va d'un pas presque dansant du Baptistère à Sainte-Marie-des-Fleurs. La mariée, sous le dais rouge et blanc, a l'allure altière, le fin visage pensif d'Hippolyte de Gruuthuyze.

Hippolyte, que ce nom de jeune garçon grec trop aimé allait à cette fière fille ! Et mon cœur se rongeait au souvenir d'un pied nu fait pour la libre sandale...

Je me revois au bord de la mer. Las de la fureur ordonnée des vagues, mes regards se portaient vers les nuages arrondis dans l'or faiblissant du jour. Ces cimes vierges, ces paysages d'irréelle hyacinthe — asiles de songe — me paraissaient seuls dignes d'accueillir mon amour.

O journées tout entières baignées dans ma rêverie, comme dans l'eau la plus pure du Léthé, vous êtes peut-être les plus heureuses de celles qu'ont vécues mes amours mortelles !

Mme de Gruuthuyze revint un soir, peu d'instants avant l'heure du repas. Je ne la revis qu'à table. Nous échangeâmes quelques paroles de convenance. Elle racontait son voyage. Elle avait sa voix la plus claire, comme transparente. Elle parla un peu plus que d'ordinaire et, contre son habitude, but un verre de vin. J'avais sous mes yeux l'objet de mes songes; l'état de bénédiction où j'avais, de jour et de nuit, vécu, était loin. La réalité, plus brûlante qu'un rêve, avait réveillé mon corps.

Vos mains, Hippolyte, vos pieds nus, vos lèvres nues... Seul vivait en moi, aveugle, obsédant, le désir de l'entrevue que, je le savais, nous aurions tout à l'heure...

M. de Gruuthuyze, non sans une certaine verve, mais glacée, attira l'attention sur ma sobriété. Il prétendait qu'en l'absence de sa femme, je n'avais pas été aussi sage. J'aurais pu répondre qu'il en avait été de même pour lui, mais il avait repris, aussitôt la comtesse revenue, ses grands airs dominateurs et je n'osai le plaisanter. Du reste, mon désir était en moi comme un fer qui m'eût percé d'outre en outre. Et j'adorais ce mal, et répugnais à m'en distraire.

Mme de Gruuthuyze se retira la première, car elle était très lasse de son voyage. Je montai sur ses pas, laissant le comte en face d'un numéro tout frais de *l'Indépendance Belge*.

Hippolyte m'attendait dans l'ombre du couloir qui menait à ma chambre. Elle parlait, puis disparaissait comme voilée dans un silence plus impénétrable que la nuit, où l'un en face de l'autre, invisible l'un à l'autre, nous nous tenions par les mains. Les siennes, glacées, serraient les miennes à les briser. J'étais fou d'amour, de désir et je ne pouvais parler. Obstinément, mes lèvres, hantées, cherchaient les siennes et trouvaient, tantôt une écharpe volante, tantôt une boucle d'une chevelure que plus rien ne retenait. Cependant elle me disait :

— « Je vous ai écrit de partir et vous êtes resté. Je vous ai fui. Mais à quoi bon fuir la folie que l'on porte en soi ?

Que j'aurais été malheureuse si vous m'eussiez obéi ! si vous étiez parti. Mon confesseur... je lui ai parlé de nous. Trop vieux, trop jeune ? Il ne m'a pas comprise. Ce ne sont point des prières qui me sauveraient de moi-même aujourd'hui. Ah, mon péché, qu'il faut donc que je vous aime ! » Et des larmes coulaient sur mes mains, au travers de ses doigts. Des aveux, de renaissants remords, tantôt la jetaient contre mon corps, tantôt l'éloignaient de moi. Ses mains rivées aux miennes, sa force que la passion décuplait, me retenaient dans cette ombre, esclave de sa tendresse et peut-être aussi de sa haine — car j'étais la vivante présence d'un trouble, d'avance condamné. L'aimais-je, moi, en ce moment où nos corps étaient si proches que nous ne nous parlions plus ? Refermer mes bras sur elle, mettre mes lèvres sur les siennes, cercle étroit, obsédant, de mes nécessités immédiates, je n'avais plus d'autres pensées.

Je suis dépossédé de tout si elle m'échappe, mais je souffre d'être retenu par des mains obstinément cruelles...

Tout à coup, elle fut à mes pieds et, quittant mes mains, embrassa mes genoux : « Mon petit, mon enfant, pardonne-moi, sauve-moi de moi-même. Emporte-moi loin d'ici, mais aie pitié de moi. »

Qu'étais-je pour qu'elle s'abaissât devant moi ? Ma gaucherie, ma tendresse exaspérée jusqu'à la douleur me firent fondre en pleurs. Nos lèvres brûlantes s'unirent avec une avidité désespérée. Ce baiser terrible, où le sang se mêlait aux larmes, par cela même qu'il était un but et que je l'avais atteint, tandis qu'il me pénétrait de ses délices flamboyantes et d'une certitude plus ardente que lui-même, me rendit le pouvoir de regarder en moi.

Dérisoire puissance, qui me laissait voir ma folie, sans me mettre en mains quoi que ce fût qui me rendît capable de m'en échapper. Rien, ni sur la terre, ni au ciel, ne pouvait m'enlever mon amour. Témoin de moi-même, je me regardais vivre à la lumière d'une raison, contemptrice, il

est vrai, de mes mauvaises actions, mais impuissante à m'en détourner.

Nos lèvres trop charmées se dénouèrent, puis se reprirent avec une fureur plus aiguë. Pour la première fois, je sentais, en mes paumes, la tiédeur arrondie d'une épaule de femme. Nous décidions de partir ensemble, j'allais tout préparer pour ce départ... Un dernier baiser, plus âpre, trop bref, nous jeta l'un sur l'autre, tandis que nous entendions M. de Gruuthuyze qui ouvrait la porte de la salle à manger.

Je ne vous parlerai, mon père, ni de ma nuit solitaire, où j'attendis le jour dans une veille ardente, ni des préparatifs de notre fuite. Je ne pus y réussir sans l'aide, précise et vive, d'Hippolyte, car l'action ne manquait pas à me rappeler que je n'étais qu'un enfant. En tout ce qu'il fallut dire ou faire, Hippolyte se révéla si adroite qu'il m'arriva, lâche que me rend parfois mon ignorance de la vie, d'avoir peur de tant d'adresse opportune. Mon or lui fournit heureusement l'aide que mon expérience trop débile ne pouvait lui apporter. Il avait fallu mettre dans le secret la femme de chambre, un voiturier... Car ces Flamands, discrets par nature, attachent une valeur si haute à cette vertu, que l'on achèterait le silence de dix de nos bavards de la Place de la Seigneurie, pour le prix que met à sa discrétion un petit valet, en Flandre.

Un soir vint enfin qui fut mon dernier soir au château de Wynendael. Ce que furent le souper, la soirée, seuls le savent les amants et les criminels, au moment d'agir, à la veille du bonheur. Et n'étais-je pas ensemble tous les deux ?

A la vérité, je crois que nous n'avons pas un instant pensé à M. de Gruuthuyze, sinon à la nécessité où nous étions de nous cacher de lui. Aujourd'hui, dans ma douleur et ma solitude, il m'arrive de me demander quelles furent ses pensées au moment de notre fuite. Il est vrai, sa froide correction, son infatuation, sa hauteur sans naturel, jamais n'avaient trouvé le chemin de mon cœur. Je ne l'ai-

mais ni le détestais et ne songeais même pas alors aux droits affreux qu'il a sur Hippolyte. Il était présent à côté d'elle et je la lui enlevais, comme je l'enlevais au décor de ces chambres, de ce parc, dont une nuit sans lune, propice à nos desseins, aggravait la profondeur et le mystère. Hippolyte m'avait précédé. J'avais préparé un sac de voyage, mes papiers de famille, et, romanesque, un pistolet chargé. Je gagnai sans encombre la calèche de louage qui attendait sur la route de France, à la lisière du parc. Une forme voilée dans l'ombre, deux mains brûlantes qui me touchent au visage, se laissent enfermer dans les miennes.... Nous partîmes aussitôt.

Quel silence en cette nuit! Les pas du cheval s'étouffaient dans le sable, et la mer elle-même ne s'entendait plus. Dieu sait seul quel trouble plus profond que la crainte d'être entendus du cocher retenait nos paroles. Nos mains unies, nous allions sans rien dire. Mais un geste me hantait. Détachant l'une de mes mains de l'étreinte d'Hippolyte, je me penchai et saisis l'un de ses petits pieds. Au travers du soulier de satin, je reconnus la forme parfaite des doigts. Je regardai ma compagne et je vis ses yeux, que la nuit rendait immenses et noirs, qui, éperdument, me regardaient.

La silhouette d'une petite ville couronnée de tours apparut sur un fond de ciel clair. Déjà nous dépassions les premières maisons du faubourg quand une de nos roues se brisa. Il nous fallait abandonner la voiture. Le cocher prit nos bagages, et confiant les chevaux à quelqu'un que le bruit de notre accident avait attiré, nous conduisit à une auberge proche. Nous repartirions le lendemain. Où étions-nous? On me dit un nom en patois, auquel je ne compris rien. Hippolyte, serrant son voile autour de son visage, m'entraîna sur les pas de notre guide.

« Hôtel du Commerce », je lus ce nom sur une longue bâtisse blanche, au fond d'une cour où de nombreuses voitures de toutes formes se penchaient sur leurs brancards. Il nous fallut réveiller l'hôtesse, insister, car l'auberge était

pleine. Enfin l'or italien eut, comme de coutume, raison des objections de ces rustres. On nous donna une vaste chambre. Elle était basse de plafond avec une cheminée rustique, un lit étroit, très blanc contre la muraille.

Mon père, je sais que je dois tout vous dire, et pourtant j'hésite, devant ce lit ouvert et ravagé où dorment maintenant les secrets de ma vie de péché.

Le garçon le plus pur — et j'imagine, la plus pure jeune fille — n'est point sans songer à l'acte d'amour. Pour moi, malgré des exemples trop proches, malgré l'expérience précoce — et théorique — que donne la vie auprès d'une cour pareille à celle de Toscane — vous savez mieux que moi ce qu'il en est de la facilité de nos mœurs — je n'imaginais pas l'amour en dehors de celui que purifie le plus beau des sacrements. D'autre part, j'ai toujours pensé — vous voyez, je ne vous fais grâce, mon père, d'aucun aveu — qu'au seuil de la chambre nuptiale, l'autorité de l'Eglise s'arrête, et que l'amour y est libre, du moment que partagé. J'associais à mes rêves les plus fous — et croyez-le, mon père, naïfs, infiniment — une inconnue très belle, aussi jeune, aussi pure que moi. Et nous aurions découvert ensemble les routes de la volupté. Mes idées sur le mariage n'étaient pas chastes, mon père, et depuis que je sais quel feu dormant berce en lui notre corps, je sais aussi qu'il ne peut chez personne en être autrement. Qu'il soit donc pardonné à ceux qui comme moi ont eu, en dehors des bénédictions de l'Eglise, la révélation de l'amour.

Hippolyte était mariée. Durant cette nuit sans seconde, jamais la pensée ne m'en est venue. Elle portait en elle la pureté souveraine dont mes rêves avaient paré l'épouse inconnue. Notre innocence, notre candeur, étaient sœurs de notre tendresse et de notre fantaisie. Il a bien fallu le plus terrible avertissement du ciel pour que je me retrouve, et que je sache enfin que nous avons vécu de longues heures, dans l'état du plus mortel péché. Que ne faut-il pas en effet pour éclairer l'homme sur la véritable nature satanique de

ces caresses profondes, trop délicieuses pour en parler, de cette langueur pleine d'ivresse qui les suit, de ce réveil constamment renouvelé de l'or ardent du désir ? Que maudits soient donc ces deux corps enlacés, l'un si blanc au côté du hâle de l'autre, leur émerveillement, leur audace, leur merveilleuse fureur, leur mol, suave repos. Est-il bonheur autre en ce monde, que ce bonheur damné ? Vous ne pouvez me répondre, mon père, qu'avec toute l'horreur que vous inspire le plus capital peut-être des péchés. Cependant, je veux aller jusqu'au bout de ma confession.....

La nuit était déjà avancée. Frémissants encore et tout moites d'un récent combat, nous étions au long l'un de l'autre étendus. Deux de nos doigts se touchaient. Par ce contact léger, il me semblait que toutes mes pensées passaient en elle et que d'elle me venaient toutes ses pensées. J'avais fermé les yeux. Tout à coup, son doigt quitta le mien. Telle qu'elle était, et non plus vêtue que de ses longs cheveux flottants, — belle, ô mon père, si belle ! — elle se leva. Elle fut à mon sac de voyage, dans un coin entr'ouvert. Je me levai derrière elle. Elle avait à la main le pistolet.

« Regarde, me dit-elle, le canon là, sur mon cœur, et ici mon doigt. Me voici loin de la terre... » Je la regardais sans oser comprendre, je pris sa main, m'emparai de l'arme.

« Ah! Pietro, penses-tu parfois à la mort ? Et que serait-elle pour nous, maintenant ? Ne sommes-nous pas pareils aux morts ? » Elle frissonna et secoua la tête, les yeux bien loin de cette chambre où mes bras l'entouraient. Elle se laissa faire comme une petite enfant. Je la ramenai au lit, je la réchauffai de tout mon corps. Notre jeunesse, notre amour eurent tôt fait d'oublier au milieu de neuves délices cet instant assombri.

Pâles, las, nous n'avions cependant pas épuisé notre désir. Mais la fatigue eut raison des élans inassouvis de nos corps. Elle s'endormit la première. D'une blancheur de marbre, son visage grave aux yeux clos, son corps allongé presque

androgyne, la faisaient pareille à une statue couchée de Diane. Je rampai jusqu'à ses pieds splendides dont mes caresses, ni mes baisers n'avaient épuisé pour moi l'attrait prédestiné. Je les pris entre mes mains, contre mes lèvres, et je m'endormis.

Je sortis lentement des limbes du sommeil. Un charme tendre enveloppait de confuses pensées et, à demi éveillé, je baignais en une songerie aussi légère que celles de mes matins d'enfants. Le souvenir d'Hippolyte, de notre nuit, me revint d'un trait de feu. J'ouvris les yeux. J'étais seul dans le lit, seul dans la chambre. Cependant, une lassitude exquise alanguissait ma volonté. Paresseusement étendu, sans pensées, j'attendais le retour d'Hippolyte. Elle tardait à revenir. Tous ses vêtements, son manteau même avaient disparu ! D'un bond, je fus levé, et, à demi vêtu, j'ouvris la porte, appelai l'hôtesse. Toute la maison était pleine d'une étrange animation. L'homme à qui je m'adressai portait une cuirasse, un casque de cuivre. On s'informa. Madame était sortie avant l'heure de la première messe. Il était à ce moment plus de midi.

Hippolyte était partie pour toujours, j'en eus la certitude profonde, tout en même temps que l'espoir secret que je me trompais. Une idée affreuse me précipita vers mon sac de voyage. Le pistolet, heureusement, était là même où dans la nuit je l'avais posé. Je restais stupide devant mon abandon. Un seul sentiment me possédait : la chercher, la retrouver, ne plus quitter celle qui, maintenant, me paraissait liée à moi par les liens les plus secrets et les plus profonds de l'âme et du corps. Je m'habillai à la hâte, non sans, machinalement, regarder par la fenêtre.

L'animation de la maison se poursuivait dans la cour. Il y avait là une dizaine de chevaux caparaçonnés d'étoffes voyantes, et les uns déjà en selle, les autres à pied, des hommes, vêtus comme celui qui m'avait parlé. Ils riaient lourdement entre eux, en échangeant des propos dans leur patois, et cette joie rustique me fit mal. Que se passait-il ? L'hô-

tesse à qui je confiais mon léger bagage me l'expliqua.

C'était le jour de procession à Furnes et tout ce monde-là y figurait.

Que m'importait après tout ! Retrouver Hippolyte, la reprendre, partir avec elle...Tous les feux dont je brûlais, cette nuit d'entre les nuits, n'avaient servi qu'à rendre mes désirs plus furieux encore. Liens de nos deux chairs unies, il me fallait vous resserrer encore et pour toute la vie !

La rue était pleine de monde. Une foule endimanchée et qui sentait la bière avançait comme le flot à la haute marée, par à-coups, reculant, piétinant sur place, lourde, triviale, lente, lente...Des mains, des jambes, des ventres, des haleines m'effleuraient et mon corps, imprégné des caresses d'Hippolyte, était noyé dans le dégoût. Tout le poids de l'été s'était abattu sur la ville. Des nuages immobiles, sans couleur, fermaient le ciel, et un air chaud, épais comme une chose vivante, se collait à moi, là où j'échappais au contact de la foule. J'avançais cependant, soutenu par mon fol projet de retrouver Hippolyte. Où m'adresser dans cette ville inconnue, en fête, qui parle une langue que je n'entends pas ?

Porté par la foule, j'arrivai à la Grand'Place. Je n'y ai vu que les baraques de toile d'une foire en plein vent et la foule. Elle toujours, et ici, joyeuse, plus outrageante encore que la lente cohue qui stagnait dans les rues voisines. O cette joie terrible des Flamands ! Ils la portent enfouie au plus secret d'eux-mêmes. Sans doute, captive, elle leur ronge le cœur, car leur visage est sombre et leur humeur bourrue. Mais aux jours de fête, elle leur monte au visage en vapeurs d'ivresse et ils ne se connaissent plus. Les cabarets avaient déversé des buveurs et des tables jusqu'au milieu du passage. Mais ceux qui ne buvaient plus étaient les plus redoutables. Des bandes de gaillards couronnés des roses en papier d'un tir forain, dansant et hurlant, lutinaient les passants à grandes poussées rustiques.

Une femme décoiffée me fut lancée dans les bras. Un instant je devins le centre d'un rire universel. La tête me tournait, j'eusse souhaité mourir. Le visage rouge, grimaçant de plaisir, de la fille bousculée me soulevait le cœur. Où échapper à l'emprise gluante de ces gens ?

Les prêtres mêmes semblaient prendre part au plaisir général et je vis l'un d'eux, gras vicaire rubicond, qui ralliait autour de son parapluie, martialement brandi, quelques couples rustiques, aux jambes mal assurées...

Fuir, fuir cette joie lourde qui piétinait mon cœur! Revivre en songe, puisque la réalité me trahissait, les heures de notre merveilleuse nuit. Visage d'Hippolyte, son visage d'endormie aux paupières si transparentes qu'elles semblent bleues. Et le mouvement de ses lèvres que relèvent aux coins deux plis légers comme l'ombre des sourires anciens.

Tantôt l'amour dans tout son secret le plus magnifique, et maintenant cette plèbe et cette ville en folie, et ma solitude abandonnée...

Je faisais un effort désespéré pour m'échapper, quand la foule eut un mouvement unanime, énorme, et se porta en entier vers un coin de la place. J'étais délivré par un miracle que le son des trompettes, qui éclata tout d'un coup, m'expliqua. La procession sortait de l'église Notre-Dame. Ces trompettes avaient un son autoritaire et sans cesse se répétaient. Appel ? Ordre plutôt. Un peu moins pressé par les gens, j'eus loisir de penser. Que me voulaient ces sons de cuivre, égaux, serrés, monotones, impératifs ? Dans ma solitude misérable et mon exaltation, il me sembla, mon père, y entendre la voix du Ciel.

Et l'on m'y disait que mon amour était condamné, car il était criminel, et que je serais damné... Jusqu'à cet instant — et que je puisse un jour, mon père, en être pardonné! — le bonheur de mon crime avait été si profond que ma conscience s'y était voluptueusement endormie. Les trompettes inexorables semblaient me poursuivre, se rapprocher. Je fus lâche, mon père, et fuyant les voix du ciel, je pris une

rue au hasard. La foule que je ne voyais plus me barrait la route et déjà, par une rue transversale, arrivait le son des trompettes. Je revins sur mes pas, je pris une autre direction. Retentissant de l'appel des cuivres, elle m'était fermée par les bannières passant de la procession proche. Toute issue m'était interdite. Je ne pouvais échapper à la volonté divine qui était que je sois livré à cette foule outrageante, que je participe à la pénitence de cette procession... Les trompettes se rapprochent encore, la foule m'enserre de plus en plus. Elle m'adosse à une maison contre une porte dont le seuil m'élève au-dessus des têtes. Les trompettes éclatent, toutes proches... mon dernier mouvement d'évasion est brisé.

Pauvres gens, à qui dans ma folie je prêtais des gestes et presque des faces d'animaux! J'ai vu par la procession de Furnes la simplicité de votre cœur véridique, la pureté de votre foi. A vous aussi je demande pardon.

Un pécheur a conçu, dit-on jadis, ce cortège et les costumes. Ces hommes, ces femmes, qui représentent les prophètes et les saints, ne sont-ils pas semblables aux modèles, humbles d'allure, pauvres d'habit, infiniment grands par l'esprit, tout pleins de la majesté du Seigneur?

Je vis passer des anges parmi les hommes. Ils ont de doux visages enfantins que leur gravité rend mélancoliques. Ils vont en psalmodiant d'antiques paroles, dans un frémissement ailé de prières.

Je courbe le front avec les gens qui m'entourent. Je me suis cru pareil à ces enfants du ciel. Mais mon péché dormait en moi, dans ses langes de pourpre, comme un fils de l'Antéchrist. Aujourd'hui il est éveillé et je sais, mon père, qu'il me faut tout votre secours pour le chasser de ce corps qui, malgré mon repentir, est à lui tout entier...

Entre les groupes vivants, on porte des statues de bois peint. Actes de la Passion, tortures et douleurs, ils passent et il me semblait que le regard fixe des images descendait en moi et voyait l'horreur vivante de mon péché.

O mon Jésus qu'ils supplicient, que ne puis-je t'offrir mon cœur saignant, indigne de toi! Plus puissante que mon remords, plus grondante même que la conscience de mon péché, ma douleur est celle de ma solitude. Je suis seul, en face de mon crime....

Pourtant, tout pour moi ne fut pas douleur en ce jour. Un bref sourire du ciel est descendu dans la prison de mon péché. Alleluia ! Alleluia ! Toutes les jeunes filles blanches, en de longs voiles flottants, précèdent Jésus, en agitant des palmes

Une main usée d'ouvrier m'a caressé d'une bénédiction ; ses yeux tendres et désolés ont rencontré les miens. Il sait les hommes et la faiblesse de ma chair. Mon Dieu ! je n'ai pas perdu tout espoir d'un pardon.

Cela n'a duré qu'un instant, le drame sacré se précipite. Contemplation inexorable de mon péché ! C'est en vain que pour moi Jésus a souffert.

Il est passé, pliant sous le fardeau de la croix, aussi pesante que le monde. Les soldats, s'il trébuche, le piquent de la lance et les tourmenteurs marchent sur ses pas.

Ils ne l'ont pas quitté. Ils ont fait leur office. Le ciel s'est voilé de noir. Un tambour de crêpe rythme les battements, tout à coup ralentis, de mon cœur.

Ne sont-ce pas tous les morts de la terre qui font cortège au corps étendu de Jésus-Christ ? Le Jugement dernier a-t-il ouvert les tombes ? Une forêt de croix, les unes noires, les autres couleur de sang, marche vers moi.....

Elle m'a dit, cette nuit : « Ne sommes-nous pas semblables aux morts ? »

Chaque croix est portée par un pénitent noir. Toutes ne sont-elles pas pour mon péché trop légères?

Au travers de la fente des cagoules, je vois des yeux briller qui contemplent le ciel. Que ne suis-je sous le cilice cruel, moi aussi, déchirant mes pieds aux pierres de la route, écrasant mon trop superbe cœur ?

J'écoutais la marche silencieuse de ces fantômes obscurs,

le frottement des croix sur le sol. Est-ce un ver qui ronge au loin le bois d'un cercueil ?

O morts, j'ai regardé alors vos pieds nus, souillés de poussière, crispés par l'effort, au bord des longues robes de bure. — Parmi eux, l'ai-je rêvée ? l'ai-je vue ? cette blancheur réapparue, ces longs doigts parfaits et purs comme des lys ? ...

Hippolyte a choisi la plus lourde des croix......

(*Ici s'arrête le manuscrit.*)

HENRI-ALFRED LAVACHERY.

POÈMES

—

L'ACROBATE

Cent fois sur l'Océan des têtes
Il a, Saint François sur les flots,
Des toits absents courant les faîtes
Nargué le vide et ses complots.

Ni les regards de la cohue,
Ni l'orage des cuivres gras
Ne l'ont détourné de la nue
Sur laquelle il étend ses bras.

Le fil où pèse sa jeunesse,
Aussi subtil que son esprit,
Exige qu'un péril renaisse
A chacun des pas qu'il inscrit.

C'est dans une ivresse légère,
Gloire bue en verre à liqueur,
Qu'il écoute la Messagère
Dont l'appel enchante son cœur.

Ah! qu'il dédaigne cette foule
Dont le murmure monte à lui!
Peu lui chaut que la terre croule,
Il vit dans cet éclair qui luit

Au fil, sa route nuageuse,
Etroite et faite pour un seul
Qui le conduit à Bételgeuse,
Clarté de son plus vrai linceul.

La pesanteur est un mirage
Imposé par un dieu connu;
Son front a rougi de l'outrage
Que la loi fait à son corps nu.

Il vogue dans son équilibre,
Bel oiseau du ciel affranchi,
Esclave riant d'être libre
Du seul droit d'avoir réfléchi.

Jusqu'au soir que lassé de gloire,
De mains et de cris l'acclamant,
Il courbe à genoux la victoire,
L'enchaîne à son isolement.

Vapeur pesante et délétère
Qui ne traîne en bas que l'impur!
Plutôt qu'idole de la terre
Il sera servant de l'azur.

Par mépris de la tourbe avide
Et du mélancolique hourrah,
Portail fermé, le cirque vide,
C'est pour soi seul qu'il planera.

Soir sacré, délice ineffable
D'octroyer son propre régal,
D'éterniser enfin sa fable
Ne voulant que soi pour égal!

Vain prosternement de l'abîme,
Cri trivial, encens pourri,
Il faut tenter le noble crime
D'anéantir qui nous sourit.

Enfin solitaire, il s'élance
Eperdu de lucidité
Dans ce prodigieux silence
Qu'il a conquis et souhaité.

Délices de la solitude
Plus riches que l'étonnement
De cette inane multitude
Dont il fut jusqu'ici l'amant.

Mais — ô terreur — quel drame étrange
Emane du mutisme froid
Que rêva ce fatal archange
Jusqu'alors ignorant l'effroi?

Quel vénéfice, quel prestige
Souffle à ce cœur halluciné
La peur de son premier vertige
Sur le chemin prédestiné?

Le voici soudain qui chancelle!
Au gouffre qui sera tombeau
Il croit ouïr la voix de Celle
Qui jadis l'appelait d'en-haut...

Il tombe!... Accourez, ô pleureuses,
Recueillez ce corps ingénu;
Parmi les ombres malheureuses
Il ne sera pas méconnu.

Aventurier des grands nuages
Tissus de pourpre et d'or mouvant
Son âme a creusé des sillages
Vers les archipels du Levant.

Il n'a pas su que le délire
Des foules est un fier support,
Une corde neuve à la lyre,
Un phare conduisant au port;

Ni que même le lourd silence
De la tourbe est peuplé de cris
Qui sous les pas font l'air plus dense
Et soutenaient ses pieds surpris;

Ni que la plus belle attitude
Est d'oser l'abandon total
Et que la pauvre multitude
A la forme d'un piédestal.

Malgré tout, soyez-lui propices,
O dieux qui l'avez châtié!
Maîtres profonds des précipices,
Accordez-lui votre pitié!

—

HOMO SAPIENS

J'ai dompté la terre et j'ai bravé les étoiles,
Clins d'yeux écarquillés vers le néant obscur,
Et l'Infini tendant un chimérique azur
Tissé de tant d'espoirs qui ne sont que des voiles.

J'ai provoqué les airs de mon rire glouton
Plus siffleur que leur souffle, et j'ai, narguant l'espace,
Conjugué d'un seul vol Paris à Washington,
Plus léger que le vent, qu'à présent je dépasse.

J'ai brisé tous les dieux, dont les membres épars
Jonchent le temple où frémit un battement d'ailes,
Envol d'anges en fuite, et, raillant leurs départs,
J'ai fait couler les nobles larmes des fidèles.

J'ai trituré les sels, les sables, les métaux
Qui guettent sous le sol nos vouloirs sataniques,
Et ma cornue emprisonna leurs gaz brutaux,
Les foudres, les poisons, et les meurtres paniques.

Rien ne m'arrête, ni le Verbe de Jésus,
Ni l'antique douceur des pagodes de l'Inde,
Ni le regard profond du vieux Confucius,
Ni le chœur alterné des neuf Muses du Pinde.

Viens, gravis avec moi ce rocher dénudé;
Contemple cette plaine où meurt un soleil rouge.

Tout est branlant, détruit, fumant ou lézardé :
Hommes, arbres, chevaux, enfants, plus rien ne bouge!

Mon esprit souffle l'air empesté des marais,
Mon génie est pareil au noir torrent des laves.
Voilà mon œuvre! Et j'ai nommé cela « Progrès »,
Car des mots eux aussi j'aurai fait des esclaves.

Les mots! Aux jours anciens l'homme les tint de Dieu :
Erat verbum in principio. *Le mot précède*
Le monde, et l'a fait naître. Et le mot est ce feu
Que vola Prométhée au Zeus qui le possède.

Messager du divin, héraut de vérité,
Le verbe transcendant lors commandait en maître.
Il ne le fallait plus. De sa gloire irrité,
J'ai perverti son âme et j'en ai fait un traître.

Les mots sont désormais un docile troupeau;
Ils me servent si bien, qu'ils me trompent moi-même,
Histrions travestis qu'on fait changer de peau
Et qui portent leur masque ainsi qu'un stratagème.

Blasphèmes, hurlements, fièvre du fer vainqueur,
Crimes, sanglots, tout cadre en ma philosophie.
Impassible je vois couler le sang du cœur :
Des mots coordonnés, et tout se justifie.

O sainte Vérité, qu'avons-nous fait de toi?
L'ordure éclaboussa ta robe immaculée :
Le bien, le mal, l'orgueil, l'humilité, la foi
Et la négation dans leur morne mêlée

Dansent parmi l'horreur d'un soir de carnaval
Où l'on vit, aux lueurs de quelque aube sinistre,
Des masques avinés hisser sur un cheval
Un squelette escorté de son premier ministre.

Qui donc nous sauvera? Les dogmes ont vécu.
Il faudrait un enfant savant comme les anges,

Invincible d'esprit, et de cœur invaincu,
Dont le regard d'aurore irradierait ces fanges.

Il est venu, dis-tu? Certes, mais c'est un Dieu.
S'il n'eût été qu'un homme, à moi pareil, tout proche,
Un pauvre vagabond, errant sans feu ni lieu,
Comme il serait plus grand que ce ciel qu'il approche.

Maintenant c'est en nous qu'il faut trouver l'enfant,
O mon frère futur, si l'univers veut vivre,
Pour que le jour parsème un rire triomphant
Sur les roses en fleurs dont ton printemps s'enivre.

Respire dans l'air frais le sacre qui t'attend,
Jeune docteur lauré d'oublier ta science.
Oublier en sachant, ô vertige tentant!
Le monde espère enfin un peu d'imprévoyance.

Il nous faut échapper à cet ordre de fer,
Au machinisme qui fume, halette et grille;
A la geôle servant d'antichambre à l'enfer
Et dont le prisonnier forgea sa propre grille.

Où gît l'or endormi du primitif espoir
Il nous faut retrouver sa gloire souterraine,
Ciseler son éclat d'un nouvel ostensoir
Et suspendre l'épée à la branche du frêne.

Mais à l'ordre futur l'amour ne suffit plus;
Le cœur ne détient pas la suprême sagesse.
L'esprit, réglant du sang le flux et le reflux,
Peut seul en affermir la divine faiblesse.

Quelques hommes pensifs, au sommet de la tour
Dont le phare illumine au loin la mer mouvante,
Pour que la solitude, après un long détour,
Soit un jour des humains la modeste servante

Et qu'au lieu du mépris né de l'isolement,
Le sage, qui là-haut distille le silence,

Détachant un lingot de l'or du firmament
Trouve enfin l'équilibre au creux de sa balance.

Et toi, de ton côté, Peuple, consens aussi
A mêler ton chaos à leur ivresse austère,
A détendre ton cœur par la haine obscurci,
Et qu'il soit irrigué d'une commune artère.

Accepte que l'esprit vienne en régler le cours
Conforme au rythme ailé de la marche des astres,
Par le Chiffre, pilote intimant leur parcours
Aux nefs de l'Infini côtoyant les désastres.

Alors sans doute un jour, du sublime confin,
Le Keroubim armé du glaive de lumière
Tranchera nos liens pour annoncer enfin
A l'univers tremblant sa liberté première.

ALFRED MORTIER.

FRANÇOIS PÉTRARQUE
ET COLA DI RIENZO
RÉVOLUTIONNAIRES

—

— « Et quid hic? Nunquam homines tam intenti fuerunt. » — « Eventum, inquit, viri illius expectant... »

(Franciscus PETRARCA : Nicolao Laurentii Trib. Pop. Rom. *Variarum* Episto-la XI.)

... Fateorque, qualiscumque sit finis, adhuc non possum principium non mirari...

(Francisci PETRARCAE : *Epistolae de rebus familiaribus*. Lib. XIII, Epist. VI.)

« Il me sembla te voir dans le lieu le plus élevé du monde, au sommet d'une raide montagne... Je me promenais au pied de cette montagne, et voilà que mes yeux remarquent alentour une foule telle que nul n'eût pu la dénombrer, en sorte que je fus frappé de stupeur. Je demandai à un homme qui se trouvait là quel prodige ou quelle image mensongère j'avais devant moi... » « Ce n'est point une illusion de vos sens, me dit-il, car sachez que tout le genre humain, présent et futur, tous les siècles à venir sont assemblés autour de cette montagne. » — « Et que fait-on ici? Jamais hommes ne furent si attentifs. » — « On attend ce que deviendra cet homme-là », me dit-il, et il leva les yeux vers toi. — « Et qu'en pensez-vous? repris-je. Quelle sera l'issue d'une si grande attente? » — « Dieu seul le sait, répondit-il. Mais croyez bien que cet homme, quoi qu'il arrive, ne pourra être ignoré ou passé sous silence, ni par le peuple d'aujourd'hui ni par les générations futures. »

C'est à peu près en ces termes que Pétrarque, en l'an 1347, rapportait à Cola di Rienzo, tribun de Rome, un songe allégorique dans lequel il avait entrevu pour son ami une renommée impérissable. La prophétie du poète ne s'est pas accomplie intégralement. L'image de Cola di Rienzo — *Nicolaus Laurentii*, comme parle Pétrarque dans son latin, ou *Rienzi*, ainsi qu'on l'appelle communément par abréviation, — déformée par la légende et embellie par la littérature, flotte et vacille aujourd'hui dans les lointains de l'histoire. Mais la physionomie de cet homme, même indécise, demeure intéressante, et sa destinée est propre à nous instruire encore. Voici quelle fut la grande aventure de sa vie, telle que la conte un chroniqueur anonyme qui le vit sans doute au Capitole (1) et telle qu'elle apparaît, à travers les rêves, les espoirs, et le désenchantement du poète, dans la Correspondance de François Pétrarque (2).

§

Cola di Rienzo était de lieu très humble. Son père tenait taverne dans un bas quartier de Rome, nommé *la Reola*, proche les sables du Tibre, parmi les moulins. Et sa mère lavait le linge des patriciens et portait l'eau par la ville. Tout enfant, abandonné à soi-même, on le voyait vaguer à son plaisir le long de la rivière aux flots jaunes et dans les grands espaces vides de l'*Urbs vastata* que ceignaient des murs croulants. Mais, dès ce temps-là, quand, voulant prendre son repos, il s'asseyait sur les larges pierres qui jonchaient le sol antique, parmi l'herbe haute et les chardons, ses yeux d'enfant, soudain songeurs, s'arrêtaient longuement sur les signes dont elles étaient gravées. C'est de la sorte qu'il connut les lettres

(1) *La Vita di Cola di Rienzo, Tribuno del Popolo romano*, scritta da incerto autore nel secolo XIV.

(2) Francisci PETRARCAE, *Epistolae de rebus familiaribus, variae et sine titulo.*

de l'écriture romaine. Son doigt, sur le marbre souillé des tombeaux, retrouvait le souvenir des grands Romains; sa petite âme obscure, parmi les colonnes brisées des *fora*, des arcs de triomphe et des temples, frissonnait de la gloire de Rome. Cependant le tavernier de la Reola eût été bien empêché de donner à son fils, à la manière des changeurs, des marchands ou des riches artisans, un maître de grammaire et d'arithmétique. C'est pourquoi il l'envoya de bonne heure à un de ses frères de la campagne afin que celui-ci employât l'enfant et le nourrît. Et Cola, durant toute sa jeunesse, garda des chèvres et des pourceaux sur les montagnes du Latium et dans les forêts d'yeuses.

Il ne retourna à la Ville qu'en l'âge de vingt ans. Comment avait-il acquis, dans l'intervalle, la connaissance du latin, à telles enseignes qu'il entendait, dès ce temps-là, les harangues de Marcus Tullius Cicéron, les leçons de Sénèque le Philosophe et les histoires de Tite-Live, de Valère Maxime et de Jules César? Le chroniqueur ne le dit point. Et il n'explique pas davantage par quelles voies le fils du tavernier, de pâtre qu'il était, devint notaire (3). Mais il le montre déjà « nourri du lait de l'éloquence, bon grammairien, meilleur rhéteur encore, écrivain estimable » et si « bien disant » que les treize prud'hommes qui représentaient alors, dans les chambres du Capitole, auprès des deux sénateurs, les treize quartiers de Rome, n'hésitèrent point, lors de l'élection du pape Clément VI, en l'an de grâce 1342, à le déléguer à la cour pontificale, pour qu'il fît hommage en leur nom à leur nouveau seigneur et adjurât celui-ci de restituer le Saint-Siège à la Ville Eternelle.

Cola di Rienzo vint donc en Avignon-sur-le-Rhône. Il plut grandement au Saint-Père par sa bonne mine, la franchise de sa contenance et son beau langage. Mais il

(3) C'est-à-dire greffier.

déplut dans la même mesure aux prélats italiens du Sacré-Collège, et singulièrement à messire Jean Colonna et à messire Napoléon Orsini, car il osa dénoncer devant eux, en termes durs et véhéments, la tyrannie des sénateurs, leurs parents, et la férocité des barons, leurs alliés, et dépeindre par des paroles de flammes la grande misère de Rome, veuve de la Papauté. Messire Jean Colonna, cardinal, dont le père, le vieux Stefano, avait souvent tenu les magistratures, fut le plus courroucé de tous, et, comme son influence était grande, il sut persuader au pape Clément de fermer à l'arrogant plébéien les guichets et les portes du palais apostolique. De sorte que l'on vit pendant plusieurs semaines le légat du Peuple romain rôder comme un mendiant par les rues et les ruelles d'Avignon, le long de la Reille, des Fusteries et du Limas, autour du Rocher des Doms et du Rodel, ou demeurer des heures entières étendu dans le pourpris et jusque sous les porches des églises, de Saint-Agricol ou de Saint-Pierre. Et il eût peut-être fini par prendre le chemin de l'hôpital du pont Bénezet, si sa bonne fortune ne lui eût fait rencontrer un jour François Pétrarque.

Le poète, encore jeune, était alors tout plein de son rêve de gloire romaine. Cola l'intéressa, le toucha, l'enthousiasma. Les deux hommes se revirent maintes fois et parlèrent ensemble des débris et de la grand'pitié de Rome. Un jour, ils eurent devant Saint-Agricol, sur les marches de l'église, une interminable conversation, et ils vinrent à former ensemble un dessein sublime et gigantesque : celui de rétablir la Ville, *ingens Roma rerumque caput,* dans sa splendeur antique et dans la seigneurie du monde.

Messire Pétrarque était le familier du cardinal Jean Colonna; il sut fléchir sa sévérité. Quant au pape Clément, seigneur débonnaire, il condescendit sans peine à entendre derechef le légat du peuple. Et, le jour qu'il lui

donna gracieusement congé, il lui octroya, avec sa paternelle bénédiction, la charge de notaire à la Chambre de Rome. Cola di Rienzo, en quittant Avignon, paraissait joyeux. *Entre ses dents, il menaçait,* dit le chroniqueur.

§

Dans son office du Capitole, conte l'auteur anonyme, Cola n'usait pas d'une plume d'oie : sa plume était de l'argent le plus fin. Et, durant ses loisirs, il continuait de pratiquer assidûment les grands Anciens. On l'entendait dire parfois : « Mais où sont ces bons vieux Romains? Où est leur haute justice? Que ne puis-je me retrouver dans le temps que ces hommes florissaient! » Et il jetait des regards durement courroucés autour de lui, dans la Chambre, sur les « chiens du Capitole », scribes faussaires et notaires prévaricateurs. Et il demeurait de longues heures à méditer sur le triste état de Rome. La Ville, en ce temps-là, était vraiment « en grand travail et peine » :

Il n'y avait plus de gouvernement. Chaque jour, on se battait dans les rues. En tout lieu on dérobait. On forçait les pucelles et on les honnissait. L'épouse était ravie à son mari dans son lit. Quand les menus artisans allaient dehors à leur ouvrage, les malandrins les dépouillaient aux portes mêmes de la ville. Et ils détroussaient pareillement et égorgeaient les pèlerins. Les prêtres faisaient le mal. Nulle justice, nul frein. A tant de malheur point de remède : toute personne périssait. Celui-là seul avait raison, qui pouvait le plus par l'épée. Chaque jour il se faisait par les rues assemblement de gens armés.

Cola songeait à tout cela, et il voyait la Cité en grand péril de mort. Un jour vint, où, encore une fois, il ne put dominer sa colère. C'était pendant une séance du grand Conseil, au Capitole. Jetant soudain avec force sur l'écritoire sa belle plume d'argent, il se tourna vers l'assemblée et dit : « Vous n'êtes pas de bons citoyens, vous qui vous repaissez du sang des pauvres gens et ne les

voulez aider. » Puis il admonesta les officiers et les recteurs et les somma de pourvoir au « bon état » de la cité. Mais à peine fut-il au bout de son oraison très pathétique qu'un des Colonna, lequel avait nom Andreozzo di Normanno, et était camerlingue, se leva de son siège et fit sonner la joue du bel orateur d'un magistral revers de main. Et un méchant scribe lui fit la figue.

Or, à quelques jours de là, les Romains furent grandement ébahis d'apercevoir sur la muraille du Capitole, vis-à-vis du marché, une peinture toute fraîche et garnie d'inscriptions. En s'approchant, ils virent qu'elle figurait une mer travaillée par la tempête. Au milieu des gros labours des flots, une barque à demi défaite, sans timon ni voile, s'enfonçait, allait disparaître; et sur cette barque une femme, habillée de noir et ceinte de la ceinture des veuves, était agenouillée, en oraison; sa robe était déchirée, sa chevelure pendait en désordre; elle joignait les mains sur sa poitrine flétrie et pleurait. Au-dessus d'elle était écrit : *Celle-ci est Rome.* Autour du navire, on voyait quatre autres nefs déjà plus qu'à demi submergées, dont les voiles étaient tombées, les mâts rompus, les timons perdus. Dans chacune d'elles gisait une femme noyée et morte; la première avait nom Babylone, la seconde Carthage, la troisième Troie, la quatrième Jérusalem, et une banderole disait : *Ces cités pâtirent de l'injustice et périrent.* Du côté gauche étaient peintes des îles où l'on discernait des femmes assises, les mains aux joues et les coudes aux genoux, et l'on reconnaissait ces femmes pour l'Italie désolée et les quatre Vertus cardinales à l'abandon. A droite, sur un îlot, une autre femme suppliait, dans sa détresse :

O père suprême, duc et seigneur mien,
Si Rome périt, où demeurerai-je, moi?

Et cette pauvresse représentait la Foi chrétienne. Tout au haut de la peinture, on apercevait quatre rangées d'a-

nimaux divers, des loups et des chiens dévorants, des renards malins, des porcs et des singes dégoûtants. Et toutes ces bêtes avaient la gueule béante et soufflaient furieusement sur les eaux : elles figuraient les barons et les recteurs félons, les mauvais conseillers et les familiers des nobles, les officiers faussaires, les juges et les greffiers, et les gens du peuple, voleurs, homicides, adultères et pillards. — Les hommes qui s'arrêtèrent devant cette peinture devinèrent tout d'abord quelle main l'avait faite, et, hochant gravement la tête, ils se le dirent entre eux.

Toutefois, peu de jours après, Cola fit une chose plus merveilleuse encore. Ayant découvert, en l'église Saint-Jean-de-Latran, une grande plaque d'airain, toute gravée de lettres antiques, il la reconnut pour la table de la *Lex Regia* et la fixa dans la paroi de la basilique, derrière le chœur. Et il fit peindre de chaque côté de cette plaque les sénateurs romains vêtus de toges, dans le moment qu'ils concédèrent solennellement leur autorité à l'empereur Vespasien. Puis il convoqua à ladite église les magnats et les hommes les plus prudents de la cité de Rome et les fit asseoir, comme pour un parlement, dans des tribunes dressées tout exprès vis-à-vis de la table d'airain. Quant à lui, il monta sur un échafaud pour parler. Il était étrangement vêtu d'une longue chape à capuce, toute blanche, et il portait sur la tête un chapeau ceint de plusieurs couronnes et garni de mystérieux emblèmes. Il parla. Ses phrases étaient bien formées et ordonnées; elles coulaient de ses lèvres, aussi fluides que le miel nouveau. Il dit que Rome gisait « abattue en terre » et ne pouvait voir où elle gisait « pour ce que les yeux lui avaient été arrachés du chef » (ces yeux dont il parlait, c'étaient le Pape et l'Empereur, que Rome avait perdus par l'iniquité de ses citoyens). Il dit encore : « Voyez quelle était jadis la magnificence du Sénat, puisqu'il conférait l'autorité à l'Empire. Telle était la majesté du Peuple romain qu'il

prêtait à l'Empereur sa puissance. » Enfin, ayant expliqué à voix haute et distincte, article par article, la *Lex Regia*, il fit honte aux Romains de leur misère présente, conséquence de leurs révoltes et de leurs luttes incendiaires, de leur luxure et de l'envie qu'ils se portaient les uns aux autres. Et tous les assistants applaudirent à ce discours, même les barons, le vieux messer Stefano Colonna, Gianni son fils, et tous les autres. Mais ceux-ci n'applaudirent que par dérision, car ils ne doutaient point que ce notaire de carnaval n'eût la tête un peu dérangée. Et ils le tinrent, à compter de ce jour, pour un excellent bouffon.

Ce fut une mode parmi eux de le mander à leur table, dans les banquets, et de le faire parler, à l'heure des fruits, ou quand on apportait le vin et les épices. Or, il advint qu'une fois Cola se leva au milieu d'eux et déclara d'une voix soudainement changée et terrible : « Je serai grand seigneur et empereur. Tous ces barons, je les chasserai. Je pendrai celui-ci... A celui-là je trancherai le col... » Et il montrait du doigt, parmi les convives, les plus hauts barons de Rome, les Colonna et les Orsini, les Savelli, les Caetani, les Annibaldi, les Conti. Cette fois-là, tous pensèrent crever de rire.

Mais ils avaient grand tort de rire, comme vous l'allez voir.

D'Avignon et de la solitude de Vaucluse, François Pétrarque envoyait des encouragements et des exhortations à Cola di Rienzo. Dès leur conversation devant Saint-Agricol, en Avignon, il s'était senti tout de feu pour l'entreprise de son nouvel ami, et il lui avait écrit trois jours après une lettre en latin, où il disait :

Moi qui auparavant étais souvent auprès de toi, depuis ce jour-là je suis avec toi plus souvent que jamais. Je me laisse aller tantôt au désespoir, tantôt à l'espérance; tantôt, mon âme balançant entre les deux, je me dis : Oh! si jamais!... Oh! si cela advenait de mes jours!... Oh! si je participais à

une œuvre si éclatante et à tant de gloire! *Oh! Si unquam... Oh! si in diebus meis accidat... Oh! si tam clari operis et tantae gloriae sim particeps!* (4)

Et, depuis lors, il n'avait point cessé de composer pour son ami des épîtres fleuries et des vers.

Maintenant Cola assemblait en un lieu secret, dans les landes du mont Aventin, des bourgeois notables de la ville, des marchands, des artisans et des chevaliers pauvres, « tous prud'hommes sages et discrets », et il délibérait avec eux du « *bon état* », qu'il fallait restaurer. Tour à tour il les touchait et les enflammait par sa parole. Quelquefois, en faisant paraître à leurs yeux la déchéance de la Ville, jadis maîtresse de l'univers, à présent repaire de brigands et pâturage de pourceaux, il fondait en larmes. Et un jour il inventa derechef une allégorie qu'il peignit cette fois sur un mur de l'église Sant'Angiolo in Pescheria, près du porche. On y voyait dans un grand feu, parmi foison de pauvres gens, une vieille femme à demi consumée et toute noire; un ange, vêtu d'une tunique de lin candide et d'une chape d'écarlate, sortait d'une église voisine, le visage environné de clarté, et prenait la pauvre vieille par la main afin de la sauver du péril. Les gens qui regardèrent cette image branlèrent à nouveau la tête et murmurèrent entre eux : « Il faudra bien autre chose que des figures tracées sur la muraille d'une église pour redresser l'état de Rome. » Quelqu'un dit pourtant : « Ceci est une grande chose, et qui a grand sens. » Enfin, au premier jour du Carême de cette année de grâce 1347, Cola di Rienzo cloua sur la porte de Santo Giorgio de la Chiavica un placard qui portait seulement ces mots : *Dans peu de temps, les Romains retourneront à leur bon état antique.*

De fait, la Révolution romaine était proche.

On se trouvait au 19e jour du mois de mai 1347, Robert Orsini et Pierre Colonna étant sénateurs. Les barons, in-

(4) *Epistolae sine titulo*, Epist. VII.

soucians à leur habitude, jouissaient de la fraîcheur du temps nouveau dans leurs terres de la Campagne. Messere Stefano, le patriarche des Colonna, avait délaissé lui-même la Ville pour aller avec sa milice querir du grain à Corneto. C'était la veille de la Pentecôte. Et voici que, dans la cité de Rome, on entend tout à coup des sons de trompe, des voix qui retentissent aux carrefours. Les artisans laissent leurs boutiques, les trafiquants accourent des marchés, les femmes assises sur les seuils des maisons et les enfants qui jouent dans les rues s'empressent autour des hérauts. Et quel n'est pas l'ébahissement de ces gens quand ils apprennent que Cola di Rienzo, de son propre chef, *fait la mandée* par la ville et publie que chaque homme devra venir au Capitole, sans armes, sitôt que sonnera la grosse campane.

Dans la nuit qui suivit, Cola di Rienzo, au dire de l'Anonyme, ne cessa, à compter de la 12ᵉ heure, d'entendre des messes en l'église de Sant'Angiolo in Pescheria. Puis, sur le point de mi-tierce, il sortit de l'église, « armé de toutes armes », mais la tête nue. Il sortit « sans fraude », aux yeux de tous, suivi d'une multitude de jeunes gens qui l'acclamaient. Il faisait porter devant soi trois gonfalons, à savoir : celui de la Liberté, très grand, rouge, brodé de lettres d'or et d'une belle figure qui représentait Rome, avec la palme et la pomme; celui de la Justice, sur lequel était peint monseigneur saint Paul, nanti de l'épée et de la couronne, et celui de la Concorde et de la Paix, où se voyait monseigneur saint Pierre, serrant les Clefs contre sa poitrine. Un notable portait une quatrième bannière, celle du chevalier saint Georges, laquelle était si vieille et en si méchant état qu'on la devait garder dans une cassette, au bout de la hampe. Cola s'en va de la sorte, accompagné du vicaire du pape, messire Raymond, seigneur évêque d'Orvieto, jusqu'au palais du Capitole et monte à la salle des parlements. Là, devant une grande foule de peuple, il re-

montre par une abondance de belles et pitoyables paroles la misère et la servitude de Rome; et, encore qu'il ne soit point — remarque l'Anonyme — sans éprouver au fond de l'âme quelque peur, il se déclare prêt à mettre sa personne en péril pour l'amour du saint père le Pape et pour le salut du Peuple romain. En suite de quoi il fait lire les ordonnances du « bon état », dont les principales sont les suivantes :

Quiconque tuera sera tué. Nul noble n'aura plus de maison forte. Les maisons fortes, les ponts, les portes et les bastions ne seront plus gardés par les barons, mais par le capitaine du peuple. Les plaids ne se prolongeront pas, mais seront expédiés dans l'espace de quinze jours. Nulle maison de la ville ne sera brûlée ni rasée, pour quelque raison que ce soit.

La nouvelle de ces événements étranges ne tarda pas à venir aux oreilles de messere Stefano Colonna qui se trouvait encore à Corneto, avec sa petite compagnie d'hommes d'armes. Sur-le-champ celui-ci monta à cheval et s'en fut à Rome. Arrivé sur la place Saint-Marcel, il dit à ses gens : « Par le sacrement Dieu, ces choses ne me plaisent point! » Et il entra dans une grande colère. Mais, au matin du jour suivant, Cola di Rienzo lui ordonna par mandement de quitter incontinent la Ville. Le vieux prit le libelle et le déchira, et en fit mille morceaux : « Par mon serment, dit-il, que ce fol garde de m'échauffer la bile! Sinon mes valets le bouteront dehors par les fenêtres du Capitole. » Cola di Rienzo, auquel on rapporta ces paroles, fit aussitôt sonner la grosse cloche et tout le peuple accourut avec fureur, à tel point qu'autour de messere Stefano le péril devint pressant. Le vieillard put à grand'peine s'enfuir de Rome et gagner, avec un seul serviteur, son château de Palestrina où il fit ses lamentations à ses enfants. Là-dessus, Cola prit de l'audace : il requit tous les barons de vider la Ville sans tarder et de se retirer dans leurs maisons de la Campagne. Le lendemain, tous les ponts qui se trouvent dans l'enceinte de

Rome lui furent rendus. Il nomma ses officiers, convoqua le peuple à parlement et fit approuver et confirmer tous ses dits et gestes. Et il pria les citoyens assemblés qu'il leur plût de l'appeler dorénavant et de nommer messire Raymond *Tribuns du Peuple et Libérateurs.*

Cependant, hors les murs, les nobles s'agitaient et voulaient faire une ligue contre le Tribun et la république, mais ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord. Hardiment, Cola les manda tous au Capitole. Le premier qui répondit au mandement fut Stefanello Colonna, petit-fils du vieux Stefano. Il entra au palais avec peu de gens; mais il trouva dans les chambres un tel concours de peuple qu'il en fut ébahi. Le Tribun le reçut en armes et lui fit jurer hommage et obéissance sur le sacré Corps de Jésus et sur les saints Evangiles. Puis les autres barons vinrent et, la rage au cœur, jurèrent tour à tour. Rinaldo de li Orsini, Gianni Colonna, Giordano Colonna, messere Stefano même, prêtèrent serment au « bon état » et offrirent à la Cité leurs personnes, leurs châteaux et leurs vassaux. Francesco Savello, homme fier et peu traitable, jura. Et les juges, les notaires et les riches bourgeois jurèrent semblablement.

§

Alors, dit le chroniqueur, le Tribun ordonna sa maison de justice et de paix. Et il s'habilla tout d'écarlate, en sorte que sa personne paraissait de flamme. Et il s'arma de rigueur. C'est vers ce temps qu'il s'intitula : *Nicolas, sévère et clément, Tribun de liberté, de paix et de justice et Libérateur illustre de la sainte République romaine.*

Et c'est aussi en ces jours, c'est-à-dire au mois de juin de l'an 1347, que François Pétrarque écrivit son *Exhortation* au Peuple romain et à Cola di Rienzo (5).

Aux Romains il faisait tout d'abord un éloge magnifi-

(5) *Variarum Epist. XLVIII.* C'est la fameuse lettre dite *Hortatoria*, à la fois harangue patriotique et manifeste révolutionnaire.

que de la liberté, « le bien le plus doux et le plus désirable de la terre, dont celui-là seul connaît le prix, qui l'a un jour perdu » (6).

Que chacun de vous, leur disait-il, soit résolu d'abandonner la vie plutôt que de renoncer à la liberté sans quoi la vie même n'est plus qu'un vain jeu... Appliquez à la conservation de ce seul bien tous vos soins, toutes vos affections, tous vos travaux...

Et il leur montrait les tristes effets de la tyrannie des barons :

Vous avez eu pour maîtres des gens venus du dehors et des étrangers qui, s'étant fait passer pour des Romains, ont fini par croire eux-mêmes, comme si la prescription était acquise à leurs mensonges, qu'ils étaient vraiment Romains (7). Ces hommes turbulents et séditieux ne se sont point contentés de piller vos temples, de s'emparer de vos citadelles et de vos richesses et de se partager vos magistratures; ils sont allés jusqu'à faire trafic de vos glorieuses ruines... O douleur, ô crime abominable! vos colonnes de marbre, les seuils de vos temples où les pieux pèlerins de tous l'univers se pressaient jadis, les statues des tombeaux sous lesquels reposent vos ancêtres vénérables, toutes ces pierres sacrées embellissent désormais Naples la paresseuse...

Le poète faisait honte aux Romains de leur servitude, car les tyrans ne s'étaient pas seulement pris à leur Ville, mais à leurs corps et à leurs vies :

Lequel d'entre eux, dites-moi, s'est jamais montré satisfait

(6) « *Libertas... qua nihil dulcius, nihil optabilius, nunquam certius quam perdendo cognoscitur.* » Pétrarque exprime la même pensée dans sa chanson « Lunge da' libri nata in mezzo l'arme » :

Libertà, dolce e desiato bene,
Mal conosciuto a chi talor no 'l perde
Quanto gradita al buon mondo esser dèi...

Dans la *Divine Comédie*, Dante fait dire à son guide Virgile qui lui montre Caton l'Ancien :

Libertà va cercando, ch'è si cara,
Come sa chi per lei vita rifiuta... (PURG. I, 71-72).

(7) Beaucoup de barons de Rome descendaient des guerriers germains venus en Italie au temps des grandes invasions. Les Colonna eux-mêmes étaient, paraît-il, originaires du Rhin. On voit que Pétrarque n'hésita pas à compromettre une amitié puissante qui lui avait déjà beaucoup servi.

de votre obéissance servile si elle n'était en même temps abjecte?

Puis, se tournant vers Cola, il le conjurait de persévérer dans son entreprise, il l'engageait à se montrer dur envers les ennemis de la république, il l'exhortait à ne point craindre la mort même, et il terminait sa harangue en égalant le jeune Tribun aux plus grands héros de la Rome antique :

Mais toi, homme illustre, sache qu'à l'égard de ces tyrans toute sévérité est encore trop clémente, et la miséricorde inhumaine... Romulus a jadis fondé Rome, Brutus, qu'il me plaît si souvent de nommer, a fondé la liberté, Camille a renouvelé l'une et l'autre... Salut, notre Camille, notre Brutus, notre Romulus, ou, si tu aimes mieux être appelé d'un autre nom, salut, fondateur de la liberté romaine, de la paix romaine, de la tranquillité romaine.

Et il terminait en exhortant ses concitoyens à oublier leurs querelles fratricides, à pratiquer l'union sacrée et à rivaliser de zèle avec leur Tribun. Quant à lui, le Poète, il se réservait à chanter les exploits du Peuple romain et de son héros :

Le front ceint du feuillage d'Apollon, je gravirai la cime de l'Hélicon désert. Là, près de la fontaine de Castalie, je ferai entendre des chants qui résonneront au loin. Adieu, vaillant héros; adieu, hommes excellents; adieu, très glorieuse Ville aux sept collines. *Vale, Vir fortissime, valete, Viri optimi, vale, gloriosissima Septicollis* (8).

(8) *Variarum*, Epist. XLVIII.
Que le grand fantôme de l'Empire romain ait souvent hanté l'esprit des patriotes italiens, cela est parfaitement explicable. Bien plus, c'était fatal. Mais la restauration de la puissance romaine dans le monde a été conçue de différentes manières selon les temps et selon les hommes, comme il apparait, par exemple, chez Dante et Pétrarque. Dante Allighieri, plus médiéval que Pétrarque, et Gibelin de tendance, mais partant de la théologie et de la scolastique plutôt que de la politique et de l'histoire, veut faire de Rome une cité de Dieu : Dieu, par l'intermédiaire de l'Empereur (qui sera Allemand, mais résidera dans le « jardin de l'Empire », c'est-à-dire à Rome), ordonnera la chrétienté sur terre, tandis qu'il la disposera à la vie céleste par les enseignements du Pape (autre pouvoir nettement séparé du premier). Pétrarque, intellectuellement beaucoup plus païen et — par conséquent — plus moderne que Dante, veut, dans certains de ses écrits (*Lettres à Rienzi*), renouveler la république romaine, et, dans d'autres, réaliser seulement l'indépendance et l'unité de l'I-

Cola di Rienzo se montra d'abord docile aux conseils de son illustre ami. Il se mit à donner audience, dans la grand'chambre du Capitole, aux veuves, aux orphelins, à tous les désolés; et, autant il montrait de pitié à l'égard des humbles et des déshérités, autant il était, à l'endroit de l'insolence et du crime, inexorable et cruel. C'est ainsi qu'il condamna aux fourches un grand seigneur, neveu de deux cardinaux, messer Martino di Porto, seulement pour ce fait qu'il avait pillé une galère napolitaine ensablée dans la bouche du Tibre, près de la ville d'Ostie.

Un homme tant magnifique, conte le chroniqueur, *fut mené au gibet et pendu par la gorge, en la place du Capitole, dans la cité de Rome. Sa femme, de ses balcons, le pouvait voir.*

Là-dessus, les barons entrèrent dans une grande terreur. Tel pleurait, et tel tremblait. Et tous faisaient un retour sur eux-mêmes et ne s'assuraient plus en leurs violences.

Alors les rues furent ouvertes; nuit et jour les voyageurs cheminèrent librement. Nul n'ose plus porter des armes; nul homme ne fait injure aux autres; le seigneur n'ose pas toucher à son serviteur. Le Tribun fait bonne garde sur toute chose. Les trafiquants laissent leurs sommiers et leurs marchandises sur la voie publique et les retrouvent sains et saufs. En ce temps-là, l'épouvante remplit les âmes des larrons, des homicides, des malandrins et, généralement, de toute male gent. Pour lors, les forêts commencent de se réjouir, pour ce qu'elles ne sont plus peuplées de bandits; les bœufs se reprennent à tirer docilement la charrue; les pèlerins rassurés font à nouveau la quête des sanctuaires, et les marchands s'en vont de ville en ville. La renommée d'un homme si vertueux se répand par les pays, et toute la chrétienté en est émue, comme si elle se levait d'un long sommeil.

talie. Il part de l'histoire. C'est dans Virgile, dans Cicéron, dans Tite-Live — dans ce dernier surtout — qu'il puise son amour de Rome. Le patriotisme de Pétrarque, c'est le reflet de la gloire passée du peuple romain dans l'imagination d'un grand poète italien. Ses idées politiques sont loin d'être ramassées en une doctrine immuable, tandis que celles de Dante sont puissamment coordonnées en un système (*De Monarchia*, traité de la Monarchie chrétienne universelle).

§

Le tribun, ayant un jour assemblé au Capitole le Conseil général des citoyens, lut des lettres très éloquentes qu'il avait dictées pour annoncer à tous les peuples et aux tyrans d'Italie l'avènement du *bon état*. Et il écrivit aussi au pape Clément en Avignon, aux princes de la maison royale de Naples et à Louis, duc de Bavière, lequel avait été élu empereur d'Allemagne et s'était fait donner l'onction sainte par un évêque schismatique en l'église Saint-Pierre de Rome, comme roi des Romains. Et il manda par ces lettres aux communes, aux tyrans et aux princes de lui envoyer des procureurs, afin qu'il pût aviser avec eux, dans une grande assemblée, à toutes les mesures utiles au *bon état* et à la restauration, dans la chrétienté, de la république romaine. Ses courriers ne portaient nulle arme; mais ils tenaient à la main un petit bâton de bois peint et argenté qui suffisait à écarter de leur chemin toutes les embûches et à ouvrir devant eux toutes les portes, comme s'il eût été une baguette magique. Un de ces courriers, Florentin, rapporta d'Avignon une jolie cassette de bois précieux, incrustée des armes du Peuple romain et du Pape, en argent très fin. C'était un don du Saint-Père. Il valait pour le moins trente florins d'or. Mais, une autre fois, un messager du Tribun fut attaqué sur les bords de la Durance, blessé, flagellé, torturé; son bâton fut brisé, les lettres de sa cassette furent déchirées et jetées aux vents. Car la Curie romaine demeurait hostile à Cola di Rienzo. Pétrarque, qui se trouvait à Vaucluse, conçut une grande indignation de ce forfait et de ce sacrilège, et c'est alors qu'il fit ses fameuses imprécations contre la Provence (9).

Montre aux nations incrédules ce que Rome peut désormais,

(9) *Epistolæ sine titulo*, Epist. II. — Ces imprécations sont d'ailleurs déparées et affaiblies par de bien mauvais jeux de mots : « *O Durance, dureté des nations... O Rhône qui ronges... O Avignon, dont la vigne produit des raisins très amers...* », etc.

écrivit-il au Tribun. Si les Italiens se mettent enfin d'accord, j'annonce, par la teneur de la présente lettre, à tous ceux qui se raillent du nom italien, la défaite et la ruine.

Cependant, rapporte l'Anonyme, les bouffons, les jongleurs et les faiseurs de tours commencèrent, vers ce temps, de hanter le Capitole à grand'foison. Et les conteurs d'histoires récitèrent sur les places les dits et faits du tribun de Rome. Alors, Cola di Rienzo, qui jusque-là avait mené une vie simple et modeste, oublia le petit lieu dont il était issu et commença de pécher de superbe. C'est ainsi que, le jour où il fut à Saint-Pierre pour recevoir l'hommage des prélats et du clergé, il se fit accompagner d'une belle milice de cavaliers et de tous les officiers du Capitole. Ces gens marchaient en tête du cortège dans un profond silence. Puis venaient les sonneurs de trompettes et de tympans. Derrière ceux-ci s'avançait un homme seul qui avait une épée nue, symbole de la justice. Ensuite venait un autre homme, pareillement seul, et celui-ci puisait des pièces de monnaie dans un grand sac large ouvert que portaient deux autres personnes et les répandait, *à la coutume impériale*, par les rues. Alors seulement apparaissait le Tribun, vêtu d'un manteau de velours mi-parti vert et jaune et fourré de vair, tenant dans la main droite une verge d'acier au sommet de laquelle brillait une pomme d'argent doré. Après le Tribun venait le porteur de l'étendard, entre deux rangées d'hommes armés d'épieux et farouches comme des ours. Et cet étendard, dont les plis retombaient au-dessus de la tête du Tribun, était tout blanc, avec un soleil d'or qui resplendissait en son milieu. Quand le cortège fut arrivé au pied des degrés de Saint-Pierre, les chanoines et tout le clergé sortirent du porche et descendirent au-devant du Tribun, parés de leur cottes blanches des grands jours, avec la croix et l'encens, très solennellement, et ils chantaient en chœur : *Veni, creator spiritus...*

Dans ce temps-là, qui fut celui de sa plus grande pros-

périté, le Tribun de Rome reçut de belles ambassades des terres d'Italie et de tous les pays de la chrétienté. Florence, Sienne, Arezzo, Pistoie, Assise et beaucoup d'autres villes lui envoyèrent des hommes « très honorables », de grande sagesse et de « belle faconde ». Même les tyrans de Lombardie, messer Lucchino Visconti, seigneur de Milan, et messer Obizzo d'Este, marquis de Ferrare, qui avaient fait d'abord au fils du tavernier « vilaine et outrageuse » réponse, se ravisèrent et apprêtèrent de solennelles ambassades. Louis de Bavière le pria, par des messages secrets, de le réconcilier avec l'Eglise, parce qu'il ne voulait point mourir excommunié. Louis, roi de Hongrie, lui envoya des ambassadeurs très richement vêtus de velours vert fourré de menu gris, et ceux-ci, au nom de leur seigneur, requirent et prièrent le Tribun de venger la male mort du roi André de Pouille, lequel, assuraient-ils, avait été pendu par les barons de Naples à l'instigation de la reine, son épouse. Mais la reine Jeanne, voulant se défendre de cette accusation, envoya à Rome trois ambassadeurs : un archevêque, maître en théologie, un chevalier très noble et un juge docteur en l'un et l'autre droit, et ces ambassadeurs chevauchèrent parmi une belle compagnie de gens d'armes et un train de plus de cent mules qui sonnaient et tintaient d'innombrables cloches, campanelles et grelots et portaient des présents magnifiques. Le Tribun reçut les Hongrois et les Napolitains dans la grand'chambre du Capitole, assis dans une chaise curule, et il écouta attentivement les griefs, les arguments et les répliques de l'un et l'autre parti, et il les fit mettre en écrit. Mais il différa sa sentence, car il ne voulait mécontenter Naples ni Bude.

Cola di Rienzo avait alors trente-trois ans d'âge. C'était un homme bien formé, de taille moyenne, tendant à l'embonpoint, à la face ronde et imberbe, aux yeux grands, au nez très droit et assez long. Son menton était petit et rond, son cou puissant. Sur ses lèvres, dont l'in-

férieure était fort épaisse, errait sans cesse un sourire étrange, qui marquait sa physionomie et la rendait inoubliable.

§

Il est rare qu'un démagogue de basse extraction sache se gouverner sur les sommets de la vie. Pour l'ordinaire, il est tôt pris de vertige, et glisse vers le despotisme, ou choit dans la crapule. Il se défie des bons citoyens, enjôle la populace, courtise les méchants et les sots. Au surplus, il est peureux et prend soin de clore sa maison et de s'entourer de gardes. Mais c'est pour lui surtout que la roche Tarpéienne est proche du Capitole, car la plèbe est diverse dans ses humeurs, et violente, et pleine de contradictions.

Le tribun-dictateur s'efforça quelque temps encore d'émerveiller les petites gens avides de spectacles et d'imposer aux nobles par des mascarades et de beaux discours. On le vit un jour — c'était vers le premier jour d'août de cette année 1347 — se rendre à cheval à l'église de Latran, vénérable résidence des papes, et apparaître tôt après, vêtu d'une robe de soie *miri candoris*, dans la loge de la Bénédiction, d'où il annonça au peuple son dessein de se faire soi-même chevalier. Et il eut l'imprudence, en ce même jour, de se baigner dans la conque sacrée où jadis, sous les yeux du pape Sylvestre, l'empereur Constantin s'était lavé ensemble du paganisme et de la lèpre. Puis, insoucieux du sacrilège, il fit dresser son lit dans le sanctuaire, parmi les colonnes de porphyre dont Sixte III a ceint le baptistère. Et n'alla-t-il pas, le lendemain, dans la pléthore et l'absurdité de son orgueil, en présence du vicaire apostolique stupéfait, jusqu'à citer *urbi et orbi*, devant son tribunal suprême, messire Louis, duc de Bavière, messire Charles, roi de Bohême, tous les Electeurs d'Allemagne et le pape Clément lui-même! Et, en ce même jour, tirant son épée de sa gaine et frappant

l'air à l'entour vers les trois parties du monde, il s'écria : *Questo è mio, questo è mio, questo è mio* (10) !

Une autre fois, vers la mi-août, il ordonna son couronnement de tribun et, par les mains des plus illustres prélats, se fit orner les tempes de rameaux de chêne, de lierre et de myrte, et d'une palme d'argent. Et c'est à l'issue de la même cérémonie qu'il prononça ces paroles horriblement blasphématoires :

Ainsi que le Nazaréen, après avoir sauvé les hommes, est monté au ciel dans la trente-troisième année de son âge, de même moi, Tribun auguste, ayant libéré le monde, je me hausserai, en l'âge de trente-trois ans, au faîte de la gloire.

A la vérité, dès ce temps-là, Cola di Rienzo ne songeait plus à faire régner la justice sur la terre. Ses apparents délires dissimulaient mal une autre ambition. S'il combattait encore les grands, ce n'était pas à l'effet de fonder la vraie république et de rétablir l'autorité du peuple romain dans le monde. Dans l'excès de sa superbe, il visait maintenant à remplacer dans la chrétienté, par sa seule personne, l'empereur et le pape. Comme tous les démagogues parvenus, il se détachait du parti qui l'avait élevé sur le pavois. Devenu très soupçonneux, il fit construire entre les colonnes du Capitole, avec des pièces de bois arrachées aux palais des barons, de hautes palissades munies de pointes. Et il ordonna d'entretenir des milices bien armées. En sorte que les barons, nonobstant leurs serments, recommencèrent de se concerter dans leurs châteaux de la Campagne, s'armèrent et vinrent à cheval sous les murs de la ville. Le tribun, par traîtrise, remporta sur eux une facile victoire à la Porta San Lorenzo et fit une grande tuerie des Colonna. Mais, à compter de ce jour, il suivit très vite la voie commune des démagogues. De plus en plus il se montra ombrageux et sanguinaire. Après avoir rançonné les nobles, il se mit à dérober les abbayes, et il ne tarda point à tailler

(10) *Ceci est à moi, ceci est à moi, ceci est à moi!*

sans merci les bourgeois. Et il finit par accabler d'impositions les petites gens eux-mêmes. Et, en même temps que les emprisonnements et les pendaisons, il multipliait maintenant les banquets et les festins. Au milieu de la disette générale, il vivait à la manière des satrapes d'Asie et promenait par les chambres du Capitole, qu'il ne quittait guère, une face grasse et rubiconde. Le peuple, à présent, murmurait. Cola ne s'appuyait plus que sur la canaille des bas quartiers de Rome.

Pétrarque, qui s'était mis en route pour la Ville afin de seconder par la parole l'entreprise de son ami, fut averti à Gênes de ce changement de politique et rebroussa chemin. C'est au mois de novembre 1347 qu'il adressa au tribun son admonestation mémorable :

Mes amis me mandent que tes actes sont bien différents des premiers. Ce n'est plus le peuple que tu aimes, mais la lie du peuple. Je ne veux pas te voir ainsi. Je me hâtais vers toi, mais je vais changer de route, *ad te animo properam, flecto iter...* Oh! réfléchis, tandis qu'il en est temps encore, et réfléchis sans cesse. Veille, je te prie, avec la plus grande attention à tout ce que tu fais. Scrute, sans jamais te lasser, ta conscience. Examine diligemment en toi-même qui tu es, ce que tu as été, d'où tu viens, où tu vas, jusqu'où tu peux aller sans offenser sa liberté, quel rôle tu as choisi, quel nom tu as pris, quels espoirs tu as éveillés, quelles promesses tu as faites. Tu verras que tu n'es pas le maître de la république, mais son serviteur. *Videbis te non dominum Reipublicae, sed ministrum* (11).

Ces paroles furent dites trop tard. Il advint un jour, — ce fut le 13e de décembre de l'an 1347, un samedi, — que certain comte du nom de Giovanni Pipino, paladin d'Altamura, chassé du royaume de Naples et établi à Rome, assembla dans la ville des gens de pied et des gens de cheval, barra les rues de chaînes et fit sonner les cloches des églises et crier aux carrefours : *Popolo! Popolo! muoia, muoia il Tribuno!* Cola di Rienzo de son côté, tout enfiellé de rage et tremblant, ordonna de sonner la

(11) *De rebus familiaribus*, Lib. VII, Epist. VII.

cloche de Sant'Agnolo, afin d'appeler le peuple à sa défense. Mais seul un juif consentit à tirer la corde, et le circoncis eut beau se pendre à la campane et, durant trente-six heures, sonner à toute volée, et sonner encore : cette fois le peuple ne bougea point de ses maisons. Alors, celui qui se nommait « chevalier du Saint-Esprit » et « Tribun auguste », s'effondra tout d'un coup piteusement.

Il ne savait plus ce qu'il faisait. Il soupirait fortement. Tout refroidi, il pleurait. Son cœur était effrayé et anéanti. Il n'avait pas le courage d'un petit garçon.

Il alla s'enfermer au château Saint-Ange et s'enfuit, peu de temps après, dans les Abruzzes.

§

Les poètes ont de grandes ressources d'illusion. Quand Cola di Rienzo, cinq ans plus tard, après les événements que nous venons de conter et toute une suite d'aventures ténébreuses, fut livré par Charles IV, empereur d'Allemagne et roi de Bohême (lequel se faisait appeler roi des Romains), à la merci du pape Clément VI, en Avignon, et jeté dans la tour de Trouillas, les fers aux pieds, François Pétrarque le jugea encore digne d'intérêt.

Cola di Rienzo, écrivit-il de Vaucluse à son ami François Nelli, le 10 août 1352, est venu dernièrement à la curie, ou, pour mieux dire, il n'y est pas venu, il y a été amené prisonnier... Celui qui naguère était accompagné de tout le peuple romain et des premiers citoyens des villes d'Italie, passa dans les rues d'Avignon entre deux sbires, parmi la curiosité maligne de la plèbe. Et c'était le roi des Romains qui l'envoyait au pontife romain. Oh! commerce admirable! *Erat a Romano rege ad Romanum pontificem missus. O mirum commercium!* Et quelle est sa faute? On ne lui reproche pas ses derniers actes, mais le commencement de son entreprise : il a osé vouloir que la République fût sauve et libre : *Quod cogitare ausus sit ut salvam ac liberam vellet esse Rempublicam* (12)...

(12) *De rebus familiaribus*, Lib. XIII, Epist. VI.

Et, dans une lettre adressée à tout le peuple romain, le poète conjura ses concitoyens de soustraire leur tribun à la juridiction pontificale (13).

Le dénouement de l'aventure fut plus tragique encore que ne le pressentait François Pétrarque. Gracié par le pape limousin Innocent VI, successeur de Clément, qui comptait utiliser le reste d'influence de l'ancien tribun pour ses propres fins politiques, Cola retourna en Italie et rentra dans Rome. Mais le Rubicon est une rivière perfide que l'on ne franchit pas impunément deux fois. Cola di Rienzo fut d'abord reçu presque en triomphe. Puis il ne tarda pas à reprendre, au Capitole, ses anciens errements. Il périt misérablement dans une émeute populaire. Il fut criblé de blessures et pendu. Ses membres furent lacérés. Son corps, mis à nu, traîné par les rues, fut finalement brûlé sur une place écartée, dans un feu de chardons allumé par la main des Juifs, *anni domini MCCCLIII, le huit septembre.* Le chroniqueur donne de cette exécution un récit à la fois si naïf et si terrifiant que notre plume se refuse de le transcrire.

Quant à Pétrarque, il attacha dès lors sa pensée de restauration romaine à la personne de Charles IV, roi de Bohême, celui-là même qui avait livré Cola di Rienzo au pape d'Avignon :

> Il y a peu de temps, lui écrivit-il en 1354, un humble plébéien, non point roi de Rome, non point consul, non point patricien, mais simple citoyen romain, et quasi inconnu, se proclama Libérateur de Rome. Déjà la Toscane reconnaissait son autorité, l'Italie répondait à son appel, l'Europe et le monde s'ébranlaient à sa voix... Si le nom d'un tribun put de si grandes choses, que ne pourra pas celui d'un César? *Ruit Imperium, perit libertas.* Hâte-toi. Délivre les Latins du joug de la servitude (14).

Le Poète continua ainsi de cheminer dans son rêve, vers d'autres mirages, vers de nouvelles déceptions...

HENRY MASSOUL.

(13) *Epistolæ sine titulo.* Epist. IV.
(14) *De rebus familiaribus,* Lib. XVIII, Epist. I.

GLOZEL
LES FOUILLES DE CONTROLE
DE L'ANNÉE 1927

—

Les fouilles de contrôle de l'année 1926 ont paru dans le *Mercure de France* sous le titre de « Les Journées mémorables de Glozel » (1). Chacun pensait bien que le problème de l'authenticité, après le témoignage de savants aussi éminents, était définitivement résolu. Mais comme la sournoise envie renaît de ses cendres et que des courtiers et des acheteurs s'en sont mêlés, il s'est trouvé âprement reposé cette année devant le public, cependant que les savants venus à Glozel affirmaient en vain leur certitude d'authenticité.

Ce sont leurs témoignages que nous voulons réunir ici.

Au début de la campagne de fouilles, après avoir déboisé et exploré avec fruit le talus au-dessus du Vareille, nous avions commencé une grande tranchée transversale, comprenant toute l'étendue du champ, qui nous eût permis de noter la topographie exacte des objets. Mais bientôt, nous dûmes l'abandonner pour recourir aux explorations en terrain vierge en des points choisis par les archéologues venus à Glozel.

La *première fouille* ainsi pratiquée le fut le 21 avril 1927, en présence de M. A. Mallat, membre correspondant des Antiquaires de France, et de M. le Dr Méchin, dont tous les loisirs sont consacrés à la préhistoire.

Nous avons mis au jour un bracelet de schiste sans inscription, une petite idole mono-sexuée dont le pénis repro-

(1) *Les Journées mémorables de Glozel*, 1er nov. et 1er déc. 1926.

duit très exactement le type infantile (voir fig. 6, de *Nouvelle idole glozélienne à masque postérieur*, « Mercure de France » du 15 octobre 1927) et une dent d'animal.

La *deuxième fouille* de contrôle fut pratiquée le 5 mai 1927 par M. Labadié, versé depuis longtemps dans les études archéologiques et ayant effectué autrefois des fouilles

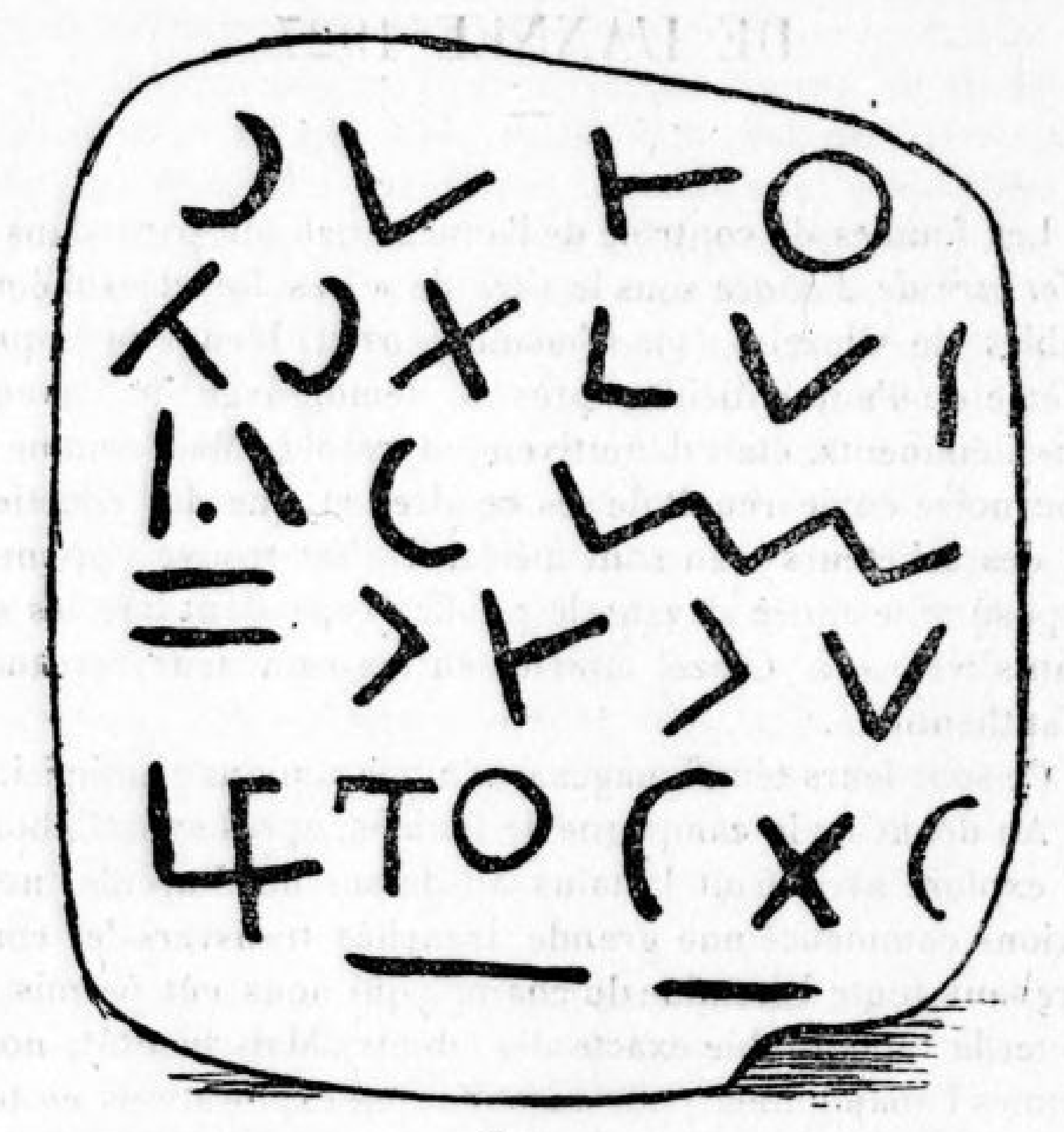


Fig. 1

dans la célèbre grotte de Cabrerets. La représentation des objets recueillis en place dans des couches parfaitement vierges se trouve dans *L'Illustration* du 3 septembre 1927. Il s'agit d'une petite lampe à bords droits, d'une lime en grès fin pour le polissage de l'os, d'un débris de bracelet de schiste, d'une pendeloque incomplètement ouvrée, avec signe, d'une plaquette de schiste avec inscription, d'une bobine à trois pointes et d'une tablette à inscription (fig. 1).

La *troisième fouille* fut exécutée le 19 mai sous les yeux de M. le Professeur Loth, membre de l'Institut, qui a exploré lui-même une douzaine de tumuli. En un point

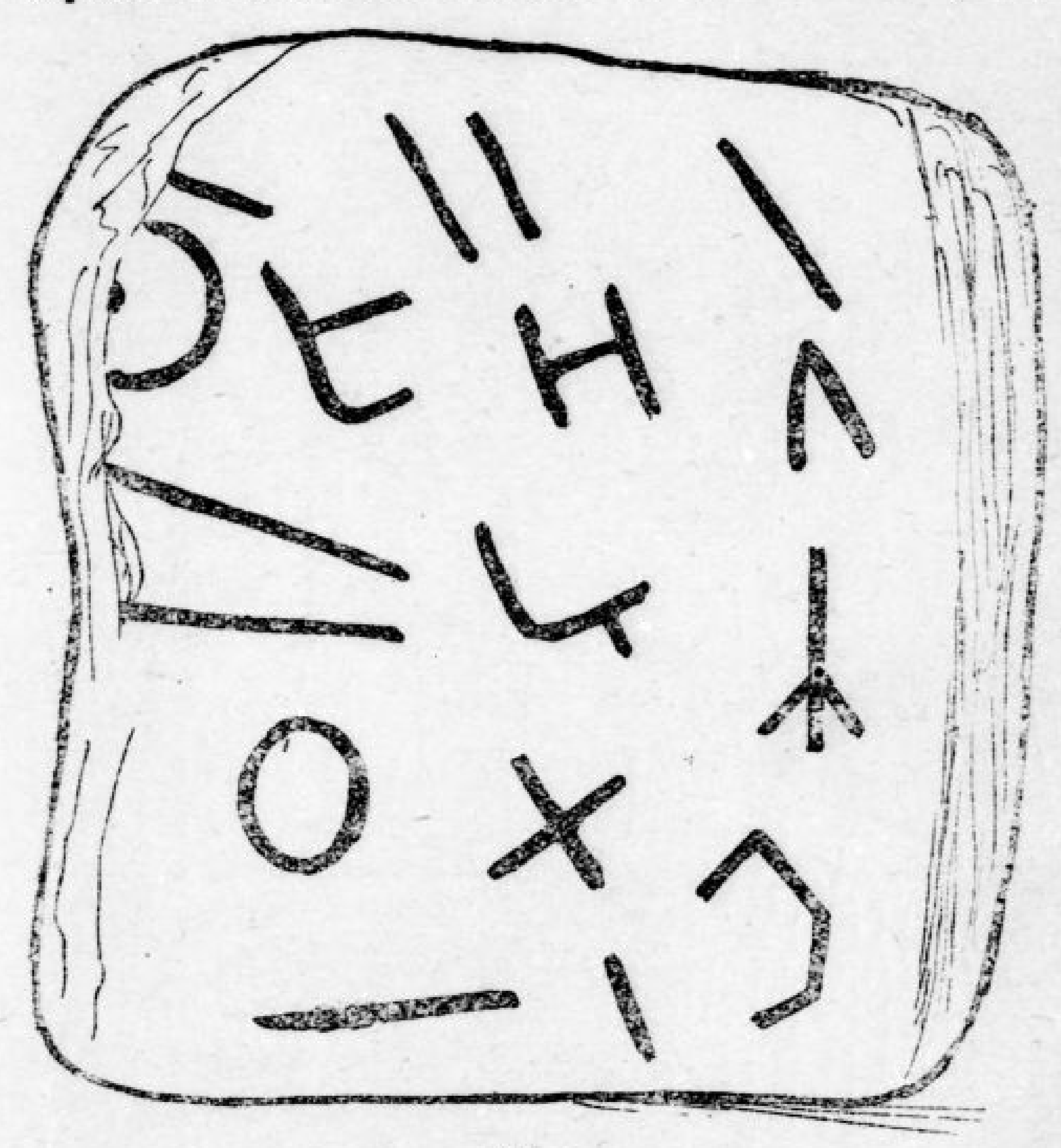


FIG. 2

intact, choisi par lui, j'ai exhumé une tablette à inscriptions (fig. 2), une bobine à deux pointes, une grande lampe à bords hauts et droits, une idole bisexuée, une aiguille sinueuse cassée à l'extrémité (fig. 10 in *Le Travail de l'Os à Glozel*, « Mercure de France » du 1er juillet 1927).

M. Loth reconnut que tous ces objets étaient parfaitement en place, dans un terrain vierge de tout remaniement.

La première tombe (fig. 3) avait dû être explorée par

nous, sans retard, par suite des violents orages survenus au moment de sa découverte, et inondant toute la contrée.

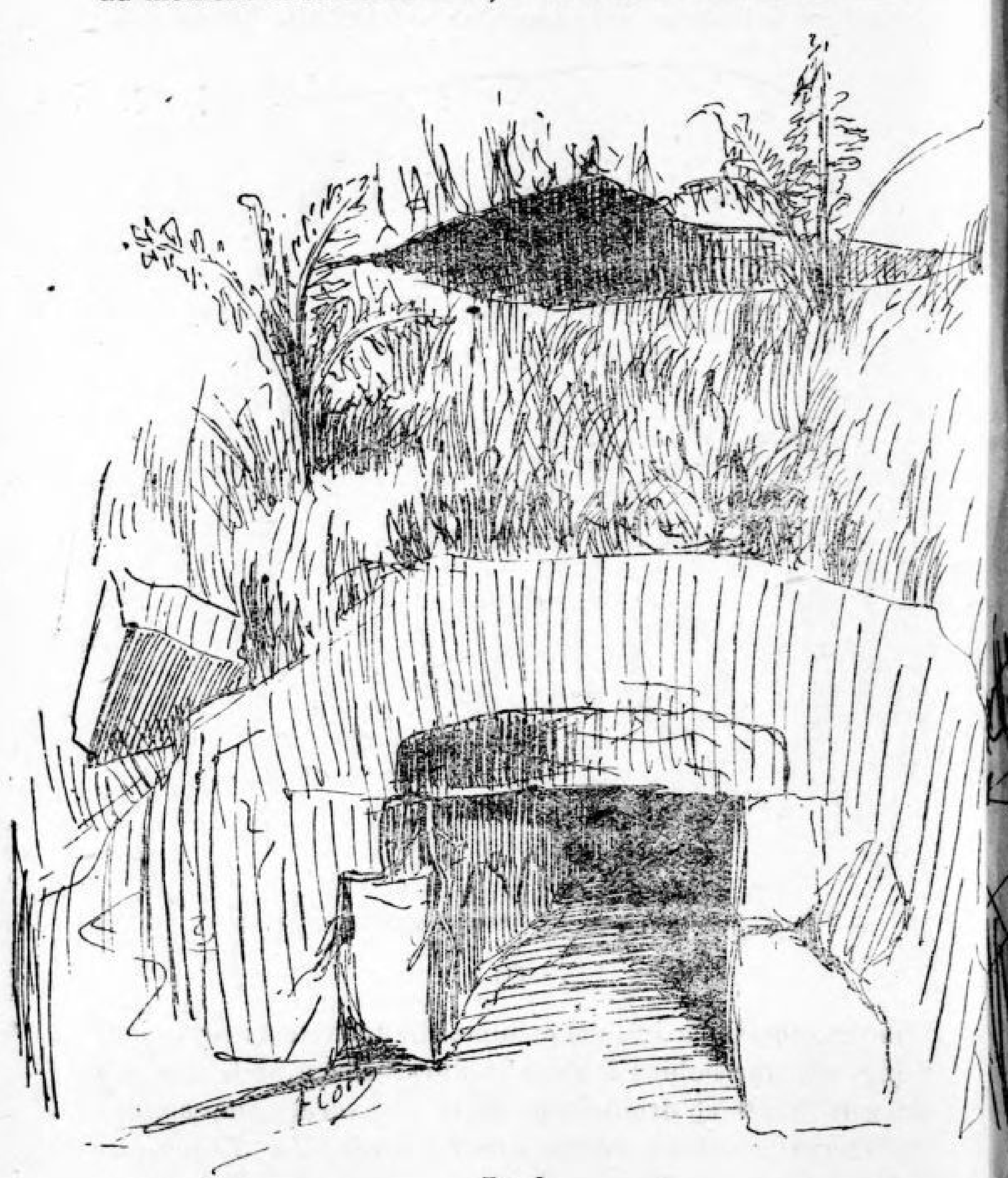


Fig. 3

La *deuxième tombe* (fig. 4), vidée de son contenu le 21 juin 1927, le fut en présence de M. Espérandieu, membre de l'Institut, et de M. Audollent, l'éminent épigraphiste,



Fig. 4

doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand. Le rapport de M. Espérandieu sur cette exploration fut lu le 1er juillet 1927 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (*Mercure de France* du 15 juillet 1927, p. 463) :

J'estime que cette fouille, y dit M. Espérandieu, a été faite correctement et que l'authenticité des objets qui en proviennent n'est pas douteuse.

M. Salomon Reinach vint à son tour faire exécuter des fouilles de contrôle les 19 et 20 juillet 1927.

Le *19 juillet* étaient présents M. S. Reinach, M. Espérandieu, Mgr Chaillan, Mme J. Déchelette, MM. Marc et



Fig. 5

Albert Déchelette, ainsi qu'une nombreuse assistance de personnes très instruites, mais non spécialement versées dans la préhistoire.

M. Reinach dirigea les fouilles. On resta longtemps sans rien trouver. Les premiers objets furent recueillis à plus de 0 m. 50 du front de taille, à 0 m. 80 environ de profondeur, à un même niveau. Ce sont : une lampe à bords droits, une bobine à pointes, un morceau de *fémur humain*, très fossilisé, une dent (série animale), une tête, de jeune cervidé semble-t-il, gravée sur un galet et accompagnée d'un signe alphabétiforme (fig. 5), une petite hache au tranchant seul poli, une rondelle en terre cuite.

Le *20 juillet* étaient présents : MM. S. Reinach, Espérandieu, de Laborde, de l'Institut, M. Butavand, M. Mosnier, et une assistance également choisie et fort éclairée en toutes choses.

M. Butavand en a rendu compte dans son rapport technique au sujet des tombes :

Les recherches ont eu lieu sous la présidence effective de M. Salomon Reinach... Sous nos yeux ont été extraits du sol, avec méthode et précaution :

— Un fragment de plaque de schiste avec encoche et inscription (fig. 6) ;

— Un vase en argile dégourdie au feu et rendue molle par l'humidité ; cet objet était pénétré d'une véritable chevelure de radicelles (voir fig. 1. *Le premier âge de l'argile*, « Mercure de France », 1er octobre 1927) ;

— Une idole bisexuée à cassure ancienne ;

— Un morceau d'os, une côte vraisemblablement, avec inscriptions sur un bord et dessin géométrique sur l'autre (fig. 6) ;

— Un petit galet avec des nervures.

Ces objets ont été recueillis en pleine terre argileuse forte, à environ 80 cm. de profondeur, au-dessous de la couche d'humus de 30 cm. environ d'épaisseur, couverte d'une végétation herbacée saine dont les racines et radicelles pénètrent profondément et atteignent jusqu'au niveau du gîte. On a reconnu les objets et on les a dégagés *à environ 1 m. du front de taille de départ qui avait été désigné par les assistants.*

L'authenticité de ces objets, leur qualité *in situ*, la virginité du terrain ambiant ne peuvent être soupçonnées. Les mettre en doute serait nier l'évidence et faire preuve de mauvaise foi.

A partir de ce moment, nous avons fait rédiger des rapports officiels par les savants qui venaient effectuer ces fouilles de contrôle.

Nous les reproduisons intégralement ici :

Rapport officiel des fouilles exécutées le 31 juillet 1927, *par M. le professeur Depéret, Doyen de la Faculté des Sciences de Lyon, membre de l'Institut, M. le Dr Arcelin, président de l'Association régionale de Paléontologie humaine et de Préhistoire, M. Björn, conservateur du Musée Préhistorique de l'Université d'Oslo.*

L'emplacement choisi par ces préhistoriens est un carré de terrain vierge, compris entre les tranchées, à 3 mètres de distance de la plus rapprochée.

Terre végétale intacte, enlevée par tranches à partir de la surface jusqu'à l'argile jaune. Au sommet de cette dernière ont été

trouvés plusieurs fragments de poterie de grès — habituellement à ce niveau.

Plus bas, à 30 cm. dans l'argile jaune, on a extraît : 1° de nombreux galets de roche noire, *dont l'un contenait une ins-*

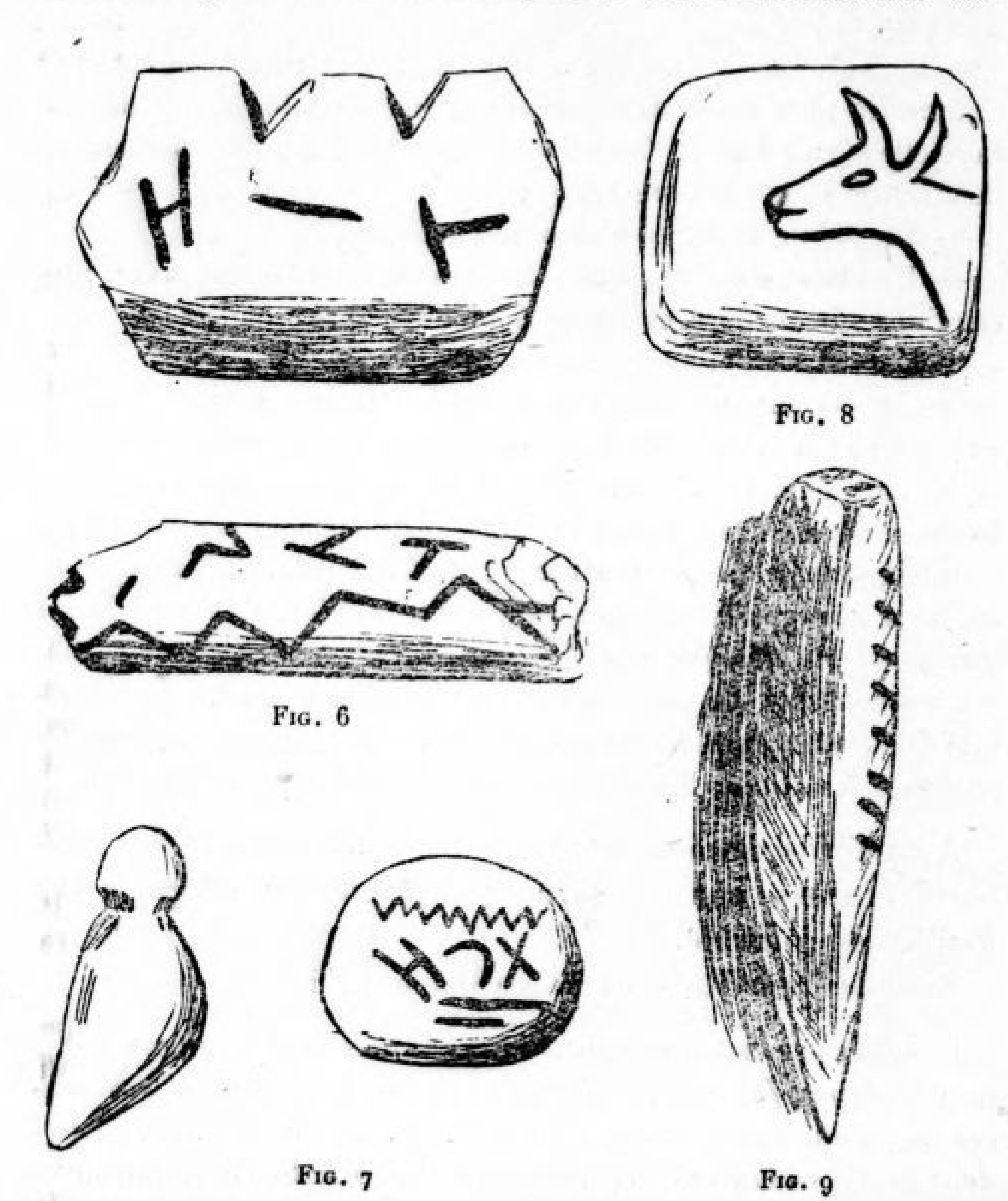


Fig. 8

Fig. 6

Fig. 7

Fig. 9

cription alphabétiforme ; 2° une belle pendeloque en pierre, à pédoncule (fig. 7); 3° un morceau d'ocre rouge, comparable à ceux du gisement de Solutré.

M. Depéret a voulu ensuite fouiller dans la tranchée *Ouest*, qui s'est toujours montrée très riche en objets préhistoriques.

1° Il a trouvé lui-même, après abatage d'une partie du talus,

parfaitement en place dans l'argile intacte, un galet carré de roche noire avec une gravure d'une tête de petit bœuf (fig. 8) ; 2° M. Björn a trouvé, un peu plus en avant, un poinçon en os, bien patiné, portant sur le manche une série d'encoches (fig. 9) ; 3° Un petit fragment d'os fossilisé a été extrait ensuite ; 4° En dernier lieu, on a exhumé une belle idole bi-sexuée, cassée, d'un type nouveau dont on ne possédait qu'un autre exemplaire trouvé précédemment dans la tranchée Ouest également (voir fig. 5 dans *Nouvelle idole glozélienne*, « Mercure » 15 octobre 1927).

Toutes ces pièces ont été recueillies dans ce terrain argileux que ces préhistoriens sont unanimes à déclarer tout à fait vierge.

C. DEPÉRET ; Dr ARCELIN ; ANATHON BJÖRN.

RAPPORT OFFICIEL DES FOUILLES EXÉCUTÉES AU GISEMENT DE GLOZEL *par les professeurs A. Mendès-Corréa, de l'Université de Porto, et Lucien Mayet, de l'Université de Lyon, le 11 septembre 1927.*

Arrivés au gisement de Glozel, nous avons d'un commun accord désigné à MM. le Dr Morlet et E. Fradin l'emplacement sur lequel devait être faite la fouille. Il était à un mètre à l'Est de l'extrémité Est de la tranchée dite « tranchée Ouest » du champ de Glozel ; à cinq mètres environ de distance des fils de fer entourant celui-ci au Sud.

Végétation très drue et ancienne.

D'autre part, une bande de terrain également vierge isolait notre fouille de la « tranchée Ouest », tout en permettant à l'œil de raccorder les niveaux.

La couche de terre végétale a été abrasée. Elle mesurait une épaisseur moyenne de vingt centimètres. A mi-hauteur de cette terre végétale a été trouvé un morceau de poterie épaisse, à contexture de grès, identique à d'autres tessons que nous avons vus dans le Musée et qui avaient été également trouvés superficiellement.

Au-dessous de cette première couche, de coloration foncée, gris-noirâtre, s'est montrée une couche de terre argileuse, de teinte jaune-claire, absolument pas remaniée, avec trajets noirs de vieilles racines décomposées. Résistance moyenne aux outils. Vingt à trente centimètres d'épaisseur suivant les endroits.

Au-dessous, une couche de terre jaune identique, mais beau-

coup plus dure et consistante que la précédente. Il nous semble que ce niveau représente un ancien sol.

A la ligne de contact de ces deux couches profondes, ont été mis au jour :

1° Un petit disque circulaire en schiste, de quelques millimètres d'épaisseur. Sur une de ses faces, neuf signes alphabéti-

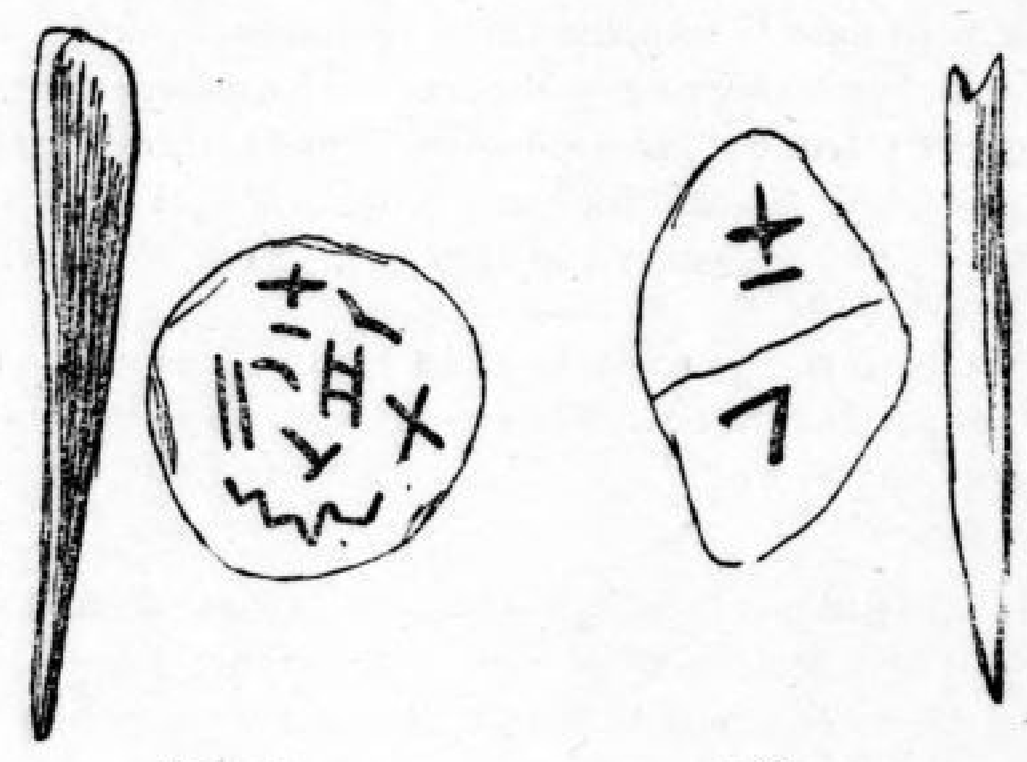


Fig. 10 Fig. 11

formes, de même type que ceux des tablettes antérieurement découvertes (fig. 10) ;

2° Un petit morceau d'ocre rouge ;

3° Un caillou anguleux, non roulé, prismatique, présentant deux encoches d'emmanchement.

Ensuite, nous avons voulu vérifier le raccordement des couches entre l'extrémité de la « tranchée Ouest » et notre propre tranchée.

En ce faisant, toujours dans la couche archéologique, nous avons trouvé :

1° Un petit poinçon en os assez acéré à l'une de ses extrémités, terminé à l'autre par une petite encoche basilaire (fig. 11) ;

2° Un autre poinçon en os, moins appointé et terminé par un élargissement basilaire aplati (fig. 10) ;

3° Un tout petit galet en roche noire, présentant trois signes alphabétiformes (fig. 11).

La pluie s'étant mise à tomber avec violence, nous avons dû

abandonner le champ de fouilles après une heure et demie de travail.

Il est pour nous d'une *évidence absolue* que :

1° Le sol archéologique de Glozel, dans toute l'étendue que nous avons étudiée, n'a subi aucun remaniement ;

2° C'est une certitude non moins formelle, que les objets que nous avons découverts se trouvaient parfaitement « *en place* » et *non mobilisés depuis l'époque préhistorique où ils ont été abandonnés* ;

3° Dans les quelque deux mètres cubes de terre que nous avons déblayés et par l'examen très attentif que nous avons fait de la surface des fouilles antérieures, nous n'avons vu aucun débris pouvant être attribué à une époque plus récente.

En un mot, et pour conclure, nous affirmons formellement l'authenticité de l'ancienneté préhistorique de tout ce que nous avons constaté.

Glozel, le 11 septembre 1927.

A.-A. MENDÈS-CORRÉA.

L. MAYET.

RAPPORT DES FOUILLES EXÉCUTÉES LE 25 SEPTEMBRE 1927, *par M. Peyrony, conservateur du Musée des Eyzies, M. le Professeur Tafrali, de l'Université de Jassy, Directeur du Musée des Antiquités, M. Solignac, chef du service géologique de Tunisie, M. Vergne, conservateur du Musée de Villeneuve-sur-Lot.*

Le matin, nous avons ouvert une tranchée en terrain vierge, situé à l'Est du champ de fouilles, à 2 mètres environ des fils de fer, côté Sud. Les couches de terrain comprenaient en surface une couche végétale brune d'environ 0 m.25 d'épaisseur, superposée à une couche argilo-sableuse jaune de 0 m. 30 environ, superposée à son tour à une couche argileuse moins sableuse, plus compacte.

Il n'y avait là aucun remaniement ou mélange des terres ; *toutefois, nous avons constaté dans cette terre argilo-sableuse deux galeries étroites, que nous avons attribuées, soit à des taupes, soit à des rats.* L'exploration suivie et profonde de ces galeries n'a conduit sur aucun objet.

La fouille totale n'en a livré aucun.

L'après-midi, nous sommes revenus sur le champ de fouilles ; nous avons choisi nous-mêmes, comme le matin, l'emplacement où devait avoir lieu la fouille.

Il se trouve placé dans la portion Ouest du champ.

Nous avons retrouvé la même stratigraphie que dans le trou de la matinée, et *la même virginité complète et absolue du terrain*, qui n'a subi aucun remaniement.

Nous avons exhumé de cette fosse, grande de 1 m. 20 au carré environ, *bien en place* dans la couche intermédiaire jaune, argilo-sableuse, 4 objets :

1° Un galet plat, perforé en son milieu d'un trou biconique ;

2° Un second galet allongé, présentant une rainure circulaire, vraisemblablement de suspension, semblable comme forme aux petits galets trouvés dans les tombes ;

3° Un hameçon en os à double pointe, semblable à ceux qu'on trouve dans des milieux paléolithiques. Il présente un degré de fossilisation bien accusé ;

4° Un morceau d'os, travaillé en forme d'olive, présentant le même état de fossilisation que la pièce précédente.

Nous avons nettement constaté que *tous ces objets étaient parfaitement en place* et que *le terrain ne paraissait avoir subi aucun remaniement depuis l'époque où ces objets avaient été abandonnés à cet endroit.*

A Glozel, le 25 septembre 1927.

PEYRONY. O. TAFRALI.

M. SOLIGNAC VERGNE.

Et maintenant, comment ne pas s'étonner qu'on ait obstinément opposé aux témoignages si catégoriques d'aussi grands savants, de tristes romans laborieusement échafaudés, par trop semblables aux récits fabuleux qu'invente un coupable aux abois !

Dr A. MORLET.

LE COMTE DE GOBINEAU
A TRYE-LE-CHATEAU

D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX ET UN TEXTE INÉDIT DE GOBINEAU

—

Parmi les quarante volumes qu'a écrits le comte de Gobineau, il en est un auquel il a travaillé la plus grande partie de sa vie, tant pour en établir le plan que pour en rassembler les matériaux.

C'est l'*Histoire d'Ottar-Jarl, pirate norvégien, conquérant du pays de Brey-en-Normandie, et de sa descendance*, qu'il commença vers sa quinzième année et qu'il publia à soixante-trois ans, en 1879. Œuvre capitale dans sa pensée et qui associait les origines de sa famille à l'ensemble de ses théories ethniques. Ne disait-il pas, en 1880, à Mme Cosima Wagner que, par ce livre, il avait été conduit à écrire l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, ses autres travaux n'étant que des prolégomènes, des notes et des produits d'études pour arriver à ces deux ouvrages (1)?

Dès 1831, il avait ouvert le dossier documentaire d'*Ottar-Jarl* en même temps qu'il recueillait, moins volontairement, les premières observations qui devaient plus tard servir à ses études sur la persistance des traits caractéristiques dans la race.

Avec *Ottar-Jarl*, Gobineau voulut écrire le vaste « livre de raison » qui porterait sur dix siècles d'existence d'une famille française, depuis ses origines jusqu'au dernier représentant du nom ; il s'efforça de suivre, à partir du IXe siècle, cette famille dans sa vie provinciale et dans ses

(1) Lettre à J. de Boisjolin (5 décembre 1879), citée, ainsi que la lettre à Mme Wagner, par Maurice Lange, dans son *Etude biographique sur le Comte Arthur de Gobineau* (Strasbourg, 1924, p. 204).

rapports avec la vie nationale ; il entendit surtout mettre, dans cet ouvrage, une partie de sa conception philosophique en l'expliquant par l'origine de ses aïeux.

D'après Gobineau, sa famille descendrait donc du chef de guerre norvégien Ottar-Jarl, lequel, en l'an 843 de l'ère chrétienne, chassé par Erik à la Hache sanglante de son domaine de l'Hologaland, « était venu longer, sur ses vaisseaux, les côtes de France et, après avoir tenté, çà et là, des descentes, s'était établi, dans une île, à l'embouchure de la Loire ».

Plus tard, ce Viking, quittant la Loire, remonta la Seine « jusqu'au confluent de l'Andelle, au point où fut construite la ville de Pont-sur-l'Arche ; il prit terre, s'empara du pays et s'y fit un camp palissadé ». Ce fut d'abord la limite du pays saisi par les hommes du Nord.

Au bout de quelques années, Ottar franchit sa frontière. Il gagna l'Epte, affluent de l'Andelle, et se cantonna dans la région marécageuse et forestière qui longe le Beauvoisis et qu'on nomme « le Bray ».

Gobineau relevait, chez Ottar-Jarl, trois traits prononcés : l'activité d'esprit, la passion de l'indépendance, l'obstination dans les vues.

Ces qualités primitives, disait-il, ne pourront pas toujours se maintenir aussi fermes ; mais elles ne disparaîtront jamais ; car, tel est l'aïeul, tels sont les descendants.

M. Jacques Morland a dit, avec raison, que nous connaissons déjà beaucoup de ce que Gobineau pensait de lui-même par cette peinture des aïeux pour lesquels il montre une prédilection si marquée (2).

Il avait, on le sait, étudié tout enfant l'épopée des *Nibelungen*, cette source nationale du génie germanique ; et, comme les aïeux qu'il avait pris soin de se choisir d'un sang scandinave, il gardait le goût des chants épiques et de la poésie héroïque exaltant les dieux du Walhalla.

(2) Introduction aux Pages choisies (*Mercure de France*, 1905, p. 7).

— Cette poésie était, dit-il, la couronne de leur orgueil !

Une déclaration comme celle-là suffirait presque à expliquer l'amitié qui lia l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité* à Richard Wagner.

Elle suffirait, aussi, à faire mieux comprendre la joie que Gobineau éprouva lorsqu'en 1857, grâce à l'héritage de son oncle, l'original Thibaud Joseph, il put acquérir, dans ce Beauvoisis, conquis jadis par Ottar, le manoir de Trye, qu'avait possédé, au XIIe siècle, Jean de Dammartin, beau-frère de Hugues IV, lequel descendait, en ligne directe, d'Ottar-Jarl lui-même !

Une anecdote rapportée par le prince Philippe d'Eulenburg et commentée par le baron Seillière (3) doit être citée ici pour illustrer, en quelque sorte, cette certitude qu'avait Gobineau de descendre du pirate norvégien, certitude née, non d'un banal sentiment de vanité nobiliaire, mais bien de la conviction sincère qu'il avait d'offrir « au siècle présent l'image modernisée, mais reconnaissable encore, de son grand ancêtre, de posséder les mêmes vertus, adaptées à des circonstances nouvelles ; une pareille foi ne se raisonne pas sur des convictions de chartiste ».

Un jour, accompagnant M. de Hertefeld et quelques amis vers les « Skaeren » de la Baltique, ces îlots granitiques qui parsèment la mer au voisinage de Stockholm, notre ministre [il était alors ministre de France à Stockholm] aborda à celui de Djursholm et escalada un rocher couronné de pins, sous l'ombrage desquels se dessinaient des ruines d'aspect cyclopéen.

Là était le burg d'Ottar ! s'écria Gobineau. Et comme son ami lui demandait sur quels indices il fondait cette conviction :

« Je le sens, répondit-il, c'est de ce lieu que je tire mon origine. » Que répliquer à ces révélations impérieuses, écho d'une hérédité si patente qu'elle ressemble à une entière métempsycose ?

(3) *Bayreuther Blätter*, IX, 5. — *Eine Erinnerung an graf Arthur Gobineau*, von Philippe Von Hertefeld (prince d'Eulenburg). — *Le comte de Gobineau et l'Aryanisme historique*, par le baron Seillière, Paris, Plon, 1903, p. 377, 378.

Nous ne referons pas, après M. Seillière, l'étude de l'origine et du fondement de la prétention scandinave chez Gobineau.

Il nous suffira de les avoir rappelés pour montrer l'importance qu'avaient pour lui ces questions, tout ce qui s'y rapportait, et par conséquent l'intérêt ethnologique que lui représentait l'acquisition de Trye.

Il se plaît à décrire longuement, dans son Histoire *d'Ottar-Jarl* (édit. de 1879, p. 98, 99), cette terre telle qu'il se l'imagine au XIIe siècle.

Quant au manoir, il est situé à vingt minutes de la rivière d'Epte, et, du haut de son donjon, on aperçoit les tours de Gisors. Un mouvement ne saurait se faire autour de la petite ville ennemie que le guetteur de Trye ne s'en aperçoive. La forteresse était placée à l'issue de la vallée, entre des bois épais et des marais entretenus par les petites rivières de l'Aunette et de la Troësne. L'ancienne voie romaine qui, de Beauvais, allait à Rouen, passait au travers de l'enceinte, disposée de façon à l'intercepter au besoin. Trye était la dernière place de guerre française de ce côté, couverte, à distance d'un quart d'heure tout au plus, par un réseau serré de postes armés.

Si les Normands bougeaient au delà de leur rivière, Villers l'entendait, La Fortelle le savait. Trye voyait accourir derrière ses remparts, composés de grosses pierres et de masses de terre accumulées, les hommes, les meubles et les troupeaux. Au delà de l'enceinte, le château proprement dit faisait sortir ses chevaliers et ses sergents et avertissait à son tour Chaumont-en-Vexin, qui au besoin lui envoyait du monde.

La route était bien d'origine romaine ; mais il est plus que probable que le tracé avait suivi un ancien chemin gaulois, car, dans la Garenne, à quelques pas de Trye, existe un dolmen magnifique, et dans le parc du château, on a trouvé à plusieurs reprises des monnaies bellovaques, témoignage certain que cet emplacement a toujours été un lieu d'habitation, dès l'antiquité la plus reculée et avant même l'arrivée des Celtes. Du reste, Trye n'est qu'à six lieues de Gournay (4).

(4) Lisant ce texte de Gobineau, MM. Camille Jullian et Besnier nous ont indiqué que, d'après A. Le Prévost (*Mémoires et Notes*, I, Evreux, 1862, p. 67-

L'ancien château de Trye était donc situé de telle sorte qu'il constituait une des clefs de cette frontière avant la réunion de la Normandie à la France.

Plusieurs fois détruit et réédifié, il fut entièrement restauré par la Duchesse de Longueville.

Le neveu de la Duchesse, le prince de Conti, en hérita.

Il y reçut de façon assez ambiguë Jean-Jacques Rousseau (était-ce un hôte, était-ce une sorte de prisonnier ? on ne sait) en 1767.

A ce propos et puisqu'on a souvent comparé l'individualisme du plébéien Rousseau à celui du féodal Gobineau, n'est-il pas curieux de noter que l'un et l'autre vécurent un moment dans cette demeure ?

Le premier ne fit qu'y passer une année, sous le nom de Renon, une année au bout de laquelle il partit plein de rancœur, à son habitude, et laissant au prince de Conti (juin 1768) la lettre qui commence par cette phrase :

> Monseigneur ! Ceux qui composent votre maison (je n'en excepte personne) sont peu faits pour me connaître ; soit qu'ils me prennent pour un espion, soit qu'ils me croient honnête homme, tous doivent également craindre mes regards.

On montre encore, dans la tour du château, sous la toiture hantée par les chauves-souris, la chambre où Rousseau aurait, dit-on, écrit la seconde partie de ses *Confessions*.

Sur la porte, à l'intérieur de la chambre, cette inscription est peinte :

J.-J. ROUSSEAU : 22 JUIN 1767, 5 JUILLET 1768.

Au bord de la route, face à la tour, un pauvre monument a été élevé au philosophe.

Sous la Révolution, le château tomba en ruines. Il fut

68) et L. Graves (*Notice archéologique sur le département de l'Oise*, Beauvais, 1856, p. 210-217), une voie romaine, appelée dans le pays « chaussée Brunehaut », passait un peu à l'ouest de Trye-Château. Elle reliait Beauvais à Gisors. Il est vraisemblable qu'un chemin gaulois l'avait précédée : dès le temps de l'indépendance, le chef-lieu des Bellovaques devait être rattaché à Ciso-rétum, lieu de passage de l'Epte.

restauré en 1820 et acheté, vers 1830, par un ancien notaire, M. Poulet, qui le mit dans l'état actuel et le revendit au Comte Charles de la Ferronnays, fils de l'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg et frère de Pauline de la Ferronnays, plus connue, en littérature, sous le nom de Craven (les romans de Mme Craven : *Récits d'une sœur*, *Anne Séverin*, *Adélaïde*, etc., obtinrent un grand succès dans le monde catholique aux environs de 1850).

Le comte de Gobineau acheta Trye à Mme de la Ferronnays, en 1857, par l'intermédiaire de Mme de Gobineau, qui était revenue de Téhéran, son état de santé nécessitant son retour en France.

Il garda cette propriété pendant plus de 20 ans (1857-1878) et y composa plusieurs de ses œuvres, notamment *Trois ans en Asie*; *Lecture des textes cunéiformes* ; *Voyages à Terre-Neuve* ; *Les Religions et les Philosophies dans l'Asie centrale*; *L'Histoire des Perses.*

Il y séjourna en 1858 et pendant les étés de 1860 et de 1861. En octobre de cette dernière année, il repart pour la Perse et y reste jusqu'en 1863. Il revient à Trye et en repart, en 1864, pour occuper son poste de ministre à Athènes. Pendant toute la guerre de 1870-1871, il se trouvait à Trye dont il était maire depuis 1863. En juin 1870, il était élu conseiller général du canton de Chaumont-en-Vexin. De 1872 à 1878, date où il vendit Trye, il y séjourna peu, ayant été nommé ministre de France à Stockholm (mai 1872), poste qu'il occupa jusqu'à sa mise à la retraite (mars 1877).

Dans l'étroite pièce qui sert d'archives à la mairie de Trye, nous avons consulté le registre des délibérations du Conseil municipal de la commune.

Le comte de Gobineau y figure pour la première fois à l'année 1860, au procès-verbal concernant l'installation des conseillers municipaux, élus par suite du renouvellement qui venait d'avoir lieu.

Ce procès-verbal fait mention des opérations électorales

du 19 août précédent : « Le comte de Gobineau, Joseph-Arthur, 44 ans, propriétaire, a été élu par 145 voix. »

Les conseillers élus en même temps que lui avaient obtenu : Leclère, propriétaire, 149 voix ; Charpentier, marchand de grains en gros, 133 ; Lolley, propriétaire rentier, 129 ; Durand, chamoiseur, 126 ; Allez, propriétaire, 121 ; Chalumeau, propriétaire, 120 ; Cornu, maçon, 111 ; Thiberge, serrurier, 104 ; Rhétoré, propriétaire, 103 ; Chevalier, cultivateur, 93.

Il assiste à la séance du 12 mai 1861, consacrée à l'examen des recettes et des dépenses de la commune.

Il est présent et signe le tableau d'émargement de la séance du 12 mai 1861, consacrée à l'examen du salaire du garde-champêtre.

Présent également le 9 mai 1861, il s'occupe, avec ses collègues, de la gestion de 1860.

Le 4 mai 1862, on trouve son nom au tableau des conseillers municipaux en exercice, mais non présent à la séance. (Il avait été nommé ministre de France en Perse au mois d'août 1861.)

Il en est de même à la séance du 3 mai 1863. (Il ne rentra de Perse qu'en septembre 1863.)

Aux pages 92 et 93 du registre, voici le compte rendu complet de la séance du 8 novembre 1863, au cours de laquelle M. de Gobineau est installé, en qualité de maire de la commune.

Ce jourd'hui, 8 novembre 1863, le Conseil municipal de la commune de Try-Château (5), dûment convoqué, s'est réuni au lieu ordinaire des séances, sous la présidence de M. Brunon, adjoint au maire.

La séance ouverte, M. le Président a dit que l'objet de la réunion était l'installation de M. le Maire. Il a donné lecture de l'arrêté de M. le Préfet, en date du 8 octobre 1863, dont la teneur suit :

(5) L'orthographe actuelle, d'après le *Dictionnaire des Communes*, est Trie-Château ; le registre de la mairie porte Try ; Gobineau écrivait le plus souvent Trye-le-Château.

« M. le comte de Gobineau est nommé Maire de la commune de Try-Château, canton de Chaumont, arrondissement de Beauvais, département de l'Oise, en remplacement de M. Rhétoré, décédé. »

Ensuite, il a lu le serment prescrit par l'article 13 du *Senatus consulte* du 25 décembre 1862, ainsi conçu :

« Je jure obéissance à la Constitution et fidélité à l'Empereur. »

M. le comte de Gobineau s'est levé et a répondu : « Je le jure. »

M. le Président a déclaré M. le comte de Gobineau installé maire de Try-Château, puis il a cédé sa présidence.

De tout ce qui précède, il a été dressé procès-verbal, que les membres présents du Conseil municipal et M. le comte de Gobineau ont signé après lecture faite.

A Try-Château, les jour, mois et an susdits, signé : Comte de Gobineau ; Thiberge ; Brunon ; Charpentier, Cornu, Allez, Chalumeau, Lolley, Leclère, Chevalier.

Dans la quinzaine qui suivit, le samedi 21 novembre, le comte de Gobineau présidait, pour la première fois, en qualité de maire, à un mariage, celui de Duriez Louis-Achille, huissier, demeurant à Gisors, avec Mlle Regnault Marie-Anaïs, sans profession, demeurant à Try-Château (registre d'état civil, 1863, acte 34).

Le Conseil municipal se réunissait quatre fois par an, à moins de séance extraordinaire. La signature du comte de Gobineau paraît, d'une encre plus noire que les signatures des conseillers, au bas des procès-verbaux de délibérations du 8 mai 1864 (séance consacrée au vote du crédit nécessaire au salaire du garde-champêtre pour l'année suivante, ainsi qu'à une discussion sur l'entretien des chemins vicinaux, comptes du bureau de bienfaisance, etc.), et du 24 juillet 1864, où le bureau de bienfaisance et des questions diverses étaient à l'ordre du jour.

Sa nomination comme ministre en Grèce (octobre 1864), puis au Brésil (1868), explique qu'on ne trouve plus sa signature que soixante pages plus loin, lorsque, entre deux

voyages, il assiste à la séance du 20 septembre 1868 et est, de nouveau, installé comme maire.

Retour du Brésil, en congé, au mois de mai 1870, il préside la séance du 22 mai, consacrée au compte de gestion de la commune pour l'année 1869 et à des questions diverses. Il était rentré la semaine précédente, le 15, et, le jour même, avait assisté au baptême de son petit-fils, Arthur, dont il était parrain.

Cette cérémonie familiale avait permis au village de lui manifester ses sentiments d'affection.

Toute la population se tenait sur la place, entre le château et l'église. Lorsqu'il parut, des acclamations le saluèrent.

Il en fut de même après les élections au Conseil général (juin 1870).

Il fut élu, dans le canton de Chaumont-en-Vexin, par 1680 voix contre 600 au comte des Courtils et 300 à M. Daudin.

Trye, qui lui avait donné 162 voix contre une à M. Daudin, illumina lorsque ce résultat fut proclamé.

Les habitants vinrent, avec la musique de Chaumont, donner un concert en son honneur. Les villages voisins envoyèrent des délégations, le corps des pompiers, etc.

Toute cette foule, 1.500 personnes environ, festoya dans le parc du château.

Quelles que fussent ses convictions antidémocratiques, le comte de Gobineau, dernier seigneur de Trye, dut se plaire un instant à la pensée que son nom provoquait cette allégresse populaire sur des terres que ses aïeux d'élection avaient jadis conquises...

Mais il n'ignorait point la gravité de l'heure et les périls que représentait une administration impériale arrivée, selon son expression, « aux limites extrêmes de l'incapacité et de l'inconsistance... (6) »

(6) *Ce qui est arrivé à la France en 1870* (Kleinere anthropologisch-historische und politische Schriften des Grafen Gobineau, herausgegeben von Ludwig Schemann Strasbourg, Verlag von Karl J. Trübner, 1918), p. 115.)

Un mois plus tard, sa popularité lui permettait de rassembler dans ce coin de France les énergies utilisables pour la défense du pays.

Il créait une garde nationale.

Par ses soins, les habitants du nord de Paris qui fuyaient devant l'invasion allemande étaient secourus et logés, vaille que vaille, dans les fermes et la fabrique inoccupée.

> L'arrivée de ces fugitifs produisit, dit Gobineau, une impression profonde et augmenta considérablement les anxiétés (7).

Le 1er octobre 1870, il se rendait à Beauvais, qu'occupait l'ennemi, et sa parfaite connaissance de la langue allemande facilitait grandement ses négociations avec les autorités militaires. Il se trouvait dans cette ville lorsque les Saxons arrivèrent et il parlementa avec le général Zenf, commandant les troupes.

Cependant, le patriotisme exaspéré de certains habitants de Gisors compliquait singulièrement sa tâche.

Bien que cette ville ne fût pourvue d'aucun sérieux moyen de défense, un mouvement se forma pour résister à l'envahisseur.

Des groupes d'habitants résolurent d'exiger de Trye les mêmes sacrifices.

Les plus exaltés parlaient de tuer Gobineau s'il s'opposait à leurs projets désespérés.

La haine entre Trye et Gisors ressuscita un moment comme au XIIe siècle.

Cette fièvre tomba lorsque, dans les premiers jours d'octobre, les Allemands occupèrent Gisors, après avoir tiré quelques coups de canon par-dessus la ville.

Le 22 octobre, Trye recevait, à son tour, un escadron de uhlans et une compagnie d'infanterie prussienne.

Le 25 novembre, dans un grand bouleversement de troupes, des Saxons remplacèrent la troupe prussienne, dirigée sur Paris.

(7) *Op. cit.*, p. 209.

La population de Trye, accablée et consternée par le grand nombre de troupes saxonnes qui encombraient le village, s'énerva.

Un jeune homme se refusa à reconnaître l'autorité du maire et se déroba à ses ordres.

Gobineau qui, jusque-là, avait surmonté la douleur que lui causaient les événements, n'admit pas qu'on résistât à son autorité dans un pareil moment.

Il donna sa démission le 25 novembre et, pendant plusieurs jours, ne se montra plus que pour rendre quelques services particuliers à ses anciens administrés.

Le jour où il adressa sa démission, le Conseil municipal tout entier se rendit au château pour le supplier de revenir sur sa décision. Il fut reçu dans le salon, mais Gobineau fut inébranlable dans la résolution de se démettre de sa charge.

Son activité s'exerça de nouveau efficacement en février 1871, pour le département tout entier, lorsque le baron de Schwartzkoppen, préfet allemand de l'Oise, exigea une contribution de guerre de onze millions de francs.

Le 22 février, le Conseil général se réunissait à Beauvais.

Une note manuscrite *inédite* du comte de Gobineau évoque, par le détail, les multiples difficultés qui surgirent avant qu'une remise de neuf millions fût consentie par le préfet allemand de l'Oise, remise que le comte, aidé de MM. de Clermont-Tonnerre et du duc de Mouchy, avait pourtant obtenue des autorités allemandes de Versailles.

27 février 1871.

Nous nous sommes réunis en Conseil général le 22. Les membres qui avaient été envoyés à Paris pour réunir les fonds arrivèrent vers une heure. Une députation se rendit auprès du préfet pour lui demander si, en versant 1500 mille francs, elle ne pourrait obtenir un sursis jusqu'à quelques jours pour parfaire la somme de deux millions. Soit qu'elle se soit mal expliquée, soit que le préfet ait mal compris, il prétendait qu'on lui avait dit

qu'on ne paierait rien et fit arrêter la députation en même temps qu'il faisait consigner le Conseil général dans la salle des séances. Les choses restèrent dans cet état jusqu'au lendemain, vers 7 heures, où nos collègues détenus à la Préfecture vinrent déclarer l'ultimatum du Préfet, ainsi conçu : « Si samedi les deux millions ne sont pas payés avec les neuf millions restant, soit onze millions, les conseillers généraux seront envoyés en Allemagne, leurs maisons occupées par des garnisaires payés à raison de six francs par jour pour les officiers et deux francs pour chaque soldat, et ensuite pillées ».

Je me rendis chez le préfet pour avoir des explications. Il me dit que ses ordres étaient stricts de ne recevoir les deux millions que comme un à-compte et que jamais on ne m'avait dit à Versailles que ce serait pour solde intégrale du tout. Je demandai l'autorisation d'aller à Versailles m'expliquer. Il me la donna en déclarant que, si je n'étais pas revenu samedi soir, il commencerait les exécutions immédiatement. Je partis avec le duc de Mouchy.

A Versailles et déjà à Paris, j'appris que *Le Moniteur allemand* de Seine-et-Oise avait démenti, par un communiqué, qu'on m'eût jamais promis, ainsi qu'à MM. de Clermont-Tonnerre et de Mouchy, de réduire notre exaction à deux millions. Je vis à ce sujet M. de Hatzfeld. Il m'engagea à revoir le commissionnaire, M. de Nostitz, qui avait pris l'engagement avec moi-même. Celui-ci, après longue discussion, revint sur le démenti donné par *Le Moniteur allemand* et, sur ma demande, me remit le formulaire du reçu que le préfet devait signer et me donner en échange des deux millions.

Je revins à Beauvais avec M. de Mouchy. Là, j'appris que, peu de temps après notre départ pour Versailles, le préfet, prétendant que nous l'avions trompé et n'avions nullement pris cette direction, fit annoncer au Conseil général que les ordres étaient donnés pour que nos habitations fussent immédiatement envahies par des garnisaires et que les membres du Conseil général allaient partir la nuit même pour Posen, à moins qu'on ne lui remît les deux millions à compte. On fit chauffer la machine.

Le Conseil général obtint que deux de ses membres viendraient à Paris chercher les deux millions. Pour cela, il fallait déposer

caution de cent mille francs, qui fut fournie immédiatement par M. Gromard, banquier à Beauvais.

Nous arrivâmes le soir et remîmes l'argent au préfet. Il nous donna la quittance ci-contre, envoyée par M. de Nostitz :

Les membres du Conseil général de l'Oise, réunis à Beauvais, ont remis entre les mains de M. le baron de Schwartzkoppen, préfet impérial et royal de l'Oise, la somme de deux millions en traites, etc., pour solde des onze millions et autres sommes imposées au département de l'Oise jusqu'à la date du présent reçu, le tout sans préjudice du droit que se réserve le gouvernement allemand de lever telles autres impositions qu'il jugerait nécessaires si la guerre venait à continuer.

Il est tellement clair que rien ne pourrait empêcher les exactions futures en cas de continuation des hostilités que c'est une naïveté de le mettre dans un reçu, mais M. de Nostitz y a tenu. En somme, pour deux millions, nous sommes libérés des onze millions, ce qui avait été dit primitivement et était important à établir.

Le département de l'Oise témoigna au comte de Gobineau sa reconnaissance en lui votant, après l'armistice, une adresse de félicitations.

Réélu au Conseil général, il y siégea jusqu'au moment où il fut nommé ministre de France à Stockholm (mai 1872).

Dès lors, il ne fit plus à Trye que de rares séjours et il vendit le château, en 1878.

Son rôle, comme conseiller général pendant cette courte période, montre, par deux petits faits, qu'il ne se désintéressa pas des besoins de Trye.

Il obtint une halte sur le réseau de l'Etat, ligne de Paris à Dieppe. Elle ne lui fut pas accordée sans difficultés, car elle est située dans une descente difficile et devant une courbe très accentuée.

Il fit également voter la construction d'une gare sur le réseau du Nord, ligne de Beauvais à Gisors.

Là, non plus, ce ne fut pas sans provoquer quelque résistance du Conseil général, qui trouvait que Trye est trop

près de Gisors (quatre kilomètres) pour lui accorder cette satisfaction.

Sur l'insistance de Gobineau, le duc d'Aumale, qui présidait l'Assemblée, intervint :

— Enfin, Gobineau, lui dit-il, vous en faites une affaire personnelle ?

— Oui, Monseigneur !

— Alors, procédons au vote...

Et la gare fut accordée, dans le même temps que la gendarmerie qu'il avait également réclamée.

Ces souvenirs, parmi bien d'autres, sont demeurés très vifs chez les « anciens » de la population de Trye ; d'aucuns se rappellent avoir vu M. de Gobineau passer des heures, pendant les beaux jours, sur l'étroite terrasse au pied de la tour du château ; d'autres prirent part aux réceptions populaires données dans le parc au cours des années heureuses qui précédèrent 1870...

Dans le grand salon du château, au rez-de-chaussée, les stores intérieurs étaient encore, à la fin de 1926, ceux que le comte de Gobineau avait fait poser avec, au centre, une couronne à neuf perles surmontant le monogramme.

Un tabouret porte, brodée, la devise des Gobineau : « Malgré tout. »

Tout près du logis, dans l'église du xve siècle qu'il fit restaurer et classer (8), deux petits vitraux restés en blanc, et qui étaient destinés à recevoir les portraits du comte de Gobineau et de sa femme, sont surmontés d'autres vitraux reproduisant les armes de gueules à fasce d'or : chargée de trois aiglons volant de sable, accompagnée de deux étoiles d'or en chef et d'un croissant d'or en pointe (9).

Quant au château, avant la restauration de 1820, ses ruines avaient gardé l'aspect que les constructeurs lui avaient donné au xve siècle.

(8) Il obtint des Beaux-Arts pour cette restauration, un crédit de 60.000 francs et fit don des trois grands vitraux qui se trouvent dans le chœur de l'église, vitraux où l'on remarque les deux panneaux laissés en blanc.

(9) La famille a aussi porté, autrefois, de gueules avec trois anneaux d'or.

Une forte tour d'angle, — cylindre de pierre coiffé d'une toiture conique, cerclé, à chaque étage, d'un bandeau à moulure percé de fenêtres étroites dont le sommet s'encadrait également d'un bandeau — était reliée, par une courtine, à une porte flanquée de deux grosses tours dérasées à la hauteur de la courtine.

Un bâtiment, remanié plusieurs fois au cours des âges, appuyé à la tour d'angle, décelait encore par quelques détails son origine aussi ancienne que celle de la tour.

Deux contreforts, une porte et deux soupiraux avaient modifié la courtine.

En 1820, on restaura avec toute la maladresse et le sans-gêne de cette époque.

La tour d'angle, sauf sa toiture conique et ses bandeaux de pierre, a perdu son ancien aspect.

De larges fenêtres à persiennes banales ont été percées à l'emplacement des charmantes baies d'autrefois. Un enduit a recouvert les anciennes pierres, et la moitié basse de la tour est enveloppée de lierre.

La courtine, surélevée, est devenue le mur de soutènement d'une terrasse et, à la place du vieux bâtiment, s'élève une maison sans caractère.

Cependant, subsiste un autre vestige du passé, une poterne qui enjambe la route au delà du château et que M. de Gobineau fit classer, en même temps que l'église, comme monument historique. Cette poterne fut-elle, autrefois, reliée au château ou est-elle un vestige d'enceinte urbaine ? Nous ne saurions dire.

Quoi qu'il en soit, elle prête un charme un peu théâtral à l'entrée de ce village du Beauvoisis, où l'auteur d'*Ottar-Jarl* vint, pendant quelques années, vivre dans le souvenir du Viking, son ancêtre, tout en consacrant à des affaires municipales le peu de loisirs que lui laissaient les lettres et la diplomatie.

LÉON DEFFOUX.

CUMBERLAND[1]

—

SOUVENIR

Cécile!... Je ne me plaisais plus qu'avec elle. Seule elle peuplait le Cumberland. Souvent je la prenais par la main, j'éprouvais la pression de ses doigts, je la faisais passer comme une reine entre deux rangées de fantoches qui disparaissaient devant elle dans un tintement joyeux des lustres et ne laissaient sur le parquet où nous glissions que son image réfléchie, en robe de soirée.

Souvent aussi, elle remontait Albermarle Street, entre les vieilles maisons masquées de lettres d'or; elle portait son costume tailleur marron ou son manteau beige; elle frappait le sol du bout de son parapluie à manche d'ivoire, comme d'une canne enchantée; je la suivais de loin, rasant les murs, caché dans les portes des grands couturiers, sans troubler sa promenade et ne me souciant que de lui dérober un peu de son absence.

Ou bien j'étais seul, assis dans le bureau de Cécile; j'entendais le bruit étouffé de ses mules sur les tapis de l'appartement; où venait-elle d'entrer? La poignée d'un tiroir, en se rabattant, me répondait; un souffle me portait l'écho d'apprêts mystérieux; un rideau glissait sur sa tringle; je n'entendais plus rien que le roulement d'une voiture étrangère dans Belgrave; que faisait Cécile arrêtée devant la fenêtre? Ses pieds déchaussés s'appliquaient au carrelage de la salle de bains; la bobêche d'un chandelier tremblait dans le salon. Les yeux clos, je

(1) Voyez *Mercure de France* n° 705.

suivais cette trace sonore, tiède, palpitante, qu'interrompait enfin la chute d'une mule, devant moi; Cécile ramenait son pied nu sous elle, à l'autre bout du canapé; je m'approchais, je retrouvais dans son port de tête, dans la courbe de sa gorge et de son menton, le point secret, cette pure beauté où se rompait mon cœur; elle se renversait, très doucement, ne demandant rien que le silence, et offrait à mes lèvres l'échancrure profonde de sa robe de mousseline.

Comme tout était simple, cette année-là! Le temps avait perdu ses divisions, les mois ne portaient plus de nom, les jours s'étaient dépouillés de leurs masques divers. Cécile, pourtant, ne possédait qu'un asile provisoire; son passé la tenait encore; elle pressentait l'inévitable, les obligations renaissantes de sa vie officielle, son retour en France; elle se taisait, elle dormait pour ne point me voir deviner sa pensée; ruse vaine; je savais que le cours de nos plaisirs s'arrêterait, qu'il arriverait un jour où nous devrions nous séparer, un temps où nous verrions pâlir nos meilleurs mois de Londres, comme nous les avions vus surgir du néant et prendre corps, nuit par nuit; je savais qu'un avenir se préparait où nous pourrions traverser Lyall Place et regarder notre maison sans plus d'émoi qu'à l'époque où nous ne la connaissions pas encore; je savais mille choses inutiles sur l'avenir et le passé; mais je ne savais pas combien j'étais heureux. L'année de Cécile fut une de ces époques rares que n'envahissent ni les désirs ni les regrets; ou plutôt, si j'en éprouvais alors, ils étaient contenus tout entiers dans le royaume où m'enfermait mon amie; j'y étais entré avec elle le jour de son arrivée, j'en sortirais le jour de son départ; et comme j'avançais vers le point où rien ne pourrait être ajouté à notre dialogue, je m'efforçais en vain de mieux goûter ce temps de ma vie.

LES CONFIDENCES DEMODEES

Les jours suivants, peu à peu, je fis la connaissance de Muriel Salter. L'hiver nous rapprocha. Comme tout le jour on entretenait du feu dans la salle à manger, j'assurai qu'il était inutile d'en faire aussi chez moi; je descendrais me chauffer à la cheminée commune. Mrs Salter m'écouta d'un air soupçonneux, déclara brusquement qu'elle ne pouvait réduire le prix de ma pension, et me tourna le dos quand je lui eus répondu que je visais simplement à faciliter sa tâche. J'eus le plaisir d'apprendre, ce jour-même, par la servante, qu'elle allait à pied à Keswick presque toutes les après-midi et ne revenait qu'avec la voiture de six heures. Mais Muriel ne se montra que le lendemain. Je lui expliquai mes dispositions comme s'il se fût agi de régler pour un an la vie d'une garnison : le seul assiégeant de cette place était une ombre. Muriel me fit un sourire indéchiffrable, hésita, et me demanda enfin si je ne craignais point de m'ennuyer.

— D'autres que moi vivent ici, n'est-ce pas?

— Oh! pour moi, c'est tout différent! répliqua-t-elle aussitôt.

« Tout différent »... Il m'avait semblé la voir frissonner. Je l'interrogeai du regard. Elle détourna la tête, recula, disparut.

Je continuais de chercher en vain celle qui m'était apparue le premier jour, riant à gorge déployée. L'embarras qui m'avait un instant ôté le mouvement et la parole semblait s'être communiqué à Muriel. La fraîcheur de ses joues ne me paraissait parfois être que l'artifice d'un peu de peinture. Les attitudes qu'elle prenait en tisonnant le foyer, les phrases qu'elle prononçait, sa politesse, sa discrétion, n'étaient pas naturelles. Je m'attendais aux manières d'une jeune fille; une sorte de personnage officiel se mouvait devant moi. En vain j'usai de patience et de gaieté; on affectait de ne voir en moi qu'un

client de la pension; cette humilité m'intriguait; je feignis enfin l'indifférence; Muriel était vivante après tout, car elle se mit à parler.

Elle me raconta d'un trait son enfance à Carlyle, les vertus bourgeoises de sa famille, son ancien projet d'établissement à Liverpool et la mort de son père; elle me laissa deviner des revers de fortune qui avaient forcé sa mère à gérer ce petit hôtel au bord de Derwentwater. Il ne perçait aucune acrimonie dans cette courte histoire; Muriel ne se plaignait pas d'être disgraciée par le sort; je lui étais infiniment supérieur puisque « je voyageais pour mon plaisir »; Dieu n'y pouvait rien changer. Cette raideur et cette gentillesse unies me désarmèrent.

— Ainsi, vous aidez votre mère?

— Oui, dit Muriel avec effort. Oui, maintenant du moins...

— Maintenant?...

Muriel me regarda, sa bouche prit un pli méprisant :

— Je vais peut-être devoir me marier.

Elle avait énoncé sa phrase sur un ton d'une dureté surprenante. Sa figure portait un air de défi et d'hostilité. « Vous ne comprenez donc rien !» semblait-elle dire. Cette physionomie se détendit; cette colère toute prête se fondit en un rire saccadé, puis dans une moue ironique. La nuit tombait. Bientôt, à la seule lueur du feu, je vis Muriel effondrée dans un fauteuil trop large. Je n'osai m'approcher d'elle ni risquer une seule question; mais je me souvenais maintenant comme elle était sortie de la belle maison de Grange : sa mère l'avait rudoyée parce qu'elle ne se décidait point. Je devinais l'avarice tenace de Mrs Salter, ses expédients, le grand remède à sa misère; je la revoyais, rôdeur autour de sa fille, m'épier, me montrer son humeur.

— La voilà! soufflait Muriel en se redressant d'un bloc.

On entendait la camionnette de Keswick s'arrêter sur la route, les graviers et le sable grincer devant la maison.

Je fus frappé, dans le moment même où Muriel passait, sur la pointe des pieds, dans la chambre voisine, de la rapidité de sa fuite et de l'hypocrisie qui nous séparait ainsi, pour que Mrs Salter trouvât sa fille seule.

Les après-midi suivantes, elle parla, encore, sans paraître se soucier de moi, comme l'on fait pour s'expliquer à soi-même. Mes réflexions ne servaient qu'à prolonger ce monologue. Il me découvrit tour à tour les signes d'une naïveté foncière et les formules d'un positivisme déconcertant. Muriel détestait la plupart des gens de Grange; elle me le dit avec un sourire angélique; au milieu des remarques les plus étrangement désabusées, il s'échappait un mot touchant qui trahissait la jeunesse de son cœur. Cette fille, dont la mère travaillait à Keswick chez un agent d'hypothèques et de terrains, ne cessait d'entendre parler d'argent qu'à la belle saison, quand arrivaient les touristes surannés qui visitent la tombe de Ruskin à Coniston, et lisent leurs élégies en bateau à vapeur. Elle était également capable de se laisser vendre et de pleurer pour une histoire de fées.

J'essayai de la détacher de ses soucis; je lui racontai l'histoire de lady Derwentwater, qu'elle écouta comme une enfant, bouche bée. A son tour, elle m'apprit la légende du Crieur de Claife, qui vit emprisonné sur la montagne, entre Esthwaite et Windemere, et que les promeneurs entendent de Gummershow et de Cunsey, au moment de se perdre dans les carrières. Elle me l'apprit en haussant les épaules; cependant, elle regrettait vaguement de ne pas y croire. Elle aurait voulu posséder le « talisman de Burrel Green », cette coupe qui appartint à un habitant de Great Salkeld et à laquelle la fortune est attachée; mais son désir n'était pas moins fort de jouer au Mah-Jong tous les soirs, et de danser avec le grand acteur Rudolf Valentino dans un restaurant de New-York.

Toujours j'attendais un aveu. Puis, la voix de Muriel,

ne l'avais-je point découvert, réveillait d'anciens charmes. Certains accents, certains mouvements de poignet dans l'ombre, me frappaient à la poitrine comme s'ils fussent venus de Cécile : c'était elle que j'écoutais, dès que la conversation se perdait en silence; c'était son corps qui se dégageait de notre immobilité. Pour Muriel, sans doute devait-elle fixer au bout de ses paroles, comme un personnage de vitrail immobile derrière un plan de murmures et de rayons, l'époux que lui désignait Mrs Salter. Ses yeux fouillaient la seule perspective de son existence. Nous finîmes par nous rencontrer dans un miroir. Je la vis froncer les sourcils, se mordre les lèvres, remuer les épaules. Elle se tourna vers moi en s'étirant comme au sortir du sommeil.

— Je parle... Je parle!...

Enfin son rire parut, et je crois qu'elle ne me vit réellement, pour la première fois, qu'à ce moment-là.

Peut-être regretta-t-elle d'abord ses bavardages. Du moins elle s'intéressait à moi comme au dépositaire de sa crainte : ma valeur s'accroissait de tout le prix de ses confidences. J'admirais qu'elle eût su si vite diriger mes pensées; je me félicitai de n'être plus pour elle une simple image.

Muriel alors s'avisa que je devais avoir, comme elle, un avenir qui m'attendait, et que j'avais vécu ailleurs avant de venir me promener au Cumberland. Toute saisie par cette découverte, elle se mit à imaginer pour mon compte ce que personne n'avait le don de prévoir, et à désirer que je lui décrivisse les années écoulées, les villes où j'étais passé. Je m'en défendais, étant plein d'un sentiment que je ne voulais lui montrer et, ne le voulant pas, je commençais à me demander si je me dérobais par pudeur, ou par crainte de lui faire de la peine. Aussitôt je m'accusais de sottise; qu'importaient ici mes histoires ou mon mutisme? Mais comme je restais discret et que, par curiosité, je continuais à prêter l'oreille aux propos de Muriel,

elle se figura que je la jugeais incapable de me comprendre. Elle s'éloigna un peu; et, cette fois-ci, à mes efforts pour la ramener, je vis clairement que je la regrettais.

Par malheur, la nature vraie de Muriel n'apparaissait que par éclairs; ce qu'il y avait d'exquis dans son rire, comme dans celui de Cécile, se changeait vite en moquerie ou s'éteignait. Il eût fallu qu'elle oubliât ce qui sans doute l'attendait à Grange, qu'elle oubliât les leçons de sa mère, l'âpreté de cette vieille femme, la bêtise des touristes, les épreuves de toute une jeunesse obscure. Elle se tenait cachée au sein de ses mensonges comme une jeune bête dans un étang; j'essayais de la saisir : une seule seconde je l'amenais à la lumière; elle glissait de mes mains et, une fois échappée, ne me montrait plus pendant longtemps qu'une image trouble et faussée, là où elle ne se trouvait point.

NEIGE

Nous sortions quelquefois ensemble aux environs de la pension, le long du lac, près de la cascade, ou à l'ouest, du côté de l'estuaire. J'aurais voulu emmener Muriel à Borrowdale, mais elle s'y refusait. Je crus qu'elle ne voulait pas passer en ma compagnie devant la maison au toit de chaume de Grange.

— Non, me dit-elle, je suis libre.

Et sans doute songea-t-elle à sa mère, car elle ajouta :

— Jusqu'à six heures, du moins. Mais on ne se promène pas avec un ami qui n'est que de passage.

Lui avait-on fait la leçon? Enfin elle consentit. Nous partîmes dès que Mrs Salter se fut embarquée pour Keswick. Il avait neigé la nuit précédente et la route était encore couverte, cette après-midi là, d'une mince pelure blanche qui craquait sous les pieds. Le froid était vif. L'air piquait au visage. Coiffée d'un feutre rond et gris que n'ornait même pas un ruban, Muriel portait l'un sur

l'autre deux chandails; sa jupe d'étoffe poilue découvrait de gros bas de laine. Courte, elle allait à grands pas, en respirant à fond; une frange d'écharpe, derrière elle, volait; à peine ses semelles touchaient-elles la neige; et quand elle passa dans la gorge de la Derwent devant un fond blanc où la rivière étirait sa veine violette tranchée par les bouleaux, dans son port de tête, dans la courbe même de sa gorge et de son menton, je retrouvai ce point secret, cette pure beauté où se rompait mon cœur.

Le val de Borrowdale, sous la neige, était plus silencieux que jamais; un seul corbeau y traînait son cri noir. Nous nous taisions en traversant le village, de peur d'y réveiller les morts. Il fallut frapper longtemps à la porte de l'auberge avant qu'on nous ouvrît; une petite fille entre-bâilla la porte d'un air effrayé; et sans doute n'était-elle pas accoutumée à voir des visiteurs, car elle ne voulut pas d'abord nous laisser entrer. Enfin la patronne nous reçut.

Les meubles avaient été rangés dans un coin pour l'hiver. On en retira deux fauteuils de tapisserie et une table ronde qui furent établis pour nous près de la cheminée. Muriel voulut allumer elle-même le feu, pendant que la petite fille apportait une nappe propre et des tasses. Le bow-window encadrait deux petits sapins accroupis dans un jardin blanc qu'entourait une haie sauvage. Quand le jour tomba, nous étions en train de boire du thé et de manger des œufs mollets devant un feu crépitant.

On voulut nous donner une lampe, nous la refusâmes. Je ne savais que dire. Muriel ne désirait point parler. Elle laissait s'évaporer dans le silence sa colère, ses mépris, ses rires anciens. Bientôt il ne lui resta qu'une expression de tendresse grave que je ne lui connaissais pas encore.

— A quoi pensez-vous?

La sotte question m'avait échappé. Muriel releva la tête.

— Vous êtes bête, me dit-elle sérieusement, bête comme un habitant de Borrowdale.

Puis elle se recroquevilla dans son fauteuil. Sa coiffure était défaite. Elle avait enlevé un de ses chandails; l'autre, déboutonné, découvrait au haut du corsage un triangle de peau que rougissaient les flammes. J'imaginais cette place tiède; j'errais sur cette figure trop large, le long de ces cheveux ramenés en chignon. Un soulier venait de rouler par terre; Muriel ramenait son pied sous elle, comme une enfant, comme Cécile, d'un mouvement qui me bouleversa.

Un bruit de voiture, à cet instant, la fit sursauter. Les deux hauts dossiers de tapisserie de nos fauteuils nous dissimulaient. Penchés en arrière, nous vîmes la petite fille ouvrir la porte du jardin et deux vieilles dames, vêtues de sombre, s'avancer dans le rayon d'une lanterne que tenait derrière elles leur cocher. En même temps, un rectangle de lumière vive se découpa dans le mur, et la patronne apparut, toute en colliers, en bracelets, en dentelles, toute en sourires et en saluts adressés à ses deux visiteuses qui, bientôt, au fond de la pièce voisine, se casèrent sur un banc de carreaux éclatant de blancheur, devant un poêle de porcelaine.

— Pourvu qu'elles ne m'aient pas vue! souffla Muriel toute pâle. Ce sont elles! SES deux tantes!

Par bonheur on ne s'occupait pas de nous. Ses politesses achevées, la patronne se confondait en explications, étalait devant les deux vieilles dames des cahiers, des écritures, ramassait un lorgnon tombé sur la table. Deux nouvelles voitures à cheval et une petite automobile, qui tremblait sur ses ressorts devant la barrière du jardin, amenèrent d'autres femmes : la première jeune et grosse, la seconde jaune et décoiffée, la troisième écrasée par un chapeau à plumes, les dernières serrées comme un troupeau de dévotes. Elles se débarrassaient en entrant de leurs écharpes, de leurs manteaux, de leurs

gants fourrés, de leurs parapluies, et passaient dans la pièce voisine.

Le feu ne jetait plus que de faibles lueurs. A genoux dans son fauteuil, Muriel m'avait pris la main; je devinais sa frayeur, sa respiration rapide, sa jeune nuque lourde et dorée; là-bas, autour du poêle de porcelaine, le long du mur, des mannequins noirs étaient rangés, terribles et ridicules; des doigts secs tapotaient sur la table, des mâchoires s'agitaient, un bruit décent de paroles et de toussotements s'élevait dans la lumière crue, sous la croix d'acajou du patronage.

Nous nous glissâmes dehors vers le bout du jardin, pour éviter les voitures. Rien dans Borrowdale, si ce n'est deux enfants et un chien qui grogna faiblement à notre passage.

— Venez vite,... dit Muriel, vite!...

Elle m'entraîna, ou plutôt je crus qu'elle voulait m'entraîner; peut-être me fuyait-elle. Je la poursuivais et, la chassant ainsi devant moi, avais peine à la suivre. La lune se découvrit, éclairant le val, le ruban de la rivière dans la plaine blanche, la route sinueuse où nous filions toujours.

Sous les premiers arbres de la gorge, Muriel ralentit enfin, je la rattrapai; elle s'appuya sur moi de tout son corps; je sentis qu'elle était à bout de souffle.

— Comme j'ai couru!... balbutiait-elle, la main sur sa poitrine.

Elle riait, elle étouffait, des larmes lui roulaient sur la joue. Je crus qu'elle allait tomber. Je la retournai contre moi, la soutins aux épaules; nos genoux se touchaient; sa tête se balançait en arrière; le haut de son chandail s'était entr'ouvert. Je ne sais ce qui me prit : je défis un bouton de plus, j'écartai la laine et mis un baiser au défaut de cette épaule. Muriel fixait sur moi des yeux agrandis, comme une personne qui ne comprend pas, ou ne veut pas comprendre; elle resta un instant toute

droite, l'air de souffrir un peu, puis se mit à trembler des pieds à la tête et laissa enfin tomber son front contre moi. Nos souliers s'enfonçaient dans la neige.

— Allons! dis-je à mon tour.

Plus loin elle reprit un peu de force; même elle commença, sans lâcher mon bras, à sauter lourdement, la figure collée contre mon épaule, comme une enfant maladroite qui s'essaye, sans bien tenir encore sur ses jambes, à imiter les ballerines.

Il y avait de la lumière à la pension, à toutes les fenêtres du rez-de-chaussée. Nous l'aperçûmes de la barrière.

— Laissez-moi!... fit Muriel tout à coup, prise à la gorge par je ne sais quelle poigne épouvantable.

L'instant d'après, elle courait vers la maison, ainsi que je l'avais déjà vue faire, le jour où nous nous étions rencontrés pour la première fois près de Grange. Pendant quelques secondes, effrayé, je demeurai immobile dans l'allée de pins; puis je montai.

Muriel était debout à droite de la porte. A gauche, en face d'elle, un homme de haute taille, d'âge mûr, vêtu d'un imperméable, tenait un chapeau melon à la main; ses grosses moustaches rousses pendaient au-dessus d'une épingle de cravate en pierreries. Nous nous regardâmes tous les trois. Muriel et l'homme ne bougeaient pas plus que des personnages de cire. Je passai entre eux, montai dans ma chambre, restai quelque temps à prêter l'oreille; un silence surprenant m'enveloppait de toutes parts. Il semblait que la maison, soudain, se fût vidée.

A l'heure du dîner, je ne vis pas Muriel. La mère Salter me jeta deux plats, d'ailleurs maigres et mauvais, comme à un animal sa pâture.

J'essayai en vain de rétablir ce qui s'était passé. Mrs Salter avait-elle deviné quoi que ce fût? Cet homme aux moustaches rousses, qu'attendait-il? Le consentement de Muriel? Je sentis, à force de songer, mes pensées

s'assoupir. La clef de ma chambre était restée dans ma poche; enfoncé dans un fauteuil, je la tenais entre mes doigts. Ainsi, jadis, je serrais dans ma main la clef de Cécile, et, à l'heure où mes amis pensaient qu'elle me devenait indifférente, j'imaginais déjà le moment où j'entrerais dans sa petite maison de Lyall Place, le plaisir que j'allais goûter cette nuit même dans ses bras, sitôt que, pour le monde, nous nous serions séparés.

Ce soir-là, je ne quittai plus Cécile. Entre une fille qui, déjà prisonnière, ne pourrait m'appartenir, et cette femme que j'avais cessé de posséder, il n'était qu'une distance idéale. Je passais et repassais de l'une à l'autre. L'une par l'autre, elles se haussaient en ma mémoire, devant mes yeux. Muriel était l'esquisse du dessin parfait que je portais gravé au fond de moi; je l'admirais pour sa jeune ressemblance, pour ses vertus; mais, comme je n'étreignais qu'une ombre de Cécile, c'était Muriel que je commençais à désirer.

NOCTURNE

Une lettre de Cécile était posée sur ma table. Je vis à la lueur de la bougie qu'elle portait un cachet de Paris déjà ancien. Elle échappa de mes doigts tremblants; je me couchai sur mon lit.

Souvent je m'étais demandé ce que devenait Cécile. Nous avions renoncé à nous écrire. Je la savais en France, mais ignorant le lieu où elle vivait, je pouvais à peine me la figurer dans sa nouvelle existence. Parfois j'essayais de me la représenter à Saint-Omer, à Blois, à Passy, dans les villes, les quartiers où elle avait habité autrefois; le plus souvent, elle ne m'y montrait qu'une image errante devant des paysages de rêve, une silhouette d'avant-plan dans un tableau sans fond, dans une absence sans relief. Je pensais à Cécile un peu comme à une morte.

Maintenant, j'allais savoir. Déjà se projetaient sur le

mur de ma chambre les secrets de cette lettre encore fermée; j'entendais bruire ses mots, je la sentais se défaire, comme les nuées du premier Nocturne, ces Nuages de Debussy où si souvent je m'étais laissé rouler, à corps perdu, dans l'attente anxieuse des quatre croches montantes d'où s'écoulent une à une les notes solennelles du thème. L'enveloppe était déchirée. De la masse confuse du songe, les phrases surgissaient toutes simples.

Cécile habitait un petit appartement près de Saint-Philippe-du-Roule. Son fils avait eu la diphtérie. Son mari travaillait beaucoup à un nouvel appareil de télégraphie sans fil. Elle regrettait vivement d'avoir égaré un livre que nous avions lu ensemble à Londres; elle faisait de la reliure et reproduisait des modèles que je lui avais montrés. Elle n'était pas morte, mais bien vivante, d'une vie qui se poursuivait régulièrement loin de moi, et que je commençais à voir se dessiner dans sa banale précision. « Bien souvent », m'écrivait-elle, « quand, rentrant à la maison, le soir, vers onze heures, je traverse les Champs-Elysées... »

Soudain les arbres du rond-point surgissaient devant moi, les réverbères allumés, les voitures telles qu'elles roulent vers onze heures dans l'avenue, les murs de Marigny, la porte des restaurants, les guinguettes fermées, toutes les choses compactes que Cécile pouvait toucher en passant; et cette traversée des Champs-Elysées, que j'ignorais hier, cette traversée aussi réelle pourtant que nos anciennes promenades dans Hyde Park, prenait corps comme le chant d'un orchestre, portée par la fraîcheur de la nuit, par l'odeur des allées, par les appels des trompes de taxi, prolongée dans le passé et dans l'avenir ainsi que par une pédale, par le « bien souvent » où se multipliaient les heures nocturnes et lointaines de Paris.

Cécile m'aimait encore. Du moins me le disait-elle dans cette lettre. Elle espérait que je viendrais bientôt la voir, et il me sembla tout à coup que je ne devais plus remet-

tre ma visite. Peut-être sentais-je que les souvenirs ont une vie indépendante de leur objet, et qu'à l'heure où celui de Cécile me paraissait au zénith, elle-même sans doute subissait l'empire de la loi toute-puissante qui allait achever de nous séparer; peut-être sentais-je qu'en se fermant, mes imaginations, trop lourdes, allaient sombrer. Je n'eusse pas été surpris que Cécile rôdât, cette nuit, autour de moi. Elle grattait à la porte. Je lui ouvris. C'était Muriel.

— Vous l'avez vu, n'est-ce pas? me dit-elle d'une voix étranglée.

Je la crus folle. Ses joues étaient blanches, ses pupilles dilatées. Appuyée au chambranle, elle défaillait de peur. Je la pris par la taille, la fis entrer. Elle était en robe de chambre et en pantoufles. Ses cheveux dénoués pendaient sur ses épaules. Une de ses manches était usée jusqu'à la corde.

— Vous ne l'avez pas vu?

Elle avait un air charmant et misérable.

Stupéfait, je la regardai fermer la porte, souffler la bougie, s'avancer dans l'ombre. Ma tête brûlait. Une main glaciale se posa sur mon poignet, m'entraîna devant la fenêtre dont les volets étaient encore ouverts. La lune éclairait faiblement Dewentwater, la rive, le jardin de la pension. Muriel me fit appuyer le sourcil, de côté, contre la vitre.

— Le voyez-vous maintenant?

C'était l'homme aux moustaches rousses. Il tenait son chapeau melon à la main, et regardait la fenêtre de Muriel. Il me parut énorme.

— C'est ainsi chaque soir, me souffla-t-elle dans le cou. Je ne veux pas le laisser entrer, il reste là, et il pleure. Chassez-le. Chassez-le!

Elle s'accrochait à moi.

— Comment voulez-vous que je fasse, Muriel?

— Chassez-le!

Elle me tira en arrière et se mit à me serrer les doigts de toutes ses forces. Puis ses mains montèrent vers ma tête, me caressèrent longuement les cheveux, descendirent le long de mes épaules et de mes bras.

— Chassez-le! dit-elle encore sur le ton de la supplication la plus humble.

Ses yeux chavirèrent et, dans l'instant où je la croyais prête à s'affaisser, elle me jeta un baiser à pleine bouche et sauta sur la porte qu'elle rouvrit. Je voulus la prendre dans mes bras, mais elle me résista avec l'acharnement le plus silencieux.

— Vous êtes fou! Mère va nous entendre.

Je ne pus la retenir. Elle bondit, elle courut dans le couloir sans faire plus de bruit qu'une ombre; elle s'enferma dans sa chambre avant que j'eusse fait un pas.

Je revins à ma fenêtre; l'homme aux moustaches rousses était toujours à la même place, sur la pelouse et regardait la maison. Il se mouchait, lamentable. Il attendait, comme Muriel, comme Cécile, comme moi...

..... such are but taking
Each in his lonely night, each with a ghost...
Their own poor dreams within their arms, and lying,

Ces vers qu'Alec-Ambrose aimait tant à répéter me revenaient à la mémoire. Des nuages poussés par le vent d'ouest glissaient sous le ciel, de Buttermere à Keswick; avant qu'ils parussent tout entiers sur la crête, je cherchais à deviner leur figure; ils se montraient, franchissaient le lac, et s'enfonçaient enfin dans une échancrure des collines... *Each with a ghost*... Ce baiser sur mes lèvres...

Je réussis à tirer mes volets sans que l'homme s'en aperçût et rallumai ma bougie. La lettre de Cécile était dépliée devant moi : « Bien souvent, quand, rentrant à la maison, le soir vers onze heures, je traverse les Champs-Elysées... » Je fermai les yeux. Il faisait froid. Je tenais

le souvenir de Cécile dans ma main, le retournais, jouais avec lui; et, à force de jouer, je le sentais fondre, petit à petit, comme un grêlon.

HOB-THROSS

Il n'y a point de temps, à proprement parler. Il n'est pas de divisions dans notre vie, rien qu'une suite d'états où se continuent ceux qui les ont précédés. Parfois même on dirait que l'avenir fait irruption dans le présent et le forme à son image.

J'étais résolu à partir, ou plus exactement à annoncer mon départ, puisqu'il avait toujours été entendu qu'Alec-Ambrose reviendrait me chercher le vingt-huit, à trois heures, à son retour d'Ecosse. J'avais écarté cette pensée. Maintenant je l'appelais à mon secours pour mieux me persuader de la folie que ce serait de combattre encore le destin de Muriel.

Pendant deux jours, je ne pus me décider à parler. A peine vis-je Muriel qui ne tenait point à ma compagnie. Son visage d'enfant me semblait inachevé; n'étaient-ce point les expressions d'un caprice ridicule que j'y avais vu paraître? Enfin je pris la résolution d'avertir Mrs Salter. Elle fut d'une si extraordinaire amabilité lorsque je l'abordai ce matin-là que je me tus encore, décontenancé. Une heure plus tard, je lui dis que j'allais bientôt quitter la pension. Elle prit un air navré. J'eus l'explication de cette surprenante attitude au moment où, partant pour Keswick, elle me fit savoir que la date du mariage de sa fille et de Mr Hewitt, de Grange, venait d'être fixée, et que la chère Muriel m'en informerait sans doute elle-même un peu plus tard.

Muriel en effet m'en informa. Elle me demanda, du même ton calme et naturel, quand je partais. Je le lui dis. Elle ne répondit rien et alla s'arranger le chignon, tout tranquillement, devant la glace. Un moment après,

je l'entendis déclamer d'une voix volontairement fausse :

— Allons ensemble, comme les gars de Drigg et les filles de Beckermet...

Elle tapait sur ses hanches, imitait des lèvres et de la langue le bruit d'un tambour.

... « Comme les gars de Drigg et les filles de Beckermet?... » Je la priai de m'expliquer cette phrase; elle m'assura n'en point connaître la signification; qu'elle devait remonter pour le moins au temps des Danois, et que c'était Mr Hewitt, fort connaisseur en ces choses-là, qui venait de la lui apprendre.

Les yeux troubles de Muriel ne laissaient plus rien voir des lueurs qu'ils m'avaient montrées. Je supportais mal que cette petite m'eût joué : elle me cachait son inquiétude; comment en découvrir les signes? N'y réussissant guère, je me persuadai n'avoir jamais pris l'aventure au sérieux. J'avais passé à la pension des jours que Cécile occupait seule. C'était elle qui m'avait rendu Muriel aimable; pourquoi donc était-ce maintenant Muriel qui me décevait?

Du moins allais-je partir. Muriel épouserait Mr Hewitt de Grange. Son baiser de l'autre nuit n'était que le dernier mouvement d'une révolte expirante. Elle savait bien que je renouerais ailleurs les fils de ma vraie vie; nous désirions tenir celle-ci pour un jeu... « comme les gars de Drigg et les filles de Beckermet... » Cette enfant avait raison de reprendre la vieille histoire. Mais je ne laissais pas d'être secrètement heureux qu'elle le fît sur le ton de la parodie.

Dès lors, elle ne laissa plus rien deviner qui ressemblât même à du mécontentement. Elle allait le soir à Grange voir son fiancé et les deux vieilles tantes. Mais on ne sait quels devoirs retenaient Mr Hewitt dans la journée. Muriel ne me refusait point sa compagnie l'après-midi; elle insistait pour que je ne me retirasse point par discrétion;

elle paraissait même user de son temps avec plus de liberté depuis qu'elle s'était promise.

Il pleuvait. Le niveau du lac s'élevant, les abords de la maison changeaient d'aspect. L'eau s'étalait sur la rive, montait autour du tronc des hêtres et des mélèzes. Deux chevaux hennissaient sur une langue de terre étroite d'où il fallut les retirer à grand'peine. Je travaillais un peu. Muriel s'occupait distraitement des soins de son ménage. Le spectacle de l'inondation lui était indifférent. Mais il semblait que nous allions être noyés.

Dès l'arrêt de la crue, Muriel voulut aller reconnaître les dégâts en barque. Elle prit les rames et, pendant une heure, me traîna aux alentours de l'estuaire, sur les joncs ployés, dans les chenaux, dans les sables, entre les lignes de piquets submergés. Le lendemain, pour mieux voir la bouche de la Derwent, elle me fit grimper sur les hauteurs voisines de Lodore, de l'autre côté de la route. L'entrée du val de Borrowdale, les nuées droites qui tronquaient le sommet d'un cône rocheux piqué de petits arbres, tout ce paysage rappelait, par quelque chose d'artificiel, les gravures d'une ancienne Histoire sainte.

— Moïse n'est-il point agenouillé dans ce nuage?

Mais Muriel ne se souciait pas de talmudisme.

Elle paraissait d'ailleurs ne plus se soucier de rien. Elle n'était ni triste ni gaie, donnait l'impression du calme plutôt que de la résignation. Sa gravité même pouvait passer pour celle du bonheur. Vivant à son côté, je m'exerçais à me détacher d'elle et m'efforçais de me construire un bonheur imaginaire des fragments de celui que nous avions peut-être détruit. Je goûtais par avance la tristesse que je croyais que nous aurions, et peut-être même goûtais-je la fausseté d'une situation en apparence si simple, comme le piment dans un mets fade.

La veille du Mardi-Gras, deux jours avant la date de mon départ, Mrs Salter annonça qu'on aurait des crêpes pour dîner. Comme son amabilité à mon égard s'était

encore accentuée les jours précédents, je ne fus pas très surpris qu'elle me demandât de ne point faire table à part ce soir-là.

— Ma chère Muriel aimerait tant que nous dînions ensemble. Elle pense que vous êtes si gentil...

La grosse femme souriait horriblement. J'acceptai pour que Muriel ne pût me reprocher mon humeur.

Mr Hewitt, que je ne savais pas invité, parut à l'heure du repas. Muriel nous présenta l'un à l'autre. Mr Hewitt me serra fortement la main en me disant qu'il avait eu le plaisir d'entendre parler de moi. Il était bien regrettable, expliqua aussitôt Mrs Salter, que je dusse partir le surlendemain.

Nous commençâmes à manger en silence. Les moustaches de Mr Hewitt pendaient agréablement sur ses fortes et laborieuses mâchoires. De temps en temps, il portait la main à son épingle de pierreries, dégageait sa pomme d'Adam du col à coins cassés qui la pressait, tournait la tête à droite et à gauche, puis se remettait à piquer les morceaux sur son assiette. La vie lui paraissait belle. Mrs Salter le regardait avec orgueil, parlait de Carlyle et de Londres, époussetait les dentelles de son corsage d'un revers d'ongle, et murmurait à l'oreille de la servante des ordres d'une politesse exquise. On nous donna du vin avec les crêpes. Mr Hewitt en fit mille compliments à l'hôtesse, qui sourit dans sa graisse sous ses cheveux roux et gris, et leva son verre à sa santé, en détachant le petit doigt. Mais Mr Hewitt fronçait le sourcil. .

— Vous ne mangez pas, ma chère?

Je la vis tressaillir.

— Je n'ai pas très faim...

Elle souriait faiblement.

— Même pour ces belles crêpes, ma chère?

— Non, merci.

Le visage de Mr Hewitt s'enflammait d'une énorme gaieté.

— C'est Hob-Thross qui vous aura bourrée de paille d'orge, ma chère!

Il me sembla que Muriel avait haussé les épaules; elle ne répondit pas. Je demandai à Mr Hewitt de m'expliquer Hob-Thross. Il m'enseigna que c'était un génie spécialement attaché au sentier de Millom, mais qu'on le rencontrait dans toute la région, à minuit, au coin des foyers; il me révéla qu'il travaillait frénétiquement pour ses amis pendant la nuit, et qu'il fuyait à jamais si on voulait lui donner d'autre récompense qu'un quart de crême et un peu de porridge; un défaut d'appétit la veille du Mardi-Gras prouvait qu'Hob-Thross vous avait rempli de paille d'orge. Mrs Salter écoutait en roulant les yeux, et doutait s'il était convenable de rire ou d'approuver.

— Vous savez, dit encore Mr Hewitt, ce qu'il faut à cette enfant? Il lui faut de l'air. Il serait bon qu'elle fasse de longues promenades dans les collines, en se couvrant bien. Et je ne vois pas, en particulier, pourquoi nous ne monterions pas, demain, au-dessus de Seathwaite, si le temps le permet, afin d'accomplir un exercice et de montrer à notre ami qui s'en va les beautés de notre district.

Muriel acquiesça d'un signe de tête; une fois de plus, je n'osai refuser.

Je buvais mon thé le lendemain matin quand Muriel me montra un billet qu'elle venait de recevoir de Grange. Son futur époux ne pourrait quitter sa maison avant l'après-midi, mais l'encourageait à la promenade projetée la veille : il faisait beau, et j'étais sur le point de partir. Lui-même essayerait de venir plus tard à notre rencontre du côté de Seatoller où il comptait que nous déjeunerions.

Nous prîmes la camionnette de Borrowdale; lorsque nous fûmes arrivés à Seatoller où elle devait rebrousser chemin, Muriel demanda tout à coup au chauffeur, avec qui nous étions restés seuls, s'il ne pourrait pas nous conduire jusqu'à Seathwaite, au fond du val. Je protestai

que nous avions tout le temps d'y aller à pied, mais elle insista si bien que le chauffeur fit enfin ce qu'elle voulait. Le chemin se termine à Seathwaite devant une barrière de bois. J'aidai Muriel à descendre; peut-être me laissa-t-elle sa main plus qu'il n'était nécessaire; je sentis à son doigt une bague que je n'y avais point encore remarquée.

— J'ai rêvé que j'étais barbouillée d'encre, me dit-elle en me dévisageant. Cela signifie que quelqu'un dit du mal de vous, ou bien qu'on vous oublie...

Elle semblait quêter une protestation. Un peu troublé, je lui répondis que son explication ne devait pas être bonne.

— Où allons-nous? ajoutai-je aussitôt.

Du menton, elle me désigna la montagne. Nous partîmes le long du ruisseau qui accourait vers nous, après être descendu, de pierre en pierre, des replis de Skyhead Pass.

Un vieux bonhomme barbu, debout sur une roche, excitait un chien de la voix; il le tenait au bout de ses cris comme au bout d'une laisse. Le chien galopait en rond sur la pente abrupte, et faisait ébouler des pierres avec des brebis sales qui roulaient vers le fond, sous les yeux du paysan.

— J'en ai connu un, dit Muriel, qui croyait encore que la fumée d'un feu allumé au briquet guérit les bêtes malades.

Elle se mit à gravir le sentier d'un pas vif, comme si elle avait eu hâte de parvenir au col. En la regardant faire ses longues enjambées et redresser le buste à chaque gradin, d'un mouvement lourd et sûr, je ne pouvais m'empêcher de penser que je ne la verrais plus le lendemain. Mr Hewitt la prendrait pour toujours; moi-même, ne voulais-je pas revoir Cécile avant qu'il fût trop tard? Muriel ne faisait que grimper; de temps en temps, elle se retournait vers moi pour me presser, et me montrait sa figure d'enfant.

Au bout d'une heure, nous arrivâmes à l'entrée d'une sorte de cuvette où repose un petit lac. Le val se dérobait derrière nous. Je voulais redescendre; Muriel insista pour que nous montions jusqu'au point qu'elle me disait être le haut du col, puis jusqu'à un autre point qui se trouva l'être en effet. Elle me força même à m'avancer un peu sur le versant opposé, de façon à m'asseoir à l'endroit qu'elle avait choisi et d'où l'on découvrait complètement l'autre vallée, du côté de Wastwater.

Nous tournions ainsi le dos à la région de Borrowdale. Muriel, ses bras sur les genoux, se penchait, serrait la bouche. Elle se leva, fit quelques pas de plus. Pensant qu'elle allait revenir avec moi vers le col, je me levai à mon tour. Elle s'éloignait encore...

— N'allez pas trop loin! Il est temps...

Elle ne me répondit pas.

— Où allez-vous?

Je la vis qui faisait un geste dans la direction de Wastwater.

— Vous n'y pensez pas...

— Pourquoi? me renvoya-t-elle sans s'arrêter.

Je me jetai en avant. Je lui criai qu'elle devait déjeuner à Seatoller, qu'il n'y avait pas d'autre sentier que celui où nous étions, que si nous descendions jusqu'à Wastwater, nous ne pourrions sans doute pas repasser le col avant la nuit.

— Cela m'est égal! Cela m'est égal! me cria-t-elle à son tour.

Furieux d'une telle absurdité, craignant quelque bêtise, j'essayai de courir. Elle se mit à courir aussi. Les cailloux roulaient de toutes parts; et comme Muriel avait une longue avance, je vis que nous nous casserions les jambes si j'essayais de la rattraper avant d'être arrivé sur un terrain plus sûr. Vers le bas de la descente, je m'élançai de nouveau. Muriel se retourna, me fit face.

— Vous ne m'empêcherez pas, cependant...

Je lui saisis les poignets.

— Que voulez-vous faire?

L'expression de son visage passa d'une extrême dureté à l'imploration.

— Je voudrais aller à Burnthwaite. J'ai besoin d'aller à Burnthwaite...

Elle me regardait d'un tel air que je cédai aussitôt.

Nous fûmes bientôt dans la vallée. Nous marchions rapidement sur un chemin de terre battue qui mène, à travers les prairies, vers l'auberge de Burnthwaite; elle nous apparaissait à travers les arbres. Le hameau devait être plus loin.

— Entrons ici, fit Muriel en poussant la porte d'un petit mur de pierre.

Nous étions sur une pelouse où poussaient quelques jeunes pins. Dans le fond s'allongeait une chapelle, si basse que je l'avais à peine remarquée; et, devant elle, quelques tombes étaient éparses dans l'herbe. Muriel m'avait pris le bras et s'y accrochait, comme le soir où nous étions revenus de Borrowdale ensemble, le soir qui nous avait faits complices. Elle m'entraînait entre les pierres, en zig-zag, tournait, ainsi qu'à colin-maillard, pour perdre celui qui porte le bandeau. Enfin elle me tira dans la chapelle.

Les murs en étaient badigeonnés de bleu; des traverses de bois rouges tenaient le toit de tuiles. Près de l'entrée se dressaient un pupitre où une étoffe verte portait les lettres « I. H. R. » et un bénitier de brique dont le couvercle avait une croix pour poignée. Il y avait place pour trente personnes peut-être, sur un demi-douzaine de bancs, de part et d'autre de l'allée centrale; mais personne ne se trouvait là, que nous. Au fond, la vitre rouge d'un poêle luisait près d'un petit harmonium. Un double vitrail représentait le baptême du Christ et la Cène. Cela sentait un peu le pétrole dans cette chapelle.

Muriel s'était laissée tomber à genoux. Il ne me semblait

pas qu'elle priât. Ses lèvres pourtant remuaient. Je voyais son profil appuyé contre le dossier d'un banc, son lourd chignon sous le bord du chapeau de feutre, sa poitrine qui se soulevait, ses mains crispées sur la laine de la jupe. Elle prononçait des mots que je n'entendais pas. Elle tournait vers moi des yeux égarés, une figure que les larmes allaient envahir. Elle se soutenait à peine sur ses genoux. J'éclatai :

— Enfin, Muriel, qu'avez-vous, qu'y a-t-il?

Elle fit de la main le geste de m'écarter. Un lamentable sourire tordit sa bouche.

— C'est Hob-Thross! dit-elle en tombant raide, évanouie.

Je trouvai à son cou un pauvre médaillon qui portait : « George Baker, mort à Burnthwaite », et la date. Mais la photographie n'y était plus.

MORT DE CECILE

— Eh bien, fit Alec-Ambrose lorsque j'entrai au bar du Queen's Head, êtes-vous content? Avez-vous réussi, comme Sir John Mandeville, à voir les diables dont parle Pline? Les cloches de l'église engloutie vous ont-elles sonné dans la tête, à Selkers Bay? Ou, comme Fernand Mendez Pinto, auriez-vous fait naufrage cinq fois de suite...

— Mon vieux, demandez-moi donc un grand verre de bière...

Je m'assis sur la banquette circulaire du bow-window. Une forme humaine remuait faiblement derrière le comptoir. Au mur, les gravures victoriennes étaient plus démodées que jamais. Seuls, les petits yeux ronds d'Alec-Ambrose vivaient.

— Croyez-vous à vos souvenirs? lui dis-je, du ton dont je lui aurais parlé du serpent de mer.

Il se mit à rire.

— Non, mais je crois aux regrets. Il n'y a rien d'aussi désespérant que de quitter un endroit où l'on ne regrette rien. Je crois que si la vie n'était pas mal faite, si nous n'étions pas en perpétuel désaccord avec tout ce qui passe, si nous n'imaginions pas le bonheur au moment où il devient impossible de le saisir, toutes sortes de plaisirs bien vifs nous échapperaient.

— Alec-Ambrose, je vous ai toujours soupçonné d'un penchant à la mortification.

— Et moi, mon cher, je vous soupçonne de vous être, pendant mon absence, joliment intoxiqué...

Ce fut à mon tour de rire. Je pouvais lui raconter Muriel et mes surprises. Mais comment lui expliquer la seconde vie de Cécile? Chaque mot de mon histoire me laissa l'impression d'un mensonge qui nous trahissait tous.

Alec-Ambrose réfléchissait en m'écoutant. Peut-être entendait-il ce que je ne savais lui dire. Il désira me réconforter.

— Les désirs et les actes se suivent comme des vagues. Tant qu'il reste un intervalle entre eux, on est jeune. Ah, mon cher, ne point achever,... quelle force! Et quelle malice... Vous vous rappelez les ébauches, à l'hôtel Biron?

Il se pencha contre la vitre. L'automobile était là.

— Dans la légende, le roi Eveling, ayant régné, s'embarque à Ravenglass, sans même laisser de tombe...

— Alec-Ambrose, il ne s'agit pas d'une légende, mais d'une fille qui avait été amoureuse d'un certain George Baker, décédé à Burnthwaite... Et moi, aveugle que j'étais...

— Regrettez-vous de l'avoir rencontrée?

— Je ne crois pas; il me semble que je la connaissais depuis si longtemps...

— Et que, depuis longtemps, vous...

— Sait-on qui on aime, Alec-Ambrose? Sait-on même où on est?

Nous montâmes dans la voiture. Alec-Ambrose mit le moteur en marche. Les maisons de Keswick commencèrent à défiler lentement, pour la dernière fois.

— Celui qui revient avec la fortune des Indes, citait Alec-Ambrose, emportait dans ses bagages, en partant, la fortune des Indes... Et maintenant, roulons.

J'avais décidé de ne rester qu'une semaine à Londres. Je voulais aller voir Cécile vivante et la comparer à son image avant que celle-ci eût fini de m'animer. N'osant le dire encore, je parlai du moins de Paris. Alec-Ambrose passait en troisième vitesse.

— A propos de Paris, fit-il, j'ai reçu du courrier en Ecosse. Votre amie Cécile...

— Eh bien?

Ma poitrine s'était creusée.

— Cécile a dû partir ces jours-ci pour Melbourne. La Société de son mari l'a nommé agent là-bas. Une très bonne situation, prétend-on. N'avez-vous rien su de votre côté?

Je secouai la tête, je fermai les yeux, je serrai les poings; et, comme Alec-Ambrose s'était mis à m'entretenir de deux portraits de Picasso et de Kisling qu'il venait de voir près d'Edinburgh, je lui répondis des choses à peu près raisonnables.

PIERRE FRÉDÉRIX.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Fernand Baldensperger : *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, Libr. Honoré Champion. — Marcel Bouteron : *Bettina ou le culte de Balzac*, Editions Lapina. — *Les Cahiers balzaciens publiés par Marcel Bouteron, Lettres intimes de femmes, adressées à Honoré de Balzac*, deuxième série (1837-1840), Editions Lapina. — Charles Léger : *A la recherche de Balzac*, Le Goupy. — Pierre Abraham : *Balzac et la figure humaine, La couleur des yeux*, Bulletin de la Société de Morphologie.

C'est toujours avec un sentiment très vif de curiosité que nous ouvrons un volume de M. Fernand Baldensperger. Rien d'indifférent ne sort, en effet, de la plume de cet écrivain fort docte, se donnant une peine infinie pour pénétrer jusqu'au fond de ses sujets, dégageant ses idées générales de la multitude des faits herchés avec opiniâtreté et groupés en d'harmonieux ensembles, csachant enfin présenter les résultats de ses enquêtes dans un style à la fois vivant, ferme et lumineux.

M. Fernand Baldensperger visiblement ne goûte point l'anecdote, la petite information, l'histoire ou la critique réduite à des études de problèmes minimes et sans relief. Il se plaît aux synthèses et son effort tend généralement, comme il le fit pour les émigrés, à révéler l'attitude morale d'un groupe social ou bien, comme il le fait aujourd'hui, dans son nouveau volume : **Les Orientations étrangères chez Honoré de Balzac**, à démêler, dans une œuvre gigantesque et restée mystérieuse à plus d'un titre, les influences subies par l'esprit le plus universel qui domine le XIXe siècle.

Nous avons déjà signalé l'extrême effervescence de plume que suscite, depuis une cinquantaine d'années, la *Comédie humaine*, et cette rapide ascension du maître vers la gloire dont il ne connut, de son vivant, que les mélancoliques et fugaces sourires. M. Baldensperger, dans son Avant-propos, nous montre que les contemporains de Balzac, même ceux qui l'appréciaient le plus,

ne se rendirent nullement compte de la grandeur de ses créations et de leur avenir. Les idéologues qui découvrirent, après une assez longue période de silence et de stagnation, cette œuvre énorme et grouillante songèrent surtout à faire, de son auteur, le précurseur de leurs propres doctrines.

C'est à l'étranger, dans toute l'Europe bien plus sûrement qu'en France, que Balzac connut tout d'abord l'estime, la vogue, l'admiration. Sainte-Beuve, qui ne saisit point ou ne voulut point, pour maintes raisons d'ordre personnel, saisir le caractère génial de la *Comédie humaine*, constate le premier, avec humeur peut être, l'étonnante fortune de celle ci à l'extérieur. De tous les écrivains français, Balzac est le plus traduit, le plus lu, le plus commenté, le plus imité. A quels prestiges particuliers doit-il cette compréhension et cette prédilection des lecteurs épars dans le monde ? M. Baldensperger nous l'explique en quelques mots tout d'abord, puis dans la suite de ses chapitres. Toute française, présentant des types et des décors français, l'œuvre balzacienne est, dans son art, « animée d'une énergie supérieure à un simple indice national ». De là, son pouvoir de diffusion par-dessus les frontières. Son auteur, en outre, a cherché et, de tout temps, voulu une renommée qui ne restât pas étroitement cantonnée dans les limites de la France. Pour acquérir cette renommée, force lui était, sa propre curiosité des manifestations intellectuelles étrangères le poussant, de s'initier aux idées et aux écrits des philosophes, des romanciers, des hommes de science vivant dans les capitales du monde. Lisant sans cesse, avec une prodigieuse célérité, s'assimilant l'essentiel des livres, fréquentant, à Paris et dans ses voyages, les exotiques de considération, il s'imprégnait de théories diverses, subissait mille impressions et sensations successives, accueillait toutes les formes et tous les genres, puisait à toutes les sources, agglomérait dans son vaste cerveau des éléments hétérogènes, susceptibles d'être utilisés dans ses constructions futures.

Si bien que son œuvre répercute, assemble, amalgame dans un tout qui semble bien français la pensée et les images du monde. Ainsi l'étranger, parcourant cette œuvre, perçoit-il comme un écho assourdi des idées circulant dans son pays, comme la vibration lointaine, mais sensible, de son âme nationale. De là, l'intérêt qu'il porte à cette œuvre, où vivent et s'agitent au sur-

plus des types synthétiques où il peut, aussi bien que les Français, reconnaître sa propre psychologie.

M. Fernand Baldensperger examine longuement, dans son livre, — et nous ne pouvons le suivre, faute de place — l'apport étranger dans la *Comédie humaine* et signale ceux des ouvrages la composant où l'on en trouve traces positives. Il découvre, par exemple, que Balzac vivant, lors de sa jeunesse, dans un milieu familial incapable d'élever et d'exalter son esprit, de satisfaire ses élans d'imagination, s'abandonna à la fascination du mystère, connut le délice de fréquenter fées, magiciens, enchanteurs, pénétra dans le charme oriental, absorbant les 41 volumes du *Cabinet des fées*, lisant les *Mille et une nuits*, les *Contes chinois, arabes et persans*, et maints autres bouquins imprégnés de merveilleux, desquels, la mémoire pour toujours illuminée, il fit de constants rappels dans ses propres écrits. Plus tard, ceux-ci reflètent ce que M. Baldensperger nomme le « roman noir », c'est-à-dire le roman à tendance mélodramatique où pullulent fantômes et cadavres, sombres manoirs, maisons hantées, souterrains que les pré-romantiques et les romantiques anglais offrirent à l'admiration de la France. Sterne prête à Balzac quelque part de ses procédés de narration et de sa verve bouffonne, et Gœthe, tour à tour, la mélancolie de *Werther* et la diablerie de *Faust*. L'œuvre de Walter Scott fournira longtemps des livres de chevet au romancier, lequel lui vouait une ardente vénération et adopta, sous sa dépendance, le genre historique.

Lorsqu'il s'avise de pénétrer dans le domaine scientifique, Balzac écoute assurément Geoffroy Saint-Hilaire et Cuvier, mais il s'intéresse aussi passionnément à l'enseignement des étrangers, de Gall, par exemple, Allemand, inventeur de la phrénologie, dont il fréquente peut-être le laboratoire, de Lavater, Suisse, dont il accrédite, dans ses romans, les théories, d'ailleurs fort anciennes, sur la physiognomonie.

Balzac emprunte à Hoffmann sa fantasmagorie. Il se laisse tenter par toutes les nouveautés des littératures espagnole et italienne et, sous l'empire de Mme Hanska, se tourne, avec une faveur marquée, vers les doctrines et les idéologies slaves.

Bien entendu, M. Baldensperger fournit des preuves très précises de cette évolution de l'esprit de Balzac, de cette imprégnation progressive que les circonstances ou bien la curiosité

toujours en éveil de l'écrivain favorisent. Son travail, très important, très pénétrant, très consciencieux, abondant en vues nouvelles, nous fait, en somme, assister à la formation d'un des cerveaux les plus complets qu'ait produits le soi-disant « stupide XIXe siècle ». On ne pourra plus comprendre Balzac sans y avoir recours.

Sans doute, quand il écrivait **Bettina ou le Culte de Balzac**, M. Marcel Bouteron n'avait-il point encore en mains le volume de M. Baldensperger, car il ne lui consacre que trois petites lignes. Or, ce volume doit lui être assurément sympathique, comme tout document de valeur concernant le grand homme à la glorification duquel il a voué sa vie.

M. Marcel Bouteron, dans son gentil et précieux petit livre, présenté avec goût, écrit avec soin, composé de faits nombreux, précis et en même temps essentiels, nous ouvre la chapelle où rayonne le dieu Balzac et nous montre ses dévots en attitude d'oraison.

Les femmes, ce semble, dont l'écrivain satisfaisait les goûts et exaltait les sentiments, contribuèrent à répandre sa gloire et, parmi elles, les amoureuses, gagnées par les prestiges de son imagination. Elles lui témoignèrent, hors peut-être Mme de Castries, un dévouement sans bornes, diffusant ses écrits, l'aidant en toutes conjonctures et furent, en définitive, les créatrices véritables de la religion balzacienne. Cette religion, tout d'abord cantonnée à la France, gagna peu à peu les pays étrangers, devint européenne. Dans cette partie de son travail, M. Marcel Bouteron rejoint M. Baldensperger. Celui-ci montrait les raisons intellectuelles de la renommée balzacienne en Europe. Le premier dévoile quels furent les artisans, hommes et femmes, de cette renommée étrangère et comment de proche en proche, par le canal de l'admiration, elle s'étendit graduellement. M. Marcel Bouteron revient ensuite aux temps contemporains et examine les mille témoignages de plume prouvant que le culte de son héros est définitivement établi, qu'il grandit, trouvant chaque jour de nouveaux fidèles, mais qu'il lui manque l'argent pour dresser un temple digne de lui. Ce temple pourrait être la maison de la rue Raynouard, où fut écrite la *Rabouilleuse*. Souhaitons que tant de sectateurs comblés de délices par leur dieu fassent un geste de générosité.

M. Marcel Bouteron, en même temps qu'il lançait son petit ouvrage, continuait la publication, un moment interrompue, des **Cahiers balzaciens**. Le cinquième de ces *Cahiers* vient de paraître. Il contient des *Lettres de Femmes adressées à Honoré de Balzac*, lettres pleines de confidences curieuses et naïves, lettres d'enthousiasme, de tendresse, de vénération, écrites à « l'adorable génie » par des anonymes souvent, ou bien par des personnes obscures rêvant de voir, de revoir, de connaître, de flairer le prodigieux créateur qui emplit de visions et de rêves leur solitude ou leur misère. Très belles, très intéressantes lettres d'humbles propagatrices du culte balzacien. Le *Cahier* est enrichi de fac-similés et du fameux portrait, publié par les *Ecoles*, représentant Balzac en attitude galante et rabelaisienne.

En même temps que les femmes, le romancier possédait, pour étendre sa réputation, dans maintes villes provinciales, des amis masculins qu'il excellait à gagner, à s'attacher et qui, dès lors, devenaient des agents zélés de publicité. M. Charles Léger, dans un agréable petit volume : **A la recherche de Balzac**, orné de curieuses reproductions de lithographies du temps, nous révèle ou plutôt nous précise comment un commerce s'établit entre le grand écrivain et Charles de Bernard. Celui-ci était Bisontin, fort répandu dans sa ville natale, légitimiste et combattant en faveur de ses idées politiques dans la *Gazette de Franche-Comté*. Dans le numéro du 13 août 1831 de cette feuille, il consacra un feuilleton littéraire à *La Peau de chagrin*, reprochant à Balzac ses emprunts à Hoffmann. Balzac, dans une lettre cordiale, se défendit d'avoir demandé au conteur allemand une inspiration et, tout de suite, pour s'assurer les sympathies du journaliste provincial, lui adressa ses *Romans et Contes philosophiques*, dont l'autre rendit compte avec admiration.

Dès lors, des relations s'amorcèrent qui devinrent très vite affectueuses. M. Louis Léger, donnant des renseignements circonstanciés sur la vie et l'œuvre de Charles de Bernard, s'ingénie surtout à exposer ce que Balzac doit à ces relations et spécialement à la ville de Besançon. Le romancier séjourna dans cette ville à plusieurs reprises, la parcourant en compagnie de Charles de Bernard et du bibliothécaire Charles Weiss, étudia son décor, ses richesses, sa société. Besançon lui fournit, en définitive, le cadre d'*Albert Savarus*, où il se met en scène lui-même. Le

mérite de M. Charles Léger, dans son travail, consiste à retrouver, sous leurs noms supposés, les noms véritables des personnages secondaires dont Balzac retint les mœurs et des lieux dont il retraça la physionomie.

Signalons, trop brièvement peut-être, en cette fin de chronique, une curieuse brochure de M. Pierre Abraham, morphologiste intelligent et sagace, **Balzac et la Figure humaine.** M. Pierre Abraham prétend que Balzac, malgré ses citations nombreuses de Gall et de Lavater, n'utilisa pas leurs données en matière de physiognomonie pour l'établissement de ses figures et portraits. Nulle méthode, nul système chez lui, mais des connaissances scientifiques certaines. Sa morphologie, dont M. Pierre Abraham examine la partie concernant les yeux, est « complète, cohérente, homogène » dans son application à une société fictive. Elle ne correspond pas, en fait, à la réalité et M. Pierre Abraham le démontre par des tableaux comparatifs, empruntés d'une part aux personnages balzaciens, d'autre part aux statistiques des spécialistes.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Roger Vitrac : *Cruautés de la Nuit*, « les Cahiers du Sud ». — André Gaillard : *Le Fond du cœur*, « les Cahiers du Sud ». — Jules Supervielle : *Oloron Sainte-Marie*, « les Cahiers du Sud. » — François-Paul Alibert : *La Prairie aux Narcisses*, « les Cahiers du Sud ». — A.-P. Garnier : *La Branche de Gui*, Garnier. — Amélie Murat : *Chants de Minuit*, « le Pigeonnier ». — Jean-Joseph Rabearivelo : *Sylves*, Impr. de l'Imerina, Tananarive.

Le procédé est simple. Quelques lueurs d'images. Les mots surgis évocateurs dès l'éveil de cette suggestion. On les saisit, on les fixe, instantanés. Ils chantent tant bien que mal d'une magie en eux-mêmes enclose ; après chacune, on va à la ligne, tant pis si s'établit un lien intelligible, mieux vaut quand on provoque la surprise, la curiosité peut-être et jusqu'à un certain point l'effarement. Sans doute, un investigateur patient reconstituera sur des données aussi incohérentes le substrat de sensibilité de l'auteur. Mais est-ce à si peu que s'intéresse le dessein d'un artiste ? M. Roger Vitrac est passé maître aux virtuosités de cette sorte, et **Cruautés de la Nuit** répond parfaitement aux buts qu'il se propose, — du moins, je me plais à l'imaginer.

Le langage poétique que pratique M. André Gaillard est déjà

articulé avec un peu plus de soin. Il ne dédaigne point toujours, cependant, ce qui est invertébré et, dans un désir d'impertinence, ce qui est inutilement grossier. Par bonheur, il vise plus haut en général qu'à hoqueter à la manière déjà surannée des « dadas », et si une influence se fait sentir sur ses essais de poème, sur ceux qu'il intitule **Le Fond du cœur**, c'est celle de M. Jules Supervielle. Souhaitant qu'il s'en dégage pour se trouver lui-même, je l'en félicite en attendant. Souvent, comme le très noble esprit qui le guide, il se complaît à se retraire pour ainsi dire au fond des brumes de soi-même, sans qu'y parviennent, sinon ouatés d'un silence neutre, les échos extérieurs où se font concrètes les pensées. Ainsi enclos en son propre, indéfini mystère comme essentiel, on saisit, dès qu'ils sourdent au passage, des rêves d'une pureté et d'une spontanéité que rien ne contrarie ou ne surcharge ; ce sont bien des images nées du subconscient, mais elles s'associent nativement, et marchent d'accord, expressions tout de même d'un cerveau en qui s'enferme le trésor de comparaisons et de réflexions assidues, et d'un cœur qui aime ou qui a souffert.

Cette méthode appartient en propre à M. Jules Supervielle, qui, à une culture vraie, discrètement apparente, mais non pas dissimulée, joint, avec la grâce de l'invention, les mérites d'un sens très fin de l'observation (âmes et paysages) et ce don mesuré, un peu distant, d'une ironie assez hautaine. A **Oloron Sainte-Marie**, le poète retrouve le passé de sa race dans une visite aux lieux où naquit son père. Sa méditation, où s'enlace à la vision le sentiment d'une continuité plus secrète et intime, est conduite par la volonté du poète ménageant et graduant au gré de ses desseins les apports de sa sensibilité. Il en est de même pour les autres poèmes de ce petit volume, et l'on y retrouve avec joie les qualités de spontanéité, peut-être fort concertée, de réflexion savante et délicate à la fois, nettement marquée et dirigée à propos, sans incertitude ni maladresse, qui, de M. Jules Supervielle, attentif à maintenir un rythme souple à travers ses poèmes selon la cadence même de ses pensées, font un des poètes les plus intéressants, un des poètes les plus sûrs et les mieux captivants de la jeune génération.

Jamais je ne me suis, peut-être, depuis que je rédige au *Mercure* les chroniques sur la poésie, senti aussi gêné, aussi désolé qu'à

devoir rendre compte de **La Prairie aux Narcisses**, recueil récent de M. François-Paul Alibert. Le beau poète qu'il est n'ignore pas à quel point je l'estime, à quel point j'aime son incontestable et grave talent. De ses livres précédents il en est plus d'un que j'admire sans aucune espèce de restriction, et M. Alibert sait bien la joie que m'a apportée *Le chemin sur la mer*, parce que j'y entrevoyais, déjà réalisées en d'heureuses parties, des promesses de renouvellement, de chant plus souple et plus ardent. Eh bien, cette fois, j'éprouve une déception. Des poèmes, il me le dit, « qui relèvent d'une formule déjà ancienne », soit, — et où jentends même, selon ses vœux, « résonner quelque accent de l'âme », je n'en disconviendrai pas. Mais ils ne marquent pas un essor nouveau, ils ne s'enlèvent pas au delà des domaines si souvent parcourus par le poète : dans la forme ni dans le sentiment, ils ne révèlent rien que déjà et *mieux* nous ne sachions de lui.

Je n'ai jamais rencontré M. Alibert, qui vit solitaire dans un coin heureux de province méridionale. Mais j'ai bien peur que, pour échapper à la banalité constante de l'existence, il ait mis à profit sa facilité à rimer des vers bien faits, dont l'harmonie l'enchante et l'entraîne loin des rumeurs quotidiennes et haïssables. Mais ensuite, a-t-il la sagesse, en relisant, de contrôler ? Est-il possible qu'il ne distingue pas entre ce que l'inspiration audacieuse et fervente l'a conduit à composer et le ronron indistinct de cadences monotones où il endort doucement son désir ennuyé d'échapper aux réalités plus opaques ?

Aucun relief dans cette longue suite de vers. Rien qui exalte ou secoue l'attention. Des alexandrins certes bien faits toujours — M. Alibert est maître en la matière — mais sans apport nouveau, sans un émerveillement de rythme, d'image, de pensée ni de facture : une plaine infinie avec de mornes végétations. Nul mouvement de terrain, pas une fleur pour parure, un ciel égal et étouffé.

Le poète annonce pour paraître une dizaine de recueils nouveaux ; oh, comme j'aimerais l'y retrouver, enfin, tel qu'il m'apparut tout d'abord, puissant, tranquille jusqu'à la majesté, et personnel sans affectation.

C'est vraiment d'un ton très personnel, dans sa familiarité soutenue et attendrie, que M. Auguste-Pierre Garnier chante

avec une douceur aisée les joies, le bonheur de la vie paisible. Il cueille « au pommier cendré de mousse », ou encore « au peuplier tremblant sur l'eau », **la Branche de Gui** perlé, dont il orne le seuil de la maison heureuse, promesse de bonheur, pour l'an nouveau, et, à son gré encore, enseigne qui vaille, durant sa brève vie, « le vert laurier des fronts divins ». C'est, nous assure l'auteur, *diis volentibus*, un recueil de « quatrains composés à loisir et rimés selon les guises des saisons, des jours et des heures. » Impressions sincères de nature vraie et franche, mêlées d'effusions sentimentales et affectueuses. Emotions douces, paisibles, mais toujours très pures et très fraîches. Œuvre d'harmonie fine et exquise, joli livre à joindre aux précédents de M. A.-P. Garnier.

Mme Amélie Murat, en ses **Chants de minuit**, s'excite à chanter, non par délassement ou pour amuser les frivoles amants du rythme, mais pour atteindre, proclame t-elle, la vérité, pour la définir. Ambition étrangement périlleuse ! Elle songe aux morts qui lui léguèrent la vie, elle se met nue devant Dieu, elle se cherche avec anxiété dans le vertige et l'effroi. Hélas, ses poèmes n'éclaircissent pas grand'chose du mystère éternel. Son agitation reste vaine, et ses inquiétudes philosophiques la tourmentent sans parvenir à l'apaiser. Comme elle s'est accoutumée naguère à écrire des vers bien frappés, elle traduit ses angoisses avec une suffisante fermeté, et ses poèmes demeurent très hautement estimables.

Par *18° degrés de latitude Sud*, n'est-ce pas, ô beau et cher poète Pierre Camo ? et 45°, je suppose, à l'est du méridien de Paris, l'usage de la langue française, châtiée et pure, se répand, le souci de la littérature, du lyrisme français illumine maint cerveau. Une belle revue nous parvient périodiquement, où nous retrouvons vos noms aimés, ô Pierre Camo, vous d'abord ! et ceux de M. Hart ou de M. Jean-Joseph Rabearivelo. Ce dernier, de race indigène, est fervent de sa race, de son pays, des grandeurs passées de Madagascar, mais aussi de culture européenne et de notre poésie. Non seulement comme un frère plus jeune, comme un disciple, il s'est fait le fervent de Pierre Camo, mais il chérit également Laforgue, Toulet, Carco, Derème, Ormoy ; il a transcrit en langue hova sous le titre : *Hantsana ao anaty*, des poèmes de Paul Valéry. Il écrit en français directement des

poèmes originaux et délicats, **Sylves**, de sensibilité très particulière — ou locale, — de métier subtil, souvent aisé, mais à qui des maladresses par instant prêtent un charme étrange et particulier. Parfois un fort bel élan l'entraîne :

Exil au sol natal, exil, ô pur exil !

tantôt il se plaît aux finesses et ironies en vogue parmi les poètes jeunes de nos jours, et y réussit aussi aisément que s'il était un client habituel du Dôme ou de la Rotonde. En vérité, une âme de poète ingénu s'exprime en ses vers, mais son ingénuité le livre parfois sans défense aux séductions éphémères de la mode et à des affectations puériles. Mais l'essentiel est là : la France a suscité, là-bas, en terre madécasse, un poète qui l'honore.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Abel Hermant : *Les Bargain sisters*, A. Lemerre ; *Les épaves*, J. Ferenczi et fils ; *Camille aux cheveux courts* ; *Serge*, E. Flammarion. — Marcel Rouff : *Les étranglés*, Emile-Paul. — H. R. Lenormand : *A l'écart*, E. Flammarion. — Marcel Batilliat : *Survivre*, E. Fasquelle. — Henri Barbusse : *Trois films* (*Force*, *L'au-delà*, *Le crieur*), E. Flammarion. — André Billy et Moïse Twersky : *Comme Dieu en France*, Librairie Plon.

Les Bargain sisters ; Les épaves ; Camille aux cheveux courts ; Serge. Le critique le plus alerte s'essouffle à suivre la production de M. Abel Hermant, écrivain facile — ce qui ne veut pas dire négligé — et qui ne publie pas moins de trois ou quatre volumes par année. Il n'y a qu'à lire la biographie de ses œuvres, dans l'enthousiaste et intelligent essai que M. André Thérive vient de lui consacrer, pour être pris d'une sorte de vertige... Mais c'est que M. Abel Hermant est avant tout un chroniqueur ou un écrivain de mœurs du type de Bussy-Rabutin et de Restif de la Bretonne. Il a le goût du scandale, l'humeur libertine, et une curiosité vigilante à surprendre, sous les formes changeantes dont la mode les revêt, les vices et les travers des hommes. Psychologue, on ne saurait nier qu'il le soit, pour l'essentiel, mais à la façon des moralistes classiques qui envisagent les individus dans les rapports sociaux, et s'efforcent de donner aux cas particuliers une signification générale. De là, le contraste piquant, chez ses personnages, de caractères extérieurs, de tics et de tours de langage, de mots d'argot, même,

qui datent si curieusement, et de sentiments ou de passions éternels — et impersonnels. Cette même dualité se retrouve, d'ailleurs, dans son style qui unit, sur la trame d'une construction grammaticale presque pédante à force d'être rigoureuse, l'ultra-modernisme à l'archaïsme, et mêle les expressions les plus familières aux locutions les plus rares, les blagues ou les bouffonneries les plus énormes aux élégances les plus strictes ou les plus guindées. Art complexe, assurément ; mais non autant émotionnel que cérébral, où la mémoire joue un grand rôle, et qui fait que, si l'on prend un plaisir de dilettante à la lecture de M. Abel Hermant, on y garde toujours la tête froide. M. Abel Hermant a immuablement l'air de traiter de haut ses personnages ou de les pousser de loin, devant lui. Je dirai mieux : quand il raconte une histoire, il se défend de nous laisser croire qu'il croit que « c'est arrivé » et il affecte l'attitude d'un montreur de marionnettes. Profondément Français, et Français lucide et sceptique, c'est-à-dire de bonne compagnie, qui professe un souverain mépris pour la bête verticale, il parle d'elle sur un ton de constante ironie pour qu'on ne le soupçonne pas de s'abandonner au moindre entraînement sensible, et il s'atteste très expert à classer nos mobiles, à étiqueter nos péchés et les produits légitimes ou bâtards de nos péchés. Il ne trouve vraiment son bonheur que dans cette philosophie « spectaculaire » dont parle M. André Thérive, en reprenant le mot de M. Jules de Gaultier. C'est signe de maturité, sinon de vieillesse d'esprit, mais cela lui confère une sorte d'impartialité objective, et qui ajoute encore quelque chose de paradoxal à son pessimisme pervers. Veut-on voir, au surplus, comme il extrait, pour ainsi parler, la quintessence intellectuelle des cas de sensibilité les plus caractérisés ? Qu'on lise ou qu'on relise *Serge*, dont il vient de donner une nouvelle édition, et qui fait songer à Proust, avec cette différence, toutefois, que là où l'analyste de Swan et de M. de Charlus procure l'impression de triturer de la matière vivante, et comme gélatineuse, il semble disséquer un organisme de métal ou démonter une délicate mécanique. Jamais je ne le trouve aussi à son aise, du reste, que quand il étudie les gens les plus extérieurs à lui, et non seulement étrangers à son pays, mais à sa race. A cet égard, les *Bargain sisters* (qui ne sont point des danseuses de music-hall, comme on pourrait le croire) et la première des deux « chroniques

anglaises » (*Cyril*) qui leur font suite, me semblent des morceaux traités de main de maître, pour la délectation des pince-sans rire. J'aime moins, je l'avoue, *Les épaves*, qui vous laissent une impression un peu confuses (mais qui est peut-être celle que M. Abel Hermant a voulu que l'on recueillît de la fréquentation de son héros slave) et qui témoignent, en tout cas, de sa virtuosité de peintre du cosmopolitisme. Pour exceller dans ce genre — dont il est, je crois bien, l'initiateur — M. Abel Hermant a précisément la faculté qu'il faut, et qui est celle que je lui reconnaissais tout à l'heure : le détachement. Il laisse les gens à leur place ; il ne les attire pas à lui, il ne paraît jamais avoir partie liée avec ses protagonistes. Je suis presque tenté d'écrire qu'il les considère un peu comme nous avons accoutumé de considérer les personnages de l'histoire. Il fait leur procès où il accumule autour d'eux, avec une patience minutieuse, les documents utiles à la reconstitution de leur personnalité, mais il n'entre pas dans leur peau. En d'autres termes, il ne semble pas bien convaincu qu'ils aient vraiment existé, du moins que ce qui leur est arrivé soit de la nature de ce qui aurait pu lui arriver à lui-même. Pour corser, du malicieux plaisir de mystifier, la joie subtile qu'il éprouve à traiter ainsi ses contemporains, non seulement il pratique, comme on sait, le roman à clef, mais il enveloppe d'un certain hermétisme ses révélations les plus raides... Ainsi, dans *Camille aux cheveux courts*, où il se trouver paraphraser la réponse pleine de sel de Mme Rachilde à une enquête sur la raison pourquoi les femmes ont sacrifié, sur l'autel de l'amour, leurs boucles ou leurs tresses... Je disais que M. Abel Hermant est un moraliste qui se garde bien de tirer des leçons des exemples qu'il donne. Il nous laisse ce soin ; et il est juste d'avouer qu'il ne nous met pas dans la disposition qui convient pour cela...

Les étranglés. S'il est vrai, comme on l'a dit, que toute révolution aboutit à la dépossession d'une classe par une autre, la nôtre, de révolution, celle qui devait nécessairement suivre une guerre atroce de quatre ans, a été faite, et bien faite, n'en déplaise aux communistes à qui je conseille de s'armer de patience. Il n'y a qu'à voir les têtes (j'allais écrire un mot pire) qui s'offrent à l'envieuse admiration des badauds, à travers les vitres des restaurants chics ou des autos à conduite intérieure, pour s'en persuader... Cette fois encore, nous n'aurons pas gagné

au change. On sait bien que ceux qui se poussent au premier rang dans une cohue ne sont ni les meilleurs ni les plus discrets ou les plus délicats, mais les plus brutalement avides. M. Marcel Rouff, à qui notre bouleversement social n'a pas échappé, a voulu s'en faire l'historien, et sous ce titre général : « Les temps révolus », il a ambitionné de composer une fresque dont il nous livre, aujourd'hui, un des aspects. C'est en province qu'il nous transporte, à Lons-le-Saunier, pour nous montrer les ravages accomplis dans un cercle de bons bourgeois par les dures nécessités de l'heure. Cet amateur de bonne chère et d'existence confortable a surtout été frappé, comme il fallait s'y attendre, par le côté matériel de ces ravages. Aussi bien, n'était-ce pas tant un roman de caractères qu'un roman de mœurs qu'il convenait qu'il écrivît, s'il a su marquer les effets moraux de la déchéance de ses bourgeois, puisque la fille de l'un se perd et que le fils d'un autre ne recule pas devant un crime pour « s'adapter »... Mais il appartient à cette espèce d'écrivains auxquels Puvis de Chavannes déclarait accorder sa préférence en précisant : « Je n'aime que ces auteurs qui ont l'instinct de la vie, sans trop de psychologie. » Observateur réaliste, M. Marcel Rouff a le don de caractériser ses personnages et de les animer. Il a le goût du détail pittoresque, et son œuvre verveuse, où l'humour n'exclut pas la piété, se lit avec un intérêt constant.

A l'écart. C'est chose rare qu'un homme qui écrit pour la scène soit aussi romancier et à plus forte raison « nouvellier », la nouvelle exigeant, précisément, dans son raccourci, des qualités qui sont le contraire de celles nécessitées par la pièce de théâtre. Rien, dans ce genre de récit, qui se concentre autour d'un personnage, sinon d'un fait unique (il évoque dans l'esprit de M. Paul Bourget l'idée d'un solo), de comparable à une œuvre dramatique, comme nous la concevons à l'exemple de Shakespeare, abstraction faite de la tragédie qui ramassait « en un lieu et en un jour » toute une action. Les nouvelles de M. H. R. Lenormand ne rappellent, d'ailleurs, pas, en général, celles de Mérimée, qu'on peut donner comme des modèles pour leur sobriété et leur concision. Elles sont, pour la plupart et pour les plus importantes, des espèces de rapports psychologiques, d'analyses sinon d'expositions de cas anormaux ou pathologiques. La première, et la plus substantielle — à laquelle le recueil emprunte son titre — n'est,

notamment, que le long exposé, presque entièrement fait à la première personne, et sous la forme d'une confession assez cynique, de l'aberration d'un artiste, un musicien dont le monstrueux égoïsme rejoint, en vertu de la loi des contraires, le renoncement ascétique. M. Lenormand qui est freudien, comme on sait, a très exactement et minutieusement décrit son personnage, que je crois typique, en dépit de son exceptionnalité. Enfin, l'auteur du *Simoun* excelle à composer une atmosphère ; il en témoigne dans *Printemps Marocain*, la mieux réussie, à mon sens, de ses nouvelles, avec *Le col*.

Survivre. L'histoire d'amour est délicate, tendre et d'un caractère plus poétique que romanesque, dont M. Marcel Batilliat nous fait avec émotion le récit, dans ce livre en tête duquel il a écrit, je ne sais trop pourquoi, une sorte de manifeste littéraire. Il ne me semble pas, en effet, que cette histoire justifie sa théorie ou l'illustre. Le roman, affirme-t-il, doit s'élever à une conception essentiellement synthétique, et ses personnages doivent être la nature vivante, les cités vivantes, les idées vivantes. C'était déjà la théorie de M. Marcello Fabri, admirateur, comme lui, de Paul Adam et de René Ghil. Mais je ne vois rien que d'individuel dans le fait que son héros, tourmenté du désir de *survivre* à son destin, épouse, après la mort de sa femme, la sœur de celle-ci, obéissant, consciemment ou non, au mot d'ordre de Gœthe : « Par delà les tombes, en avant ! » S'il s'en dégage une idée philosophique — comme il doit s'en dégager toujours une de tout roman qui n'est pas simplement anecdotique — et si cette idée prend de l'ampleur de s'inscrire, en quelque manière, dans la voûte étoilée qui préside aux amours du héros de M. Batilliat, c'est moins à elle — qu'on pourrait résumer en dix lignes — qu'à ces amours elles-mêmes que nous nous intéressons. Enfin M. Batilliat croit à l'évolution continue du roman. Or, c'est à mon sens une erreur, comme le disait récemment M. André Rouveyre, d'assimiler l'art à la science, et de déclarer qu'il est susceptible d'un perfectionnement indéfini. A ses périodes d'apogée, des périodes de décadence succèdent, qui sont cause que l'on croit qu'il se transforme quand il renaît tout simplement ou se ranime. Point d'illusion plus tenace, je le sais bien, que celle qui nous fait attacher de l'importance, et même accorder la primauté, aux modifications tout extérieures que la mode impose à

la vérité éternelle de l'art. Mais, en la matière, il n'y a que l'apport individuel qui compte. Le génie interprète, en termes de sensibilité, il ne modifie pas.

Trois films. M. Henri Barbusse est un idéo-émotif, c'est-à-dire le contraire même d'un vrai romancier. Quand il crée, il ne s'inspire pas de la vie, mais il lui emprunte des figures dans lesquelles il glisse ses pensées pour leur donner l'apparence de la vie. Son procédé est le procédé même du lyrique, à cette différence près, toutefois, que celui-ci se prend délibérément pour la seule réalité, tandis que M. Barbusse veut refaire le monde à l'image de son esprit ou de la conception sociale que son esprit en a. Il est utopiste, mais passionnément sincère, et à cet égard aucun des trois récits symboliques qu'il a réunis ici, en leur prêtant l'allure de films, n'est indifférent. A défaut de donner son adhésion aux théories qu'ils illustrent, on appréciera l'ardeur qui les anime et la richesse de l'invention de détails dont ils témoignent.

Comme Dieu en France. Poursuivant l'histoire de Menaché Foïgel, ou continuant de nous conter, sur le mode réaliste, la pittoresque « épopée » de ce Juif ukranien, MM. André Billy et Moïse Twersky nous montrent leur héros, qui a fui la Russie pour ne pas accomplir son service militaire, débarquant avec sa femme à Paris, où un parent très « dessalé » leur sert de guide. Offusqué, d'abord, par la liberté des mœurs de notre capitale (quelque émancipé qu'il se croie, puisqu'il est de ceux qui ont abandonné les traditions de leur race sous l'influence de l'esprit nouveau), Menaché Foïgel s'accoutume, pourtant, assez vite. Il admire l'élégance et jouit de la facilité des mœurs de Paris, s'il n'en goûte la beauté subtile. Ouvrier chez un tailleur, il prospère bientôt, mais la déclaration de la guerre éclate, et pour la seconde fois, afin de fuir le danger d'un enrôlement possible, il prend le chemin de l'exil... M. André Billy, qui n'avait, peut-être, que donné un tour plus vif ou plus littéraire à la première partie de l'épopée de Menaché Foïgel dont M. Twersky a, sans doute, fourni les documents, me semble avoir pris, ici, une part de collaboration plus effective. Aussi bien, était-il chez lui à Paris, et a-t-il, à son tour, apporté son tribut de renseignements à la peinture de l'existence des Juifs à Montmartre, peinture qui constitue l'essentiel de *Comme Dieu en France*. Ce nouveau volume d'une trilogie nous rend impatient de connaître celui qui

la complétera. Il contient des pages spirituelles, vivantes, et d'une fine observation sur les milieux juifs de la classe artisane besogneuse, et son caractère véridique — indépendamment de son intérêt romanesque — en fait une œuvre indispensable à l'approfondissement de la mentalité du peuple d'Israël.

JOHN CHARPENTIER

THÉATRE

M. Alexandre Moïssi et sa troupe en représentation au théâtre de l'Atelier : *Le cadavre vivant*, de Tolstoï ; et *Hamlet*, de Shakespeare.

Voici une manifestation singulière, significative du travail d'atténuation que le temps apporte à la rigueur des tensions amères, et que le sentiment de la commisération a déjà entamée. Cette exposition d'une troupe d'acteurs allemands, en action dans un ressort élevé, voilà un spectacle qui, dès l'annonce, m'attirait. Bien que je sois de ceux qui — même au cours de la guerre — ont connu et connaissent combien est factice le sentiment de la haine provoqué dans les peuples par les gouvernements et leurs moyens, et combien il est facilement, ce sentiment de la haine, retourné en son contraire quand le moment d'exécrer leur paraît révolu, bien que je sois de ceux qui ont toujours su cela, il n'en reste pourtant pas que la guerre m'aurait laissé froid dans un corps qui, par injustice, est resté chaud. L'exaspération nourrit peut-être moins la sensibilité et la conscience que ne le fait, au cours des événements effroyables, le compte que l'on se rend exactement des exactions du tumulte et de leur mécanisme, dans un examen de leurs causes, la prévision de leurs modifications et de leurs métamorphoses futures radicales. Ce n'est pas sans attrait que je me suis rendu aux représentations de M. A. Moïssi et de ses camarades, ni sans une émotion attentive, serrée, scrutatrice et curieuse que j'y ai assisté. Je dirai tout de suite, en tête de ces quelques notes, que la façon extrêmement bienséante dont les acteurs allemands se sont présentés à nous et ont reçu les acclamations redoublées du public français, n'a pas été pour modérer le désir légitime que nous avons eu de rendre pleinement hommage à leur très grand talent. Le charme naturel, la simplicité délicate avec lesquels M. A. Moïssi, par exemple, encourageait ses compatriotes à revenir en scène avec lui-même autant que les applaudissements les y appelaient,

cela ne nous a pas trouvés insensibles. Egalement l'ensemble de son attitude personnelle où on le sentait, sans qu'il semblât le vouloir montrer, visiblement plus intimement ému, dans cette circonstance, que ne le lui aurait permis le seul fait de son succès.

Le cadavre vivant est une œuvre posthume. Tolstoï l'écrivit à l'âge de 72 ou 73 ans — en 1900 ou 1901 — d'après une affaire judiciaire plus ou moins analogue. C'est une de ses dernières œuvres, alors qu'il devenait de plus en plus détraqué. Cette production n'est aucunement à rapprocher du Tolstoï première manière, celui de *Guerre et Paix* et d'*Anna Karénine* qui sont des œuvres géniales. Tolstoï enfouit la chose dans ses papiers (où on la découvrit, à sa mort, en 1910), estimant qu'il y avait trop donné au côté dramatique, et pas assez au côté moral. Puis, comme il dit dans son journal : « La vie doit être consacrée à Dieu, et je ne dois pas employer mes forces à des choses qui ne conduisent pas directement à lui. » Quoi qu'il en soit, tous les personnages sont bien tolstoïens, et il ne faut pas chercher à les comprendre d'après la psychologie ordinaire.

Voici comment le héros — ce pochard vertueux héroïque — nous fait sa profession de foi (dans la scène au cabaret, avec un ivrogne à longs cheveux). « Voyez-vous ; dans le milieu où je suis né, il n'y a que trois possibilités. La 1re, c'est de travailler, de gagner de l'argent et d'augmenter la pourriture où nous vivons. Cela me dégoûtait, et, d'ailleurs, je n'aurais pas su faire. La 2e c'est de combattre et détruire cette pourriture ; mais il faudrait être un héros, et je ne le suis pas. La 3e, c'est de chercher l'oubli de soi-même dans la boisson, la noce, les chants. »

Voici, en gros, l'analyse. Au début, Fédia, le mari, a, depuis quelque temps déjà, quitté le domicile conjugal (après avoir dilapidé la dot de sa femme et bien qu'il y ait un enfant), pour vivre au milieu des tsiganes. (Ces Cies d'artistes tsiganes jouent, paraît-il, un assez grand rôle dans la vie russe.) Il écrit à sa femme pour lui offrir le divorce. Mais celle-ci, tant par persistance d'amour pour son mari que par vertu, n'y voudrait pas consentir. Elle appelle son ami d'enfance Karénin — un supervertueux — pour le prier de faire une démarche auprès de Fédia en vue de le ramener au domicile conjugal. Karénin accomplit fidèlement cette démarche ; mais Fédia refuse ; il se sait trop

vaurien, trop incapable de renoncer à sa vie de bohème. Puis, il aime la tsigane Mascha, mais « comme une sœur ». « Cette jeune fille est pure comme une vestale. » (Il semble pourtant qu'à la fin, l'idylle est devenue moins immatérielle.)

Ensuite, nous sommes chez la mère de Karénin, — cette grande dame qui mêle constamment le français dans sa conversation. Malgré cette culture occidentale, elle est très russe, très vieux-russe ; tant par religion que par bienséance, elle répugnerait à ce que son fils épouse une divorcée. D'ailleurs, elle déclare que celui-ci ne tarderait pas à avoir des remords : « Il est pur comme une jeune fille » (à 38 ans). Il serait blessé dans sa religion (ils appartiennent tous à la secte des « vieux croyants orthodoxes ») et dans sa fierté sociale. Toutefois, après diverses démarches (de son fils, du prince Obreskoffy, de Lisa elle-même — l'épouse de Fédia — qui lui fait bonne impression), la vieille dame se relâche de sa rigueur ; elle consentirait au mariage, s'il était consacré par l'église.

Sur ce, démarche du prince Obreskoff auprès de Fédia. Celui-ci promet qu'il ne tardera pas à libérer sa femme. Mais (à part lui), un tel divorce le « dégoûte » ; il serait obligé de mentir, de s'accuser faussement. Il prend donc le parti de se suicider. Mais le courage lui manque. Puis, Mascha arrive et lui conseille un subterfuge (suggéré par la lecture d'un roman).

Donc, Fédia, après avoir envoyé à sa femme une lettre où il annonce son suicide, se borne à déposer un paquet de vêtements sur le bord de la rivière. — Quelques jours après, un heureux hasard fait qu'à cet endroit on découvre un cadavre décomposé, dans lequel sa femme elle-même croit reconnaître Fédia. Munie d'un bon acte de décès, elle se remarie avec Karénin. Ça va bien pendant plusieurs trimestres. Mais Fédia, qui plus que jamais s'est tapi dans les bouges, constamment ivre, a l'imprudence de raconter trop haut son histoire. Elle est rapportée à la police.

Instruction ; procès criminel pour bigamie. Il y va de la Sibérie pour tous les trois. Alors, Fédia n'hésite plus à se suicider pour de bon. Le coup de pistolet qu'il se donne lui laisse encore le temps de formuler les termes d'une mort de saint, mystique, bonnement misérable, extatique.

Il est bien inutile de signaler combien cette pièce, qui porte

la commisération philanthropique d'un esprit en sénile déchéance, est opposée à nos belles passions occidentales. La substance morale en est pour nous une loque. Le personnage de Fédia, nous le repoussons au charnier des invertébrés : mais l'auteur, lui, l'embrasse et l'exalte : il s'emploie à l'apothéose de cet être tristement et parfaitement méprisable. Ça vaut comme curiosité, comme témoignage de ce que de telles préoccupations lamentablement évangéliques sont peu pour nous, et comme nous les repoussons, aussi bien socialement que philosophiquement et esthétiquement.

J'ai pris grand plaisir à la représentation, ainsi qu'à celle d'**Hamlet**, qui nous a été donnée peu de jours après. Les deux ouvrages, joués en langue allemande par M. Moïssi et sa nombreuse troupe, ont très bien permis que nous nous rendions compte des qualités et de la technique de ces acteurs. M. Moïssi est accompagné de partenaires à sa taille. Par parenthèse, ceci n'est pas dans les mœurs de nos artistes nationaux en tournée à l'étranger, et je crois que, au contraire, nos grandes vedettes, en exhibition à l'extérieur, ne détestent pas d'être entourées de ganaches. Par exemple, quelque peu sympathique que soit le talent artificiel de Mme Sorel, elle est tout de même une actrice qui a eu ses bons moments. Or, quand elle se produit à l'étranger, son partenaire est, paraît-il, son aristocrate époux. Ce n'est peut-être pas s'avancer trop que de supposer que cet amateur, tout plein de bonnes dispositions et de bonne volonté pût-il se montrer, ne doit pas laisser d'être, dans le métier d'acteur, bien inférieur à sa dame. Ce sont là signes évidents de la déchéance actuelle de la profession de comédien. La troupe allemande n'est certes pas tombée dans ces regrettables erreurs. Il y a, au contraire, à louer vivement l'homogénéité de cette compagnie. Franchement, il y a là un exemple de belle tenue d'ensemble. J'accorde d'ailleurs qu'il est manifestement d'outre-Rhin et sente l'application à outrance — sur quoi je dirai volontiers qu'il ne paraît pas désirable qu'il soit suivi à l'extrême ; mais il rend pourtant sensible — trop sensible — le relâchement de nos idéals traditionnels des tréteaux. Trouverait-on actuellement, ici, un acteur et une troupe capables de nous donner un *Hamlet* poignant ? — Non. Sauf peut-être si Lugné s'en mêlait. En tout cas, nous ne le voyons pas.

La critique (assez sévère, qu'il suffit d'indiquer ici) que l'on

pourrait développer contre la troupe allemande serait que la perfection chez elle est excessive. Chez nous, la perfection, notre cœur, hélas, ne sait guère la concevoir que battant parfois doucement de l'aile.

Les vingt-deux acteurs allemands ont chacun leur étonnant pittoresque. A les avoir vus évoluer dans deux ouvrages si différents, on comprend mieux leur excellence ; produit en chacun de leur travail respectif personnel sur le personnage qu'ils ont à traduire, et d'encastration adéquate dans l'ensemble parmi les autres rôles. Chacun se met particulier et juste à son étage dans le groupe. Rien que la mimique est déjà constamment un grand attrait. A assister au *Cadavre vivant*, j'avais déjà l'avant goût du régal que me serait *Hamlet*. En dehors de M. Moïssi, je signalerai une réussite vraiment pathétique des acteurs : Mme Léontine Sagan, qui incarne la femme de Fédia, est blême auprès d'un guéridon où M. Eduard von Winterstein (qui deviendra, du fait de la mort de Fédia, son second mari), la tête dans ses poings, puissamment et gravement crispé, lui lit et lui relit la lettre testamentaire de Fédia, où il annonce son suicide. La scène assez longue et très sobre est jouée dans un mode de tension morale et de concision de geste et d'expression dont je ne me souviens pas d'avoir jamais vu quelque chose d'approchant sur les planches. Notamment, Mme Sagan produit sur sa face quelques changements de mine d'une qualité et d'une éloquence cruelle, dont les moyens et la force étonnent et bouleversent. Elle touche naturellement à l'agonie morale et aux transes, comme si un rideau de mort soudain lui descendait sur la face. Bravo !

J'ai longuement parlé d'Hamlet déjà, voici peu de temps (1).

Cet ouvrage a toujours servi aux grands comédiens comme pierre de touche à leur valeur. Le rôle est d'une redoutable complexité. D'après un article de Tolman (2), voici — au moins à titre de curiosité — les explications diverses qui ont été données du caractère d'Hamlet, de son retard à venger la mort de son père :

— Tendance excessive à la réflexion. (Ce qui paraît être l'interprétation gœthéenne). Faiblesse de volonté. — Nature émotive, ma-

(1) *Mercure* du 15 juillet et du 1er août.

(2) Dans les *Publications of the modern langage association* (Baltimore, 1898).

ladive, troublée — soit innée, soit due à ses expériences du mensonge et de l'hypocrisie de la vie. — Doutes sur la réalité du spectre et la vérité de ses révélations. — Prédominance de son amour pour Ophélie. — Conscience plus ou moins claire, ou obscure, de son état de démence. — Intérêt à jouer la folie. — Désir d'être un réformateur, un redresseur de son temps. — Infirmité physique : il est gras, d'où l'on peut conclure qu'il avait le cœur graisseux. — Pusillanimité.

Tolman conclut que le problème est insoluble, ou, du moins, n'est pas définitivement soluble. Disons que le caractère est si complexe et si riche que chaque homme de cœur le peut comprendre et exprimer selon lui-même, et le donner ainsi légitimement pour authentique ; mais il brise celui qui a l'audace de le vouloir incarner en présomptueux. M. Moïssi nous a tenus constamment attentifs, et convenants du particulier et du plausible de sa conception. Il s'y est manifesté avec un bel éclat simple et sombre. Il a bien serré son jeu. La voix était toujours très nette, malgré qu'elle ait parcouru tout le registre du chuchottement jusqu'au hurlement souffrant de la bête blessée, comme lorsqu'il se déchire d'Ophélie, ou de fauve bondissant, puis accroupi sur sa proie et l'étouffant, comme il est moralement sur le roi, lorsque celui-ci, tombant dans le traquenard d'Hamlet, râle, convaincu du meurtre. Çette scène est farouche, composée magnifiquement. Elle est sévère à l'extrême dans ses déclanchements de mots et d'attitudes. C'est un décret qui s'exécute, un glacier tenace qui fond et casse sous l'ordonnance de cet Hamlet, démon effroyable de la connaissance, en démence clairvoyante et en crépitement de l'âme. La voix de M. Moïssi est d'ailleurs d'un timbre inoubliable. Elle est son grand moyen de séduction. Toujours il énonce précisément ; voire il détache et martèle. Envers Shakespeare, c'est la plus honnête ferveur. On ne perd pas une syllabe. Le corps accompagne la voix avec simplicité et naturel dans la méditation rêveuse, le goût objectif extrême du héros, sa tension profonde, sa passion. M. Moïssi, dans son jeu, ne montre pas un Hamlet aliéné, si pourtant les nerfs parfois saccagent sa machine, et font la carcasse grincer.

En un écho profond et familier aux traits mortels de Shakespeare, M. Moïssi sonne un glas ardent avec l'airain dramatique qu'il ébranle dans sa poitrine et dans sa gorge.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Albert Spaier : *La pensée et la quantité*, Alcan. — Gustave du Pasquier : *Le calcul des probabilités*, Hermann. — L. Gay : *Les mathématiques du chimiste*, Hermann. — Mémento.

Les deux premiers ouvrages, dont il est question dans cette chronique, traitent, à un point de vue très général, de l'arithmétique et du calcul des probabilités.

Albert Spaier, qui professe à la Faculté des Lettres de Caen, s'occupe de l'origine et de la signification de la notion de *nombre*, c'est-à-dire du concept le plus fondamental de la science, dans l'« essai » qu'il a intitulé **La pensée et la quantité**. Il s'en occupe en philosophe très averti (1), à la suite de grands savants comme Couturat, Hœlder, Husserl, Meinong et Russel, et, bien souvent, il réussit à découvrir ce que leurs thèses ont de timoré et même de contradictoire.

> Comme dit Maximilien Winter, la science n'invente pas de toutes pièces les notions dont elle se sert, mais les puise dans la conscience vulgaire (p. 121),

et l'auteur aurait dû mentionner Auguste Comte : « La science est le prolongement du bon sens universel. »

> La mathématique « pure » est l'instrument de toutes les estimations, la science générale des évaluations et, en ce sens, une connaissance positive, fort substantielle (p. 81) ; c'est la branche la plus abstraite de la physique (p. 225). Nous n'avons pas l'audace de supposer un monde du nombre en soi, à côté de l'univers réel. Il nous semble beaucoup plus simple de dire que l'arithmétique constitue une connaissance des phénomènes, à la fois très limitée et très approfondie, dont tout le monde reconnaît la valeur en accordant que l'univers a « quelque chose de mathématique » dans sa structure, ce qui signifie, en

(1) Ce qui n'empêche pas qu'il y ait lieu de lui reprocher quelques hérésies de détail ; ainsi, d'après Couturat, l'auteur parle (p. 369) des « asymptotes de la parabole » et il enregistre (p. 355) une erreur d'E. Meyerson (le produit d'un poids par un temps ne signifie rien ; or, c'est une *impulsion*). Signalons des imprécisions continuelles (p. 201, 248-249, 251-253, 274, 333) en photométrie, une confusion entre longueur d'onde et intensité (p. 209), l'emploi du mot « calorique » pour *calorifique* (p. 236), du mot « formules » pour *expressions* (p. 133). Quand Spaier invoque à juste titre l'exemple de la *dureté* comme notion qui n'est généralement mesurable qu'avec peu de précision, il eût pu signaler les travaux d'Auerbach sur la « dureté absolue ». Enfin, je me permets de considérer l'emploi du mot « esthétique » dans le sens de *sensible* comme inadéquat : il conviendrait peut-être de forger un néologisme, tel que « esthésique » (cf. anesthésie, cénesthésie, etc.)

définitive, qu'on peut le mesurer (p. 76). Les exemples métriques sont plus clairs que la pensée ordinaire, dont les évaluations sont vagues et peu systématiques (p. 242). La quantité est le résultat de la mesure ou, tout simplement, la qualité mesurée (p. 33).

Dans cette analyse du concept *nombre* et de la technique *mesure*, Spaier montre le caractère primordial de la « congruence » ou indiscernabilité par superposition et le caractère dérivé de l'« égalité ».

Il insiste aussi sur les généralisations successives du « nombre entier » :

Chaque espèce numérique nouvelle procède d'abord d'une impossibilité opératoire ; il n'est pas possible de diviser tout nombre entier en autant de parties égales qu'un diviseur quelconque contient d'unités, et voilà la raison exclusivement arithmétique qui justifie la notion de nombre fractionnaire ; —l'impossibilité de soustraire d'un nombre donné un nombre plus grand que lui explique (en partie) la création des nombres qualifiés (nombre positifs et nombres négatifs) ;—l'impossibilité d'extraire la racine carrée des nombres qui ne sont pas des carrés parfaits rend compte du besoin de suppléer à l'absence de ces racines par des nombres irrationnels ; — enfin l'impossibilité de trouver les racines carrées des nombres négatifs conduisit à l'introduction des nombres imaginaires (p. 169).

L'évaluation précise des qualités, dans tous les domaines de la pensée, repose sur un certain nombre d'opérations rationnelles c'est-à-dire, suivant l'expression d'Edmond Goblot, sur des « expériences où on *manipule* des symboles » (1) :

1° Les *repères* ou termes à comparaison, aussi fixes et reproductibles que possible ;

2° Les *relations d'ordre* (situé avant, situé après), la *relation d'intervalle* (situé entre), les *relations quantifiantes* (égal à, inégal à, partie de, somme de) ;

3° Les notions de *rapport* et de *proportion* (p. 305-306).

En dépit des réticences de Fechner et des psychophysiciens, « rien ne se mesure si communément que la pensée sous toutes ses formes » (p. 282) :

La pratique séculaire des examens est la meilleure preuve de la possibilité des mesures psychiques, même les plus complexes ou les plus

(1) Page 72. Spaier aurait pu citer à ce sujet les phrases très justes qu'Eugenio Rignano a écrites dans sa *Psychologie du raisonnement*.

délicates, et du haut degré d' « objectivité » qu'elles peuvent atteindre (p. 255).

Et l'auteur invoque les « tests » — encore qu'un peu puérils — de Binet (p. 282), sans indiquer que la psychiatrie permet de poser les bases d'une véritable mesure des caractères (1).

La métaphysique... ne s'aperçoit pas assez qu'elle a oublié de se mettre au pas de la science (p. 327). La plupart des postulats métaphysiques de la mesure sont des propositions tendancieuses, beaucoup moins destinées à exprimer les propriétés fondamentales de chaque espèce mesurable, qu'à s'opposer à l'adoption de certaines mesures, afin de maintenir la distinction traditionnelle entre l'homogénéité, la divisibilité, la permanence, l'invariance et l'objectivité de la quantité, et l'hétérogénéité radicale, l'indivisibilité, le changement incessant et le manque d'objectivité de la qualité (p. 345).

Cette charge à fond contre le bergsonisme est à peine masquée par quelques clauses de style — les philosophes ne dédaignent pas la littérature de salon — appliquées à Henri Bergson lui-même :

Comme M. Bergson l'a si magistralement montré (p. 84) ;
M. Bergson l'a admirablement montré (p. 138) ;
Comme M. Bergson l'a si magistralement montré (p. 198) ;
Une analyse singulièrement pénétrante (p. 352).

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage d'Albert Spaier, en ruinant « le bel isolement de l'arithmétique », contribue à unifier la pensée humaine, quel qu'en soit l'objet. La science n'est autre que *l'intelligence en acte*, car nous ne disposons jamais que de deux critères : « l'accord avec l'expérience et l'intelligibilité » (p. 41), et l'accord ultérieur entre les esprits confère ensuite l'objectivité (p. 344) à nos concepts. Les thèses principales de *La pensée et la quantité* me semblent conformes à la saine conception d'une philosophie fondée sur la science.

§

Gustave du Pasquier, professeur à la Faculté des Sciences de Neuchâtel, en publiant **Le calcul des probabilités**, *son évolution mathématique et philosophique*, a voulu écrire « un ouvrage qui fût à la portée de tous ceux dont les connaissances

(1) F. Achille-Delmas et Marcel Boll, *La personnalité humaine* (Flammarion, 4e édition, 1925).

mathématiques 'ne dépassent pas l'algèbre élémentaire et ce qui fait partie de la culture générale commune aux hommes instruits » (p. 8). Il y a réussi, encore que la pensée philosophique y soit assez floue et oscille, sans savoir où se fixer, entre l'apriorisme et l'empirisme (1) :

> Des jugements aprioriques ont le caractère de la certitude (?) (p. 163) ;

et plus loin :

> Il n'est pas possible de ramener... l'acte intellectuel de l'induction à quelque chose d'indépendant de toute empirie (p. 164). Le calcul des probabilités s'est développé en connexion avec l'expérience (p. 196) ;

pour affirmer ensuite que le principe de ce calcul

> est un principe apriorique, au même titre que le principe de causalité (!) (p. 223).

Je ferai, de plus, quelques réserves sur le besoin de ressusciter des vocables périmés (stocastique) ou de forger des néologismes (diadose, syllepte, spaciom, diacritique, comportaire...), pour en arriver tout de suite aux éloges qui ne sont pas minces. Après un fort intéressant résumé historique, l'auteur expose avec beaucoup de clarté les éléments du calcul des probabilités et la loi des grands nombres : le schème de l'*urne* (contenant des boules blanches et des boules noires) y joue, à juste titre, un rôle analogue à celui du *point matériel* en mécanique ou du *dipôle* en magnétisme. D'ailleurs, les méthodes du calcul des probabilités

> ne diffèrent pas, par leur nature, des méthodes utilisées dans d'autres branches de mathématiques appliquées, en mécanique et en physicochimie (p. 208).

Du Pasquier attache peut-être une importance exagérée à sa tentative de ramener les fondements de ce calcul à la « théorie des ensembles » ; il se borne à exprimer d'une façon plus compacte ce fait fondamental que *la fréquence relative tend vers la probabilité mathématique, lorsque les épreuves sont indéfiniment répétées.* Tout comme le périmètre d'un polygone régulier, inscrit dans une circonférence de diamètre unité, tend vers π, lorsque le nombre des côtés augmente indéfiniment. Tout comme,

(1) Cette phrase (p. 153) : « La certitude subjective n'est pas mesurable, pas plus que les grandeurs psychiques intensives en général », a été — on vient de le voir — victorieusement combattue par André Spaier.

aussi, les gaz tendent vers l'état parfait, lorsque la raréfaction et la température croissent indéfiniment.

Suivant l'expression de Gauss, le calcul des probabilités nous renseigne dans les cas où « nous ne *savons* rien ou *ne voulons pas* tenir compte d'autre chose » (p. 205) ; c'est, à proprement parler, la « logique de l'incertain » (p. 23). La notion de probabilité est sans doute plus fondamentale que celle de loi ; aussi n'y a-t-il pas lieu de « concilier logiquement le déterminisme scientifique avec l'existence objective du hasard », comme l'auteur espère y parvenir. En tous cas :

Cette modification profonde dans la signification même des lois expérimentales ne manquera pas d'influer sur la pensée philosophique (p. 245). On peut même dire que, plus la science est complexe, plus l'application du calcul des probabilités y devient féconde (p. 247).

Du Pasquier s'occupe par suite des applications physiques, biologiques, psychologiques et sociologiques ou, du moins, de leurs principes. Je terminerai en citant quelques phrases sur des illusions très communes :

Le hasard a des caprices ; jamais on ne lui vit des habitudes (p. 72). Il y a *hasard subjectif*, lorsqu'une petite cause produit de grands effets ; la cause insignifiante n'est pas perçue, mais l'effet nous frappe et nous paraît fortuit (p. 177). Il est impossible de trouver des « systèmes de jeu » (1), permettant au joueur, par de savantes combinaisons de mises, d'améliorer ses chances de gain (p. 268). « En supposant qu'à une rencontre inouïe succédera, pour la réparer, un nouvel écart de la règle, on n'efface pas l'invraisemblance, on la redouble (Joseph Bertrand) » (p. 221). Personne (2) ne pensera sérieusement que ses chances de gain seront modifiées s'il tient compte des parties jouées la veille, ou depuis le début de l'année, ou depuis que la roulette existe (p. 283). « J'ai vu des hommes, désirant ardemment d'avoir un fils, apprendre avec peine la naissance de garçons dans le mois où ils allaient devenir pères (Laplace)... » Comment admettre cette mystérieuse influence, que la naissance de quelque petit Chinois à Pékin puisse changer le sexe d'un fœtus à Paris (p. 221) ?

§

L. Gay, professeur à la Faculté des Sciences de Caen, a ré-

(1) Des martingales.

(2) Nous en avons vu récemment un exemple avec le « martingalier » Marigny de Grilleau (*Mercure de France*, 15 août 1916, p. 166-168), que de soi-disants *vulgarisateurs* ont jugé bon d'approuver partiellement.

digé un ouvrage pratique, **Les mathématiques du chimiste**, lesquelles deviennent de plus en plus « les mathématiques du biologiste » : ce sont, en quelque sorte, des « mathématiques expérimentales » (p. VI), qui passent en revue les logarithmes, les fonctions d'une et de plusieurs variables, les différentielles et dérivées, les intégrations les plus simples. A part quelques imperfections (1) qu'une prochaine édition rectifiera sans peine, je souhaite qu'il soit fait une place aux erreurs d'expérience, que les chimistes analystes ont intérêt à connaître, ainsi qu'à la conduite des calculs numériques et graphiques.

MÉMENTO. — *La Science et la Vie* (octobre 1927). Articles de : Georges Urbain sur *la phosphorescence cathodique* ; de Louis Hackspill sur *la guerre des gaz* ; d'Henri Tscherning sur les *ultra-sons*. Je profite moi-même du centenaire de Volta, pour expliquer le principe des piles électriques.

Larousse mensuel (octobre 1927). Exposés de vulgarisation sur l'électron, sur le proton et sur le moyen de voir les atomes.

La Science et la Vie (novembre 1927). En tête de cette livraison consacrée à la T. S. F., je résume aussi simplement que possible, avec la collaboration d'un de mes élèves, en quoi consiste *la radiophonie*.

Autres articles de : Louis Houllevigue sur *la pupinisation* ; Camille Gutton sur *la transmission radiophonique de la musique*.

MARCEL BOLL.

SCIENCES MÉDICALES

Professeur E. Forgue : *Au seuil de la chirurgie*, G. Doin. — Dr Edouard Rist : *La tuberculose*, Armand Colin. — Dr Paul Chavigny : *L'Esprit de contradiction*, Marcel Rivière. — Dr E. Minkowski : *La Schizophrénie*, Payot. — Jean Lorrain et l'éther. — La paralysie générale de Guy de Maupassant.

Le livre du Pr E. Forgue, **Au seuil de la chirurgie**, est destiné à rester, à côté de quelques livres remarquables, consacrés à l'art opératoire, parmi lesquels *L'Ame du chirurgien*, de J.-L. Faure, et les *Essais sur la chirurgie moderne*, de Jean Fiolle. L'esprit du Maître de Montpellier est élevé et la langue dont il se sert est aussi précise que son bistouri. Ce volume, très joliment présenté par l'éditeur G. Doin, se compose de sept leçons ou conférences qui portent les titres suivants : « Conseils à

(1) Erreurs (p. 39, 59, 132), précision hors de propos (p. 34), mauvaises notations (p. 5, 10, 11, 37, 43 — gramme s'écrit g —, 64), expressions incorrectes (p. 34, 45, 80, 199).

un étudiant qui se destine à la chirurgie. » — « Empiriques et chirurgiens. » — « Médecine et Chirurgie, chirurgiens et médecins. » — « Le respect de la vie. » — « Le rôle du moral en chirurgie. » — « La responsabilité du chirurgien. » — « L'euthanasie. » — Hauteur de vues, clarté, méthode, intérêt constant, anecdotes impressionnantes, toujours parfaitement liées au sujet comme la sculpture d'un Bourdelle à l'architecture de l'ensemble. Un tel livre ne se résume pas dans une rubrique soumise aux nécessités de la mise en page. J'y cueille, pour ceux qui ne le liront pas, quelques pensées et exemples.

D'abord, le « caractère » du chirurgien, force essentielle faite de sa fermeté morale, de l'expérience, de la prévoyance et du savoir, dont Dupuytren, pratiquant la ligature de la fémorale sur les marches de l'Hôtel-Dieu, Blandin liant l'humérale dans la cour de Beaujon, Gensoul réséquant pour la première fois un maxillaire supérieur, nous donnèrent des exemples. Ensuite, la « dureté » apparente liée aux nécessités de la profession, fonction du sang-froid nécessaire et d'une passion scientifique mise au service de l'humanité. Le reproche de cruauté est écarté par l'anesthésie et par la pensée du progrès humain qui est l'objectif et le résultat : « Jamais, déclarait Pasteur, je n'aurai le courage de tuer un moineau à la chasse ; mais quand il s'agit d'expériences, je ne suis arrêté par aucun scrupule ; la science a le droit d'invoquer la souveraineté du but. »

La lecture du livre du Pr Forgue est une leçon de modestie. On se figure trop que la chirurgie date de notre époque et qu'elle n'avait que des insuccès avant l'anesthésie. Que d'étonnement en lisant *Au seuil de la chirurgie* ! Nos chirurgiens actuels se rattachent aux empiriques et aux barbiers dont l'œuvre fut audacieuse, intelligente, persévérante et passionnée. Trois siècles avant notre ère, Hérophile et Erasistrate ouvraient par laparatomie les abcès du foie. C'est en copiant les artisans, en imitant leur outillage que les premiers opérateurs ont improvisé leur arsenal : le trépan, la scie, les pinces, ont été empruntés aux gens de métier. Les anciens pratiquaient l'antisepsie à leur manière avec du vin chaud, des essences aromatiques, de l'eau-de-vie, etc... Mondeville et Franco divisaient les chairs avec un couteau de fer ou d'or très chaud. Les ossements préhistoriques ont montré des fractures admirablement consolidées ; donc, qui ont

été bien soignées. Sur 22 fractures préhistoriques, colligées par Nicaise, Topinard et Le Baron, il n'y en a que 5 dont le cal soit défectueux. Chez différentes peuplades nègres, on a constaté un art rebouteux très avancé, des appareils inamovibles, des appareils à attelles accouplées et même à extension continue L'opération du trépan fut pratiquée par la première humanité. Les thébibs kabyles du massif de l'Aurès dans le Djebel-Cherchar sont même des « artistes de la trépanation du crâne ». Védrènes est forcé de reconnaître que leurs insuccès sont rares. « N'est-ce point une humiliante comparaison, écrit Forgue, avec la haute mortalité qu'accusaient les chirurgiens d'Europe avant l'antisepsie, puisque le travail de Bluhm indiquait une léthalité de près de 50 pour 100 pour les trépanations dans les fractures de la voûte? Et n'est-il pas frappant de voir un obscur thébib kabyle oser plus et réussir mieux qu'un chirurgien de profession, déclarant comme Stromeyer qu'il fallait avoir soi-même la tête fêlée pour proposer encore la trépanation. »

Au XVIIe siècle, Gui Patin, professeur de chirurgie et doyen de la Faculté, s'élevait avec esprit et sans intelligence contre ce qui n'était pas la science officielle. Au XXe siècle, nos maîtres savent reconnaître les plus obscurs mérites.

Le Dr Rist, grand phtisiologue, publie chez Armand Colin un précieux livre sur **La tuberculose**. Cette maladie tue environ 90.000 Français chaque année. Le nombre des vivants qu'elle rend malades n'est certainement pas, dans notre pays, inférieur à 500.000. Elle frappe avec brutalité les jeunes enfants dont elle vient à bout en quelques semaines. Chez l'adulte, elle se manifeste surtout sous la forme chronique et dure des mois et des années. Rist fait une étude extrêmement vivante de ce problème scientifique et social qui a donné naissance à un nombre prodigieux de travaux tantôt illustres, tantôt presque anonymes, qu'il résume avec beaucoup de talent dans la partie historique de son ouvrage. Nos idées ont évolué. Il faut qu'on sache que, si 97 pour cent des adultes ont été infectés et se sont défendus par des réactions humorales dont ils conservent le bénéfice vis-à-vis des atteintes futures, les nouveau-nés, *même fils de tuberculeux*, sont indemnes. On ne naît pas tuberculeux. On s'infecte. D'où la nécessité d'enlever l'enfant à la contagion et la beauté de « l'œuvre Grancher » et des infirmières visiteuses. L'essentiel

de la conception moderne de la tuberculose peut être résumé dans la page suivante (p. 166) du livre de Rist :

Nous pouvons aujourd'hui nous représenter l'étiologie de la tuberculose humaine de la façon suivante : la tuberculose est une maladie acquise après la naissance, par contagion, et seul le bacille découvert par Koch est capable de la produire. Elle n'est héréditaire à aucun titre. Le nouveau-né issu de parents tuberculeux ne contient aucun germe de la maladie et n'hérite d'aucune prédisposition particulière à être atteint par elle.

L'homme offre un certain degré de résistance naturelle au bacille tuberculeux, en ce sens qu'une faible quantité de bacilles, pénétrant pour la première fois dans son organisme, n'y produit qu'une lésion minime, dont l'évolution avorte et qui se cicatrise rapidement. Néanmoins, des bacilles vivants et virulents subsistent indéfiniment dans cette cicatrice.

Dans les conditions de la vie civilisée, tous les hommes sont exposés à des contaminations par de faibles quantités de bacilles, et pratiquement, il n'en est aucun qui arrive à l'âge adulte sans être porteur d'une lésion abortive, contenant des bacilles vivants et virulents. L'existence d'une telle lésion détermine chez lui un état d'allergie qui, d'une part, le sensibilise à l'égard du bacille et de la tuberculine, et qui d'autre part l'immunise contre de nouvelles infections. C'est à cet état d'allergie, conditionné par la présence du bacille et non par des immunités naturelles dues à la race, à l'hérédité, à la vigueur physique ou au genre de vie, que la plupart des hommes doivent de ne pas mourir tuberculeux.

Si les nègres, comme nos Sénégalais pendant la guerre, font, comme les enfants, des formes graves rapidement généralisées et mortelles de la tuberculose, ce n'est pas parce qu'ils sont prédisposés, c'est parce que leur organisme, vierge de toute attaque préalable, n'a pas eu le temps de s'immuniser par une première atteinte légère. La vieille division de la tuberculose en périodes n'a plus de place légitime ; de même, celle qui distingue entre la tuberculose fermée et la tuberculose ouverte. Le docteur Rist est un homme catégorique. Dans la citation que j'ai donnée de la page 166 de son livre, vous avez pu lire que le nouveau-né issu de parents tuberculeux, non seulement ne contient aucun germe, mais *qu'il n'hérite d'aucune prédisposition particulière à être atteint par elle.* Voire ! De même, il rejette en bloc tous les remèdes et ne croit qu'en la cure méthodique de repos et d'aération dont le type est la cure sanatoriale. Vanité des sérothérapies,

« sottise » même, vanité de toute thérapeutique médicamenteuse, vanité des régimes. Tout n'est que vanité. Voire encore ! En dehors de la cure de repos et d'aération, « on peut aussi lever certains obstacles mécaniques qui entravent la cicatrisation spontanée des lésions ; et c'est la collapsothérapie par le *pneumothorax* artificiel ou la *thoracoplastie* ». Ajoutons-y la *phrénicectomie* pour certaines tuberculoses localisées à la base d'un poumon; c'est-à-dire immobilisation de cette base par la paralysie de la moitié du muscle diaphragme sur lequel elle repose. Cette paralysie est obtenue par la section du nerf phrénique, nerf moteur du diaphragme. Le livre du docteur Ed. Rist sur *la tuberculose* est de toute première zone.

Le Dr Paul Chavigny nous apprend ce qu'est **l'esprit de contradiction**, quelles sont ses manifestations individuelles et collectives, comment on peut en deviner de façon précoce le développement et espérer en guérir les enfants. Les contredisants, nous dit-il, sont les individus les plus aisés à *manœuvrer* quand on en connaît bien la manière. Médecins, parents, éducateurs, chefs d'entreprises, d'administrations, de collectivités, peuvent grandement profiter des excellents conseils que leur donne le docteur Chavigny.

Les psychiatres aiment les vastes synthèses et quand ils se sont accrochés à un syndrome ils ne s'en séparent plus. Quand j'étais interne et chef de clinique des maladies mentales, on ne savait guère parler que des travaux de Krœpelin, le Maître de Munich, et on s'attrapait aux sociétés spéciales sur la « folie maniaque dépressive ». Aujourd'hui, on s'accroche aux rêves et, après Freud, on tourne en rond autour de Bleuler, le Maître de Zurich. Freud publie *Le Rêve et son Interprétation*; Léon Daudet donne *Le Rêve éveillé*, et A. Borel et G. Robin, *Les Rêveurs éveillés*. On appelle « schizoïde » le rêveur et « syntone » l'homme d'action. Quand le rêveur est devenu malade au point de devoir être interné, ce n'est plus un « schizoïde », c'est un « schizophrène ». Vous verrez tout cela dans l'excellent livre consacré à la **Schizophrénie** par Minkowski. C'est très savant, et il y a beaucoup de mots grecs avec un peu de Bergson autour.

Georges Normandy avait donné avant-guerre un **Jean Lorrain**. Celui qui fait partie de la collection Louis-Michaud, et qui vient de paraître, est excellent. Ce qui m'intéresse médicalement,

c'est l'éthéromanie de ce « fanfaron du vice », taillé pour vivre centenaire et qui mourut à 51 ans, de son vice. Il est probable que cet émotif qui, sous son snobisme et la truculence de sa langue et de ses actions, fut au fond un candide (il disait : « On a toujours l'orgueil des vices qu'on vous prête, si l'on est généralement moins fier de ceux que l'on a »), s'adonna à l'éther parce qu'il souffrait d'une entérocolite et qu'il avait facilement des suffocations. Ce médicament est en effet un analgésique du tube digestif et un antispasmodique dans les affections pulmonaires et dans l'angine de poitrine. Jean Lorrain en but, la plupart du temps sur des morceaux de sucre, en respira, et probablement l'utilisa aussi en injections hypodermiques, puisqu'il eut des abcès douloureux qu'il fallut inciser. L'absorption immodérée est très dangereuse pour le tube digestif ; immédiatement volatilisé par la chaleur du corps, l'éther distend les muqueuses à l'extrême et, à côté des troubles mécaniques, produit une irritation considérable. On sait le retentissement de l'irritation intestinale sur le caractère et l'émotivité. Son rôle fut ici très grand et fit de Jean Lorrain cet écorché vivant qui signa ses derniers articles : « Le cadavre. » Il eut des hallucinations, des illusions de la vue, de l'ouïe, de la sensibilité, vécut des heures affolantes au milieu d'un décor singulier hanté de pas, en proie à une hyperesthésie de tous les sens, dont l'action donna son acuité à son style. Pozzi dut l'opérer de neuf ulcérations intestinales et cet héritier satanique des Goncourt devint rapidement un impuissant, incapable de sacrifier au culte de Sainte-Muqueuse. Son style n'en piaffa que davantage, et sa blague se fit d'autant plus féroce que son désespoir intime augmentait. Il mourut, d'après Georges Normandy, pour s'être perforé un intestin enflammé, opéré, cicatrisé, aminci par endroit, à la suite d'un lavement qu'il s'administra en vitesse et sans précaution. Ayez pitié des sataniques !

Pierre Borel, qui a longuement causé avec M. Léon Fontaine (le « Petit-Bleu » de Mouche), le « frère en canotage » de Guy de Maupassant, et M. Muterse, propriétaire de la villa « Le Bosquet » entre Juan-les-Pins et le cap d'Antibes où vécut le romancier, décrit, dans **Le destin tragique de Guy de Maupassant**, les angoisses et le développement physique de l'implacable mal qui terrassa celui qu'on appelait un « taureau triste ». Il ne semble pas douteux que Maupassant soit mort des

suites d'une paralysie générale à forme processive, dont un excellent aliéniste, le docteur Lagriffe, a parfaitement étudié les symptômes dans les *Annales Médico-Psychologiques*, avant guerre. Ce fut l'aboutissant d'une infection du sang contractée par cet imprudent coureur, une infection qui eut chez lui cette forme dite « neurotrope » qui attaque insidieusement le système nerveux sans donner les lésions cutanées et muqueuses (forme dermotrope) qui attirent l'attention et font instituer le traitement sauveur. Les « migraines » ? dont souffrit si précocement ce magnifique athlète, migraines dont il cherchait le secret dans d'invraisemblables livres de médecine et dans les officines des pharmaciens, la cause en serait facilement révélée à notre époque par la réaction de Wassermann. De ce lent travail qui corrodait inlassablement le système nerveux, l'angoisse, les hallucinations, les illusions, la folie terminale, furent les filles sinistres.

Le livre de Pierre Borel est une précieuse contribution à l'histoire de la littérature et de la pathologie de l'inspiration.

J'ai réuni Jean Lorrain et Guy de Maupassant, parce que le destin de ces deux hommes magnifiques, bâtis comme des demi-dieux, tués à 51 ans et à 53, l'un par un poison, l'autre par une lente infection, est douloureusement semblable.

Dr PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Georges Valois : *Le Fascisme*, Nouvelle Librairie nationale. — Le même : *Notre République. Introduction générale. L'Etat syndical et la représentation corporative*, même Librairie. — Maurice Virlogeux : *Quelques aspects de l'évolution des prix au dernier siècle et de notre temps ; théories et réalités*, Marcel Giard.

M. Georges Valois étant le chef du parti fasciste français, on lira avec intérêt le livre qu'il a écrit sous ce titre : **Le Fascisme**.

Le fascisme, comme son nom l'indique, est un produit d'Italie. Dans ce pays si violemment secoué par la guerre, les révolutionnaires communistes, profitant du désarroi général et de la veulerie parlementaire, s'étaient emparés des usines et de beaucoup de municipalités et allaient s'emparer du pays tout entier quand les honnêtes gens de toute la péninsule, dans un sursaut d'énergie, se reprirent, bousculèrent politiciens, ministres et roi

lui même et instaurèrent au profit de leur *duce* Mussolini un régime dictatorial qui fut vraiment de salut public, car, sans cette nouvelle « opération un peu rude de police », la pauvre Italie serait tombée dans l'abîme fangeux et sanglant où croupit toujours la misérable Russie. Mais toutes les dictatures font payer cher les services qu'elles rendent, et on se rend compte de plus en plus qu'après avoir rendu à son pays l'immense bienfait de la sauver de la barbarie bolcheviste, Mussolini aurait été bien inspiré en rétablissant chez lui, avec toutes les précautions qu'il aurait fallu, le jeu des institutions libérales. En effet, d'une part l'Italie est en ce moment aux mains d'une faction (*fascisme* vient de *faisceau*, mais va à *faction*) intolérante et tyrannique, dont les procédés sont indignes d'un Etat civilisé moderne, et d'autre part elle est devenue, de par la surexcitation des passions chauvines, un véritable danger pour la paix européenne. Ceci prouve à l'évidence les inconvénients d'un pouvoir personnel et sans contrepoids, même s'appuyant sur les honnêtes gens et les bons citoyens. L'Italie sans doute est bien gouvernée, bien administrée, et admirablement redressée, mais elle est devenue aussi orgueilleuse et hargneuse que l'Allemagne de Guillaume II, et sa prospérité économique elle-même est si artificielle qu'on peut craindre que, pour la maintenir, elle ne se résolve, comme la même Allemagne, à une conflagration générale qui, dans la situation actuelle, serait désastreuse, pour elle plus encore que pour les autres.

Assurément, la façon dont la France s'est redressée et se redresse encore est mille fois préférable. La fondation d'un parti fasciste chez nous pouvait se comprendre à la rigueur en 1924-1926, moment où la France, de par sa veulerie parlementaire à elle, glissait vers la barbarie socialiste, mais heureusement nos cartellistes, au moins quelques-uns, se sont repris eux-mêmes, et il n'a pas été besoin de faire appel à de dangereuses chemises noires ; tout fait supposer qu'en dépit de la syphilis politicienne, le pays continuera son œuvre de redressement et se sauvera tout seul des communistes et de leurs alliés. Le devoir des bons citoyens est, dans tous les cas, de collaborer à ce redressement régulier, sans recourir à d'inutiles coups de force fascistes, royalistes ou impérialistes.

M. Georges Valois définit le fascisme qu'il dirige : « nationa-

lisme, plus socialisme », et cette définition n'est nullement enthousiasmante, car si le nationalisme est excellent (encore que l'internationalisme soit de son côté très louable dans la note pacifique et humanitaire), le socialisme est carrément exécrable (encore que la philanthropie sociale soit très bonne). Le *duce* Mussolini, pour se faire pardonner peut-être la façon dont il a étranglé le communisme, fait parfois, en effet, du socialisme ; la question est de savoir s'il a raison et si le dragon qu'il nourrit ne finira pas par le dévorer lui et les siens, et son pays par-dessus le marché.

Très louablement d'ailleurs, l'auteur fait effort pour préciser ses idées, et à la différence de ses anciens alliés royalistes qui n'ont jamais énoncé leur programme, il a donné dans un autre livre, **L'Etat syndical et la Représentation corporative**, une esquisse de ce que sera la constitution française quand le fascisme l'aura modifiée. De ce livre a paru seulement l'*Introduction générale,* sous le titre **Notre République**, mais ces pages sont suffisantes pour se faire une idée de ce que souhaite M. Georges Valois.

Il est certain que le régime parlementaire a déçu beaucoup de gens : l'égoïsme abject des politiciens l'a souillé, faussé et empoisonné. Mais pourquoi ne pas le nettoyer de cette vermine, au lieu de le supprimer brutalement et dangereusement ? Aucun pays civilisé ne peut se passer d'opinion publique, de consultation totale ou partielle et de représentation nationale. Le problème consiste donc à dépoliticianiser et à contre-balancer le Parlement, ce qui n'est pas au-dessus des forces humaines. J'ai proposé pour ma part une série de remèdes dans mes livres, comme *La Nouvelle Cité de France*, et mes articles, comme *Vraie et fausse Représentation nationale*. M. Valois, à son tour, apporte ses solutions, et il est assez curieux qu'elles se rapprochent parfois des miennes. Il propose, si j'ai bien compris, de remplacer nos deux chambres par deux assemblées nouvelles : l'assemblée des familles et l'assemblée des producteurs. Ce sont deux institutions que j'ai proposées également, mais en gardant le Parlement et en lui conservant la souveraineté suprême. Quelque estimables que soient les producteurs et les pères de famille, ils ne constituent pas à eux seuls la nation. Celle-ci doit s'exprimer par des plébiscites échelonnés (j'en propose trois) et par un Parlement issu du suffrage universel. Mais autour de ce Parlement, lui-même

amélioré au dedans (les députés en principe non rééligibles, pour éviter le scandale auquel nous assistons des surenchères électorales), on peut concevoir plusieurs Chambres consultatives (j'en propose une dizaine) destinées à l'éclairer et à l'équilibrer, et parmi elles pourraient prendre place celles qu'imagine M. Valois. Je les concevrais d'ailleurs autrement que lui. Avoir des conseils municipaux, régionaux et nationaux composés exclusivement de chefs de famille est inadmissible ; notre président de la république serait chassé de tous, parce que célibataire ! L'assemblée des pères de famille doit être simplement une Chambre consultative et point nécessairement élue ; elle doit, de plus, être représentative, non pas des simples pères d'un enfant, mais des pères de familles nombreuses et même très nombreuses. D'autre part, l'assemblée des producteurs, telle que la conçoit M. Valois, serait une pétaudière pire que notre Parlement ; ce pandemonium de corporations et de syndicats n'aurait ni autorité, ni sagesse, ni compétence générale, et créerait un politicianisme corporatif pire que le parlementaire. Je crois avoir beaucoup mieux résolu le problème avec mes Délégations économiques, triples chambres consultatives subordonnées au Parlement, et elles également aussi peu élues que possible.

En dépit de ces critiques, je ne peux que louer M. Georges Valois de s'être attaché à résoudre ce problème de l'organisation des pouvoirs publics qui pour nous est le problème vital. Ce qu'on a essayé jusqu'ici, Conseil national économique du Gouvernement, Etats Généraux du fascisme, n'est pas suffisant ni même satisfaisant. Il faut une reconstitution plus complète et plus complexe. Mais il faut aussi que celle-ci se fasse dans le plan pratique en partant des réalités, en respectant les principes de l'Etat moderne et en s'efforçant d'améliorer ce qui existe, le régime parlementaire, plutôt que de créer une nouveauté aléatoire, le régime fasciste. Si les bonnes volontés dans le genre de celle de M. Valois s'unissaient à celles des sociologues spécialistes du droit public, des résultats décisifs pourraient être obtenus.

§

C'est un sujet bien technique, mais bien important, surtout pour nous, qu'a traité M. Maurice Virlogeux dans son livre, **Quelques aspects de l'évolution des prix au siècle der-**

nier et en notre temps : théories et réalités. Le monde entier souffre de la cherté de vie : même dans les pays les plus prospères comme les Etats-Unis, les prix sont plus élevés de moitié au moins qu'avant guerre, et, chez nous, ce n'est pas de 50 o/o, mais de 500 o/o et davantage qu'ils ont augmenté.

L'explication qu'on donne communément de ce phénomène est de nature quantitative, comme disent les économistes ; si les prix ont quintuplé chez nous, c'est que notre papier monnaie est quintuple de sa couverture ; l'encaisse métallique de la Banque de France, joint à son portefeuille, représente une dizaine de milliards, et la circulation des billets de banque dépasse cinquante milliards ; notre franc-papier ne vaut donc que le cinquième du franc-or, et c'est ainsi que les monnaies d'or se cotent, le dollar à 25 fr., et la livre à 125 fr., soit exactement le quintuple de notre monnaie de papier.

Tout ceci est irréfutable, mais l'explication est certainement incomplète, puisque, même dans les pays à monnaie d'or, les prix ont aussi monté, quoique beaucoup moins ; c'est qu'alors interviennent d'autres facteurs, quantité de la production, variations du prix de revient et élévation des impôts ; chacun peut se rendre compte que, si un producteur élève généreusement le salaire de ses ouvriers, il sera obligé de majorer ses prix pour pouvoir joindre les deux bouts : de même si l'Etat charge son usine de forts impôts, car tout impôt retombe sur le consommateur ; de même si la production se raréfie, car la valeur est en partie fonction de la rareté du produit. Aux Etats-Unis, la production ne se raréfie pas, mais s'intensifie au contraire, ce qui devrait amener une baisse des prix ; mais d'une part les salaires ouvriers ont considérablement augmenté, et d'autre part il a fallu mettre des impôts très forts pour payer les dépenses de guerre ; on comprend donc que les prix se soient élevés, et l'augmentation de 50 o/o n'a rien d'anormal ; sans l'intensification de la production américaine, elle aurait été bien plus forte.

Pour nous aussi ces facteurs jouent, puisque nous avons à payer des impôts très lourds et des salaires accrus, et que d'autre part notre production se trouve gênée par les nouvelles conditions socialistes du travail (loi de 8 heures, gêne de l'épargne, chasse au capital, etc.). Mais la cause principale n'en est pas moins la circulation fiduciaire. Depuis l'armistice, ou plus exactement

depuis le rétablissement de la liberté des changes (car pendant toute la guerre et une partie de l'après-guerre, notre monnaie était maintenue à un taux de change supérieur à celui qu'elle aurait dû avoir, par la bonne volonté de l'Angleterre et des Etats-Unis), la valeur de notre franc-papier a toujours été fonction de notre circulation fiduciaire; sous la Chambre précédente, cette circulation variait entre 37 et 39 milliards, les prix étaient alors de 350 o/o de ceux d'avant-guerre ; avec la politique cartelliste de la Chambre actuelle, cette circulation a monté à 52 et 53 milliards. Les prix ont également monté à 500 o/o et plus ; aujourd'hui, en dépit de l'amélioration incontestable de notre Trésorerie, cette circulation n'a pas baissé (55 milliards au dernier bilan de la Banque de France), les prix ne baissent pas davantage. Tout cela est très compréhensible.

Ici, petite question incidente : Pourquoi depuis dix-huit mois que nous sommes enfin rentrés dans la bonne voie, n'a-t-on rien fait pour diminuer la circulation fiduciaire? J'avoue que j'aurais une reconnaissance infinie à celui qui me donnerait l'explication. La douzaine ou quinzaine de milliards que le contribuable a versée au Trésor a été uniquement affectée au remboursement des avances de la Banque à l'Etat ; n'aurait-il pas mieux valu la partager, moitié pour ce remboursement, moitié pour le retrait d'autant de billets de banque? Leur circulation serait tombée à 45 milliards et les prix de toutes marchandises auraient baissé d'autant Plus précisément, où ont passé les 4 milliards et demi de l'emprunt de juillet dernier ? Le communiqué officiel qui l'a expliqué est archi-obscur, et la semaine où il a paru, le bilan de la Banque a accusé une diminution des avances de 400 millions seulement et une augmentation des billets de 800 millions. Assurément la politique financière se fait moins encore que le diplomatique sur la place publique, mais un peu plus de clarté serait la très bienvenue.

J'ai tâché d'être aussi clair que possible. L'auteur dont je parle semble chercher à l'être aussi peu que possible. La complexité des questions sur lesquelles il insiste ne semble lui servir qu'à tout embrouiller. Il serait de ceux qui expliqueraient le mal de mer par toutes les causes imaginables, sauf par le roulis et le tangage. C'est qu'il a suivi un mauvais guide. Son maître, M. Bertrand Nogaro, professeur à la faculté de droit et d'autre part député, a

toujours nié l'importance du stock or dans la question mouvement des prix, et il semble bien qu'il est pour quelque chose dans la folie d'inflation du Cartel entre le 11 mai 1924 et le 26 juillet 1926. Son élève docile, M. Virlogeux, affirme que « l'inflation monétaire n'est pour la dépréciation des changes qu'un facteur secondaire au milieu de beaucoup d'autres » (p. 186), et que « le facteur monétaire n'a pas l'université qui serait nécessaire à un antécédent premier des phénomènes » (p. 199 ; peut-on écrire un pareil charabia !) C'est se tromper de la façon la plus complète. Ah ! quand donc réalisera-t-on la séparation de la science et de la politique politicienne?

HENRI MAZEL.

VOYAGES

E. Gomez Carrillo : *Fès*, E. Fasquelle. — René Boylesve : *La Touraine*, Emile-Paul.

M. E. Gomez Carrillo, publiciste espagnol, dont nous avons signalé autrefois d'intéressantes publications de guerre, — surtout après la bataille de la Marne, — publie encore un volume sur **Fès** ou Fez, la capitale du Maroc.

L'Espagne a été longtemps occupée par les Maures, et M. Gomez Carrillo trouve au Maroc comme un prolongement de sa patrie sur cette terre d'Afrique dont nous ne sommes séparés que par un détroit de la dimension d'un bras de mer. C'est le souvenir surtout de la domination mauresque en Espagne qui lui a fait intituler son livre : *Fès ou les nostalgies andalouses*. A Fez, en effet, on retrouve l'atmosphère d'une Espagne maure qui aurait survécu et qu'évoquent par exemple « des ritournelles de guitare laissant croire que ce sont réellement des rythmes grenadins ou cordouans qu'on écoute » et dont les *coplas* ne parlent que d'amour, de jalousie, de peines, de désir.

Il ne donne pas d'ailleurs un itinéraire de ses promenades, mais nous montre des coins de la ville comme la délicieuse place Nejjarine, « odorante de cèdres, murmurante d'eau, imprégnée de soleil » — et dans un coin une pittoresque auberge, dans le patio de laquelle muletiers et mulets dorment, fraternellement mêlés.— On nous parle aussi de quelques mosquées remarquables, comme celle de Moulay-Idriss, celle des Andalous, la grande et sainte Karouiine — mais à côté de laquelle il existe un vieux caravan-

sérail délabré, dont le décor reste debout, si coloré et si spécial qu'il semble lourd de tout le passé.

A Fez, comme dans d'autres villes d'Orient, les quartiers étaient séparés par des portes qu'on verrouillait le soir, mais qui demeurent ouvertes, maintenant qu'on est en quasi-sécurité. — Au temps d'Almanzor l'Almohade, ainsi que le cite M. Gomez Carrillo, on comptait à Fez 785 mosquées et chapelles ; 93 établissements de bains publics ; 472 moulins situés hors des murs ; 99.200 maisons, etc. On a compté jusqu'aux marchands de briquets. Il nous est parlé cependant des mystères et de l'intimité voluptueuse de la maison marocaine ; de la symphonie des jardins — dont l'art est encore mal connu parmi nous.

Il est question encore des universités koraniques, si nombreuses à Fez et dont plusieurs sont réputées. — A propos d'une promenade dans les souks, et devant l'attitude insolente des marchands, M. Gomez Carrillo ne peut s'empêcher de faire remarquer que, pour les Marocains, l'intrusion de l'Espagne, et surtout de la France, dans les affaires du pays ne doit être que temporaire et qu'on compte sur notre départ, comme on peut bien s'y attendre du reste. Dans les bazars cependant, on nous montre les ciseleurs de bronze et les cuirs : bronzes ciselés, tranformés en dentelles, cuirs enluminés, repoussés, fouillés comme des joyaux, qui sont non seulement vendus, mais fabriqués dans les échoppes, parfois sous d'immenses treilles, où des artisans travaillent des mois et des mois à confectionner, à fignoler une selle de cuir rouge à ornements d'or pour quelque caïd des environs. A côté sont des étalages de babouches occupant des rues entières ; des coussins qui servent de sièges dans toutes les maisons ; des sacs que tous les Maures portent au cou avec leurs ornements d'arabesques.

Mais surtout, ce dont il est question là, c'est du travail méticuleux de l'artisan, qui produit tant de choses exquises de l'industrie locale, alors qu'en Europe on ne sait plus que confectionner de dérisoire camelote.

Cependant, M. Gomez Carrillo nous parle de la question juive — qui a toujours son importance en Orient ; puis il est question des medersas célèbres, que visitaient autrefois pieusement les pèlerins ; et pour clore le volume, il est parlé des courtisanes, qui ont au Maroc, comme dans tout l'Orient, une sorte de rôle

sacré. Il y a à ce sujet des pages intéressantes, mais dont la lecture donne plutôt un certain malaise. — C'est en tout cas une des questions les plus curieuses soulevées par le volume, concernant le rôle de la femme dans le monde musulman et qui a tout l'intérêt des impressions directes. Elle nous emporte vers un monde aujourd'hui bien menacé, sinon quasi disparu.

§

Dans la collection qui a pour titre : « Portrait de la France », de l'éditeur Emile-Paul, un volume sur **La Touraine** avait été demandé à M. René Boylesve, mais il est mort avant d'avoir pu l'écrire.

On eut alors l'idée, étant donnée la nature de son œuvre, d'y puiser de quoi constituer l'ouvrage qu'il n'avait pu fournir. C'est celui dont nous avons à parler actuellement, mais qui ne peut représenter que fort imparfaitement ce que l'auteur aurait certainement écrit si la mort n'était intervenue.

Ce n'est qu'un fond de tableau et dont les premiers plans n'ont jamais été tracés. La Touraine, on l'a dit bien des fois, est le « jardin de France », un pays peu accidenté, aux lignes douces, aux eaux sinueuses et abondantes.

Tours, pays des rillettes et des pruneaux, est une grande ville dont le centre garde de beaux hôtels et des églises intéressantes. C'est une ville « inspirée par le génie de la Loire » et dans laquelle on aimerait à vivre. Un des attraits de la région, ce sont les habitations de troglodytes qu'on y rencontre, nombreuses et toujours aux cheminées fumantes. — Il est question des toits et poivrières du château de Langeais, vers la limite de l'Anjou, puis de Montsoreau, — qu'on restaurait outrageusement à notre passage, — et de Candes avec son église fortifiée. Puis c'est Chinon, avec la rue Saint Maurice débaptisée, « tortueuse et étroite, comme toutes ces rues d'autrefois, si intelligemment construite pour éviter, l'hiver, la bise et, l'été, l'excessive chaleur ». Un ensemble de pignons, de corps de log's si heureusement dressés. René Boylesve parle aussi du château évoquant le personnage de Jeanne d'Arc reçue par la cour de Charles VIII.— Puis c'est Azay-le-Rideau, Ussé, Villandry, qui sont encore des coins à visiter ; Chenonceaux, au milieu de ses eaux et de ses vignes ; Loches, avec sa collégiale, son donjon, tout un admi-

rable ensemble qui en fait un des joyaux de la France féodale, etc. Mais le livre de M. Boylesve nous suggère toutes ces choses beaucoup plus qu'il ne les raconte, — et il en est de même pour les autres chapitres insérés dans le volume. C'est ce qui nous fait surtout regretter qu'il n'ait pas eu le temps d'écrire le livre qui lui était demandé.

CHARLES MERKI.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Edouard Dujardin : *Le Dieu Jésus*, Paris, Messein, 1927. — Henri Barbusse : *Les Judas de Jésus*, Paris, Flammarion, 1927.

La Bible relate que Josué, fils de Nun, fit franchir le Jourdain aux Israélites et leur fit prendre possession de la Palestine.

Le centre des expéditions guerrières de Josué fut un *guilgal*. On appelait ainsi les cercles mégalithiques que nous appelons des *cromlechs* et qui étaient les hauts-lieux où se pratiquaient les anciens cultes cananéens.

On sait que le iahvisme, après avoir triomphé à Jérusalem et proscrit les anciens cultes cananéens, s'est partiellement assimilé leurs divinités en les réduisant au rôle de patriarches, c'est-à-dire de simples serviteurs d'Iahvé.

En serait-il de même pour Josué ?

Telle est la question que vient de poser M. Edouard Dujardin dans son livre **le Dieu Jésus**.

Josué signifie *salut*. Les anciens Cananéens auraient-il voué un culte à un certain Baal Ieshouah, à un Seigneur du salut, culte qui aurait comporté des sacrifices en un *guilgal* ?

L'histoire des religions nous a révélé le sens primitif du sacrifice. L'idée d'offrande est secondaire et tardive. Primitivement, le sacrifice est la mort d'un dieu, suivie de sa résurrection. Cette mise à mort a lieu généralement au printemps. Le dieu a pour substitut cette victime. D'après un ancien rite attesté par la Bible, la victime était, après l'immolation, suspendue à un poteau, *crucifiée*.

La Bible énumère sept victimes qui auraient été ainsi crucifiées : le roi d'Aï, les cinq rois de Makkéda, le roi de Jéricho. Sept crucifixions qui toutes ont été pratiquées par... le patriarche Josué.

C'est un fait reconnu de l'histoire des religions que les actes sacrifi-

ciels sont indistinctement reportés du sujet à l'objet dans les légendes qui en sont issues. J'entends, Adonis est un dieu sanglier et le mythe dit tour à tour qu'il tue le sanglier et qu'il est tué par le sanglier.

On peut donc à bon droit se demander si le patriarche Josué, qui crucifie à Aï, à Makkeda, à Jéricho et qui est le seul dans l'Ancien Testament à crucifier n'a pas été primitivement un dieu crucifié lui-même dans les antiques sanctuaires d'Aï, de Makkeda, de Jéricho.

Josué, divinité palestinienne, crucifiée en un *guilgal*. Jésus, autre divinité palestinienne, crucifiée sur une hauteur nommée Golgotha.

Personne n'a pu identifier cette colline de Golgotha. Ce nom ne serait-il pas une autre forme du mot *guilgal* ? Nos meilleurs hébraïsants n'ont rien à objecter contre cette étymologie. Jésus serait crucifié en un *guilgal*, comme Josué.

Ne serait-il pas une forme nouvelle de l'antique dieu Josué, du Seigneur du Salut ? Et le culte de Jésus un vieux culte cananéen qui, pratiqué clandestinement, aurait échappé aux persécutions de la théocratie de Jérusalem ?

Il faut savoir qu'entre Josué et Jésus la différence n'existe que dans les traductions latines et modernes. Il n'existe en grec qu'un seul nom, *Ièsous ;* il n'existe en hébreu qu'une seule série de nom dérivés chacun du précédent : Iehoshouah, Ieshouah, Ieshouh, puis Ieshou. L'orthodoxie chrétienne a habitué les enfants du catéchisme à réserver le nom de Jésus au fils de Dieu et à consacrer celui de Josué à tous les autres Iehoshouah, Ieshouah et Ieshouh... Habileté dont le résultat fut de détourner les esprits du rapport aveuglant qui apparaît entre l'homme-dieu Jésus-Josué des évangiles et le patriarche Jésus-Josué de l'Ancien Testament.

L'ouvrage de M. Dujardin trouve des assises larges et solides dans quelques-uns des résultats les plus généraux et les mieux acquis de la science des religions : priorité du rite sur le mythe, signification primitive du sacrifice, réduction des anciennes divinités au rôle de serviteurs (patriarches, anges, saints) du nouveau dieu triomphant, prolongation des cultes proscrits sous forme de mystères clandestins.

L'existence d'un Jésus préchrétien est aujourd'hui assez probable. Mais la question reste obscure.

A la thèse de M. Dujardin j'opposerai le témoignage d'un

texte, qui donne un raccourci de la carrière du Jésus préchrétien, avec son ministère, sa crucifixion, sa résurection et son ascension au ciel. Or, ce Jésus préchrétien n'est pas celui de M. Dujardin. C'est, il est vrai, aussi un Josué. Mais il ne s'agit pas de Josué, fils de Nun, le successeur de Moïse. Il s'agit du grand-prêtre Josué, sous qui, après l'exil, fut proclamée la loi du Sinaï et reconstruit le Temple de Jérusalem.

Le texte est l'oracle de l'Apocalypse (XI, 3-13) où il est question de deux *témoins*, appelés *les deux oliviers et les deux candélabres qui sont placés devant le Seigneur de la terre*. Pour quiconque a lu le prophète Zacharie, le sens de ce symbolisme ne fait aucun doute : il signifie que les deux témoins sont Josué et Zorobabel, le grand-prêtre qui réforma le culte israélite et le roi qui ordonna de reconstruire le Temple.

Ces deux témoins sont mis à mort et, dit le texte : *leurs cadavres... dans la rue de la grande ville.* Le verbe de cette phase a été supprimé, mais une glose ajoutée par un scribe chrétien permet de le rétablir : *où aussi leur Seigneur fut crucifié.* Cet *aussi* indique qu'il faut entendre : *leurs cadavres* (*furent crucifiés*) *dans la rue de la grande ville.*

Après trois jours et demi, la mort est suivie d'une résurrection, puis d'une ascension au ciel.

Ce texte nous présente un nouveau Josué, c'est-à-dire un homme dont le grand-prêtre réformateur Josué a été le prototype. Après avoir exercé son ministère, ce Josué (ou Jésus) est crucifié, ressuscite après trois jours et demi et monte au ciel. Comment ne pas voir que nous sommes en présence d'une première ébauche du récit des évangiles ?

Le supplice que subit le Josué-Jésus de M. Dujardin était primitivement une mise à mort rituelle ; plus tard, dans les évangiles, on aurait fait de ce sacrifice une condamnation judiciaire. Le Josué-Jésus de notre texte, au contraire, est mis à mort par les païens. Nous sommes donc loin d'une immolation rituelle.

Ce n'est pas un Jésus nouveau Josué, mais un Jésus Bélier, qui dans l'Apocalypse est immolé en sacrifice. Cette immolation n'est pas une crucifixion, mais un égorgement.

En revanche, je suis d'accord avec M. Dujardin sur un fait important qu'il a bien mis en lumière. C'est que le christianisme n'est pas issu du messianisme juif orthodoxe. Il s'est artificielle-

ment *judaïsé* au IIe siècle, afin d'obtenir les privilèges accordés par les Romains à la religion juive.

La partie la plus forte du livre de M. Dujardin est celle qu'il consacre à la divinité de Jésus. Les judéo-chrétiens, dont on nous a rebattu les oreilles, ne sont pas aux origines du christianisme. Ils sont, comme les Pères de l'Eglise l'ont dit, une secte tardive qui exagéra la judaïsation.

Si Jésus, homme d'entre les hommes, n'est pas attesté, ou, tout au moins, est mal attesté par les documents de l'histoire, Jésus dieu d'entre les dieux est, au contraire, attesté et démesurément attesté.

Et je demande respectueusement aux maîtres que j'honore, à M. Alfred Loisy, à M. Charles Guignebert, à M. Maurice Goguel, la permission de les prendre par la main et, la prochaine fois que le nom de Jésus sera prononcé entre nous, de les convier à entrer dans l'une quelconque desinnombrables églises où à l'heure actuelle l'encens fume devant son image ; d'ouvrir n'importe lequel des milliers de livres où sa divinité est proclamée ; de converser une minute avec n'importe lequel des croyants qui lui adressent la ferveur de leurs prières ; et, pour peu qu'ils consentent à remonter par l'imagination le cours des âges, de se ressouvenir depuis combien de siècles ces églises existent, ces dogmes ont été affirmés, ces prières montent dans l'azur du ciel.

Et tout aussi respectueusement je leur demanderai où sont les autels où l'encens fume et où les hymnes chantent en l'honneur de Luther, de Mahomet et, s'il est permis de joindre un instant le plaisant au sévères, de Charlemagne et de Napoléon.

La thèse evhémériste est vigoureusement réfutée.

Evhémère est ce philosophe grec qui enseignait que les dieux avaient été primitivement des hommes distingués par leurs hauts faits.

Appliqué aux origineschrétiennes, l'evhémérisme est l'opinion, actuellement très répandue, selon laquelle Jésus n'aurait pas été un dieu mort et ressuscité pour le salut de l'humanité, mais un homme, un personnage historique, le fondateur de la religion chrétienne. Le premier venu qui se croit très éclairé quand il proclame que Jésus n'a pas été un être divin, mais un homme parmi les autres, fait donc, sans s'en douter, de l'evhémérisme.

La conception évhémériste des origines chrétiennes a été élaborée en Allemagne par le protestantisme libéral, puis importée en France par Renan qui l'acclimata si bien chez nous qu'elle y

supplanta la thèse mythique précédemment défendue par Dupuis et Volney.

Aujourd'hui personne, sauf peut-être M. Eisler, ne songe plus à voir des hommes divinisés dans les divinités de l'antiquité païenne. Pourquoi ce traitement d'exception à l'égard du dieu du christianisme, qui est Jésus ?

M. Dujardin étudie, dans la théologie libérale allemande et dans la répercussion qu'elle a eue sur la pensée religieuse et laïque en France, l'origine et l'évolution de l'évhémérisme chrétien, jusqu'à ses manifestations les plus récentes, qui sont l'école allemande de théologie dite *Formgeschichtliche Schule* (M. Dujardin traduit *Ecole formative*), et les derniers ouvrages de M. Loisy. Avec une clarté saisissante, il montre l'impasse fatale où aboutissent tous les travaux entachés d'évhémérisme et il conclut :

Le Jésus des derniers critiques rationalistes ressemble à ces vestiges d'organes disparus, devenus oiseux, que les biologistes retrouvent parfois dans les corps organisés. On a aussi bien comparé le Jésus rationaliste au Dieu de Laplace, dont le rôle consiste à donner la chiquenaude initiale et qui rentre dans son repos. Le Jésus de Loisy et de l'Ecole formative ne donne même pas la chiquenaude.

Si la force des arguments et la logique de la démonstration suffisaient à faire triompher une cause, la question de l'historicité de Jésus serait définitivement tranchée dans le sens de « l'historicité spirituelle ».

§

« Ayez du ciel en vous mêmes. » Cet aphorisme figure parmi les paroles de Jésus que cite M. Henri Barbusse dans son livre **les Judas de Jésus** (p. 71). Il y voit une de ces phrases dont la sensationnelle beauté déborde manifestement les capacités littéraires des réducteurs évangéliques, phrases lapidaires et lumineuses, magnifiques cristallisations :

Ces phrases sont nées d'une bouche et d'un cœur libres, et non du calame d'un fonctionnaire de l'Eglise attaché à une tâche.

M. Barbusse en conclut que « quelqu'un a passé ». Pourtant il affirme hautement que le christianisme s'est constitué indépendamment de Jésus. Mais il pense qu'*après coup* le christianisme a été rattaché à quelques vagues souvenirs qui subsistaient d'un

prophète révolutionnaire qui avait été crucifié et dont certaines paroles conservées par la tradition sont d'une frappe si extraordinaire que leur authenticité est d'une évidence aveuglante.

« Ayez du ciel en vous-mêmes ». N'est-ce pas la quintessence de l'évangile ?

Cependant... je cherche à me rappeler à quelle occasion, dans les évangiles, Jésus aurait prononcé cette parole. Est-ce dans le Discours sur la Montagne, en Galilée, à Jérusalem ? Est-elle rapportée par Matthieu, Luc, Marc, Jean, les apocryphes ? Je ne me rappelle pas l'avoir lue.

Dans Marc IX,50, il y a un passage qui, lu en français et à haute voix, ressemble fort à la citation de M. Barbusse : « Ayez du *sel* en vous-mêmes ». C'est celui sans doute qu'il a voulu citer. Une faute d'audition de sa dactylographe a-t-elle transformé sel en ciel ?

J'imagine une jeune fille portant peut-être elle-même dans son cœur un pan de ciel bleu. Une légère défaillance de l'ouïe et tout ce que, dans sa foi ingénue, elle croit savoir du divin Jésus, elle le condense en un raccourci dont la maîtrise est fort au-dessus de ses moyens conscients, phrase dont « la sensationnelle beauté déborde manifestement les capacités littéraires » d'une modeste dactylographe : *Ayez du ciel en vous-mêmes !*

Dira-t-on que je m'attarde à une vulgaire coquille ? Je pense au contraire être au nœud même de la question.

« Ayez du sel en vous-mêmes. » Tel est le passage que M. Barbusse entendait probablement citer. Mais si l'on considère la filiation des manuscrits, on s'aperçoit que le *sel* est aussi inauthentique que le *ciel*.

Dans une étude parue dans la *Revue d'histoire des religions*, j'ai montré que la *Vetus latina* est le texte le plus ancien que nous puissions atteindre de l'évangile de Marc. Au lieu de *sel*, ce texte porte *paix* (*habetis in vobis pacem, pacati estote in invicem*). De ce mot de *pacem* une erreur de copiste a fait *panem* (pain). On s'est vite aperçu que ce pain ne donnait aucun sens. Mais comme le mot *sel* figurait à la phrase précédente, on a cru devoir remplacer *panem* par *salem* (accusatif de *sal* en latin vulgaire). Dans le manuscrit de Bobbio, le mot *salem* est inscrit en surcharge sur le mot *panem*. Une fois introduit dans

le texte, le [illegible]*el* a passé dans les versions grecques, dans la Vulgate et dans les versions modernes.

La paix était devenue du pain et le pain du sel avant que le sel ne devînt du ciel. C'est dans cette formule trois fois déformée que M. Barbusse reconnaît le sceau inimitable de Jésus.

Autre exemple. A la page suivante (p. 72), M. Barbusse cite : « Le royaume de Dieu est en nous ». (Le texte exact est : « Le royaume de Dieu est en vous »).

Dans ma dernière chronique, j'ai évoqué le rôle de premier plan que ce texte a joué dans l'évolution des idées religieuses de notre temps. Il fut un des piliers qui supportaient la théorie de Harnack sur l'essence du christianisme. D'autre part, les catholiques traduisaient : « au milieu de vous », et interprétaient : dans votre communauté. Pour eux, le royaume de Dieu, c'était l'Eglise.

M. Barbusse s'en tient à l'interprétation de Luther et de Harnack. Le royaume de Dieu est une réalité spirituelle qui se manifeste dans vos cœurs. Mais cette interprétation n'a pas résisté à la controverse qu'elle avait suscitée. Correctement traduit, le passage signifie simplement que le royaume de Dieu, c'est-à-dire la fin du monde, sera subitement au milieu de vous, sans être préalablement annoncé par des signes que l'on pourrait observer.

Le ciel en nous-mêmes et le royaume de Dieu en nous, voilà deux exemples qui attestent combien il est nécessaire d'être circonspect quand on veut scientifiquement établir l'historicité de Jésus sur des citations des évangiles. Ce sont justement les textes les plus corrompus qui dégagent pour nous la plus forte impression d'authenticité, et cela est naturel, parce que les maquillages qu'ils ont subis sont plus près de nous que leur sens primitif.

De ces petits exemples on peut passer à d'autres qui portent sur des notions fondamentales, telles que celle de *justice*. M. Barbusse introduit dans ce terme nos idées modernes, alors que, historiquement, dans les évangiles la *justice* a un sens tout différent, très voisin de notre *piété*, et même de notre *dévotion*. (La *justice* a trois parties : le jeûne, l'aumône et la prière.) Si l'on tient compte du sens original, que reste-t-il de la thèse de M. Barbusse sur Jésus-justice considéré comme authentique, tandis que Jésus-amour serait apocryphe ?

Il faut pourtant saluer le grand effort qu'a fait ce remarquable

écrivain et penseur pour aborder le problème ardu des origines chrétiennes. S'il lui arrive de trébucher sur les textes, il ne faut pas s'en étonner. L'exégèse biblique indépendante est une science bien jeune encore, mais déjà d'une complexité dont le profane ne se doute guère. M. Barbusse en a parfaitement compris l'importance. Avec la haute probité intellectuelle qui le caractérise, il réussira à surmonter les difficultés et à donner une base exégétique solide à ses recherches sur les origines de la pensée religieuse et morale des sociétés d'Occident.

Son livre abonde en pages d'une grande beauté, animées d'une passion de justice et de vérité qui fait le plus heureux contraste avec les dernières publications de l'exégèse théologique. Celle ci, pour se maintenir en équilibre entre les erreurs traditionnelles et les résultats indéniables de la science, se livre à des tours de force désespérés qui finissent à l'acculer à une perversion foncière de la notion de vrai.

Le réquisitoire enflammé de M. Barbusse contre tout ce qui est pourri dans notre société comme dans notre pensée prouve que l'étude critique des origines chrétiennes est une des premières tâches qui s'imposent aux générations d'après-guerre, décidées, après la faillite catastrophique des valeurs traditionnelles, à se frayer la voie vers un renouveau.

P.-L. COUCHOUD.

LES REVUES

Les Amitiés : Hommage à Emile Clermont ; souvenirs de Mme Louise Clermont, de MM. Etienne Rey, René Gillouin, Guy Chastel et Jean Giraudoux. — *Les Cahiers du Sud* : Un poème de M. Georges Bourguet. — *Les Cahiers Léon Bloy* : 10e anniversaire de la mort de l'écrivain. — Naissance : *Sagesse*. — Mémento.

La fidélité aux morts de la guerre, pour leur injuste mort et pour préparer un avenir de paix à tous les peuples, doit être le sentiment dominateur de nos écrits et de nos actes. Il inspira aux **Amitiés** (septembre) d'honorer par un numéro spécial la mémoire d'Emile Clermont. C'est un remarquable composé d'études et de souvenirs sur lui. Ceux de Mme Louise Clermont évoquent l'atmosphère où crût l'écrivain, celle d'une famille de bonne bourgeoisie provinciale à la fin du dernier siècle :

Une éducation un peu grave, sinon austère, avait contribué d'ailleurs

à enlever aux rapports des enfants entre eux toute apparence de familiarité : ils étaient habitués à se traiter avec une grande politesse qui prenait un caractère spécial, presque chevaleresque, dans l'attitude des frères vis-à-vis de leurs sœurs. La même tenue était exigée dans les conversations ; aucun mot d'argot, aucune plaisanterie vulgaire n'était tolérée à table. Emile, à mesure qu'il grandit, devint à son tour un censeur sévère de tout ce qui se disait devant lui : chaque faute de français était impitoyablement relevée ; une naïveté, ou, au contraire, une parole recherchée ou frisant le pédantisme provoquait une petite remarque nette et sèche qui portait toujours juste. Bien entendu, lui non plus ne souffrait pas l'argot, et ses sœurs ne se seraient pas risquées deux fois à répéter en sa présence les plus anodins des termes de ce genre, employés couramment par leurs amies. Bien souvent, ses critiques mordantes blessèrent profondément ceux ou celles qui en furent les victimes. Peut-être était-il poussé à les faire par un besoin impérieux d'ordre et de vérité.

La mort de l'ami inspire ces lignes à M. Etienne Rey :

Nous étions en guerre, alors on a dit : « C'est une belle fin ! » Sans doute, mais ce fut surtout une grande perte. Et quelle tristesse d'avoir permis la mort, même glorieuse, d'un être aussi admirablement doué ! Qu'au début, nous ayons voulu envoyer aux frontières tous les Français sans exception, c'est très bien. Mais si noble qu'apparaisse cette loi d'égalité, elle n'a été, au fond, ni très juste, ni très utile. Il est tout de même des vies qui valent plus que d'autres, des vies qu'il aurait fallu sauver à tout prix, et qui eussent été, après la paix, l'orgueil de la France. Emile Clermont, plus que tout autre, aurait dû être épargné, parce qu'il était un des espoirs de l'élite française, et qu'il serait devenu, non seulement un grand écrivain, mais aussi une très haute force morale.

La « matière riche, pleine et rare » d'un Emile Clermont, M. Etienne Rey la définit dans sa changeante complexité, et qui a ses origines dans l'enseignement d'un Bergson, la parole de Nietzsche, si souvent divinatoire, et Benjamin Constant, Senancour, Sainte-Beuve ; puis, « les premiers romans » de Barrès.

Mais tous ces noms servent plutôt à apparenter Clermont qu'à le définir. Son âme ne se forma point sur ces livres aimés. Il n'était pas de la race des disciples. Il sentait et pensait trop vivement par lui-même pour ne pas conserver, à travers des cultures différentes, une originalité profonde. Il n'avait pas appris pour « savoir ». Tout l'apport du dehors n'avait servi qu'à l'enrichissement de sa vie intérieure. L'intensité de cette vie était prodigieuse. Il semblait brûlé d'une fièvre

secrète ; dans tout l'univers, il ne voyait que des occasions de faire vibrer ses pensées, et son esprit était toujours tendu à l'extrême, soit qu'il se fixât sur des nuances de sentiments, soit qu'il se déployât à la mesure du monde. Une sensibilité aiguë, un tempérament impressionnable d'artiste, une vie très solitaire le mirent en réalité au-dessus des influences étrangères.

Son trait dominant, c'était une singulière aptitude à souffrir et à jouir de sa souffrance.

Plus loin, M. E. Rey d'écrire : « Il y eut beaucoup de Pascal en Clermont. »

M. René Gillouin, condisciple de Clermont à Henri IV, ensuite à Normale, atteste le prestige du lycéen et de l'étudiant sur ses camarades :

Clermont le devait tout ensemble à la précoce maturité de sa pensée, à une expérience déjà consommée de la vie du cœur, à la richesse et à la profondeur d'une sensibilité frémissante, dont son âme d'adolescent passionné portait douloureusement le joug, tandis que son imagination d'artiste s'efforçait de s'en affranchir.

Voici la conclusion de M. R. Gillouin :

L'idée de la mort ne le quittait guère, ni le double appétit de la pureté et de la grandeur. C'est ainsi que, tout en s'abandonnant avec ivresse aux voluptés de l'âme, il en jugeait sévèrement le perfide attrait, et que, perpétuellement en quête de l'amour, il discernait avec une lucidité impitoyable l'enchevêtrement de contradictions sans issue inhérentes à la passion qui se prend pour objet suprême et fin dernière de la vie. Acharné à creuser en profondeur dans les sables mouvants de son moi, il n'avait pas d'autre alternative que de trouver au fond le néant, ou Dieu. C'est Dieu qu'il devait rencontrer en fin de compte, au terme d'une ardue et héroïque recherche, interrompue à la fois et achevée, vérifiée, couronnée par le plus haut sacrifice, librement consenti.

M. Guy Chastel définit Emile Clermont soldat. Ce sont pages graves, d'une grande beauté. Celles du Clermont soldat, écrivant sur la guerre, sont timbrées « à ce ton jamais forcé du témoin qui dit vrai et fait penser à Joinville ». Retenons ce témoignage d'un combattant tué à l'ennemi :

C'est pourquoi, le 5 mars 1916, si proche de la mort, cette mort « familière ; sans importance » ; cette mort cependant « aux ailes déployées large comme le ciel », dans sa dernière lettre, il écrit : « On

ne voit pas la fin... j'ai horreur de ces tueries, la pensée de ne plus y assister me causerait une joie inexprimable. »

Ces lignes proviennent de la *dernière lettre* de Clermont, notons-le. C'est une déclaration presque testamentaire.

M. Jean Giraudoux achève « Marche vers Clermont » par cette pathétique rencontre avec l'ami :

Je savais qu'il allait me donner, dans son costume d'adjudant, l'impression reposante d'être un interprète, un interprète de la guerre, dont l'absence désormais nous empêchera de comprendre beaucoup de mots du terrible langage. Mais je me rappelle, dans cette marche vers lui, m'être justement demandé dans quel équilibre parfait il allait m'apparaître au dessus de ce tremblement de terre, dans quelle position pour toujours stable, accoudé à quel balcon, assis sur quel granit. J'arrivai à Muret. Le bourg était parcouru par des soldats qui se rendaient en file à la vaccination, tout joyeux, car si la vaccination immunise six mois contre la typhoïde, elle immunise une semaine, ce qui est plus important encore, toute la semaine de repos forcé, contre la mort. On m'indique sa chambre. Je poussai la porte. Sur son lit, en uniforme, la manche droite relevée, la chemise un peu rougie au haut du bras, il était étendu. Il avait choisi, pour me recevoir, la position de Socrate lui-même, avec un peu de sang, pour faire couleur locale.

§

Dans **Les Cahiers du Sud** (octobre) M. Georges Bourguet chante la « Méditerranée ». Son poème est d'un poète, sans aucun doute. On peut regretter un parti pris de nouveauté chez l'auteur, qui supprime tant que, parfois, il donne dans un style petit nègre assez déconcertant.

Les poissons des premiers fonds pleins de grâce
Les monstres au milieu de l'océan
Et dessus les oiseaux rythmant l'espace
J'enfonce mes membres dans l'élément

Sel, sel qui porte et qui sale matière
Où je me trempe où toutes mes bouches ont
Du goût sur leurs lèvres et tout entière
L'eau me prend Je tends mes muscles Un bond

Je compte sur mes bras seulement compte
Leur nage sûre. Et ma jeunesse rit
Rire clair don marin en forme d'onde
Après le corps la cervelle a compris

La rive fuit frontière délaissée
L'azur élève un temple illimité
Apprenez-moi l'oubli de la pensée
Sirènes la féerique humilité

Accordez la paix à l'homme qui irrite
Ces temples clos où l'homme tue les dieux.
Parlez-moi les secrets livres qu'on cite
De l'être sans forme sans voix sans yeux

Comme les battements d'un cœur les vagues
Viennent buter sur les côtes Roulez
Vagues Le feu du ciel brûle ma tête
Jour d'avenir sans loi ni lieu qui naît

§

Les initiales de M. Joseph Bollery signent ces lignes à propos du dixième anniversaire de la mort de Léon Bloy. Elles terminent le fascicule septembre-octobre des **Cahiers Léon Bloy** :

3 novembre 1917 — 3 novembre 1927

Le 3 novembre prochain sera le dixième anniversaire de la mort de Léon Bloy. La mémoire de l'auteur de *La Femme pauvre* exige autre chose que des discours officiels. A tous ceux qu'il a précipités dans la lumière, à tous ceux qui lui doivent la vie de leur âme, à tous les souffrants qu'il a consolés, à tous les affamés de splendeur qu'il a rassasiés, à tous ceux qu'il a comblés des trésors de sa vie douloureuse et des magnificences de son verbe, il demande, avec toute l'autorité des âmes qui voient Dieu face à Face, une union de prières ferventes pour que s'accroisse de plus en plus le nombre de ses débiteurs. Les richesses de ce Mendiant sont telles que les générations futures ne les épuiseront pas, et la générosité de cet ingrat est si brûlante que la mort ne l'a pas éteinte.

Ce n'est pas sur une plaque de marbre, apposée en un lieu déterminé du monde, que doit être gravé le nom de Léon Bloy pour le signaler à l'attention des hommes, c'est dans chacun de nos cœurs, à nous, ses admirateurs, qu'il doit luire et brûler. Ouvrons-le tout grand et donnons-le tout entier, notre cœur incendié par ce nom synonyme d'Amour, afin que d'autres, d'autres encore puissent y réchauffer leurs membres engourdis par les ténèbres glacées qui pèsent sur le monde contemporain.

§

Naissance :

Sagesse (adresse : 140, avenue d'Orléans) est le titre — verlainien ? — de « cahiers de littérature et d'art paraissant chaque saison ». Le premier est daté de cet automne. Son directeur, M. Fernand Marc, le consacre à la poésie. « Sa tendance évolue du nouveau classicisme défini par Jules Romains et Georges Chennevière au modernisme des « Lampes à Arc ».

La pièce initiale de *Sagesse* est une « Ode à Zola » de M. Georges Chennevière.

Un poème de M. Emile-Pierre Jalbert : « Sâoule la mer » (l'accent circonflexe est le fait de l'auteur), nous propose, entre autres, cette image : la mer...

Qui nous fait la moue la gueule entr'ouverte,
En sifflant un air de linge rincé.

Mémento. — *Europe* (15 octobre) : De M. Luc Durtain : « Moscou et sa foi ». — M. Ephime Zozoulia : « Une bagatelle ».

Revue des Deux Mondes (15 octobre) : M. Paul Bourget : « Trop de remède est un poison », proverbe en un acte. — « La belle jeunesse française », par le général Tanant. — « La France en Egypte », par M. René La Bruyère.

Le Rouge et le Noir (août-septembre) : « La genèse de la « Lumière natale », chapitre d'un livre à paraître de M. Léon Bocquet sur Léon Deubel. — « Corymbes », par M. Jean de Gourmont.

Revue de France (15 octobre) : M. Paul Painlevé : « L'œuvre scientifique de Marcelin Berthelot », avec deux études de MM. Recouly et Marcel Prévost sur le grand homme. — « Mélanie (de Stendhal) débute aux Français », par M. Paul Arbelet.

La Revue hebdomadaire (15 octobre) : « Sarah », par M. P. Mac Orlan. — « La jeunesse de Vincent de Paul », par M. Paul Renaudin.

La Nouvelle Revue (1er octobre) : « Le Sel fléau du monde », par M. le Dr J. Bouchon. — M. A. Zévaès : « Baudelaire, journaliste politique ».

Le Crapouillot (octobre) : « En avion », impressions d'une croisière accomplie par M. Claude Blanchard.

La Revue mondiale (1er et 15 octobre) : « Le noviciat littéraire de Marie Lenéru », par Mme J. C. Mendès qui publie là des lettres inédites de l'auteur des « Affranchis ». — « Plats nouveaux », par Paul Reboux.

Le Correspondant (10 octobre) : M. Maurice Talmeyr, souvenirs sur Hyacinthe Loyson. — « La conspiration néo-mathusienne », par M. H. Brenier. — « Le nouveau réalisme », par M. Paul Gaultier.

La Revue générale (15 octobre) : Mgr Schyrgens : « Bossuet ». — « Au delà du Marxisme », par M. L. de Lichtervelde.

Gwalarn. — Nous ne pouvons que signaler aux celtisans l'existence de cette revue, rédigée en celte et imprimée à Brest.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Exposition de monotypes de Richard Ranft, galerie Brame. — Exposition Rij-Rousseau, galerie Montparnasse. — Exposition Georges Carré, galerie Carmine. — Exposition Doysié, galerie Drouant. — Exposition d'aquarelles de M. Decker, galerie Drouant. — Exposition Devriès, galerie Carmine. — Exposition de dessins de M. Desmeures : galerie Carmine. — André Fontainas : *Constable* (Les Maîtres Modernes), Rieder. — Pierre Courthion : *Vie de Delacroix* : Gallimard.

Richard Ranft s'était laissé un peu oublier au cours de ces dernières années. Si les amateurs ont précieusement engrangé son illustration du *Crépuscule des Dieux* d'Élémir Bourges, ses planches originales fameuses, telles que l'*Ecuyère*, ou le *Carnaval* de Schumann, ainsi que ses transcriptions difficiles des tableaux de Turner aux plus délicats passages de nuance, des plus beaux Watteau aussi, les jeunes générations, dont l'information est rapide et strictement actualisée, le connaissent fort peu.

Les lecteurs du *Mercure* se souviennent d'un roman d'allure vive et personnelle, *l'Illustre famille* qui portait la signature de Richard Ranft. C'est que Richard Ranft est aussi un romancier de belle qualité. Son attention au spectacle du monde se manifeste de façons diverses. C'est surtout un peintre doué d'imagination et d'un don particulier à fixer la finesse et la beauté décorative de la campagne qu'il voit et des ballets de splendeurs qu'il imagine.

Sans doute, tant de toiles qui assemblent sur le devant de la scène et des pelouses de fête tant de belles allures chantantes et dansantes, reposent sur de précises études de détail, sur des dessins préparatoires d'après les danseuses et les cantatrices. Sans doute les moires, les micas, les reflets irisés, les pans de lune, les éclats de soleil qui miroitent sur les robes des figurantes de ces grands ballets, relèvent d'une patiente étude des reflets de la lumière électrique.

Ceci est la partie matérielle de l'enchantement. Mais l'imagination du conteur, le souvenir qu'il garde des beaux visages

entrevus à la clarté de la rampe, un don supérieur de l'arrangement des diaprures, constituent l'intérêt principal de ces beaux tableaux.

Ranft est aussi un poète pictural du paysage.

En attendant de nous montrer, dans une grande exposition particulière, le meilleur d'un travail silencieux de vingt années, Ranft expose à la galerie Brame une nombreuse série de monotypes, tous consacrés à la vie aimable du village, à ses arborescences, au sertissement des vieilles maisons par les grands arbustes, à la mélancolie des routes dans le soir qui tombe parmi le rideau des arbres qui se foncent.

Aussi il décrit la joliesse tranquille de la lumière sur des plages blondes, qu'égaie l'éclat vif d'une tente orangée ou rose.

Son art de graduer la lumière et d'en donner la vérité de vie est supérieur. C'est la lumière qui donne tant de diversité à ses thèmes naturistes et qui récompense son observateur fervent, en lui livrant le secret de ses variations et de ses jeux.

§

Galerie Montparnasse, quinze toiles de Mme **Rij-Rousseau** affirme un art robuste et consciencieux. Parallèlement à son œuvre de peintre, Mme Rij-Rousseau cherche une rénovation, une modernisation du décor du tapis, par l'inscription d'épisodes floraux, d'instants du paysage, de silhouettes animales dans un ensemble de formes géométriques, et ses efforts se manifestent heureux.

Peintre, elle donne ici l'allure de deux danseuses au geste identique, noté au moment de l'envol du mouvement; les figures ressortent d'un fond stylisé avec une grande justesse d'attitude.

Une danseuse de music-hall se détache à plein relief, d'un modelé vigoureux.

Des mails courent vers le champ de courses au travers des allées du bois, dans une atmosphère d'été clair. Sur le champ de courses, des silhouettes courent d'un rythme souple. L'harmonie colorée de ces champs de courses est fraîche et vivante. Voici un coin de Bruges, curieux, vu du bord d'un canal, sombre avec un horizon de bâtisses blanches, un peu rosées de soleil. Puis un tranquille port de Dieppe et de vieilles maisons provinciales, retracées dans un décor foncé, arbres et ciels, brun sourd et bleu

mat qui rabat toute l'attention sur les vieilles pierres et la solidité trapue de leurs masses.

La vénerie, qui souvent attire Mme Rij-Rousseau, trouve ici sa place, avec la représentation de deux biches forcées par les chiens. Le dessin y est ferme, mais la polychromie du tableau, pour être exacte, n'en affecte pas moins, par la division trop nette des tonalités, un aspect un peu paradoxal.

§

Georges Carré est un de ces peintres qui, selon la leçon de Pissarro, étudient lentement, minutieusement, avec recueillement, le visage d'un même paysage simple aux beautés certaines, mais non exceptionnelles, et luttent avec acharnement pour traduire toute l'intimité du terroir qu'ils ont choisi.

C'est d'un petit village, la Ferté-Loupière, dans la région d'Auxerre, village écarté que seule une diligence relie à la circulation, que, patiemment, Georges Carré étudie les effets de lumière, d'ombre, de matière claire, de crépuscule d'été.

A une précédente exposition, il avait animé sa monographie des aspects vivants du village. Il avait retracé les traits et les allures de quelques originaux du pays.

Cette fois, il en revient aux arbres et aux maisons et à la petite rivière qui sillonne la bourgade dont il fait le tour, avec son attirail de peintre. La meilleure toile est une délicate impression de jour tombant. Le village aux toits rouges irréguliers semble s'enfoncer dans une atmosphère un peu cendreuse, les arbres noircissent et leur silhouette se synthétise et se simplifie. Quelques légers émaux bougent sur la rivière. La berge est toute d'or pâlissant, mobile et si transparent qu'il en apparaîtrait presque liquide. C'est un joli effet, très heureusement traduit.

Auprès de cette œuvre importante, nombre d'aspects de beaux arbres isolés dans les prairies, un pont pittoresque jouxte d'un grand lavoir, un chemin forestier d'un joli vert pâle, épandu sous les noirs verts des grands arbres, toute une série de notes naturistes fort intéressantes dans leur sorte de lyrisme contenu.

§

Mme **Doysié** s'attache dans ses portraits de femmes, dans ses études de femmes, à présenter son modèle d'un art pittoresque et précis. Elle recherche aussi quelquefois une présentation

spirituelle et c'est assez dangereux. Qu'une jeune femme mi-déshabillée, aux seins évidents, tende une pomme avec un sourire d'expectative, ne serait-ce point davantage un sujet de dessin rehaussé pour l'exposition des Humoristes qu'un thème de tableau ? Quelques effigies de fumeuses sont intéressantes, et la physionomie féminine est partout traitée avec vivacité. C'est un bon début qui dénote de l'individualité, le goût de l'arrangement et quelque technique, assez souple et primesautière.

§

Les aquarelles de M. **Decker** sont d'une honnête facture détaillée. La conscience de leur exécution confere un intérêt à ces vues de rues de villes aux hautes maisons dont les faîtes blêmissent sous la lumière et à cette traduction assez vive de l'animation de la rue. Les motifs sont pris un peu partout, dans cette même note d'art urbain aux notations attentives.

§

M. **Devriès** fait des nus qui ne sont point mal construits, mais dont la pose est dictée souvent par une inutile coquetterie. Ce qu'il y a de mieux dans son exposition, ce sont quelques paysages de ville, dont la technique n'est point maladroite. Les toits des maisons sont diversifiés, l'eau bouge et l'impression générale assez agréable.

§

M. **Desmeures** expose une série de dessins : places de village ornées de grands arbres, rues sinueuses de province, dessin hardi et qui ne manque point d'habileté.

§

Un excellent livre d'**André Fontainas** résume (dans la collection des Maîtres Modernes) la vie et l'influence de Constable, peintre exceptionnel dans l'art anglais, où il voisine parfois avec Turner, pour ses recherches les plus calmes.

L'influence de Constable sur les paysagistes français est évidente ; moindre que celle de Turner sur les impressionnistes, elle existe pour ceux de la période précédente. Elle a rayonné même davantage. Jules Chéret faisait de Constable le plus grand cas, et la vision de l'œuvre de Constable fut certainement un des chocs qui déterminèrent ses belles recherches de coloristes

M. **Pierre Courthion**, qui a donné, sur la peinture toute moderne, de curieux aperçus, publie une biographie romancée de Delacroix, écrite d'un bon style nerveux et imagé, qui convient particulièrement au grand sujet qu'il a assumé de traiter.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : exposition franco-égyptienne. — A la Bibliothèque Nationale : exposition du centenaire de Navarin et exposition des donations Moreau-Nélaton à nos musées. — Les donations J. Zoubaloff aux musées de France. — Le projet d'exposition Max Liebermann : épilogue. — Mémento.

A l'occasion de la visite à Paris du roi d'Égypte Fouad Ier, le **Musée du Louvre** a organisé à la fin du mois dernier, dans la salle du Manège, une intéressante exposition de documents et œuvres d'art rappelant l'ancienneté des relations existant entre notre pays et celui de notre hôte. Dès le XVIIe siècle, c'étaient des vues gravées et des plans des principales villes comme Alexandrie et le Caire, des cartes d'Héliopolis et de Memphis, à quoi s'ajoutaient de nombreuses planches similaires appartenant au fonds de notre Chalcographie. Mais la place principale, tout naturellement, était occupée par les souvenirs de Bonaparte et de la fondation de l'Institut français d'Égypte, puis par ceux des pèlerinages effectués durant tout le cours du XIXe siècle au pays des Pharaons par les archéologues et les artistes. L'expédition d'Égypte était rappelée par un portrait au crayon de Bonaparte, exécuté à bord du navire *L'Orient* par l'enseigne de vaisseau du Tertre, par le diplôme, signé du général en chef et de Berthier, ministre de la Guerre, nommant Kléber commandant des troupes françaises, par deux médailles de Bonaparte et de Kléber et une grande peinture anonyme représentant la visite que Bonaparte fit le 28 décembre 1798 aux Fontaines de Moïse en Arabie. On voyait ailleurs les effigies peintes de Monge par Mauzaisse, de Berthollet, du médecin Desgenettes, un portrait dessiné de Fourier, secrétaire de l'Institut d'Égypte, le portrait de Champollion par Léon Cogniet appartenant au Musée du Louvre, etc. Outre ce dernier portrait, le département égyptien du musée avait réuni de son créateur plusieurs souvenirs précieux : des lettres et les feuilles autographes du premier catalogue de ce département,

et, à côté, la liste manuscrite, par Mariette, des objets provenant de sa découverte du Sérapéum; puis des spécimens des premières impressions françaises faites en Égypte. — L'attrait exercé également sur nos artistes par la terre d'Egypte était manifesté par quelques peintures de choix — parmi lesquelles le grand tableau de Marilhat, *La Mosquée du calife Hakem au Caire*, trois Belly : *Bords du Nil*, *Pèlerins se rendant à la Mecque* et *Vue de la citadelle de Mokaton*, deux toiles délicates de Fromentin : *Femmes égyptiennes à la fontaine* et *Paysage du Nil*, et deux tableaux de Charles Cottet : *Marchands d'huile à Assiout* et *Les Chevaux de bois au Caire*, — puis par de nombreux dessins ou aquarelles de sites et de monuments, dont la plupart, dus au peintre Crapelet et destinés à l'illustration d'ouvrages archéologiques, offrent, en plus de fines qualités d'exécution, un intérêt documentaire des plus précieux. Cet intérêt documentaire est, par contre, le seul mérite de la grande toile où le dessinateur Riou — moins bon peintre qu'illustrateur — a retracé l'inauguration par l'impératrice Eugénie du canal de Suez, commémorée ailleurs par une médaille. L'exposition était complétée par d'autres peintures de même caractère officiel : les portraits de Méhémet-Ali et d'Ibrahim pacha, arrière-grand-père et grand-père du roi Fouad (le meilleur de ces portraits était celui d'Ibrahim par Champmartin), et des effigies de cet officier de l'armée de Napoléon, Sève, qui, s'étant fixé en Egypte, prit le nom et le titre de Soliman pacha et fut le grand'oncle de la reine d'Égypte actuell .

§

A cette exposition a succédé, à la **Bibliothèque Nationale** une autre exposition historique (ouverte jusqu'au 24 novembre), organisée par le gouvernement français avec le concours du gouvernement hellénique pour commémorer le **centenaire de la bataille de Navarin** (20 octobre 1827) (1). M. Paul Tisseau, qui y a apporté ses soins éclairés, y a réuni nombre de documents des plus intéressants, tant au point de vue historique qu'au point de vue artistique, dont nous citerons seulement (l'installation n'étant pas encore terminée au moment où nous rédigeons cette chronique) les plus marquants : tableaux de Langlois, de

(1) V. sur ce combat la préface du catalogue et l'article de M. Edmond Delage, *L'Enigme de Navarin*, publié dans le *Temps* du 18 octobre dernier.

Garneray et d'Hippolyte Lecomte (prêtés par le Musée de Versailles) représentant le célèbre combat naval ; plans et médaille commémorative de la bataille; dépêches officielles de l'amiral de Rigny qui commandait la flotte française ; portraits peints de ce dernier par Lépaulle et du maréchal Maison par Léon Cogniet ; effigies lithographiées des chefs grecs Botzaris et Canaris ; médailles de lord Byron ; peinture et aquarelle de Delacroix, représentant des officiers grecs ; deux aquarelles et un dessin de Géricault : *Orientaux* et *Cavalier turc* ; du même artiste, deux lithographies : *Le Giaour* et *La Fiancée d'Abydos* ; puis, dans le domaine littéraire, le manuscrit des *Orientales* de Victor Hugo, les *Messéniennes* de Casimir Delavigne, les *Harmonies poétiques et religieuses* de Lamartine, ouvertes à la page de l'*Invocation pour les Grecs*, le *Canaris* d'Alexandre Dumas, etc.

Une autre exposition, d'un tout autre genre, a été installée par les soins de M. Roland Marcel au premier étage de la Bibliothèque dans la galerie Mazarine : celle de la plus grande partie (car on a dû, faute de place, laisser de côté les œuvres d'art ancien et les meubles, parmi lesquels le bureau de campagne de Napoléon Ier) du **legs Moreau-Nélaton** au Musée du Louvre, à celui des Arts décoratifs et au Cabinet des estampes. Au lendemain de la mort de l'excellent érudit et historien d'art dont nous avons alors retracé la carrière (2), nous avons indiqué brièvement les principales pièces dont se compose cette nouvelle donation, non moins précieuse que celle faite au Louvre, en 1900, de sa magnifique collection de tableaux modernes. Elle est constituée presque exclusivement par des peintures, des estampes et surtout des aquarelles, dessins, carnets de croquis, lettres et manuscrits des artistes qui furent l'objet principal de ses études et qu'il avait appris, dans sa famille même, à aimer : au premier rang Delacroix, avec lequel son grand-père et son père avaient été liés (1524 dessins, 18 carnets, 38 cartons d'estampes et 260 lettres), puis Corot (360 dessins, 34 albums et 24 lettres), Millet (264 dessins et 613 lettres), Jongkind, Daubigny (230 dessins), Manet et autres. Il nous est impossible, étant donné le peu de place dont nous disposons, de donner une idée, même approximative, de cette abondance de documents et d'œuvres d'art (rien qu'en dessins on n'y compte pas moins de 3.000 pièces séparées et de 106 al-

(2) V. *Mercure de France*, 1er juin 1927, p. 459.

bums de croquis) et nous renvoyons pour plus de détails à l'excellente notice (extraite du *Bulletin de la Société de l'histoire de l'art français*) signée de MM. R. Kœchlin, G. Rouchès, R. Huyghe et J. Laran : *La Donation Etienne Moreau-Nélaton*. Dans le vestibule de la galerie (où l'on a réuni dans des vitrines, autour de son buste par le sculpteur Paulin et de son portrait dessiné par Alphonse Legros, les nombreux ouvrages de Moreau-Nélaton) sont groupées, sous trois précieuses tapisseries françaises du XVIe siècle, une dizaine de toiles d'artistes contemporains, parmi lesquelles on remarquera surtout une *Tête de femme* par M. Albert Besnard, plusieurs Forain (*Le Veuf*, *L'Atelier*, *La Correctionnelle*) qui firent sensation à leur apparition, des toiles de Lebourg, Helleu, Maurice Denis, et du donateur lui-même. Mais arrivons aux maîtres du XIXe siècle dont la glorieuse phalange occupe la galerie. De Delaroix, le plus abondamment représenté, on admirera particulièrement un magnifique *Paysage des Pyrénées* et un autre à l'aquarelle, un troisième, largement tracé à la sépia, qui fait songer à Rembrandt, une belle étude pour l'Enfant Jésus de la *Vierge* d'Orcemont, un magnifique dessin, *La Mort de Desdémone*, des lithographies inspirées par *Hamlet*, *Macbeth*, *Faust*, *Gœtz de Berlichingen* ; — de Corot, une délicieuse peinture, *Vue de Ville-d'Avray*, un magistral fusain, *Femme au chevet de son enfant*, des études d'arbres également au fusain, des « autographies » et gravures à l'eau-forte ou par le procédé sur verre (1), dont plusieurs extrêmement rares ; — de Millet, une série de fusains ou crayons vigoureux : *Le Bûcheron*, *Homme bêchant*, *La Barateuse*, etc. ; — de Manet (un des artistes préférés de Moreau-Nélaton), une blonde et magistrale peinture : *Femme à la poitrine nue*, et des épreuves fort rares d'eaux-fortes et de lithographies comme le *Polichinelle*, le *Rendez-vous des chats* et l'affiche pour le *Corbeau* d'Edgar Poe ; — de Claude Monet, une toile: *Vue de Vétheuil* ; — de Jongkind, de lumineuses aquarelles ; — de Legros, de vigoureuse eaux-fortes rapportées d'Espagne ; — de

(1) Procédé par lequel, après avoir tracé à la main sur une plaque de verre, enduite d'une couche opaque, un dessin par transparences et opacités, analogue à un négatif photographique, on tire ensuite ce dessin sur papier sensible, exactement comme un cliché ordinaire (cf. l'intéressant article *Les Procédés sur verre*, par Germain Hediard, publié dans la *Gazette des Beaux-Arts* du 1er novembre 1903).

Forain, de nombreuses lithographies en épreuves de choix, — à quoi s'ajoutent, dans les nombreuses vitrines où sont réunis les documents de toute espèce relatifs à ces mêmes artistes (lettres, manuscrits, carnets de croquis, esquisses d'œuvres célèbres, infiniment précieux pour l'étude de la carrière et des créations de ces maîtres), d'autres dessins et souvenirs divers de Constable, Théodore Rousseau, Barye, Carpeaux, Ingres, Granet, Thomas Couture, Cals, Puvis de Chavannes, Gustave Doré, Harpignies, Renoir, Sisley, Degas, Gauguin, etc. On trouvera, en outre, dans la première de ces vitrines, consacrée à David et à son temps, un album du maître et son carnet d'études pour le tableau des *Sabines*, un album de 94 dessins d'Hubert Robert, et une lettre du baron Denon, directeur du Louvre, protestant contre les enlèvements de tableaux par les Alliés (13 septembre 1815). Notons, enfin, deux belles études peintes de Desportes (*Pintades* et *Hérissons*) et deux admirables dessins de Rembrandt, qui sont peut-être les œuvres les plus belles de tout ce magnifique sensemble : *Jan Six lisant* et *La Fuite en Égypte*.

§

Une exposition presque aussi importante et non moins éloquente pourrait être organisée avec les **donations de M. Jacques Zoubaloff** à nos musées de Paris et de province. Nous avons eu souvent l'occasion de signaler ici les libéralités de cet amateur si éclairé et si généreux. A défaut d'une exposition, un petit livre publié par l'éditeur Albert Morancé (1) nous en apporte le tableau complet. Modeste autant que généreux, ce n'est pas par de vastes ensembles comme ceux par lesquels les Las Caze, les Thomy-Thiéry, les Dutuit, se sont inscrits dans le souvenir reconnaissant du public que M. Zoubaloff a enrichi nos collections ; mais, comme le remarque M. Guillaume Janneau dans la préface de l'opuscule que nous avons sous les yeux, son rôle, pour être moins éclatant, n'a pas été moins utile : avec une vision très juste du rôle d'enseignement que doivent jouer nos musées, plutôt que de juxtaposer aux séries déjà constituées de ceux-ci un nouvel ensemble, il « a préféré se transformer en donateur opportun. Manquait-il à

(1) *La Donation Jacques Zoubaloff aux Musées de France*, préface de Guillaume Janneau ; Paris, édit. Morancé, in-16, 144 p. avec 40 planches.

quelque série de peinture, de sculpture ou d'orfèvrerie la pièce intéressante que l'état du budget ne permettrait pas d'acquérir, manquait-il la série même, c'est M. Zoubaloff qui, le plus simplement du monde, l'apportait un jour au musée, s'excusant de ne pouvoir faire davantage » : un jour c'était, au Louvre, l'exquis *Intérieur de la cathédrale de Sens* de Corot ; quelques mois après, la délicieuse *Vénus marine* de Chassériau ; une autre fois, toute une collection de dessins et d'aquarelles de Barye, ou bien un magnifique ensemble de maquettes et de petits bronzes du même maître, une maquette de Rude pour sa *Marseillaise*, l'aquarelle de Daumier *La Soupe*, l'*Amour et Psyché* de Picot, dont nous avons parlé ici dernièrement, etc. ; — au Musée du Luxembourg, des sculptures de Pompon, de Maillol et de Halou ; — au Petit-Palais, trente-trois dessins et des modèles en plâtre de Barye, vingt-trois aquarelles de Rodin, d'innombrables Harpignies, des toiles et des dessins de Granet, deux peintures et vingt-six aquarelles ou dessins d'Odilon Redon, des Jongkind, des Constantin Guys, tout un lot de sculptures de Dalou, de Desbois, d'Henri Cros et de Maillol, de bijoux et d'objets d'art de Husson ; — au Musée Galliera, un bel ensemble de verreries de Marinot ; — au Musée de l'Armée, le bas-relief de *Jeanne d'Arc* de Husson ; — au Musée Fragonard, à Grasse, trente Granet, dont vingt peintures, et quarante et une gravures de ou d'après Guyot ; — au Jardin public de Reims, un *Lion assis* de Barye et quatre groupes en bronze du même artiste ; — au Musée de Nantes, une aquarelle de M. Lhote et un dessin de M. Derain ; — etc. Au total, ce sont près de 650 pièces entrées, grâce à la générosité de M. Zoubaloff, dans nos musées. Quelle reconnaissance tous les amis de l'art ne lui doivent-ils pas !

§

Nous parlerons dans notre prochaine chronique de l'exposition de gravures anglaises contemporaines, ouverte en ce moment au Musée des Arts décoratifs et qui durera jusqu'au 24 décembre.

Nous avons appris avec plaisir que l'**exposition Liebermann**, pour laquelle notre impulsif et brouillon ministre de l'Instruction publique s'était pris d'un si vif amour en dépit de ses véhémentes déclarations de 1918, et qu'il avait rêvé d'hospitaliser au Jeu de Paume, puis, devant les protestations des journaux

ayant encore le souci de la dignité nationale, au Musée des Arts décoratifs, ce qui n'eût pas été moins choquant, aura lieu simplement dans une galerie privée, sans aucun patronage officiel. Il est vraiment heureux qu'on ait fini par comprendre, rue de Grenelle et à Berlin, que le signataire du manifeste des Quatre-vingt-treize ne pouvait être accueilli chez nous en ami : avec un peu de réflexion et de bon sens, M. Herriot et ses conseillers auraient pu s'en douter plus tôt et s'épargner la leçon qui leur a été donnée. Nous nous réjouissons d'avoir contribué pour notre part à faire échouer leur scandaleux projet.

Mémento. — Les deux nouveaux volumes dont vient de s'enrichir l'excellente « Bibliothèque d'histoire de l'art » si opportunément créée par l'éditeur Van Oest ne contribueront pas peu à accroître le renom et la faveur dont a joui tout de suite cette collection. Ajoutant à la variété des sujets traités dans les volumes précédents *(L'Art égyptien, Les Arts musulmans, La Sculpture française du Moyen Age et de la Renaissance, La Peinture des vases grecs), La Sculpture italienne* et *La Peinture hollandaise* qui paraissent aujourd'hui (in-8, 64 et 60 pages av. 64 planches ; 36 fr. le vol.) ne sont pas moins remarquables que leurs devanciers par la valeur de leur texte, dû, comme toujours, à des spécialistes réputés qui cependant savent se mettre à la portée de tous, et, en dépit du bon marché de ces volumes, par la beauté de leur illustration.

C'est à un érudit formé à bonne école, M. Charles Marcel-Reymond, fils de l'éminent et regretté historien qui a enrichi de vues si neuves et si pénétrantes notre connaissance de l'art italien, qu'a été confié le soin de tracer le tableau d'ensemble de la sculpture en Italie depuis ses origines au XIIe siècle, avec Antelami, jusqu'à Canova et à l'école actuelle. La science et la clarté avec lesquelles il s'est acquitté de cette tâche ; le bonheur avec lequel il a su mettre en relief les caractéristiques de chaque école aux différentes époques et, en particulier, celles de l'art de la contre-Réforme, trop longtemps décrié, et les qualités de chaque maître ; l'heureux choix enfin et l'excellence des héliogravures, au nombre de 97, qui reproduisent les chefs-d'œuvre commentés dans le texte, font de ce livre un manuel parfait de la sculpture italienne.

Non moins savante et pénétrante est l'étude d'ensemble où Mme Brière-Misme, familiarisée depuis longtemps avec l'art des Pays-Bas, a retracé l'histoire de la peinture hollandaise. A juste titre, ce n'est pas ici par époques (tout le développement de cette peinture tenant en deux siècles) ni par écoles (il n'en existe pas de bien tranchées) qu'elle en a classé les productions, mais par genres : portraits et compositions d'histoire nationale, tableaux de mœurs, tableaux d'ar-

chitecture, peintures de nature morte et d'animaux ; et Rembrandt, qui a touché à tous ces genres et les a portés au suprême degré de maîtrise, est montré ensuite dominant tout cet ensemble et l'illuminant du fulgurant éclat de son génie avant la décadence finale de l'école au XVIIIe siècle. 87 reproductions, dont 19 pour Rembrandt seul, mettent en même temps sous nos yeux les principaux chefs-d'œuvre des maîtres qui se sont illustrés dans chacun des genres que nous avons énumérés, et, comme dans le volume précédent, une bibliographie sommaire offre au lecteur le moyen de compléter, s'il le désire, par la lecture d'ouvrages plus détaillés, l'enseignement substantiel qui vient de lui être donné.

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DE GLOZEL

A l'Académie des Sciences. Communication de M. Ch. Depéret. — Le classement de Glozel. — Sur la discussion scientifique des fouilles. — Les prétentions de la Société Préhistorique Française. — Lettre ouverte à M. l'abbé Breuil. — La brochure Dussaud et la « chronologie » de Vayson de Pradenne. — L'incident Nourry (Saintyves). — Revue de la presse.

A l'Académie des Sciences. Communication de M. Ch. Depéret. — M. Charles Depéret, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des Sciences de Lyon, a fait à l'Académie des Sciences, le 24 octobre, une importante communication, dont voici les principaux passages :

1° *Authenticité du gisement.* — On a prétendu que les objets composant le riche outillage de Glozel avaient été fabriqués de toutes pièces et introduits frauduleusement dans la couche argileuse archéologique. Afin de répondre à l'accusation d'une introduction latérale des objets par tunnel pratiqué sur les parois des tranchées, nous avons choisi nous même un carré de terrain placé à 3 mètres de distance minima de la tranchée la plus voisine, ce qui rendait matériellement impossible la manœuvre en question. Le sol était rempli de tiges et de racines d'herbes et d'arbustes, intactes et en place. Après avoir enlevé avec soin la terre végétale de o m. 30 d'épaisseur, nous avons fouillé l'argile jaune d'abord assez molle qui, sur o m. 40 d'épaisseur moyenne, contient la couche archéologique. Cette couche passe, en bas, à une argile jaune plus compacte qui devait constituer le sol de l'époque. Dans ces conditions et grâce aux radicelles et racines qui traversaient le terrain et entouraient les objets archéologiques, aucune supercherie n'était possible, ni aucune introduction d'objets par côté, ni par-dessus. Fouillant nous-mêmes au couteau, nous avons chacun, le Dr Arcelin et moi, recueilli plusieurs pièces préhistoriques : un galet avec gravure d'une

tête de petit bœuf, un morceau d'ocre rouge, une pendeloque de pierre, un poinçon en os incisé de traits parallèles. Très près et à droite de notre terrain, j'ai recueilli moi-même un galet de roche dure, métamorphique, avec des lettres gravées de l'alphabet de Glozel, surmontées d'un ornement en zig-zag.

Quelques semaines plus tard, mon collaborateur, le Dr Mayet, en compagnie du professeur portugais Mendès-Corréa, faisait une fouille dans les mêmes conditions sévères. Ils découvraient eux-mêmes un galet de schiste avec 9 lettres, deux poinçons en os et une statuette phallique.

Plus récemment encore, M. Solignac, géologue de Tunis, accompagné de M. Peyrony, des Eyzies, du professeur Tafrali, de Jassy, et de M. Vergne, du Musée de Villeneuve sur-Lot, dans une fouille semblable, recueillaient : un disque de schiste percé d'un trou biconique, une pendeloque en schiste, un poinçon en os, un anneau de schiste avec lettres gravées, une statuette phallique, un hameçon en os — les objets en os étaient, disent-ils, parfaitement fossilisés.

Tous les savants précités apportent, comme moi-même, leur témoignage formel en faveur de l'authenticité des pièces trouvées par eux, tant pour les objets en pierre et en os que pour l'écriture.

Il est une autre preuve d'authenticité comme aussi d'ancienneté de l'écriture de Glozel : c'est l'existence de cet alphabet dans d'autres stations de France et de l'étranger. Je rappellerai d'abord la découverte, par Ricardo Severo, dans le dolmen d'Alvao (Portugal), de deux plaquettes de roche portant des signes alphabétiformes, sans doute un peu plus récents que les tablettes de Glozel, mais offrant un grand nombre de signes identiques. Elles leur sont, en conséquence, très apparentées.

En France, il existe, dans l'Allier, plusieurs stations néolithiques, caractérisées par des haches polies, qui contiennent des anneaux en schiste, pendeloques plutôt que bracelets. Pérot, en 1917, a figuré un disque central — déchet de fabrication d'un anneau — trouvé à Sorbier par M. Clément et portant quatre signes de l'alphabet glozélien. M. Clément, directeur d'école à Chantelle, nous a montré dans sa collection et a bien voulu permettre de mouler deux autres de ces disques : l'un, du gisement des Berthelots, près les Mines de Bert — dit à tort gisement de Montcombroux — porte le V à branche droite rabattue en bas, caractéristique de l'alphabet de Glozel ; l'autre, de Blénières, porte un décor en zig-zag glozélien avec lettres de Glozel sur le côté.

Enfin, preuve encore plus convaincante, on connaît depuis plus ou moins longtemps des rudiments ancestraux du même alphabet, qui datent de l'époque magdalénienne et proviennent de différentes grottes, gravures pariétales à Montespan-Ganties (M. Cazedessus) et sur os, à

Gourdan (Haute-Garonne) : sur os ou bois de renne à la Madeleine (Dordogne), à Lacave (Lot), à Rochebertier (Charente).

La multiplicité des stations où l'écriture de Glozel est maintenant connue rend impossible de penser que cette écriture ait été imaginée à Glozel pour les besoins de la cause.

2° *Age du gisement*. — Il n'a pas été moins discuté que l'authenticité. On connaît l'opinion de l'éminent historien, M. Camille Jullian, qui lit sur les tablettes de Glozel une écriture latine cursive, due à une sorcière gallo-romaine établie en ce point. Je me garderai d'aborder le terrain de l'épigraphie, qui m'est totalement étranger. Je dois cependant rappeler que d'autres épigraphistes non moins éminents, MM. Audollent, Espérandieu, Loth, Salomon Reinach, etc., n'acceptent nullement l'interprétation de M. Jullian. Je ferai ressortir aussi la haute invraisemblance de l'hypothèse d'une sorcière romaine collectionnant un outillage néolithique très spécial, inconnu ailleurs dans la région et même en France — cela sans laisser dans la station la moindre trace d'objets romains. A l'heure actuelle, M. Jullian est sans doute le seul historien qui reste attaché à cette hypothèse.

En 1926, un peu freiné par l'idée de trop vieillir l'usage de l'écriture, j'avais adopté pour Glozel un âge néolithique, mais plutôt de la fin de cette période. Les découvertes récentes m'amènent maintenant à reculer cet âge jusqu'au début du Néolithique, près du Paléolithique final. Les raisons sont surtout d'ordre paléontologique. L'an dernier, je n'avais déterminé, d'après les dents trouvées dans le terrain, qu'une faune récente comprenant le Sanglier, le Cheval, le Bœuf, la Chèvre, le Daim, — ce dernier toutefois disparu de la contrée, — et je me refusais à reconnaître le Renne dans un dessin sur galet, animal dont le bois me paraît se rapprocher plutôt de celui d'un jeune Elan. Depuis, la présence de l'Elan a été confirmée par deux dessins de très jeunes sujets au mufle très allongé et recourbé en bas. Mais un autre dessin sur plaque de grès schisteux, plus récemment trouvé, appartient sans conteste au Renne, avec son andouiller basilaire déjeté en avant au-dessus du nez et terminé par une empaumure trifurquée. Or, le Renne a disparu de nos contrées à la fin du Paléolithique, sauf dans quelques rares gisements aziliens, tels que la grotte de la Tourasse.

La présence indiscutable, quoique sans doute très rare, d'un Renne figuré à Glozel, s'ajoute à d'autres réminiscences magdaléniennes de l'outillage pour m'amener maintenant à admettre que le gisement de Glozel se rapproche du Paléolithique final, avec lequel il s'apparente à la fois par la faune, par l'outillage et aussi, comme il a été dit plus haut, par l'écriture.

De son exposé, l'éminent académicien a dégagé les conclusions suivantes :

1° Le gisement de Glozel est un cimetière datant de l'extrême début du Néolithique ;

2° Les Glozéliens pratiquaient le culte des morts en déposant dans leurs tombes (dont trois ont été découvertes jusqu'ici) de nombreux objets votifs : outils en pierre et en os, poteries, dessins d'animaux, plaquettes d'écriture. Ces objets abandonnés sur le sol de l'époque, et non pas enfouis comme on l'a dit, ont été recouverts ensuite au cours des siècles par le ruissellement continu d'argile kaolinique sur la pente ;

3° Parmi ces objets votifs, il faut mentionner spécialement les vases renflés à tête de mort, rappelant de loin ceux d'Hissarlik, vases que leur ouverture très étroite empêche d'avoir pu être utilisés pour un usage domestique quelconque. Ce sont, à mon avis, des urnes funéraires, où l'on a déposé des cendres que mon collègue de Lyon, M. le professeur Couturier, a bien voulu analyser et qu'il a reconnues nettement pour des cendres d'os. J'en conclus à l'usage de la crémation des cadavres — hypothèse que justifie la grande rareté des ossements humains dans les tombes et, je crois aussi, la fosse ovalaire aux parois légèrement vitrifiées que l'on a prise à tort pour un four de verrier ;

4° Ainsi le gisement de Glozel se révèle comme une découverte de premier ordre, en raison surtout de l'existence insoupçonnée en Europe d'une écriture très complète à une époque fort antérieure à celle de toutes les écritures de l'Orient.

§

Le classement de Glozel. — Plusieurs de nos abonnés étrangers, qui ne voient pas les journaux français, nous prient de reproduire les textes complets de la lettre de M. Herriot à MM. Morlet et Fradin et de la réponse adressée au ministre par le Dr Morlet, dont nous avons donné un résumé dans la dernière chronique. Voici ces deux documents :

En raison de l'émotion considérable soulevée tant en France qu'à l'étranger par les découvertes faites dans le gisement de Glozel à Ferrières-sur-Sichon, le gouvernement a pensé qu'il ne pouvait se désintéresser de la question et que, sans vouloir prendre parti dans les controverses en cours, il avait néanmoins le devoir de prendre dès maintenant des mesures conservatoires.

J'ai, en conséquence, décidé d'ouvrir une instance de classement pour le gisement et pour les objets en provenant conservés chez vous ou chez [M. Fradin] par application des dispositions de l'article premier de la loi du 31 décembre 1913 sur les monuments historiques et de l'article 14 de la même loi, modifié par l'article 34 de celle du 31 décembre 1921.

Cette instance produit pendant une durée de six mois tous les effets du classement.

Le gisement et les objets ne doivent pendant ce délai être modifiés en aucune façon sans mon assentiment ; les objets ne peuvent être exportés.

Je ne vois pas d'inconvénients à ce queles fouilles soient poursuivies, sous la réserve formelle que les travaux auront lieu exclusivement sous la surveillance d'un délégué de mon administration. Ce délégué devra suivre toutes les opérations, sans s'immiscer toutefois dans leur exécution ; il pourra notamment constater par lui-même la disposition dans le sol des objets qui seraient trouvés ; enfin il dressera, pour chaque fouille, un procès-verbal détaillé rendant compte des recherches effectuées et de leur résultat.

J'ai désigné pour cette mission M. Peyrony, correspondant de la commission des monuments historiques, conservateur du Musée préhistorique des Eyzies de Tayac, dont la compétence est unanimement reconnue.

M. Peyrony sera d'autre part chargé de procéder à l'inventaire de tous les objets déjà découverts et actuellement conservés soit chez vous, soit chez [M. Fradin] ; il sera assisté dans cette tâche de M. Champion, chef technique de l'atelier du Musée national de Saint-Germain.

Je vous serais obligé de lui donner toute facilité nécessaire pour lui permettre de remplir sa mission.

Veuillez agréer..., etc. Signé : Herriot.

Vichy, 16 octobre 1927.

Monsieur le Ministre,

Votre bonne foi a été surprise. Sans détour, je vous dirai qu'elle l'a été par le docteur Capitan, vice-président de la Commission des monuments historiques, ou ses amis.

Dès le début, M. Capitan a voulu s'emparer de nos recherches. A la séance du 11 janvier 1926 du comité des travaux historiques, M. Capitan, rendant compte de notre première brochure, intitulée *Nouvelle Station néolithique*, s'exprimait déjà ainsi :

M. le docteur Morlet, de Vichy, a adressé au comité une brochure signée de lui et de M. Fradin, sur une série de découvertes faites par eux, au lieu-dit « Le Glozel », près Ferrières, aux environs de Vichy (Allier). J'ai pu, sous la conduite de ces auteurs, étudier, cet été, le gisement. Il s'agit d'une fosse étroite, à parois en partie vitrifiées et recouvertes d'enduits de verre, renfermant des débris desdites parois et de la voûte de ce four de verrier, puis des fragments de creusets en grès très cuit également, et quelques débris de céramique gallo-romaine archaïque.

Or, M. Morlet signale et décrit *autour* de ce four une série d'objets tous singuliers, qui forment un ensemble absolument hétéroclite ; aussi, dès que je

les ai eu examinés cet été, j'ai mis en garde M. Morlet contre une supercherie possible, ou, tout au moins, contre la réunion en un même point d'objets de provenances et d'âges variés. Peut-être n'en est-il rien et s'agit-il de *favissæ*, ce qui expliquerait ce mélange bizarre ? En tout cas, il faut le démontrer, et seules, des fouilles régulières, systématiques, et *dirigées de façon très compétente*, peuvent permettre de faire cette démonstration. Jusque-là, une prudente réserve s'impose, surtout en présence des affirmations des auteurs déclarant qu'il s'agit d'un ensemble néolithique !

Vous voyez clairement, monsieur le ministre, que les fouilles « dirigées de façon très compétente » ne pouvaient l'être que par le docteur Capitan, qui prétend avoir trouvé tout autour de la fosse ovale (pour lui, un four de verrier) « quelques débris de céramique gallo-romaine archaïque ». Mais comment ne pas admirer cette compétence « providentielle », puisque les savants les plus autorisés en art gallo romain, les Salomon Reinach, les Espérandieu, les Audollent, etc., venus fouiller à Glozel dans les emplacements choisis à leur gré, n'en ont jamais recueilli la moindre parcelle!

Si M. Capitan n'a jamais rien compris à la question de Glozel, il ne m'en a pas moins proposé, à Paris, de reprendre avec moi notre premier fascicule, en ne touchant pas au texte, « qui était bien », m'assurait-il, mais en mettant, « comme dans son *Manuel de Préhistoire* », les figures à la fin, et surtout son nom avant le mien.

C'est à la suite de mon refus, monsieur le ministre, que le vice-président de la Commission des monuments historiques s'est employé, à chaque instant, auprès de tous, à « naufrager » Glozel, qu'il n'avait pu s'approprier. Il ne s'agissait que de faux et de faussaires.

Il y a quelques jours encore, au congrès d'Amsterdam, soutenu par ses élèves et amis, l'abbé Breuil et le comte Bégouen, M. Capitan a voulu détruire notre jeune station, qui sera un jour, j'en suis sûr, l'orgueil de la France. J'ai appris les manœuvres des naufrageurs par un illustre préhistorien étranger, qui m'écrivait :

La situation qui vous est faite au sujet de vos fouilles est aussi inimaginable qu'écœurante... L'influence des Français présents était telle que tout le congrès était circonvenu, et c'est devant quelques centaines de bêtes fauves que M. Mendès-Corréa, professeur de préhistoire portugais, a pris la parole pour dire ce qu'il a vu et trouvé à Glozel.

Vous savez, monsieur le ministre, que j'ai accepté sans hésitation la venue à Glozel d'une commission internationale de préhistoriens. *Il est triste de dire que c'est là le seul moyen de conserver intacte cette belle station à la France.*

Livrée au docteur Capitan, directement ou *indirectement* — comment, en effet, M. Peyrony, pour qui j'ai la plus grande estime, pourrait-il défendre Glozel contre le docteur Capitan, alors qu'il n'a pas su

défendre ses propres trouvailles et ses propres œuvres, qui portent le nom de Capitan et de Breuil *avant celui de l'auteur* ? — la station de Glozel sera déchiquetée, et bientôt anéantie, sous prétexte de séparer les pièces fausses des pièces authentiques.

Glozel, monsieur le ministre, ne contient pas d'ivraie. Quelques problèmes — comme celui de la moindre patine de certaines pièces, trouvées au même niveau que d'autres plus patinées — restent à résoudre. Mais les plus grands savants y travaillent. Les préhistoriens de la Norvège, dont la compétence est universellement reconnue, l'étudient en ce moment et pratiquent les analyses chimique, microscopique, spectroscopique, de toutes les catégories d'objets trouvés à Glozel.

D'ailleurs, ce phénomène a été relaté dans d'autres stations, par exemple à Predmost, pour une sagaie à base fourchue, et dans la grotte-tunnel de Kulna pour les os travaillés (Breuil).

Que la station de Glozel et les objets trouvés soient classés, monsieur le ministre, je serai le premier à y applaudir.

Mais, je vous le demande, est-il juste de m'enlever la *direction scientifique* de ces fouilles — que je défends farouchement depuis plus de deux ans contre M. Capitan, vice-président de la Commission des monuments historiques, qui n'avait de cesse qu'il ne les ait naufragées et qui, maintenant, veut, y plaçant un élève sûr, se les approprier ; contre M. Jullian qui veut les réduire à un antre de sorcière du IIIe siècle, en supprimant tout ce qui le gêne pour ne voir que les tablettes ; contre l'abbé Breuil, le comte Bégouen, MM. de Ricci, de Pradenne et autres Dussaud, qui crient au faussaire par rage de n'être pas à ma place ?

J'ai conscience d'avoir rempli scrupuleusement ma tâche.

Allez-vous inscrire l'expropriation scientifique dans les lois françaises ?

Je me refuse à le croire. Et j'ai confiance que vous modifierez votre décret selon l'équité.

Veuillez agréer, etc.

Dr A. MORLET.

Sur la direction scientifique des fouilles. — De tous côtés, les savants unissent leurs protestations à celles du Dr Morlet.

Ses adversaires, écrit M. Waltz, éminent linguiste, professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, ont obtenu du ministère que les fouilles de Glozel fussent classées, c'est-à-dire que personne n'eût plus le droit d'y travailler, si ce n'est sous le contrôle d'un délégué du gouvernement... ; mais cette mesure d'apparente impartialité revient

purement et simplement à déposséder M. Morlet de la direction des recherches qu'il a seul entreprises et, jusqu'à présent, menées à bien.

Il n'y a que des avantages à ce que Glozel soit classé, ce qui, notamment, permettra à ceux qui y feront des fouilles de faire « homologuer » officiellement leurs trouvailles et les conditions où elles auront eu lieu. Mais, en tout état de cause, il faut que la direction des travaux soit laissée à M. le Dr Morlet, seul qualifié en France et même dans le monde pour achever la tâche qu'il a commencée.

PIERRE WALTZ.

in *La Montagne*, 20 octobre 1927.

Il serait d'une injustice criante, écrit à son tour M. J. Loth, membre de l'Institut, Professeur au Collège de France, je ne dis pas d'enlever au docteur Morlet la direction scientifique des fouilles — ce serait monstrueux — mais de le contrarier ou gêner dans leur direction.

J. LOTH.

in *L'Ouest-Eclair*, 19 octobre 1927.

D'ailleurs, M. le Professeur Loth avait déjà, dans une lettre publiée ici même (*Mercure de France*, 1er novembre 1927), fait connaître sa façon de voir au sujet du décret arraché, par surprise, à M. le ministre de l'Instruction publique.

Nos lecteurs la connaissent, ainsi que celle de M. Espérandieu, membre de l'Institut, qui avait apporté sans retard sa protestation à ce sujet.

§

Les prétentions de la Société Préhistorique Française. — Elles seraient inquiétantes si elles n'étaient puériles !

La Société Préhistorique, fière de la *quantité* (plus de 600 membres, disent-ils ; la qualité n'est pas annoncée !) prétend dicter ses lois à la *commission internationale*. Bien qu'*Elle* « estime que les commissions d'enquête n'ont jamais donné de résultats concluants » (*Elle* se ménage une porte de sortie au cas où l'authenticité viendrait à être reconnue malgré *Elle* !) il faut toutefois qu'*Elle* soit « largement représentée » à ladite commission.

C'est tout naturel puisqu'il s'agit, *à ses yeux*, de rien de moins que de saccager le terrain des fouilles : « Il est absolument nécessaire de fouiller en entier le terre-plein constituant le gisement... en dehors de la présence de toute personne étrangère à la commission » (*on saccage mal à son aise sous les yeux des propriétaires et de la presse!*).

« Cette opération devrait d'ailleurs durer assez peu de temps. » Ne voyez-vous pas qu'on prenne son temps et qu'on ménage ces objets !

Mais puisque l'opinion de tous les membres de la Société Préhistorique est bien assise et a été publiée (« *L'hypothèse de l'authenticité des objets,* lit-on dans leur Bulletin, p. 240, *ne trouve d'ailleurs pas de défenseurs dans l'assistance* ») que viendraient-ils faire à Glozel et pourquoi perdre ainsi un temps précieux ?

Que de travail d'épuration n'ont-il pas en retard ?

Leur Président d'honneur se fait applaudir de l'assemblée entière en affirmant qu'il est « *arrivé à la conviction absolue que les Magdaléniens n'ont jamais ni sculpté ni gravé* ». Il va donc leur falloir débarrasser nos musées nationaux de nombreuses gravures apocryphes, alors que ces messieurs de la Société Préhistorique n'avaient pas encore achevé de répudier sous la férule de leur ex-président, M. A. de Mortillet, les peintures sur parois de grottes et les modelages d'argile !

Bon appétit, Messieurs !

D[r] A. MORLET.

A ce sujet, voici la lettre que M. Salomon Reinach a adressée au Directeur des *Débats* (numéro du 20 octobre 1927) :

18 octobre 1927.

Monsieur le Directeur,

Etant donné la nature de la couche archéologique à Glozel — que je connais et que la Société préhistorique ne connaît pas — j'estime qu'il serait *criminel* de fouiller en entier et rapidement le plateau, où une exploration prudente ne peut se faire qu'à la pointe du couteau manié par des personnes expérimentées, en très petit nombre, et seulement par temps sec.

S'agit-il d'étudier un gisement d'une importance capitale ou de le détruire ? L'idée singulière d'écarter du travail « toute personne étrangère à la commission » laisse craindre que le but poursuivi ne soit pas scientifique. Heureusement que le terrain de Glozel est en de bonnes mains, celles de gens ayant conscience de leurs responsabilités envers la science qu'ils ont, jusqu'à présent, très bien servie.

Sentiments dévoués. S. REINACH.

Lettre ouverte à M l'abbé Breuil (1).

Vichy, le 13 octobre 1927.

De restriction mentale en restriction mentale, vous voilà donc, l'abbé, à nier l'authenticité de Glozel que vous aviez reconnue !

Au Congrès d'Amsterdam, affectant de prendre en pitié M. Mendès-Corréa, l'illustre préhistorien portugais, qui venait d'exposer ce qu'il avait vu à Glozel, on vous a entendu lui dire : « Vous en êtes maintenant au point où j'en étais, il y a plusieurs mois. »

Mais aussitôt jaillissait la réplique, claire et droite : « Vous avez cru d'abord, sur les lieux. Vous avez cessé de croire, longtemps après, loin de Glozel. Moi, je ne croyais pas tout d'abord et je crois maintenant que je suis allé sur le terrain... J'ai la certitude scientifique de ce que j'ai vu. »

Vous aurez beau écrire que vous ne vous étiez basé que « sur les affirmations de MM. Depéret, Espérandieu et S. Reinach ». Comme vous aviez examiné, *loupe en main*, nos trouvailles, soit à Glozel, soit à Vichy, pendant trois jours, vous eussiez été trop fier d'avoir décelé la moindre supercherie pour ne pas le clamer *urbi et orbi*

D'ailleurs, reportons-nous à votre texte de « L'Anthropologie » : « *le seul objet vraiment typique recueilli par moi, dites-vous, bien en place, à mi-hauteur de l'argile jaune, était une fusaïole.* »

Aucun des savants qui sont venus fouiller à Glozel n'a été plus affirmatif pour ses propres trouvailles dans le gisement.

Et M. le Professeur Loth qui a entendu, comme moi, vos appréciations *cavalières* portées sur ces savants, a dû être bien amusé de lire que vous ne vous étiez basé que sur leur propre jugement au sujet de l'authenticité. D'ailleurs chacun sait, l'abbé, que vous n'admettez le « magister dixit » qu'à la condition d'être le magister infaillible !

(1) Réponse à la lettre de l'abbé Breuil, publiée dans le dernier *Bulletin de la Société Préhistorique Française*. Dans ce même numéro, on peut lire : « Ce n'est qu'après un long séjour en Dordogne que je suis arrivé à la conviction absolue que les Magdaléniens n'ont jamais ni sculpté ni gravé et qu'ils avaient trop de peine à se nourrir pour occuper leur temps de cette manière ! » J.-A. Le Bel, ancien Président d'honneur. (*Applaudissements de toute l'Assemblée de la Société Préhistorique Française.*) L'abbé est en bonne compagnie.

Vos fameuses « conclusions provisoires » n'avaient nullement trait à l'authenticité, mais à l'interprétation. Je vous cite :

A mon sens, il (le langage tracé sur nos tablettes) doit se rapporter à une population, étrangère au monde occidental des dolmens et des palafittes, à un groupe humain exotique, arrivé au stade néo-énéolithique général.

Peut-être étaient-ce des passagers et ne sont-ils pas restés longtemps à Glozel ?

... Je ne puis, sur tous ces points, qu'émettre des *conclusions provisoires*, que de nouvelles trouvailles peuvent confirmer ou modifier...

On le voit clairement : les *conclusions provisoires* ne sont pas relatives à l'authenticité.

Quant au travail de l'os, de la corne, de la pierre, j'ai été le premier à vous dire — en présence de M. Loth — que les Glozéliens n'étaient encore qu'au début du polissage, qui était loin de valoir le magnifique travail, sans rayures ni stries, des mégalithiques. A ce propos, vous avez, en effet, employé le mot *râpe* et je vous ai fait connaître que nous avions trouvé des fragments de véritables petites limes en grès. Depuis, nous en avons recueilli plusieurs complètes, dont une avec M. Labadié. Et en étudiant la bibliographie de ces instruments, je viens de voir qu'ils avaient été déjà décrits, dès 1917, par M. Francis Pérot de Moulins, au sujet de l'atelier de Montcombroux : « *Les petits polissoirs mobiles sont formés de baguettes en grès fin et sont cylindriques.* » Ceux de Glozel ne sont pas très différents (2).

Vous ajoutez dans votre lettre à M. de Pradenne, à qui vous devez votre heureuse conversion : « J'ai été convaincu, mais surtout d'une chose, c'est que rien de ce que j'avais vu n'appartenait à l'époque romaine, dont aucun vestige n'existe. »

C'est fort heureux. Car longtemps après la publication de notre IIIe fascicule — que je vous avais adressé dès sa parution (d'ailleurs le *Renne marchant* était déjà représenté dans notre IIe fascicule) — vous aviez écrit une longue lettre pour prouver que tout à Glozel était gallo-romain.

Mais relever vos erreurs d'interprétation sortirait des limites d'une lettre. La plus cocasse est que pour vous les phallus étaient

(2) Faites part de cette remarque à votre ami détective M. de Pradenne, pour qu'il puisse l'ajouter à *ses preuves à rebours*. C'est le genre qu'affectionne l'expert de Ricci. Qu'il en soit également averti !

des bonnets et les oreilles des vulves! Quant à notre Renne typique (Loth et Brinkmann), il a passé à vos yeux de daim au cervidé intégral. Pauvre animal qui fait l'admiration des connaisseurs et qui est maintenant apocryphe (3)!

Je préfère rechercher les raisons de votre volte-face, d'abord sournoise, ensuite affichée. Je suis porté à croire que je n'y ai pas été étranger.

Dès la parution de votre article de *L'Anthropologie*, je dis à qui voulait l'entendre — principalement à vos amis, pour que vous puissiez en être instruit — que je ne saurais admettre votre façon de présenter un gisement déjà longuement étudié comme une découverte dont rien n'aurait été dit avant vous (4). Je sais que vous citez en note, une fois pour toutes, le titre de nos articles, que vous me remerciez de vous avoir conduit à Glozel et qu'enfin vous rendez grâce à notre « complaisance » à vous laisser examiner nos collections. Vous me reconnaissez bon chauffeur ; je me suis aperçu un peu tard que j'avais été bon jobard.

Vos illustres « réflexions », « suggérées » par votre examen, ne sont, pour la plupart, — M. Loth en est témoin — que les miennes transcrites dans un style qui vous est bien particulier : ce que nous nommons simplement *bobines à pointes*, par suite de la forme sans vouloir préjuger de l'emploi, vous l'appelez : *sphéroïde à appendices multipolaires*. Cela fait scientifique. Et *M. le journaliste, Comte Bégouen*, en bée d'admiration !

M. Piette, m'avez-vous dit — et je le répète, M. Loth en est témoin — « *vous accusait de lui voler ses idées* ». Hélas ! il vous connaissait bien. Votre rapport sur Glozel est bien conçu comme si vous aviez été le premier à étudier la station... au point que plusieurs savants étrangers s'y sont mépris.

Cependant, je dois reconnaître que vous n'êtes pas allé si loin au sujet de notre station qu'à propos des peintures rupestres de la grotte d'In-Ezzan (5). Sans l'avoir jamais vue, vous avez tout

(3) Il y aurait lieu également de parler de vos erreurs *voulues*. Vous mentionnez des fragments de silex polis comme si on les avait trouvés dans la couche archéologique et dans tout le gisement. Or, comme M. Loth l'a constaté, ils n'ont été trouvés qu'en un point et immédiatement sous la couche végétale.

(4) Et, chose curieuse, c'est à partir de mes réclamations qu'on vous a entendu dire que « le gisement de Glozel ne vous intéressait plus ».

(5) *Anthropologie*, t. XXXVI, nos 5-6, p. 409. Les exemples abondent. J'ai choisi celui-ci parce qu'il est dans le même numéro de *L'Anthropologie* que votre étude sur Glozel.

pris aux inventeurs, MM. le Dr P. Durand et L. Lavauden, à qui vous n'avez même pas laissé, pour leur texte clair et concis, leurs superbes et nombreuses photographies *qui font la valeur du vôtre.*

Votre premier Maître, M. le Dr Capitan, m'a proposé sans ambages de reprendre notre premier fascicule pour mettre les gravures à la fin et son nom avant le mien. Chez vous, le système a évolué : vous ne prenez plus que les idées, comme vous le reprochait déjà M. Piette.

Hélas ! l'abbé, il faudra évoluer encore ! La jeune génération de fouilleurs — la guerre a gâté tant de gens ! — prétend publier elle-même ses découvertes !

Ecoutez, cette histoire vraie pour finir. A l'automne dernier, je reçus un matin, un peu précipitamment, deux excellents fouilleurs qui venaient voir nos trouvailles, mais qui tenaient surtout à connaître comment je m'y étais pris pour ne pas laisser le Dr Capitan signer nos études. Cela leur paraissait prodigieux !

« Nous avons, depuis longtemps, un livre tout prêt, me dirent-ils, mais nous attendons sa mort pour le publier. — Sa mort ? Mais il se porte de mieux en mieux. Et comme médecin, je suis fier d'y avoir un peu contribué ! »

Leur désarroi me parut profond.

« Nous avons bien pris des photos, me dirent-ils, où il est en train de *dessiner le paysage, en tournant le dos à nos fouilles*. C'est un document. — Parfaitement et fort ingénieux. Mais mon procédé est encore plus simple. Vous le pouvez ? (et leur auto le prouvait suffisamment) et bien publiez, que diable ! »

Ils partirent... et le livre a paru sans le nom du Dr Capitan.

Dr A. MORLET.

P.-S. — Je lis dans *Primeiro de Janeiro* qu'à propos de Glozel, au congrès d'Amsterdam, vous avez déclaré à M. le Professeur Mendès-Corréa « d'une manière catégorique, incisive : *C'est un bateau coulé.* »

On ne saurait, monsieur l'abbé, s'avouer plus cyniquement *naufrageur*.

§

La brochure Dussaud et la « chronologie » de Vayson de Pradenne. — Les attaques contre Glozel se

multiplient. Dans le *Bulletin de la Société préhistorique française*, fasc. 9, pag. 293-319, a paru une prétendue « chronologie de Glozel » de l'ingénieur Vayson de Pradenne. Démonstration de mathématicien selon les procédés connus : « Supposons le problème résolu » et « Réduction à l'absurde ». Tous ceux qui sont pour Glozel sont traités d'imbéciles, de naïfs ou de faussaires. Affirmation qu'on a « lancé » Glozel, en style d'homme d'affaires et de politicien. Evidemment, Pasteur a « lancé » la théorie microbienne, et Wurtz, la théorie atomique. Toute cette prétendue « chronologie » est une invention ; car le Dr Morlet n'a pas publié *in extenso* le résultat de toutes ses fouilles successivement ; et de plus, ces fouilles ont été faites de droite et de gauche ; bien fin aurait été celui qui aurait caché ce qu'il fallait trouver juste là où, en terrain vierge, on l'a trouvé. Raisonnement bizarre : au début, quand on trouvait quelque chose, on disait que c'était faux parce que c'était hors série ; M. Vayson de Pradenne retourne l'argument et dit : C'est faux parce qu'on connaît des parallèles.

La brochure Dussaud (René Dussaud : *Autour des Inscriptions de Glozel*, éd. Colin) est une simple application au cas particulier des inscriptions sur tablettes du raisonnement de M. Vayson de Pradenne. Ici aussi la prétendue « chronologie » des trouvailles est truquée. Tous les rapports, arguments, exposés des proglozéliens sont passés sous silence. Argument fondamental: la forme des lettres trouvées sur les tablettes dépend de l'accroissement d'instruction des ... Ah voilà ! On ne dit pas de qui. M. Dussaud accuse-t-il de faux le jeune Fradin ? ou le Dr Morlet ? Ou un anonyme dit Esprit de Glozel ? Bien malin qui comprendra. Car tout se passe en insinuations.

Autre argument : trois « savants » ont refusé de signer un procès-verbal, ou ont déclaré que les fouilles sont truquées. Le malheur est que ces trois savants ont gardé l'anonymat. Cet anonymat jette aussitôt la suspicion sur la valeur morale et la compétence des trois personnages. Inutile d'insister. M. Dussaud a déclaré que nous étions les uns des faussaires, les autres des imbéciles et des naïfs ; il dit que les observations de M. Espérandieu n'ont pas de valeur parce que ce témoin est sourd ; il ramasse les ragots de la tante et les naïvetés du grand-père, notés par un reporter des *Débats*, mais ne cite aucun autre observateur journaliste, même pas ceux de l'*Illustration* ou du *Monde illustré*.

Bref : critique insuffisante des témoins et des témoignages. M. Dussaud, que je connais depuis trente ans, ne m'accuse pas, comme M. Vayson de Pradenne, qui m'a découvert avant-hier « dans le catalogue du *Mercure de France* », d'être idiot, ni incompétent en céramique, fût-elle préhistorique. Mais je m'étonne que M. Dussaud n'ait pas appliqué ici les méthodes qu'il emploie quand il s'agit des civilisations égéennes. Lui aussi s'est laissé tromper, par l'Esprit de Glozel, l'autre, celui qui souffle sur les antiglozéliens. J'ajoute que M. Dussaud n'a pas fouillé en personne. Je l'ai poussé tant que j'ai pu à y aller travailler. A-t-il eu peur ? De quoi aurait-il eu peur ? De perdre son sang-froid ? Contre ce que démontrent les mains et les choses, aucun raisonnement théorique ne tient.

M. Dussaud aussi raisonne en mathématicien, et ses procédés, « supposons le problème résolu » et « réduction à l'absurde », sont les mêmes que ceux de M. Vayson de Pradenne (1). Lui est amène et méchant, l'autre est méchant et violent. Cela ne suffit pas pour déterminer une conviction scientifique. Ce qu'on peut dire n'a d'ailleurs aucune importance pour M. Dussaud : à la fin du mémoire et à la fin de l'appendice, il déclare qu'il ne s'occupera plus de Glozel et que toutes les fouilles ultérieures, tous les procès-verbaux ne modifieront pas son opinion, qui est définitive. Seulement, et c'est à quoi M. Dussaud n'a pas pensé, cette retraite dans la tour du Louvre détruit toute l'argumentation de la brochure. Car s'il voulait sincèrement la vérité, il s'intéresserait le plus activement possible aux enquêtes complémentaires, destinées à lui donner raison et à matérialiser « l'Esprit de Glozel ».

La base de toute sa démonstration ne tient pas, puisque c'est, comme dans le mémoire de M. Vayson de Pradenne, la position du dilemme suivant : ou bien les objets appartiennent à des séries inconnues et par suite ils sont inventés de toutes pièces, caracté-

(1) Il faut ajouter l'argument : *ab uno disce omnes*. Ainsi M. Dussaud accuse le *Mercure* (attaqué par interrogation et par omission fréquente dans la brochure ; j'ai signé, pourquoi accuse-t il la revue, comme si les deux cents collaborateurs de cette revue étaient un bloc ?) de prétendre que la lettre de l'abbé Breuil n'était pas datée. Or, j'ai cité d'après le *Bulletin de la Société préhistorique*, qui a reproduit *sans la dater* cette lettre déjà publiée dans l'*Homme préhistorique* (autre revue antiglozélienne, aux mains de Mortillet, Courty, etc.) où elle était datée du 2 août. Ce n'est pas gentil, ni honnête de votre part, Dussaud. Car vous pouviez bien voir que j'ignorais cette publication préalable dans l'*Homme préhistorique*.

res inscrits compris ; ou bien ils appartiennent à des séries connues et alors ils sont imités. C'est l'arme à double tranchant, sur laquelle doivent s'émousser toutes les preuves. Quant à la prétendue concordance chronologique, elle est annulée *ipso facto* : 1° par le carnet des fouilles ; 2° par le fait que seulement une vingtaine de tablettes et de fragments à inscriptions sont publiés, sur plus d'une centaine.

La première chose à faire de bonne foi était de demander au Dr Morlet et à E. Fradin une copie exacte ou une photo de toutes les tablettes, avec indication de leur date de trouvaille ; et en cas de refus, puisque les fouilles ne sont pas terminées, d'attendre la publication intégrale. Il y a un autre élément du procès en cours, auquel j'ai fait déjà allusion dans l'*Information* : au delà du terrain dénudé, il y a un terrain boisé. Il eût été prudent d'attendre la fouille de cette partie. Admettons que la couche archéologique continue sous les grands arbres. Que dira M. Dussaud ? Et que deviendra l'Esprit de M. Vayson de Pradenne ?

Un mot encore sur les anecdotes servant, soi-disant, de preuves. Tout lecteur non prévenu voit aussitôt, non seulement la bonne foi des Fradin, mais aussi le coup de pouce tendancieux de M. Dussaud. Plusieurs lecteurs de la brochure, universitaires obligés par profession de se tenir au courant, m'ont dit que cette tendance visible et continue à la déformation des faits avait été le point de départ de leur critique plus approfondie, et finalement du rejet de toutes les affirmations de M. Dussaud. Il a voulu trop prouver et a dépassé le but. N'utiliser, par exemple, qu'un seul article de journal, favorable à la thèse, sur une trentaine ; ou ne citer, en appendice, qu'une partie des pièces du procès, alors que les autres sont imprimées déjà dans le *Mercure* et ailleurs, est suscité le doute. Il ne s'agit plus ici d'un « mirage oriental » ou d'un « mirage occidental », mais de l'usage et de la critique des textes, sport dont tous nos professeurs et tous nos critiques littéraires, nos juges et nos médecins, connaissent le mécanisme et les finesses. Vouloir jeter de la poudre aux yeux d'un public français d'instruction secondaire et supérieure est un jeu dangereux. — A. VAN GENNEP.

§

Un argument de bon sens. — Nous avons reçu sous ce titre de M. Auguste Audollent, doyen de la Faculté des Lettres

de Clermont-Ferrand, correspondant de l'Institut, la note suivante :

Parmi toutes les raisons qui ont été fournies en faveur de l'authenticité des découvertes de Glozel, il en est une qui me semble être restée jusqu'ici un peu trop dans l'ombre. Elle est pourtant aussi forte que simple.

Les visiteurs du petit musée des Fradin savent tous que le hameau se compose de quatre ou cinq maisons. Comment supposer, pour peu qu'on connaisse les habitudes de la campagne et la mentalité des paysans, qu'il aurait pu se préparer dans l'une de ces modestes demeures une supercherie nécessitant un outillage fort compliqué, sans que l'on s'en doutât aux alentours ? Comment le jeune Fradin, puisque c'est lui qu'on paraît surtout viser, aurait-il pu enfouir les objets dans son champ, avec toutes les précautions indispensables, sans éveiller la curiosité jalouse de ses voisins ?

Et si l'on admet que les pièces exhumées étaient fabriquées ailleurs, comment se persuader que leur transport sur les bords du Vareille, sans doute aussi les voyages d'Emile Fradin pour s'entendre avec le faussaire, auraient passé inaperçus ? L' « Esprit » de Glozel lui-même, si malin et subtil qu'on se l'imagine, n'aurait pu se dissimuler à ce point.

AUG. AUDOLLENT.

§

L'incident Nourry-Saintyves. — Parmi les arguments inlassablement répétés par les adversaires de Glozel, notamment par MM. Bégouen et Dussaud, figure celui du rapport rédigé par un « savant français qui s'occupe de magie et qui a exigé de garder l'anonymat ». Le Dr Morlet communique le texte incriminé, qui n'est pas un rapport proprement dit :

Arrivé à Glozel après l'ouverture de la tombe, j'ai assisté le 21 juin 1927 à la sortie et au nettoyage sommaire des objets que l'on a retirés tous recouverts d'une boue fraiche qui formait un lit d'une douzaine de centimètres d'épaisseur. La tombe n'avait été ouverte qu'à l'une de ses extrémités et les objets ont été retirés tour à tour par M. le Dr Morlet et par M. Emile Fradin.

Vichy, le 23 juin 1927.

On voit que c'est l'énoncé de faits sans intérêt, et non pas un rapport concluant à l'inauthenticité. Dans une lettre personnelle de remerciements au Dr Morlet, M. Nourry déclare que « ses deux visites l'ont vivement intéressé, malgré son incompétence en préhistoire ». Se sachant incompétent, et le disant ouvertement,

M. Nourry-Saintyves ne pouvait prendre position dans le débat. Ainsi tombe l'un des principaux arguments des antiglozéliens.

§

Revue de la presse. — Dans *L'Echo de Paris* du 22 octobre, interview, par P. L., de Vayson de Pradenne ; réédition des arguments développés dans la *Chronologie de Glozel*. En outre, attaques personnelles contre Salomon Reinach, qu'il essaie de discréditer en rappelant la tiare de Saïtaphernès, et contre moi, qu'il accuse de dire des injures à ses contradicteurs. Je n'en ai pas dit et n'en dirai jamais. De Vayson de Pradenne j'ai dit seulement que cet ingénieur-conseil était peut-être un bon ingénieur (voir pourtant les réfutations de Butavand), mais certes de mauvais conseil. Est-ce une injure ? De plus, il prétend que, si on a trouvé des statuettes phalliques à Glozel, c'est parce que j'ai traduit les *Etudes de Psychologie sexuelle* de Havelock Ellis ! Bizarre induction, et bien digne d'un tel imaginatif. Il avoue qu'il a découvert cette série de mes œuvres dans le *Catalogue du Mercure de France*. Que ne l'a-t-il consulté avec plus de soin : il y aurait vu inscrits mes *Demi-Savants*, dont la lecture lui aurait été profitable. Et ceci, est-ce une injure ?

C'est toujours le même procédé : dès le début, et pendant toute « l'affaire », les partisans de Glozel ont été traités par Bégouen et les autres antiglozéliens de naïfs, d'imbéciles, de fumistes, d'arrivistes, de réclamistes, de faussaires en termes soigneusement méchants et polis. Quand nous nous sommes défendus, chacun selon son tempérament, nos harceleurs se sont posés en victimes et ont crié que nous les injuriions, que nous employons des termes et des raisonnements indignes de la Science française, comme s'ils en étaient les seuls et véritables représentants.

Dans *L'Information* du 19 octobre, interview par Emile Dermenghem de A. van Gennep, qui affirme de nouveau le néolithisme de Glozel, fait remarquer le grand nombre des séries d'objets inclassables et l'impossibilité d'imiter ce qui était jusqu'ici inconnu, et déclare, d'après ses observations sur place, qu'il existe d'autres stations aux environs.

Dans l'*Œuvre* du 20 octobre, résumé antiglozélien par Henri Simoni, qui assure que « la plaisanterie a assez duré ». Je suis tout à fait de cet avis... dans un autre sens.

L'Indépendance Luxembourgeoise du 19 octobre fait un bref historique de la controverse et signale les découvertes en 1864 de Brouillet et Meillet en Charente, qui furent très discutées.

La brochure Dussaud n'a fait que peu de bruit dans la presse pour la raison donnée de divers côtés, notamment par Marcel Sauvage dans *Comœdia* du 25 octobre, que tous les arguments en étaient déjà connus par des interviews antérieures. La désillusion a percé un peu partout ; on s'attendait à une discussion spécialement épigraphique, à une comparaison détaillée des caractères prétendus phéniciens et de leurs variantes à Glozel. Aussi le *Journal des Débats* du 24 octobre s'est-il contenté, dans un article anonyme, de donner quelques extraits de la brochure, notamment celui qui concerne les trois « savants » qui ont, paraît-il, refusé de signer un procès-verbal de fouilles. Si les *Débats* avaient connu le nom du « savant » français, lequel s'est occupé de magie et s'édite lui-même, sous un pseudonyme il est vrai, ils auraient été plus prudents encore. Que n'ont-ils consulté le *Mercure* ? Ils y auraient trouvé ce nom, que j'aurais mauvaise grâce ici à citer, puisque celui qui le porte le cache, crainte, dit Dussaud, des injures...

Dans le *Petit Dauphinois*, du 26 octobre, interview, un peu arrangée, de A. van Gennep par Jean Fangeat : rappel de la possibilité d'une continuation de la station sous les grands arbres. C'est de ma part une hypothèse. Attendons.

En Belgique, la bataille est devenue violente. A Boisacq s'oppose Bayet (*Soir* du 18 octobre), dont on connaît le rapport de fouilles. Dans le *Soir* du 21 octobre, Boisacq annonce l'intervention en novembre de cinq Belges, dont deux correspondants de l'Institut de France ; l'un d'eux semble être M. Cumont (livres excellents, fouilles en Syrie).

Dans *Comœdia* du 25 octobre, Marcel Sauvage demande des précisions sur les trois anonymes dont parle Dussaud et pose les questions suivantes : Quel est le savant français ? MM. Espérandieu et Audollent confirment-ils leur procès-verbal et ont-ils rencontré à Glozel un mystérieux savant belge qui a déclaré que tous les objets sont faux ? Est-il vrai que Morlet a supprimé des documents contraires à sa thèse ? A ces trois questions, Espérandieu répond dans *Comœdia* du 28 octobre, par une longue lettre que voici :

Nîmes, 26 octobre 1927.

Monsieur le directeur,

Je viens de lire l'article de M. Marcel Sauvage dans le numéro de *Comœdia* du 25 courant. Si, dans une brochure que je ne connais pas, mon confrère M. Dussaud accuse M. le docteur Morlet de dissimulation, à l'occasion de la tombe ouverte à Glozel, le 21 juin dernier, je dois à la vérité de déclarer qu'il ne saurait y avoir là qu'un manque d'information, car je me refuse à croire à une mauvaise action qui serait parfaitement indigne de celui qui l'aurait commise.

J'ai assisté à l'ouverture de cette tombe et mon rapport a paru dans les *Comptes rendus* des séances de l'Académie des inscriptions (p. 175). On peut aussi le lire dans le *Mercure de France* du 15 juillet (p. 463).

Il n'a pas été établi de procès-verbal, parce que la nécessité de documents de cette sorte n'apparaissait pas encore. Mais j'affirme, *de la façon la plus absolue*, qu'aucune des personnes présentes n'a fait, en ma présence, la moindre objection sur la régularité de l'opération qui venait d'avoir lieu.

Aucun professeur d'anthropologie belge n'était à Glozel le 21 juin. Il y avait un professeur suédois, attaché au Musée de Saint-Germain-en-Laye, accompagné d'un de ses compatriotes nullement qualifié pour donner un avis autorisé. Il y avait aussi M. Audollent, doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, des habitants de Vichy ou du voisinage et un savant français qui cumule le commerce de la librairie avec l'enseignement de la préhistoire. Je ne connais pas l'opinion de ce savant français ; je sais seulement qu'il a de puissantes relations parmi les antiglozéliens et qu'il eût été certainement désolé de leur déplaire. Mais, s'il doute, il devrait le dire et ne pas laisser à d'autres le soin de parler en son nom. Ainsi l'a écrit avec juste raison M. Marcel Sauvage, « l'anonymat n'est peut-être plus maintenant une preuve de courage, ni même de conscience scientifique ».

Je crois connaître la pensée de *toutes* les autres personnes, présentes à la fouille et pouvant donner, sur Glozel, une opinion de valeur. Pas une de ces personnes ne doute de l'authenticité des objets mis au jour.

Que reste-t-il, après cela, de cette déclaration : « Tous les objets sont faux; la tombe est fausse », que l'on aurait faite le 21 juin ?

Je laisse la réponse à vos lecteurs impartiaux.

Veuillez bien agréer, etc.

ESPÉRANDIEU
Membre de l'Institut.

Marcel Sauvage se déclare tranquillisé. Dans son article du 25 octobre, il cite des fragments d'un article de Félix Falk, publié dans la page coloniale du *Figaro* et où sont proposés (hâtivement d'ailleurs, car le synchronisme n'est pas prouvé) des rapproche-

ments avec certaines découvertes préhistoriques faites dans l'Afrique du Nord. Félix Falk demande pourquoi on ne parle pas davantage de la préhistoire nord-africaine. On en parle ; ici j'ai tenu les lecteurs au courant des recherches de Pallary, Debruge, Flamand, Reygasse, etc. En tout cas, les ethnographes et les préhistoriens français sont au courant. Mais le problème de Glozel est déjà assez compliqué pour qu'on n'y ajoute pas de comparaisons actuellement inutiles.

Dans le *Viitorul* (Bucarest) du 8 octobre, O. Tafrali, excellent archéologue roumain, connu par des publications très estimées, fait un historique des fouilles, signale les articles et mémoires de Morlet, expose les arguments des deux partis, décrit ses propres fouilles à Glozel, signalées dans le *Mercure* du 15 octobre 1927, et affirme de nouveau l'authenticité du gisement.

Après un exposé assez détaillé de l'opinion de Mendès-Corréa, il conclut :

La station de Glozel ouvre des horizons nouveaux à l'histoire de la civilisation primitive de l'humanité et surtout de l'Europe.

Dans *L'Information* du 27 octobre, Emile Dermenghem donne une interview de Marcelin Boule, qui n'apporte pas d'arguments nouveaux : 1° Vayson de Pradenne est son élève et son ami ; 2° le Renne de Glozel est copié dans Brehm ; 3° tout n'est pas faux ; 4° résumé de l'argumentation Vayson; 5° on a trop fait de bruit autour de Glozel et les savants eux-mêmes ont dit trop de sottises.

Dans le *Supplément littéraire du Figaro*, 29 octobre, René Dussaud fait l'historique du célèbre faux de statuettes et inscriptions prétendues moabites, crues vraies par de nombreux savants allemands et anglais, démontrées fausses par Clermont-Ganneau. La lutte dura de 1872 à 1879. Cet historique donne à Dussaud l'occasion de faire des rapprochements avec l'affaire de Glozel, avec un coup de patte, en passant, à Salomon Reinach. Ces rapprochements sont à mon sens simple littérature ; car les concomitances sont différentes. Si René Dussaud est tellement certain, pourquoi ne va-t-il pas fouiller lui-même ? C'est la question que posent tous ses lecteurs. Et puisqu'il connaît le détail de l'affaire de Sélim el Qari, n'est-il pas mieux armé que quiconque pour dévoiler l'Esprit de Glozel ?

D'ailleurs, dans *Le Temps* du 30 octobre, Pierre Mille raconte

« l'aventure de M. Boucher de Perthes ou le Ménage brouillé », et montre son analogie, jusque dans certains détails, avec l'affaire de Glozel. Pierre Mille en tire un argument de prudence. L'affaire Boucher de Perthes est la contre-partie de l'affaire moabite, et peut servir de réfutation historique à l'article cité ci-dessus de René Dussaud.

Dans *L'Opinion* du 22 octobre, Henri Clouzot, directeur du Musée Galliéra, évalue les arguments des deux partis et la compétence relative de leurs représentants. A noter cette question intéressante : comment se fait-il que ces briques et tablettes, étant aussi molles quand on les trouve, aient si bien supporté sans se déformer le poids des terres pendant des siècles et sans que les inscriptions perdent de leur netteté ? Je réponds, ayant étudié la chose sur place, que l'argile vierge locale a pénétré dans les creux ; qu'étant très plastique, elle ne pouvait pas les modifier; que, quand on sort les objets, cette argile adhère ; quand le tout est sec, on la fait tomber à petits coups ; elle est très fine ; on dégage ainsi les creux, mais pas entièrement, comme chacun peut le contrôler sur le fragment triangulaire de brique à peine cuite et avec inscriptions que j'ai chez moi. L'observation de Clouzot est celle d'un technicien. Si Glozel avait affaire à des esprits aussi pondérés, tout en étant critiques, cette polémique ridicule n'aurait pas surgi. Quant à la technique des fouilles, elle n'est pas, comme le dit aussi Clouzot, conforme aux règles établies. Mais il y a eu des nécessités personnelles (le Dr Morlet avait son cabinet à Nice en hiver) à considérer ; et d'autre part, si on avait fait une tranchée unique, à échelons progressifs, les adversaires de Glozel auraient affirmé qu'on introduisait les objets au fur et à mesure de l'avancement. Cette réponse, que me fit Morlet dès ma visite, m'a paru bonne. Mais il est injuste d'accuser maintenant Morlet et Fradin d'avoir fait des *sondages*. Le sondage aussi est une technique correcte, en attendant la fouille complète. Tous les archéologues classiques le savent, si certains préhistoriens font semblant de l'ignorer.

Le *Daily Mail* du 27 octobre publie une lettre d'un certain Hunter Charles Rogers, qui affirme avoir fabriqué lui-même tous les objets de Glozel et avoir soudoyé Fradin pour les enterrer, afin de démontrer que les savants et les experts sont des imbéciles. Il comptait attendre deux ans, dit-il, mais le « fermier » a

été trop impatient. Ce Rogers a été déjà condamné pour avoir truqué des signatures de Shakespeare. C'est sa vocation, dit-il aussi, de mystifier les savants. On peut s'attendre à d'autres déclarations fantaisistes du même genre, et à maintes incarnations de « l'Esprit ».

C'est ainsi que plusieurs journaux du 26 octobre ont annoncé l'apparition, aux alentours de Glozel, d'un homme imberbe le matin, barbu le soir, muni d'un grand sac et d'une pioche, qui essaya de pénétrer sur le terrain de fouilles, mais s'enfuit devant les Fradin.

Pour revenir aux choses sérieuses, citons la lettre d'Audollent (*Débats* du 31 octobre) où, après Espérandieu (voir plus haut), il donne de nouveaux détails sur l'exploration du 21 juin.

Clermont-Ferrand, le 26 octobre 1927.

Le *Journal des Débats* a fait bonne mesure aux adversaires de Glozel. Avant-hier encore, il donne un long extrait de la brochure où M. Dussaud renouvelle ses vives critiques contre « la mystification qui sévit à Glozel ». Mon nom est cité à propos de la tombe explorée le 21 juin dernier. Puisqu'il m'est possible de fournir des précisions utiles pour la manifestation de la vérité, je me jugerais coupable de ne pas les publier.

Dans l'après-midi du 20 juin, je rencontrai chez le Dr Morlet deux étrangers, qu'on me dit être Suédois, et qu'on me désigna — peut-être ai-je mal orthographié leurs noms — comme étant M. de Klercker, professeur à l'Université de Lund, et M. Olov Janse, adjoint à l'Ecole du Louvre. Ces messieurs devaient assister le lendemain aux fouilles. On m'annonça aussi la présence d'un savant français, celui-là même qui a demandé à M. Dussaud « de ne pas révéler son nom » ; je respecterai donc le prudent anonymat qu'il juge devoir conserver. Le 21 au matin, je retrouvai ces trois personnes dans le champ des Fradin. Il y avait en outre une douzaine d'assistants : les uns m'étaient connus, les autres me furent présentés. Nulle part, ni dans mes souvenirs, ni dans les notes prises par moi séance tenante, n'apparaît le « professeur d'anthropologie » belge dont parle M. Dussaud.

Avant de toucher à quoi que ce soit, le Dr Morlet invita tous ceux qui le voulaient à vérifier au préalable l'état intérieur de la tombe, dont la pierre de devant avait été enlevée. Plusieurs d'entre nous, dont M. Espérandieu et moi-même, s'allongèrent sur le sol et examinèrent à loisir cette cavité sombre, le jour éclairant seulement l'entrée. La terre était lisse, molle au toucher ; aucun objet ne s'y montrait. Je ne suis pas sûr que les trois savants, qu'on nous dit réfractaires aujourd'hui, aient procédé à cette inspection préliminaire.

Ensuite commença l'exploration. Le D[r] Morlet, enfonçant sa main dans la terre, en retirait à tâtons, un à un, les objets tout englués, les essuyait sommairement, annonçait leur nature, quitte à rectifier ensuite une première interprétation inexacte parce que trop rapide. J'étais placé tout à côté de lui à gauche ; je ne perdais pas un de ses mouvements, ni une de ses paroles. Il me passait chaque pièce successivement, sans intermédiaire. Je faisais ensuite de même pour M. Espérandieu, assis à ma gauche. L'anonyme français, qui ne les recevait que le quatrième ou le cinquième au plus tôt, a commis une erreur en rapportant à M. Dussaud que « la boue plusieurs fois millénaire n'adhérait pas aux objets ». M. Espérandieu et moi, nous transcrivions avec soin toutes les indications de M. Morlet. Attentif surtout à ce qui sortait de la tombe, je n'ai pas remarqué en détail quelle était pendant ce temps l'attitude des autres assistants. Une chose pourtant me frappa — moi et d'autres — c'est que M. de Klercker se tenait assez loin de la fosse et semblait ne prendre à l'opération qu'un intérêt relatif.

Quand Emile Fradin se glissa à moitié dans la tombe pour en épuiser tout le contenu, l'extraction continua de la même manière, si ce n'est que le D[r] Morlet reçut le premier les objets exhumés et me les passa ensuite. C'est lui qui les annonçait encore. Il est possible que son jeune collaborateur ait lui aussi parfois dit ce qu'il voyait sous l'argile qui, je le répète, engluait tous les objets. Mais je n'ai souvenance d'aucun « incident » du genre de celui que note l'inspirateur de M. Dussaud.

Tel qu'on l'a imprimé dans le *Journal des Débats*, ce texte est bien étrange :

Tout à coup, on le [Fradin] voit tendre un galet en criant : « Un cheval ! » On nettoie facilement la pierre ; ce n'était pas un cheval, mais un cervidé. Fradin continue ses recherches, sort une pierre gravée et, cette fois, c'était bien un cervidé.

Charitablement, je suppose que la brochure doit porter : « et, cette fois, c'était bien un cheval », ce qui seul aurait un sens (1). Mais, en toute sincérité, quelle conclusion tirer de là, sinon que le jeune homme a pu se tromper, en croyant voir sur ce galet *mal nettoyé* une tête de cheval au lieu d'un cervidé, et que plus tard on a trouvé réellement un cheval ?

D'ailleurs si je me reporte à mes notes manuscrites, prises avec soin au fur et à mesure de l'extraction, voici les seuls moments, après l'intervention d'Emile Fradin, où on parla d'un cheval. Je reproduis textuellement ces mentions rapides : « A 0 m. 80 [de l'orifice], un galet (renne [corrigé : cervidé] à tête de cheval ?). » — Assez longtemps

(1) Le second « un cervidé » est une coquille des *Débats* ; la brochure porte : « Un équidé ».

après : « Petite tête d'équidé gravée. » — « Tout en haut [de la tombe], petit galet noir, tête de cheval gravée. » Rien de plus. Y a-t-il là quoi que ce soit de nature à justifier la grave accusation formulée contre Emile Fradin ?

Aussi bien, puisqu'on veut avec raison que tout soit dit sur cette journée du 21 juin, je suis en mesure d'apporter une indication que le rédacteur des *Débats* pourrait encore qualifier d'assez « piquante ». Une fois la tombe vidée, tandis que je parcourais le terrain des fouilles, je me rencontrai avec l'anonyme. Nous échangeâmes quelques propos, et, dans cette brève conversation, il me révéla que la police avait surveillé les Fradin et n'avait rien remarqué de suspect dans leur allure. Je verse ce renseignement au dossier de Glozel, où l'on conviendra qu'il doit prendre tout naturellement place

Et maintenant il faut conclure. Quand je me suis rendu une première fois au champ désormais fameux des bords du Vareille, le 31 octobre 1926, c'était pour répondre aux sollicitations de M. Jullian et dans l'espoir d'y trouver du gallo-romain. Je n'en aperçus pas, et je le dis. A ma seconde visite, le 21 juin 1927, j'ai assisté à l'exploration d'une tombe, sans rien remarquer de suspect : je le dis encore.

Dans toute cette affaire, où mon désintéressement scientifique est complet, j'ai conscience de n'apporter aucun parti pris, n'ayant en vue que la seule vérité. Bientôt la commission internationale, nommée par le congrès d'Amsterdam, va commencer ses travaux. Puisse-t-elle faire la lumière, toute la lumière, sur cette question d'authenticité, qui a trop longtemps divisé les savants. Pour ma part, résolu à me soumettre à sa décision, je l'attends avec le calme le plus parfait, en souhaitant de grand cœur à tous ceux qui se sont passionnés dans le débat une pareille sérénité.

Veuillez agréer, etc.

AUG. AUDOLLENT.

Toutes ces polémiques, dont la presse se fait l'abondant écho, ont du moins abouti à hâter l'arrivée à Glozel de la commission internationale désignée au Congrès d'Amsterdam.

A. VAN GENNEP.

ARCHÉOLOGIE

ORIENTALISME. — E.-A. Wallis Budge : *The Mummy, A Handbook of Egyptian Funerary Archaeology*, 2e éd., Cambridge (University Press), 1925. — P. Montet : *Les scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptiens de l'Ancien Empire*, Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, 1925. — M. Weynants-Ronday : *Les statues vivantes. Introduction à l'étude des statues égyptiennes*, Bruxelles, Fondation Reine Elisabeth, 1926. — M. I. Maximova : *Les vases plastiques dans l'antiquité (époque archaïque)*, traduction

M. Carsow, 1 vol. planches, Geuthner, 1927. — J. G. Frazer : *Le bouc émissaire*, traduction française par Pierre Sayn, Geuthner, 1925. — *Tabou et les périls de l'âme*, traduction française par Henri Peyre, Geuthner, 1927.

L'auteur de **The Mummy**, Sir Wallis Budge, est l'ancien Conservateur du département des Antiquités égyptiennes et orientales du British Museum, et tous les visiteurs du Musée Britannique connaissent les catalogues qu'il écrivit sur les antiquités dont il avait la garde, catalogues qui s'adressent au grand public, mais avec assez d'aperçus scientifiques pour éveiller la curiosité des lettrés et intéresser même les spécialistes. La « Momie » est un ouvrage de même sorte, qui connaît aujourd'hui sa seconde édition, mais élargie, complétée, au point d'être un véritable manuel d'archéologie funéraire égyptienne, de plus de 500 pages.

Les rites funéraires des Egyptiens étaient la grande préoccupation de chaque jour, les besoins de la vie d'outre-tombe étaient réputés les même qu'ici-bas ; l'archéologie funéraire a donc un champ illimité ; Mr Budge le parcourt, n'omettant volontairement que le côté historique de l'art qui dépasserait trop son sujet. Tout d'abord le cadre, c'est-à-dire le pays d'Egypte, décrit dans sa constitution politique ancienne par nomes, avec ses habitants ; avant d'aborder les événements historiques qui se sont déroulés dans le pays, et dont le récit utilise les derniers travaux sur la question, l'auteur résume les divers systèmes chronologiques proposés par les Egyptologues modernes ; il adopte pour la 1re dynastie 3.500 et pour le début de la deuxième 2.212 (au lieu de 3.300 et 2.000, chiffres plus généralement acceptés), suivant pour le reste des dynasties les dates habituelles.

Puis vient la liste, en hiéroglyphes et en traduction, des noms royaux des principaux pharaons ; chacun d'eux portait en effet plusieurs noms et titres qu'on retrouve sur les monuments de son règne. Ceci amène Mr Budge à exposer l'histoire du déchiffrement des hiéroglyphes ; il insiste sur les travaux de l'Anglais Young qui travaillait en même temps que Champollion à résoudre ce difficile problème.

La question des hiéroglyphes conduit à la description du matériel que le scribe employait pour la rédaction de ses textes.

Après ces notions générales, nous apprenons tout ce qu'il est possible de savoir sur les momies : les méthodes d'embau-

mement, les bandelettes, les boîtes dans lesquelles on les déposait ; nous passons en revue la troupe des figurines qui devaient être les serviteurs du mort dans l'au-delà et nous prenons connaissance du fameux « livre des morts », rouleau de prières et de conjurations où le défunt trouvait toutes les armes pour échapper aux pièges qui lui étaient tendus et pour obtenir sa justification. Les accessoires sont décrits : vases canopes pour les entrailles, objets de toilettes, scarabées, symboles de devenir, dont toutes les variétés sont énumérées, y compris les scarabées commémoratifs de valeur historique. Nous atteignons ainsi le chapitre des amulettes, dont Mr Budge nous dit la signification et l'emploi. Tout ceci est mis en action, pour ainsi dire, dans la peinture d'une cérémonie funèbre sous le Nouvel Empire ; nous arrivons aux représentations des dieux et de leurs animaux sacrés.

La dernière étape est la mise au tombeau : nous voyons tour à tour les mastabas, les pyramides de l'Ancien Empire et les tombes usuelles du Moyen et du Nouvel Empire, les différentes sortes de sarcophages, les tablettes mentionnant les offrandes, les accessoires mis dans la tombe avec le mort pour sa protection. En un mot, un dictionnaire d'archéologie, mais dont les matières sont ordonnées selon le lien logique des cérémonies des funérailles, ce qui lui ôte toute sécheresse et rend sa lecture attrayante. Et pour chaque article, quelle érudition se cache sous l'explication ! Les principaux monuments qui sont conservés au British Museum y figurent. Des planches nombreuses (33) et quantité d'illustrations renforcent l'intérêt du texte. Comme l'hiéroglyphe participe en somme au décor des monuments, que c'est un enseignement pour les yeux, Mr Budge y a constamment recours, qu'il s'agisse des formules d'offrandes, des conjurations, des prières. Soit l'amulette en forme de « chevet » (*wrs*). Nous apprenons que ce talisman était fait d'ordinaire d'hématite et sans inscription ; c'était la reproduction des chevets en bois, albâtre et pierre, formés d'un petit pied supportant une pièce concave où l'on posait la tête du mort en guise d'oreiller pour lui maintenir la « tête haute ». Lorsqu'une inscription se trouve sur le *Wrs*, c'est le plus souvent un passage du chapitre CLXVI des recensions du Livre des morts de la XVIIIe dynastie, dont l'auteur donne le texte et la traduction. Le livre de Mr Budge est le *vade-mecum* de

quiconque étudie l'archéologie égyptienne, et son guide lorsqu'il voudra vraiment connaître les collections des musées.

En décrivant les **Scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptiens de l'ancien Empire**, M. P. Montet définit fort joliment ces représentations « une véritable encyclopédie de l'Egypte au temps des Pyramides ». Et de fait, l'existence de chaque jour s'y trouve dépeinte par suite d'une convention initiale qui veut que l'on assure au mort dans l'au-delà une vie semblable à celle qu'il menait sur la terre, et que la représentation de ce qui faisait sa félicité ici-bas suffise, par une sorte d'animation, à lui procurer tout ce dont il aura besoin. Voici donc figurés, par exemple, les serviteurs du domaine semant le blé, faisant la moisson, broyant le grain, cuisant le pain qu'ils offriront à l'ombre du maître ; voici les cuisiniers gavant les oies qui serviront à son repas, et ainsi de suite. Prendra-t-il fantaisie au défunt de manger du poisson ou simplement de pêcher pour se distraire ? Il se dresse sur sa barque longue et étroite, harponne le poisson, tandis que les crocodiles et les hippopotames, cachés dans les roseaux, entourent la barque. De telles scènes effacent tout ce qui fait l'horreur du tombeau, d'autant que le peintre et le sculpteur n'ont jamais dédaigné le détail humoristique par quoi leur fantaisie se donne libre carrière et vient trancher sur la répétition un peu conventionnelle des sujets qu'ils devront figurer. Ces tombes d'Egypte, qui datent des premiers siècles du troisième millénaire avant notre ère, sont recouvertes par le sable, et leur forme en base de pyramide, que les indigènes ont comparée à un banc (*mastaba*), n'est plus perceptible aujourd'hui, sauf sur un ou deux spécimens qui ont été déblayés ; or leur décoration maintenue accessible au public, qui ne visite que les plus importantes, permet de constituer un répertoire d'une grande richesse : la gravure l'a popularisé, les archéologues l'ont décrit, mais M. Montet l'a étudié en s'appuyant sur le secours que les légendes en hiéroglyphes prêtent perpétuellement aux images. Il a pu ainsi, éclairant les uns par les autres, ou réciproquement, saisir plus profondément l'intention du sculpteur en même temps que la valeur de certains termes du vocabulaire. Ce volume est donc de portée philologique aussi bien qu'archéologique, et l'on ne peut qu'admirer la clarté avec laquelle l'auteur expose le résultat de ses recherches. Les différentes scènes figu-

rées sur les parois des tombeaux sont l'objet d'une étude minutieuse : la chasse et la pêche dans les marais, l'élevage, le recensement des troupeaux et la boucherie, le lin et les céréales, le pain et la bière, la culture, les vendanges et le vin, les métiers, la navigation et, pour terminer, la musique et la danse, les sports et les jeux, sont autant de chapitres qui font surgir devant nous la vie quotidienne des anciens Egyptiens, et qui sont autant d'occasions pour M. Montet de fixer la signification de termes incertains du lexique. De fort belles planches mettent sous les yeux les principales scènes décrites dans ce volume, qui offre la qualité rare d'être une œuvre de haute valeur scientifique où le lecteur, simplement curieux des choses d'Egypte, trouvera du plaisir et du profit.

Le livre de Mme Weynants sur les **Statues vivantes** est, comme elle l'intitule elle-même, une introduction à l'étude des statues égyptiennes ; mais, suivant en partie la méthode de Frazer, l'auteur, avant d'aborder le fond de son sujet, a fait porter son enquête sur les pays les plus divers et a ainsi recueilli des témoignages qui lui permettent d'élaborer une doctrine générale, également applicable aux statues égyptiennes. La croyance populaire, ancienne et moderne, s'accorde à faire de l'âme quelque chose d'extérieur à la personne, mais de la forme du corps humain qui l'abrite, dont l'éloignement momentané cause la maladie et l'éloignement définitif la mort. Des rites appropriés auront pour but de fixer l'âme au corps de façon à en prolonger la vie. Mais cette croyance admet aussi que toute reproduction de l'effigie humaine, qu'il s'agisse de l'ombre de la personne, de son reflet ou d'une statue, ne peut être qu'une émanation de l'individu et participer de son âme elle-même. Il sera donc possible de fixer cette âme dans la statue par des rites spéciaux, comme on la fixait dans le corps pour le garantir de la maladie ; ce sera un moyen d'animer la statue. De plus, nous dit l'auteur, les Egyptiens considéraient aussi comme animés par un esprit une foule d'objets, tels que les diadèmes royaux, les sceptres, etc... Mme Weynants, appliquant ces données à l'Egypte, conclut avec Maspéro que le « Ka » des Egyptiens est une variété d'âme affectant la forme d'un « double » immatériel de l'individu. De même, les statues funéraires sont animées par l'esprit du mort ; c'est ainsi que les rites, dits de « l'Ouverture de la bouche », ont pour but de rendre l'âme du mort pré-

sente dans son image, de même façon qu'on fixait par des cérémonies appropriées l'esprit des dieux dans leurs statues.

Livre intéressant, d'une belle présentation, mais auquel il manque un index qui permette d'utiliser la documentation réunie par l'auteur. Il me semble aussi qu'il y aurait lieu de faire une grande place, dans tous ces rites d'animation, à l'importance que les anciens attachaient au « nom ». Pour l'ancienne Babylonie et l'Egypte, le nom de la personne est la personne elle-même ; rien n'existe qui n'ait été « nommé ». Uue statue retient bien une parcelle de l'âme de l'individu qu'elle représente, mais sa valeur n'est totale que si elle a reçu un nom qui fixe son identité. Les Suméro-babyloniens ont bien connu eux aussi cette animation des emblèmes divins que cite Mme Weynants pour l'Egypte ; on adorait le trône, la harpe, etc... des dieux, et chaque emblème avait un nom qui lui donnait, pour ainsi dire, une « personnalité morale », faute de quoi il semble bien qu'il n'aurait été qu'un simulacre sans vie.

Il n'existait pas jusqu'ici d'étude d'ensemble des **Vases plastiques** dans l'antiquité, et l'ouvrage de Mlle Maximova (traduit par Mr M. Carsow), vient combler cette lacune. La fabrication d'un vase plastique, c'est-à-dire de la forme d'un objet autre qu'un vase, se heurte toujours à une difficulté ; ou l'artiste vise à faire un récipient commode, et le vase n'est guère plastique, ou il veut se rapprocher le plus possible de son modèle, et les qualité d'utilité qu'on doit attendre d'un vase disparaissent. Quelle était la destination primitive de ces vases plastiques ? Elle était tout d'abord religieuse ; c'est pourquoi nous les retrouvons dans les tombeaux et dans les temples ; il n'est pas interdit de penser qu'ils faisaient aussi partie de la vie de chaque jour, en gardant le caractère prophylactique et fétichiste qu'ils avaient dans le premier cas. Mlle Maximova aborde ensuite l'étude des principaux types rencontrés et établit ainsi les types d'une classification où viendront se ranger les exemplaires déjà connus ou à découvrir ; ce sont des imitations de fruits, d'animaux, du corps humain, mais aussi de figures mythologiques, têtes de Silène, d'Héraklès, de Gorgone, etc... Reprenant ensuite cette étude d'une façon plus générale, Mlle Maximova y distingue le groupe ionien, le plus original et vraiment créateur, et le groupe continental, surtout différenciés par des qualités de style ; l'ionien est « plus réa-

liste et plus souple », « le continental plus stylisé et plus uniforme », comme le note M. E. Pottier dans la préface qu'il a consacrée à ce volume.

Un certain nombre de figures dans le texte et un album de 48 planches fort bien tirées, où chacun des 178 objets reproduits est accompagné de sa notice, permettent à tout moment au lecteur de se reporter aux types décrits. Cependant, le titre de l'ouvrage me semble dépasser l'importance du sujet traité ; il est probable que l'auteur consacrera un second volume aux vases plastiques d'Athènes et à ceux de l'Italie méridionale ; mais puisque Mlle Maximova décrivait ici les « vases plastiques dans l'antiquité (époque archaïque) », nous avons été un peu déçu de ne pas rencontrer le splendide chapitre (voire le volume initial), qu'il lui était donné d'écrire sur les vases plastiques de l'ancien Elam et sur ceux de l'Asie Mineure, véritables prototypes du genre qui fait l'objet de son étude.

Nous réunirons dans ce compte rendu deux traductions de volumes importants de l'œuvre de Sir J. G. Frazer : **Le bouc émissaire** et **Tabou et les périls de l'âme**. Ici, la méthode discursive de l'auteur, qui lui fait glaner ses documents aux endroits les plus divers, est presque superflue en raison de la sûreté de nos informations touchant les vieilles sociétés de l'Asie antérieure, dont les usages sont un sûr prototype de ce qu'ont connu tant de plus jeunes civilisations. L'institution du bouc émissaire est la solution du problème du transfert du mal, (moral ou physique), transfert que les primitifs admettent, soit à des objets inanimés, pierres ou bâtons, soit à des êtres vivants, animaux ou hommes. Ce mal est la conséquence de l'omniprésence des démons que l'on expulse en leur offrant comme compensation un substratum occasionnel, par exemple le bouc émissaire, qui, chargé des péchés d'Israël, était solennellement chassé, mais aussi des animaux divins ou des humains. A cette occasion, Mr Frazer étudie le bouc émissaire humain dans la Rome antique et dans la Grèce ancienne, et par extension les Saturnales et fêtes similaires dont il déduit les significations avec une grande perspicacité. Une grande place est faite dans ce volume aux rites assyro-babyloniens de transfert; ils se trouvent éclairés et souvent expliqués dans le détail par les usages similaires des peuples primitifs, mais notre plus récente docu-

mentation sur la civilisation assyro babylonienne est maintenant suffisante pour que l'on puisse se dispenser de recourir à des confrontations externes trop éloignées, qui n'ajoutent rien à la richesse de ce fond primitif.

Les études de Mr Frazer sur certains actes interdits (tabous) l'ont amené à concevoir qu'il y a relation entre ces actes et l'idée que les primitifs se font de l'âme, petit être matériel toujours prêt à quitter le corps, qu'on peut voler, blesser de mille façons, et l'idée que ces primitifs se font de la royauté dont le représentant, responsable du bonheur, de l'existence même d'un peuple entier, a, de ce fait, une âme d'autant plus précieuse qu'il s'agit de protéger. Pour cela interviendront des règles minutieuses, que Mr Frazer décrit tour à tour. Les choses défendues, parce que dangereuses pour l'âme, sont innombrables ; le plus souvent, les tabous portent sur les actes qui pourraient donner lieu à une opération magique ultérieure, qui rendrait maître de l'individu ; ainsi, comment se débarrasser des cheveux et des ongles coupés, des crachats, par l'intermédiaire desquels on pourrait être ensorcelé ? C'est ainsi que certains personnages sacrés ne portent sur eux ni nœuds ni bagues, en raison évidemment de l'idée de possession qui s'attache à une chose ficelée, nouée ; de tels exemples font d'ailleurs concevoir combien ces tabous relèvent d'une mentalité primitive. Un des tabous auxquels Mr Frazer consacre un important chapitre est celui qui pèse sur les noms des personnes, mais ceci découle encore de la doctrine générale qui fait du nom une partie de la personne elle-même, et qui admet que sa connaissance donne pouvoir sur elle. Cette doctrine a pour conséquence non seulement de cacher le nom des personnes, mais de rendre celui des dieux ineffable ; les religions de l'Asie Antérieure ancienne l'ont rigoureusement appliquée lorsque les Sumériens, par exemple, qualifiaient leurs dieux de « seigneur : *en* » et les Phéniciens de « maître : *baal* ».

Un index et des références abondantes dans les deux volumes mettent au mieux à la portée du chercheur la mine de documents que sont les œuvres de Sir J. G. Frazer ; les voici devenues heureusement accessibles au public français, grâce à l'élégante et claire traduction qui lui est offerte aujourd'hui.

Dr G. CONTENAU.

LETTRES ALLEMANDES

Das vierzigste Jahr (Quarante années) *1886-1926*, S. Fischer, Berlin. — Thomas Mann : *Lübeck als geistige Lebensform* (Lubeck comme empreinte morale), Otto Quitzow, Lübeck. — *Rainer Maria Rilke*, numéro d'avril 1927 de la Revue d'*Orplid*, München-Gladbach. — Edmond Jaloux : *Rainer Maria Rilke*, éditions Emile-Paul frères, Paris. — Ludwig Klages : *Die psychologischen Errungenschaften Nietzsches* (les conquêtes de Nietzsche en phsychologie), Ambrosius Barth, Leipzig. — Mémento.

C'est **quarante années** bien remplies de vie littéraire qu'a commémorées, à l'occasion de son quarantième anniversaire, la maison d'édition S. Fischer, de Berlin. De fait, les débuts de cette « firme » se trouvent étroitement associés à cette révolution en littérature qu'a déclanchée, aux environs de 1889, le naturalisme allemand. Si Otto Brahm, avec la création du *Théâtre libre* de Berlin, avait donné une scène, des acteurs et un public aux jeunes auteurs naturalistes, c'est à la maison d'édition S. Fischer que revient l'honneur d'avoir abrité sous son enseigne les prémices de leur production littéraire. Se figure-t-on qu'en ce temps-là Ibsen — dont certaines pièces étaient encore interdites par la censure dans les pays scandinaves — se trouvait à la merci d'un traducteur de fortune et d'un impresario plus ou moins scrupuleux ? Paul Schlenther et Julius Elias, sur ces entrefaites, conçurent l'idée de cette magnifique traduction qui devait faire du dramaturge norvégien un des grands classiques du théâtre allemand. Non sans peine (car personne ne croyait au succès de l'entreprise), ils finirent par gagner l'éditeur S. Fischer à leur projet. Mais quand ils se trouvèrent dans la rue, avec le contrat dûment signé dans leur poche, ils furent brusquement pris d'une sorte de remords. — Qu'en pensez-vous? dit Schlenther à son comparse. — J'en pense ce que vous en pensez, répondit l'autre. — Eh bien, et moi, qu'est-ce que j'en pense ? — Vous vous dites : on l'a roulé dans les grands prix, ce brave Fischer. — Mais « ce brave Fischer » n'était pas homme à se laisser ainsi mettre dedans. Entre ses mains, l'affaire se découvrit excellente. Ibsen et Gerhardt Hauptmann devinrent bientôt les plus solides piliers de sa raison sociale. Tout ensemble Mécène, conseiller, homme d'affaires, le « patron » sut, avec un rare discernement, recruter ceux qui allaient bientôt devenir l'élite de la littérature, les Dehmel, Schnitzler, Thomas Mann, Hermann Hesse, Oskar Loerke, Dœblin, Wassermann et bien d'autre encore. En même

temps, la petite revue hebdomadaire des *Cahiers verts*, organe de la *Freie Bühne*, transformée par lui en grande Revue mensuelle — *die neue Rundschau* — devenait une sorte de tribune internationale où se sont fait entendre dans ces derniers temps les voix françaises de Jacques Rivière, Romain Rolland, André Gide, Paul Valéry, Georges Duhamel.

§

Faussant pour une fois compagnie à son éditeur berlinois, Thomas Mann a fait paraître dans sa ville natale, sous le titre de **Lübeck als geistige Lebensform** (Lübeck comme empreinte morale) un discours prononcé au théâtre de Lübeck à l'occasion du 7e centenaire du rattachement de cette ville libre à la ligue hanséatique. — Nul n'est prophète dans son pays, prétend le proverbe. Cela a été vrai aussi de Thomas Mann, du moins à ses débuts. Car ce fut un beau tapage dans Landernau, je veux dire à Lübeck, lorsque parurent les *Buddenbrooks*, où le jeune auteur évoquait les horizons familiers, la société, toute la chronique familiale et urbaine de sa ville natale, au cours de quatre générations successives. On ne voulut voir dans cette œuvre, si hautement symbolique, qu'un ramassis de médisances, une élucubration sensationnelle dans le genre de la « *petite garnison* » de Bilse, d'odieuse mémoire. Thomas Mann a lui-même conté cette méprise dans son article intitulé *Bilse et moi*. Et encore quelques années plus tard, lorsque Tonio Kroeger s'en alla faire une courte apparition au berceau de son enfance, l'accueil qu'il y reçut ne fut rien moins que sympathique. — Il faut reconnaître que les temps, depuis, ont bien changé. Le prophète, que naguère on aurait presque lapidé, est rentré dans son pays en triomphateur, le jour où a été célébré, au Rathaus de Lübeck, en grande pompe, son cinquantième anniversaire. Au reste, on aurait tort de ne voir qu'une effusion de rétrospective sentimentalité dans le discours, très délicatement nuancé d'humour, où l'auteur des *Buddenbrooks* s'est attaché à mettre en évidence l'empreinte qu'ont reçue de son milieu natal sa personnalité, son œuvre et jusqu'à son style. Car nous touchons là à une fibre essentielle de sa vie morale. C'est par là que s'explique cette aversion tenace que lui inspire toute bohème littéraire, anarchique et déracinée, et aussi cette croyance, souvent exprimée qu'on peut être un grand

artiste en même temps qu'un honorable bourgeois et que l'écrivain ne fait que transposer sur un plan différent les énergies et les attitudes léguées par un long passé. Lui-même ne s'est-il pas toujours posé en épigone de ce patriciat hanséatique dont il avait évoqué dans sa chronique la grandeur et la décadence ? Des témoignages, de plus en plus nombreux, ont fortifié chez lui la conviction que l'écrivain qui prend ainsi conscience de son racinement, apporte des documents universellement valables et humains, beaucoup plus que celui qui se lance à la poursuite de je ne sais quelle vague chimère de cosmopolitisme littéraire et idéologique.

§

La mort de **Rilke** a suscité un peu partout une littérature nécrologique, hommage unanime rendu à la mémoire de celui qui a été un des plus grands poètes lyriques, et assurément le plus européen, de l'Allemagne contemporaine. La Revue d'**Orplid** lui a consacré, en avril, un numéro spécial. A côté de souvenirs personnels et de panégyriques, un peu de circonstance, on y trouve un artiote fort pénétrant où M. Oskar Walzel analyse les procédés descritifs du lyrisme rilkéen. Il y découvre une formule intermédiaire entre l'impressionnisme, ancienne manière, et le nouveau style expressionniste. Pour le poète impressionniste, ainsi que d'ailleurs le mot l'indique, l'*objet* n'est qu'une « impression » subjective, tout au moins un tableau disposé dans un champ visuel dont le spectateur occupe le centre. Chez Rilke, au contraire, par un paradoxal renversement des habitudes de la perception, cette perception égo-centrique est abolie, le poète se loge dans l'objet lui-même et il dispose par rapport à ce dernier les plans et les perspectives, en sorte qu'on aboutit à une complète dislocation de la vision réputée normale.

En France, où Rilke comptait peut-être plus d'amis qu'en Allemagne, il est devenu de la part d'une élite parisienne l'objet d'un véritable culte. Le petit livre d'une inspiration si délicate et d'une note si discrètement émue que lui consacre M. Edmond Jaloux (qui a eu le privilège d'être de ses amis) offre à cet égard un document précieux. Il ne s'agit ici ni d'une biographie ni d'une étude critique, mais d'une initiation qui cherche à établir un contact direct et vivant avec une des plus extraordinaires

personnalités qui aient jamais été. Car ce qui fait, aux yeux de M. Jaloux, l'incomparable valeur de Rilke, c'est le rayonnement spirituel qui émanait de sa personnalité, sorte de magie tout ésotérique dont l'œuvre n'est que le véhicule plus ou moins ajusté à nos facultés de perception imparfaites. Pour Rilke, la poésie n'était pas de la « littérature », mais la réalité mystique au sein de laquelle il vivait, il respirait, il se mouvait, le vrai monde d'où il ne sortait qu'à regret pour se mêler à cette réalité d'emprunt qu'est notre monde ordinaire.

La société de Rilke — et je ne parle pas de son exquise amitié — nous démontrait que la poésie n'est pas une forme de l'inspiration, un don personnel de créer des images ou de conjuguer des analogies, mais une vérité centrale, une présence aussi réelle que le contact d'une table ou l'élancement d'une douleur.

On pourrait dire que, de même qu'il faut des martyrs pour ranimer la foi des croyants, ou des héros pour entretenir la flamme sacrée du patriotisme, il faut aussi à la littérature, pour l'empêcher de sombrer dans le byzantinisme, qu'apparaisse de loin en loin quelqu'un de ces Initiés, habitants d'un autre monde et porteurs d'un message que les autres ne feront que répéter, parfois sans y croire bien sincèrement (1).

§

Le 18 octobre a été célébré à Weimar l'anniversaire de la naissance de Nietzsche. Des discours ont été prononcés, d'où il semble ressortir que l'influence du philosophe est aussi vivace que jamais. Peu de temps auparavant paraissait un livre intitulé **Die phi-**

(1) Dans une note de son livre où il mentionne fort aimablement mon article publié par le *Mercure de France* du 15 février 1927, M. Edmond Jaloux me reproche d'avoir, à propos de Rilke, parlé de « son dilettantisme d'esthète décadent ». L'emploi de ces termes constitue, d'après lui, un véritable anachronisme, attendu qu'ils ne peuvent s'appliquer qu'au mouvement anglais de 1848 à 1882, ou parisien de 1884 à 1890. — Je ferai remarquer qu'il y a eu aussi en Allemagne une période (précisément celle à laquelle appartiennent, au moins chronologiquement, Stefan George, Hofmansthal et Rilke, et qui va de 1890 à 1914 environ) où ce type littéraire a dominé. Il a été remarquablement analysé par Thomas Mann, qui s'en est fait comme une spécialité. Je reconnais d'ailleurs que ce signalement ne convient guère à la personnalité de Rilke, telle que M. Jaloux nous l'a fait connaître. Je voulais d'ailleurs simplement marquer l'opposition où se trouve l'art de Rilke, indifférent à toute action politique ou sociale, avec la littérature « activiste » qui a succédé en Allemagne à cette période dite d'« esthétisme ».

losophischen Errungenschaften Nietzsches (Les conquêtes de Nietzsche dans le domaine de la psychologie), de la plume d'un des penseurs les plus originaux de la nouvelle génération, M. Ludwig Klages. L'idée qui me paraît dominer cet exposé très pénétrant, c'est la contradiction fondamentale que l'auteur découvre chez Nietzsche entre le psychologue moraliste et le prophète dionysien. Le premier, avec une pénétration qui n'a pas été dépassée, a découvert dans l'inconscient biologique et psychologique les racines cachées de tous nos jugements de valeur ; il a dévoilé tout le mécanisme des illusions morales ; il a démasqué toutes ces solennelles duperies qui s'intitulent conscience, volonté, esprit, vérité ; il a montré que ce faux monnayage psychologique s'étendait sournoisement à tous nos jugements en apparence les plus objectifs, les plus impersonnels — où s'exprime toujours un ressentiment caché, une hostilité latente, tout au moins une attitude de défiance et d'*exclusion*, non de confiance et de *communion* à l'endroit de la vie — laquelle, dans ses sources profonde, est spontanéité inconsciente, ivresse héroïque et orgiaque. — Malheureusement, s'il a admirablement mis à nu ce foyer secret d'infection qu'est l'intellectualisme moralisateur, Nietzsche n'en reste pas moins lui-même contaminé par lui, à la suite d'une sorte d'atavisme indélébile. Ce dionysien immoraliste est profondément atteint de la monomanie de la morale. La grande erreur de sa philosophie, d'après M. Klages, est d'avoir identifié de plus en plus le culte de la vie avec la « Volonté de Puissance ». Ce faisant, Nietzsche a restauré la morale, il l'a simplement édifiée suivant un plan nouveau, en l'appuyant sur d'autres fondements. Le mystique dionysien, l'annonciateur d'un culte héroïque et orgiaque de la vie, a pris le masque fanatique et le son de voix sévère du prêtre ascétique, du législateur et du prophète jéhoviste ; au lieu de chanter et de danser, il s'est mis à prêcher, à promulguer des commandements ; il n'a plus parlé que de hiérarchies, de contraintes, de nouvelles Tables de la Loi, d'élus et de réprouvés, de maîtres et d'esclaves. Et, ce qui est plus grave encore, c'est que ce monomane de la morale avait à l'avance ruiné les fondements de toute morale ; c'est que ce fanatique de la vérité a commencé par détruire la notion même de vérité ; c'est que ce prophète, au fond, ne peut plus croire à son dieu. — Scepticisme ? Non. Mais nihilisme

désespéré. Et l'auteur émet, en guise de conclusion, une hypothèse assez curieuse. Nietzsche, dit-il, nous prévient lui-même à plusieurs reprises que sa philosophie n'est qu'un *masque* ; c'est donc qu'elle lui a simplement servi à détourner ses regards de certains abîmes intérieurs qui l'attiraient irrésistiblement, c'est à savoir de cette obsession du suicide à laquelle il n'a échappé que par un effort surhumain. Car, qu'était-ce, au fond, que l'annonciation de l'Eternel Retour, si ce n'est l'antidote le plus héroïque à cette obsédante volonté du Néant ? Et ce serait là, d'après M. Klages, le grand secret de Nietzsche — son « abîme de Pascal ».

Mémento. — Signalons l'intéressant numéro de septembre de la Revue *Nord und Süd,* organe de coopération internationale (éditée chez Carl Heymann, Berlin). Il apporte une série d'articles de MM. Aristide Briand, Jouhaux, H. G. Wells. M. Stresemann, ministre allemand des Affaires étrangères, lui aussi, a donné comme contribution un article sur *Gœthe et les guerres d'indépendance.* M. Streseman s'y affirme aussi fin connaisseur en matière de littérature gœthéenne que grand admirateur de Napoléon, et s'il lave Gœthe du reproche de ne pas s'être enthousiasmé pour une Allemagne encore inexistante, c'est qu'il partage son culte pour cet *ens realissimum* qu'était l'Imperator français. — Parmi les Revues allemandes d'avant-garde, une des plus vivantes, animée de l'esprit le plus résolument européen, est la petite revue hebdomadaire, à la fois politique et artistique, intitulée *die Weltbühne* (Charlottenburg, Kantstrasse, 152). Fondée il y a plus de 20 ans par Siegfried Jacobsohn, elle a pour collaborateurs une équipe d'esprits originaux et affranchis qui, dans leur lutte contre les forces sournoisement réactionnaires de l'Allemagne d'aujourd'hui, font revivre l'esprit de cette satire aristophanesque qu'avait essayé jadis d'acclimater en Allemagne le Henri Heine des *Zeitgedichte* et d'*Atta Troll*

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ

LETTRES RUSSES

Les Souvenirs de Léon Tikhomirov, Gosisdat, Moscou, 1927. — *Le journal de E. A. Peretz,* Gosisdat, 1927. — *Novy Mir,* n° 7. — *Goloss Minouvchavo,* n° 5.

Les dirigeants de la Russie se montrent d'une activité particulière en ce qui concerne la publication des archives secrètes de l'ancien régime, si bien que, sous le rapport de la documentation, les futurs historiens de la Révolution russe n'auront à se

plaindre que de l'embarras du choix. Ces derniers temps, deux volumes de mémoires très importants ont été publiés par *Gosisdat*, à l'aide de matériaux préparés par les Archives centrales ; ce sont : *Les Souvenirs de Léon Tikhomirov* et le *Journal de E. A. Peretz*.

Léon Tikhomirov avait été l'un des principaux fondateurs du parti de **La Volonté du peuple** (*Narodnaïa Volia*) et quand, en 1882, il se rendit à l'étranger, il avait déjà derrière lui un stage révolutionnaire de dix années, dont quatre passées en prison avant sa comparution dans le célèbre procès politique des 194. Tikhomirov appartint au groupe terroriste du parti **Terre et Liberté**, et il participa au Congrès de Lipetzk où ce parti se scinda en deux groupes. Mais ce révolutionnaire, ce terroriste, qui, membre du Comité exécutif de la *Narodnaïa Volia*, fut l'un des principaux organisateurs des attentats les plus célèbres, ce théoricien de la Révolution, directeur de l'organe du parti, aux années 90, écrivit à l'empereur Alexandre III une lettre de repentance qui lui valut l'amnistie. Rentré en Russie, Tikhomirov prit une place prépondérante dans le parti réactionnaire et devint rédacteur en chef de l'organe de ce parti : *Moskovskia Viédomosti*. **Les Souvenirs de Léon Tikhomirov** sont, en somme, l'histoire du mouvement révolutionnaire en Russie, de 1870 à 1900, par un témoin et l'un des acteurs principaux de ce mouvement. A ces souvenirs on a joint le Journal de Tikhomirov, de janvier 1889 à décembre 1895, dont la première note est celle-ci : « L'autorisation de l'Empereur de rentrer en Russie m'a été donnée le 10 novembre 1888. »

Les mémoires de Tikhomirov nous donnent un tableau exact de ce que fut le mouvement révolutionnaire en Russie pendant une période assez longue. Ceux de E. A. Peretz nous transportent dans un tout autre milieu. Peretz fut secrétaire d'Etat au Conseil d'Empire pendant de longues années, et c'est le monde de la haute bureaucratie et de la Cour qu'il nous présente. **Les Mémoires de E. A. Peretz** vont des années 1880 à 1885. C'est une période intéressante dans l'histoire de la Russie. C'est la fin du règne d'Alexandre II et le commencement du règne d'Alexandre III, période de lutte entre le parti libéral, qui veut substituer, graduellement, au régime autocratique, le régime constitutionnel, et le parti conservateur qui, au contraire, s'efforce de garder intactes

toutes les prérogatives de l'autocratie. C'est ce dernier parti, dirigé par Pobiédonostzev, qui triomphe alors, et cette politique contribue puissamment au développement des partis révolutionnaires. Une des premières victimes du parti conservateur fut le grand-duc Constantin qui, au commencement des années 80, était Président du Conseil d'Empire et grand-amiral de la flotte russe.

La comtesse Kleinmichel m'a raconté, écrit Peretz, le 15 octobre 1880, que la haine de l'héritier du trône (Alexandre III) envers le grand-duc ne fait que croître. Les fauteurs de cette haine sont Pobiédonostzev et Baranoff, qui toujours calomnient le grand-duc. Ce sentiment de l'héritier s'étend également à tous les amis de son oncle.

Peretz note dans son journal ce fait assez intéressant que parmi les adversaires de Loris Melikov et d'Abaza, qui étaient des constitutionnalistes convaincus, se trouvait Bismarck. A ce propos, Peretz écrit :

Le comte Chouvalov (1) raconte qu'en traversant Berlin, il y a quelques jours, il a fait une visite à Bismarck. Celui-ci était fort mécontent de la politique de Loris Melikov, et il pria Chouvalov de dire en son nom, à l'Empereur, que la politique des derniers temps et la condescendance envers l'opinion publique perdront la Russie ; qu'il faut mettre un gant de fer et tout simplement fermer la bouche à tous ceux qui crient et rêvent d'une constitution. Chouvalov refusa de faire cette commission, d'abord parce qu'il ne partageait pas l'opinion de Bismarck, et ensuite parce qu'il ne se trouvait pas assez proche de Sa Majesté pour l'entretenir d'un pareil sujet. Bismarck entra en une violente colère et s'adressant à sa femme, qui assistait à cet entretien, lui dit : « Tu entends : Bismarck ne compte plus ! » Vu le refus de Chouvalov, peut-être Bismarck fit-il agir sur l'Empereur par les souverains allemands; en tout cas, il est hors de doute que la chute de Loris Melikov fut accueillie avec joie à Berlin.

Les mémoires de Peretz nous découvrent tous les ressorts cachés qui dirigeaient à cette époque la politique russe.

Le n° 7 de **Novy Mir** (*Le Monde nouveau*), qui groupe maintenant dans sa rédaction les écrivains les plus marquants de la nouvelle génération, contient plusieurs romans et nouvelles, et la fin de l'étude historique de Tchégoliev : *Le dernier voyage de Nicolas Romanov*, où il narre, avec force détails, l'abdication de Nicolas II. Parmi les romans, le plus remarquable est celui d'Alexis Tolstoï : *Le Calvaire*. Il fait suite au roman publié il y

(1) Ambassadeur à Londres.

a une dizaine d'années, à Paris. C'est le tableau le plus remarquable qui ait été fait jusqu'aujourd'hui du début du bolchevisme en Russie. Citons ces quelques lignes de la description de Pétrograd :

Tout était terminé. Dans les rues vides de Pétrograd qui se taisait, un vent glacial poussait des morceaux de papiers — fragments de décrets militaires, affiches de théâtre, appels à la conscience et au patriotisme du peuple russe — qui, à cause de la colle desséchée, rampaient en bruissant avec la neige soulevée par le vent. C'était tout ce qui restait du brouhaha, ivre et bruyant, encore si récent, de la capitale. La foule oisive avait quitté les places et les rues ; le Palais d'Hiver, le toit traversé par un obus de l'*Aurore*, s'était vidé. Les banquiers, les membres du gouvernement, les généraux célèbres, tous enfuis, on ne sait où. Dans les rues sales, plus d'équipages brillants, de femmes élégantes, de fonctionnaires corrects, de jeunes gens enthousiastes, d'hommes politiques aux barbes fournies. La nuit, le marteau qui cloue des planches aux portes des magasins frappe de plus en plus fréquemment. Parfois, dans une vitrine, on aperçoit encore un petit morceau de fromage, ailleurs un gâteau sec, à cent roubles, et cela augmente encore le regret de la vie disparue. Un passant effrayé se serre contre la muraille en suivant d'un regard furtif la patrouille de jeunes gens résolus qui marchent bravement, l'étoile rouge au bonnet, le fusil sur l'épaule. Le vent du Nord souffle un froid mortel. Aux fenêtres sombres des maisons sont accrochées des vestes vides, chassant l'image du luxe passé... Sinistre était Pétrograd à la fin de 1917.

Le cinquième numéro de **Goloss Minouvchavo** (*La voix du passé*), revue historique, éditée par Melgounov et Polner à Paris, vient de paraître. On y trouve des documents intéressants, entre autres la suite du Journal de Tolstoï ; l'année 1855, le siège de Sébastopol, et une lettre de Dostoïevski à V. A. Alexiev, qui fut violon solo à l'orchestre du Grand Opéra de Pétersbourg. Dostoïevski était son idole littéraire. Il fit sa connaissance, et entre eux s'établit une correspondance qui dura jusqu'en 1880. Mais à cette époque Alexiev fut gagné à la philosophie religieuse de Tolstoï. Cette lettre est particulièrement intéressante en ce qu'elle pose le même problème que *Les Frères Karamazov*, trois ans avant la publication de ce roman :

1876.

Cher monsieur, excusez-moi de répondre aujourd'hui seulement à votre lettre du 3 juin ; mais j'ai eu une crise d'épilepsie. Vous me posez une question difficile parce qu'il faut y répondre longuement, alors

que la chose en elle-même est claire. Dans la séduction de Satan sont indiquées trois grandes idées universelles ; et voilà, dix-huit siècles sont passés et il n'y a pas de questions plus ardues, c'est-à-dire plus profondes que celles-ci, et je n'arrive toujours pas à les résoudre. « La pierre en pain. » C'est la question sociale actuelle. Ce n'est pas une prophétie ; ce fut toujours ainsi. « Au lieu d'aller prêcher aux miséreux, aux affamés, l'abstinence du péché, l'humilité, la pureté, ne vaudrait-il pas mieux commencer par leur donner du pain ? Ce serait plus humain. Avant toi, des prédicateurs sont venus, mais toi, tu es le Fils de Dieu, tout l'Univers t'attendait avec impatience, agis donc comme l'Etre suprême, par l'Esprit et la Justice. Donne-leur à tous la nourriture ; donne-leur tel ordre social qu'ils aient toujours du pain, et alors seulement, fais-les responsables pour le péché. S'ils pèchent alors, ils seront des ingrats, mais s'ils pèchent maintenant c'est qu'ils ont faim. Il est même honteux de leur adresser des reproches. Tu es Fils de Dieu, alors tu peux tout. Voici des pierres ; tu vois combien il y en a, tu n'as qu'à l'ordonner et ces pierres se transformeront en pain. Ordonne que dorénavant la terre produise tout sans travail ; apprends aux hommes une telle science ou enseigne-leur tel ordre que leur subsistance leur soit assurée. Se peut-il que tu ne croies pas que les vices et les malheurs principaux des hommes viennent de la faim, du froid, de la misère et de la lutte âpre pour l'existence ? »

Telle est l'idée de la première question posée au Christ par le Malin. Convenez qu'il est difficile d'y répondre. Le socialisme actuel en Europe, ainsi que chez nous, écarte partout le Christ et se soucie avant tout du *pain* ; il appelle à son aide la science et affirme que la cause de tous les maux de l'humanité, c'est la misère, la lutte pour l'existence. A cela, Christ répond : « Ce n'est pas de pain seul que vit l'homme » ; c'est-à-dire qu'il pose l'axiome de l'origine spirituelle de l'homme. L'idée de Satan ne pouvait s'appliquer qu'à l'homme animal ; Christ savait que l'homme ne peut pas vivre de pain seul. Si avec cela il n'y a pas de vie spirituelle, un idéal de beauté, alors l'homme s'ennuiera, mourra, deviendra fou, se tuera, ou se convertira au paganisme Mais Christ, qui portait en soi et dans sa parole l'idéal de la beauté, décide qu'il vaut mieux introduire dans les âmes cet idéal. L'ayant en leur âme, les hommes deviendront frères, et alors, travaillant l'un pour l'autre, ils seront riches. Au contraire, si on ne leur donne que le pain, par ennui peut-être ils deviendront ennemis, et si on leur donne à la fois la beauté et le pain, l'homme sera privé du travail, de la personnalité, il n'aura plus à se sacrifier pour son prochain, en un mot sera supprimée toute vie, l'idéal de la vie. Mieux vaut donc posséder la lumière spirituelle seule. La preuve que c'est bien là l'idée de ce petit passage de l'Evangile, et non celle que, le Christ ayant faim, le

diable lui conseille de transformer des pierres en pain, c'est que Christ répond : « Ce n'est pas de pain seul (comme les animaux) que vit l'homme. » S'il ne s'agissait que de satisfaire la faim, Christ n'avait pas besoin de parler de la nature spirituelle de l'homme ; même sans le conseil du diable, il aurait pu trouver du pain, s'il l'eût voulu. Apropos, rappelez-vous les théories de Darwin et autres sur l'origine de l'homme. Sans entrer dans aucune théorie, Christ déclare nettement qu'en l'homme, sauf le monde animal, il y a aussi le monde spirituel. Qu'importe l'origine de l'homme (dans la Bible, il n'est pas expliqué comment Dieu l'a pétri de terre glaise : mais en revanche, il a insufflé la vie en lui), mais ce qui est mal, c'est que, par ses péchés, l'homme peut de nouveau se transformer en animal.

Votre serviteur.

F. DOSTOÏEVSKI.

Dans une page de son *Journal d'un écrivain*, de mai 1876, Dostoïevski fait déjà allusion à ce même passage de l'Evangile. Après une visite dans un asile d'enfants, il décrit ses impressions, réfléchit à l'avenir réservé à ces pauvres êtres et en arrive à parler des suicides fréquents alors à Pétersbourg, surtout parmi la jeunesse scolaire. A ce propos, il analyse le testament d'une jeune étudiante, Mlle Pisareva, qui s'était tuée, et se souciait particulièrement de l'argent (25 roubles) qu'elle laissait, et Dostoïevski écrit : « Cette importance attribuée à l'argent est peut-être le dernier reflet du préjugé principal de toute la vie, la pierre transformée en pain. »

J. W. BIENSTOCK.

LETTRES ITALIENNES

Francesco Ercole : *La Politica di Machiavelli*, Anonima Romana Editoriale. — Giuseppe Prezzolini : *Vita di Nicolò Machiavelli Fiorentino*, Mondadori, Milano.

L'année dernière, se célébrait le centenaire de la mort de saint François d'Assise. Et pour la circonstance, au dehors aussi bien qu'en Italie, pullulèrent les écrits sur le grand mystique. Qui donc alors n'a pas commis au moins un article sur lui ? Ce qui, au premier abord, peut sembler surprenant ; car aucune époque ne fut plus que la nôtre éloignée de la simplicité et du désintéressement franciscains. Mais avec du verbiage, la mode aidant, on pouvait contrefaire les effusions de la ferveur.

On aurait pu craindre que pareil débordement recommençât

cette année à propos du centenaire de la mort de Machiavel. Heureusement, il n'en fut rien. Machiavel est un trop dur morceau ; et pour s'attaquer à lui, il faut avoir les dents solides. Aussi ne parut-il qu'un fort petit nombre d'ouvrages. D'abord fut réédité le livre de Villari, *Nicolò Machiavelli e suoi tempi*, capital si l'on veut, mais qui date, et dont nous n'acceptons plus un certain nombre de vues. Parmi les ouvrages nouveaux, je n'en retiendrai que deux, fort différents de manière et d'intention, mais qui méritent l'un et l'autre l'examen : **La Politica di Machiavelli**, par Francesco Ercole ; et **Vita di Nicolò Machiavelli Fiorentino**, par Giuseppe Prezzolini.

Nous pourrions juger le livre de Francesco Ercole comme trop consciencieux et, par suite, trop compact. Il connaît à fond l'œuvre du grand Florentin et s'applique à en faire une complète exposition plutôt que de la critiquer. C'est que, du moins dans la doctrine officielle qui commence cependant à avoir beaucoup de dissidents, Machiavel est en Italie l'un des dieux de la patrie ; et, comme tel, intangible. Mais de l'extérieur, nous pouvons dire que si Machiavel nous apparaît toujours une fort grande intelligence, et un représentant tout à fait caractéristique de l'esprit toscan, il nous est difficile de le considérer encore comme un profond politique.

Sa vie même nous le démontre abondamment. A une époque aussi trouble et aussi mobile que celle où il vécut, il était relativement aisé à un esprit vraiment politique de se pousser aux affaires et de traduire ses théories en pratique. Machiavelli, au contraire, agit presque toujours à contre-temps ; et malgré sa subtilité d'esprit, il n'occupa jamais que des postes subordonnés où il ne dirigea rien. Quelle différence avec Guichardin qui, moins grand que lui dans les lettres, n'en exerça pas moins une action d'un poids indéniable sur les événements politiques où il fut mêlé !

C'est qu'à l'égard de Machiavel, une confusion assez fâcheuse s'est perpétuée. Croce, presque seul, l'a aperçue. Il ne suffit pas d'écrire sur la politique pour être un politique ; pas plus que d'avoir écrit *César Birotteau* n'a fait de Balzac un brasseur d'affaires. L'esthétique et l'économie sont domaines bien distincts. Et l'œuvre de Machiavel ressortit à l'esthétique. Il est littérateur ; et la littérature travaille non sur l'avenir, mais sur les matériaux

du passé. De fait, Machiavel est un humaniste, et un humaniste dans le type du Quattrocento. Son paysage littéraire est fait presque exclusivement des historiens antiques, qu'il admettait forcément sans critique. Et son idéal politique tenait au passé. Les dures réalités de son siècle l'accablèrent, le tuèrent même. Et l'avenir fut tout autre qu'il ne l'avait prédit.

Ce qui donna le change, c'est la très grande lucidité de sa pensée, la vigueur fruste de sa dialectique, et la forme typiquement toscane de son raisonnement. Il excelle à isoler un fait, à le présenter sous le jour de la plus solide réalité, et à construire dessus des expériences qui paraissent inéluctablement déduites. Travail d'une grande tonicité mentale, et qui peut être salutaire aux esprits qui manquent de rigueur. Mais l'expérience politique directe en est absente.

L'exégèse que fait Francesco Ercole de l'œuvre de Machiavel est certes très fouillée. On jugerait qu'elle l'est même trop ; car à force d'aller jusqu'aux limites de la pensée de Machiavel, pour aussi vaste qu'elle soit, il arrive à forcer des contradictions qui n'ont pas la même portée dans le détail des textes. Il cherche à poser l'éthique de Machiavel. Chez celui-ci, elle était admise plutôt comme postulat. A force de vouloir trop la réduire en système philosophique, on la fausse. Il n'y a point d'éthique qui ne repose sur une métaphysique, et Machiavel eut l'esprit le moins métaphysique de la terre. En admettant une religion purement utilitaire, il tombait dans le positivisme et pensait, comme plus tard son grand contradicteur Voltaire, qu'il faut une religion pour le peuple. Aucune doctrine vraiment philosophique n'a jamais consenti et ne consentira jamais à un rôle d'une telle servitude.

Francesco Ercole dégage avec beaucoup d'acuité l'idée machiavélique de la *virtù*, qui consiste pour un homme à ordonner toutes ses possibilités d'action en vue du maximum de résultat. Mais le virtuose de la politique ainsi formé ne peut que viser à l'individualisme absolu, au principat entièrement tyrannique. Or, l'ambition d'un grand homme d'Etat dépasse singulièrement cette activité strictement économique ; elle a un jeu beaucoup plus large. Francesco Ercole semble avoir prévu l'objection, mais il fait tomber Machiavel dans une sorte d'altruisme kantien qui n'est absolument pas dans son esprit.

Francesco Ercole, respectueux de l'évangile machiavélique, ne relève pas ses erreurs. Elles dérivent toutes de ce que Machiavel n'a pas le sentiment du grand mouvement qui emporte l'histoire, ni de la diversité des lieux et des époques. Ainsi nous présente-t-il par exemple, ce qui est fort inattendu, les cantons helvétiques comme tout à fait semblables à la Rome antique.

Mais si on le remet à sa véritable place de penseur, on ne saurait nier que la plupart de ses préceptes ne soient d'un grand sens, et qu'on n'y puisse trouver des leçons toujours actuelles. Par exemple celle-ci : « Le propre le plus fâcheux des républiques faibles est d'être irrésolues ; de sorte que tous les partis qu'elles prennent, elles le prennent par force, et s'il leur arrive de faire quelque bien, elles le font par force, et non par leur sagesse. »

Le livre de Francesco Ercole se termine par un parallèle entre Dante et Machiavelli. Il contient des choses neuves. Je me permets cependant de n'en point accepter les conclusions. S'il faut choisir entre les deux, je prends le parti de Dante. La gloire de ce grand homme est de n'avoir jamais transigé avec le devoir, avec la tâche qu'il s'était proposée. Aucune déconvenue ne le rebutait : il allait, et il agissait. Car chacune de ses œuvres littéraires fut un acte effectif. Et ses théories politiques eurent au moins cet avantage qu'elles avaient été réalisées dans le passé, à l'encontre de celles de Machiavel qui ne le furent jamais. De sorte que le poète nous apparaît plus réaliste que le philosophe de l'histoire.

Le livre de Giuseppe Prezzolini, *Vie de Nicolas Machiavel, Florentin*, est moins austère que celui de Francesco Ercole. C'est le premier essai de biographie romancée qui est fait en Italie. Mais il diffère très sensiblement des livres du genre qui ont été écrits chez nous. En France, les auteurs se sont attachés au tour anecdotique du récit. Giuseppe Prezzolini procède par touches colorées et vibrantes. Et son livre est d'une composition très moderne, et des plus attachantes. Il procède par tableaux admirablement *ambientati*, d'une haute couleur, truculents parfois, et pénétrés d'un accent florentin très prononcé. Giuseppe Prezzolini ne ment pas à son titre : il montre bien en Machiavel le Florentin, à la fois subtil et gouailleur, libre d'allures et de langage, débraillé même, et en même temps fin de race et aristocrate d'esprit. Chez aucun autre homme peut-être, plus qu'en

Machiavel, le génie ne s'accorda plus naturellement avec le naturel, on peut même dire la vulgarité de la vie courante.

Cette manière permet à Prezzolini d'arriver à des notations psychologiques qui font plus comprendre le véritable Machiavel que ne le feraient de longues et savantes dissertations. Il fait bien ressortir, notamment, l'esprit romain de Machiavel et les périodes romaines que celui-ci préféra, la construction toute logique et rationnelle de son esprit, sur lequel le sentiment n'avait aucune prise. Il note également bien la méconnaissance qu'avait Machiavel de l'Italie méridionale, lacune grave chez un prétendu prophète de l'unité italienne, ainsi que la piètre figure que firent, à l'affaire de Prato, ces milices nationales sur lesquelles il faisait reposer une si grande partie de son système politique.

Mais ce livre coloré et vivant est écrit pour des Italiens, et ne peut être pleinement compris que par eux. Le Machiavel de Prezzolini, pour aussi près de la réalité qu'il soit, est destiné à figurer dans le Panthéon de la patrie italienne. Et nous ne saurions lui en faire grief. Tout de même, au risque de passer pour plus royalistes que le roi, ferons-nous, sur un ou deux points, quelques timides objections. A force de répéter qu'ils n'étaient pas un peuple religieux, les Italiens ont fini par le persuader au monde entier. Rien n'est plus faux. Mais ils ont conservé l'habitude d'opposer leur *Risorgimento* à la décadence des siècles passés ; et pour que l'antithèse soit plus patriotiquement convaincante, ils forcent le dernier trait. Or, si l'Italie du commencement du XVIe siècle eût été aussi irréligieuse, la Réforme l'aurait abattue, et la religion traditionnelle serait tombée.

Suivant l'usage encore, Prezzolini se montre d'une excessive dureté envers les grands papes contemporains de Machiavel : Léon X, Jules II, et même Alexandre VI, tout compte fait, qui fut à Rome l'initiateur du grand mouvement renaissant. L'histoire n'est pas le roman ; et les plus pointilleux éplucheurs de Gregorovius ne sont arrivés à trouver à Lucrèce Borgia qu'un amant bien prouvé : Bembo. Si ce n'est un brevet de vertu, c'en est un de bon goût.

Mais somme toute, nous comprenons que l'Italie renouvelle de temps en temps l'interprétation de ses grands hommes selon l'idéal du moment. Dans son tout dernier paragraphe, Prezzolini donne comme brillante suite à Machiavel quelques person-

nages dont certains, assurément, n'auraient eu nulle idée d'entrer dans ce cortège ; et notamment Cavour, dont le libéralisme est aux antipodes de la pensée du Florentin. En revanche, il excommunie Garibaldi. Et alors, je me demande comment nous sera contée, demain, la biographie romancée de Silvio Pellico. Et celle de Settembrini ?

PAUL GUITON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Un grand Débat catholique et français, Bloud et Gay. — H. Multzer O'Naghten : *Catholique d'abord*, la Gazette française.

Les *Cahiers de la Nouvelle Journée* ont consacré à l'école de Maurras leur numéro 10 intitulé : **Un grand Débat catholique et français, témoignages sur l'Action française.** C'est un intéressant recueil, dû à de bonnes plumes catholiques. Il comprend :

1° *Problèmes et réflexions*, par J. Vialatoux. Il considère comme « irrécusables » deux faits : 1° l'Action française a toujours été l'école de Maurras, c'est-à-dire le groupe de disciples d'un esprit non pas seulement étranger à la foi, mais passionnément hostile à la morale chrétienne ; le maître de cette école est un philosophe esthète dont le « système religieux, moral et social » est un naturalisme païen. Entourant Maurras, un cénacle d'incroyants et de libertins a constitué en 1897 la première pléiade ou mieux le premier état-major autour duquel s'est depuis effectué, des « dirigeants » aux « camelots », le recrutement de toute l'école. M. Vialatoux en donne comme preuve l'article anonyme *L'Eglise et l'Intelligence*, publié dans le *Mercure* du 1-IV-1927, et qui avait pour conclusion : « Rome vient de montrer qu'elle est indéchristianisable et vouée sans remède aux folies mystiques » ; M. Vialatoux tire aussi argument de la réponse de M. Maurras à cet article : « Ce n'est qu'un nuage qui passe. Le catholicisme est de longue date avec nous, et c'est nous qui avons vu l'essence de son bienfait ; les accès chrétiens de l'Eglise ne sont que des contingences accidentelles » ; 2° C'est dans le bercail de l'Eglise de France que Maurras a su faire école, et c'est aujourd'hui contre l'Eglise tout court qu'il se voit en demeure de la défendre pour se la garder fidèle.

M. Vialatoux se demande « qu'est-ce qui a prédisposé les ca-

tholiques à recevoir cette parole païenne dès avant qu'elle se fît entendre » ; car d'après lui, « Maurras a moins créé la mentalité de son école qu'il n'est venu l'incarner ». La réponse serait que « ce n'était pas l'Eglise de France qui allait d'un bloc à l'Action française », mais un *certain monde*, une portion de la *bourgeoisie*. « La mentalité prémaurassienne ne serait-elle pas définissable par une tendance, non pas à exclure du *monde* le catholicisme, mais à le *mondaniser*, à le plier au service du *monde* ? » Une portion de la bourgeoisie « était en quête, pour le service même et la quiétude de sa mondanité, d'un catholicisme mondanisé ». En cette mondanité « pouvait résider une certaine volonté généreuse de servir le bien public, mais... en érigeant la cité terrestre en fin dernière, en tenant séparée des choses terrestres la fin éternelle et divine. C'est à cette mondanité païenne que revient le nom de *nationalisme* ».

M. Vialatoux conclut : « Le monde a donc été tenté de mondaniser le catholicisme pour le plier à ses fins mondaines, mais n'avons-nous pas été, nous aussi catholiques, trop souvent tentés de nous servir du monde pour obtenir le règne de Dieu ? »

2° *Le principat intellectuel de Charles Maurras*, par C. André. Si l'Action Française a été, dès l'origine, comme le dit M. Maurras, « une école militaire », elle était aussi et est restée « une académie d'intellectuels ». Leur maître indiscuté est M. Maurras. Un prêtre a écrit : « Il n'y a que deux phares... Rome et Maurras », et un moine, à la question : « Quels sont vos auteurs préférés ? » a répondu : « La Bible et Maurras ».

Bien qu'il se donne comme disciple d'A. Comte, M. Maurras n'est pas un philosophe. « Dans la poursuite de la vérité première et dernière, a-t-il écrit en 1913, je n'ai pas trouvé ce que je cherchais... En esthétique, en politique, j'ai connu la joie de saisir dans leurs hautes évidences des idées mères ; en philosophie pure, non ». Ainsi, pas de système philosophique chez lui et pas davantage de système politique... Il se défend d'avoir fait la théorie de la monarchie : il a examiné seulement « ce qu'elle a été en fait, tant qu'elle a réussi à faire son œuvre ». C'est à l'étude de ces « réussites » de la nature qu'il borne son empirisme organisateur... Le présupposé essentiel de la « doctrine » de M. Maurras, c'est la négation de toute transcendance, c'est un « positivisme » ou un « naturalisme » qui nous enferme dans l'ordre des faits. Nous ne pouvons atteindre que le donné empirique... Les lois de la nature constituent l'assiette de notre pensée... Un univers de faits,

tous relatifs et soumis à un rigoureux déterminisme, voilà la base de tout l'ordre intellectuel. Non moins que le christianisme, M. Maurras rejette tout spiritualisme, toute affirmation de transcendance, et d'abord... celle de l'Absolu, de l'Infini et de Dieu, termes... équivalents et également exécrables... Le motif de sa haine de l'Infini est de remettre sur ses pieds la raison déséquilibrée par les barbares de l'Asie et empoisonnée par le venin de l'Ecriture. De toutes les idées spiritualistes, celle de Dieu est la plus ruineuse, parce qu'elle nous soustrait à l'empire des lois, non seulement de l'Etat, mais de la nature... L'Infini est « l'obscène chaos » qui défie la pensée, puisque penser c'est toujours définir. Il faut dénoncer « l'hypocrisie théistique... puisqu'elle décompose tout »... Si M. Maurras décerne au catholicisme la louange, c'est parce qu'il a organisé l'idée de Dieu... la rendant inoffensive... Son bienfait a été de subordonner les folles Ecritures orientales à la sagesse gréco-latine dont il est l'héritier et a renouvelé le polythéisme ; son Dieu, assujetti aux déterminations rationnelles qui le rendent pensable, et ainsi humanisé, redevient compatible avec l'ordre social. Là est le vrai Dieu... symbole de la perfection de l'humanité, image de la raison et de la loi... De là M. Maurras tire son « empirisme organisateur » de la nature selon les évidences qu'elle fournit... « Le goût de la vérité, à son origine une passion comme les autres »... doit être contenu dans les limites du fini pour se muer en « un vrai désir de savoir »... Mais sur la saine philosophie, comme sur la nature, règne la divinité « de la Raison, de la Beauté et de la Mort, triple et unique fin du monde... L'esprit ne peut rien penser sans l'arrêter, le définir et ainsi le faire mourir ».

... Il faut flétrir « ces chrétiens spiritualistes, toujours tournés aux compensations d'outre-tombe » : l'athée au contraire a le sentiment qu'il risque son tout là où le croyant n'aventure qu'une minime fraction de son existence... Placer sous l'inspiration de l'Etre divin les mouvements désordonnés de notre cœur « enlève aux passions leur air de nature » et « les pourrit d'un ridicule métaphysique ». Le catholicisme, en réintégrant la notion de Dieu dans les normes de l'intelligence, nous propose « la seule idée de Dieu tolérable aujourd'hui dans un Etat bien policé ».

M. André reproche à l'auteur d'*Anthinéa* de nier la conscience et la morale, et de méconnaître l'idée chrétienne de fraternité. Au contraire, pour M. Maurras, tout le mal qui est dans le monde vient de ce « Christ hébreu » qui entreprit de déposer le fort du trône et de racheter l'esclave... La Charité, « cette pitié dénaturée, a dégradé l'Amour ». « Vous vous sentirez plus humains », a écrit M. Maurras, à mesure que vous serez plus attentifs

à la devise : Politique d'abord. » L'opinion, on la mate par la « canonnade et la fusillade bien appliquées ». « Violence d'intellectuels... qui ne voient pas, ne souffrent pas, répond M. André ; M. Maurras est avant tout un esthète. » Mais il n'a provoqué qu'« une littérature d'aristocrates qui se proclament seuls initiés aux secrets du beau ». Si elle a séduit beaucoup de catholiques, c'est qu'ils n'ont pas vu que « croyant se servir du pouvoir politique comme d'un simple moyen d'assurer l'autonomie de l'Eglise sur les consciences, ils arrivent à subordonner finalement l'Eglise au pouvoir et à humilier l'esprit chrétien devant *le sens de la terre* ».

3° *Empirisme organisateur et pseudo-thomisme*, par E. Gallois.

4° *L'Action française et l'histoire de France*, par J. Hours (critique de M. Bainville et de « l'étrange interprétation du passé de notre pays que les ligueurs ont faite leur »).

5° *La Politique extérieure de l'Action française*, par G. Bidault (rapporte le mot de Paul Claudel diplomate : « Il n'y a pas de journal qui ait fait plus de tort à la cause française que celui de MM. Maurras et Daudet »).

6° *Les conclusions d'une expérience personnelle*, par M. Breton (le danger de déchristianisation, accru par les formes perlées de la rébellion, est moins imputable aux laïques qu'à ces prêtres dont les *avis* ou les *ordres* rassurent faussement les âmes).

Le livre de M. H. Multzer O'Naghten, **Catholiques d'abord!** étudie quel doit être le programme des Catholiques après la condamnation de l'Action française. Etudiant « *les nécessités actuelles de l'Action catholique* », il reconnaît « indispensable que les Catholiques élaborent la doctrine qui leur manque pour préciser leur antimodernisme morale, juridique et social » et « éviter qu'une crise morale provoquée par la question d'Action française, ne fasse faire de nouveaux progrès aux puissances de révolution, de barbarie et de déchristianisation », Après avoir blâmé les catholiques d'avoir autrefois « baissé pavillon pour ne pas compromettre l'Eglise », il loue l'Action française de « s'être emparée des revendications catholiques avec une fougue telle qu'elle semblait être le seul organe de défense religieuse ». Rappelant ensuite « le principe de l'indifférence de l'Eglise en ma-

tière de régime », il prouve la nécessité pour les catholiques de faire de la politique et en particulier de combattre « le culte de la République et ses idoles ». Il veut « faire pénétrer la religion partout », « par le développement de la Charité ». On peut croire que ces visées sont celles de la Drac et de la Fédération Nationale Catholique du général de Castelnau, car il y voit « un splendide réveil de la vitalité catholique ».

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

René Dussaud : *Autour des inscriptions de Glozel*; Colin 5 »

Art

L. Bordes : *Vingt leçons d'histoire de l'art.* Avec de nombr. reprod.; Gigord. 20 »

Gustave Geffroy : *Sisley.* Avec de nombr. reprod.; Edit. Crès. « »

Georges Hardy : *L'art nègre, l'art animiste des noirs d'Afrique.* Avec des illust.; Laurens. 15 »

Eugénio d'Ors : *Trois heures au Musée du Prado.* Itinéraire esthétique, orné de 48 reprod., traduit par M. et Mme Jean Sarrailh; Delagrave. 15 »

Bibliophilie

Jean Lhomer : *La collection d'autographes.* Son but. Son classement. Les autographes ajoutés aux livres. Les collectionneurs célèbres. Les faux autographes. Les instruments de travail; Cornuau. « »

Esotérisme et Sciences psychiques

Docteur René Allendy : *Le problème de la destinée,* étude sur la fatalité intérieure; Nouv. Revue franç. 12 »

Frédéric Boutet : *Les aventuriers du mystère,* tableau de l'au-delà; Nouv. Revue franç. « »

Ernest Bozzano : *Les énigmes de la psychométrie et les phénomènes de télesthésie*; Edit. Jean Meyer. 9 »

F. Jollivet-Castelot : *Essai de synthèse des sciences occultes*; Nourry. 15 »

Prof. Rocco Santoliquido : *Observation d'un cas de médiumnité intellectuelle;* Edit. Jean Meyer. 5 »

Histoire

Louis XIV : *Mémoires,* publiés avec une introduction et des notes par Jean Longnon; Tallandier. « »

Albert Meynier : *Les coups d'Etat du Directoire.* I : *Le dix-huit Fructidor an V* (*4 septembre 1797*); Presses universitaires. 22 »

Linguistique

Abbé de Dangeau : *Opuscule sur la grammaire,* réédité d'après les éditions originales, avec introduction et commentaire par Manne Ekman; Almquis et Wiksells, Upsale et Champion. « »

Littérature

Antoine Albalat : *Gustave Flaubert et ses amis*, avec des lettres inédites de G. Flaubert, L. Bouilhet, T. Gautier, Champfleury, E. et J. de Goncourt, etc., etc.; Plon. 12 »

Antoine Artaud : *Correspondance avec Jacques Rivière*. Avec un portrait de l'auteur par Jean de Bosschère, gravé sur bois par G. Aubert; Nouv. Revue franç. « »

Ferdinand Bac : *Jean-Paul ou l'amour universel*. (L'Allemagne romantique, 1763-1825); Conard. 15 »

Paul Bastier : *L'esprit définitif ou de Pascal à Joseph Prudhomme*; Libr. de la Mésange, Strasbourg. « »

Jules Bertaut : *Les belles nuits de Paris*. Avec 36 illust., Flammarion. 20 »

Maurice Besson : *Les Sidis*; Peyronnet. 4 »

Germaine Blondin : *Balle d'avoine*, libr. Valois. 10 »

Bruno Brunelli : *Une amie de Casanova*, traduit de l'italien par Marc Hélys; Perrin. 12 »

Gilbert Chinard : *Trois amitiés françaises de Jefferson d'après sa correspondance inédite avec Mme de Bréhan, Mme de Tessé et Mme de Corny*; Belles-Lettres. « »

Blaise Cendrars : *Anthologie nègre*, nouv. édit.; le Sans Pareil. 20 »

Benjamin Constant : *Les Chevaliers*. Avant-propos de G. Rudler; Kra. « »

Ferri-Pisani : *L'amour en Amérique*; Edit. de France. 12 »

Halina Izdebska : *La naïade ivre*; Ceux qui viennent. « »

René Lelu : *Fluctuations sensibles*; Mercure du Livre. « »

Pierre Louys : *Pages* choisies copiées et mises en ordre par l'auteur lui-même d'après toute son œuvre connue ou inédite à ce jour; Edit. Montaigne. 15 »

Maurice Magendie : *Du nouveau sur l'Astrée*; Champion. 60 »

Prosper Mérimée : *Lettres d'Espagne, 1830-1833*. Introduction de Maurice Levaillant. Avec un portrait de Mérimée en 1825 par David d'Angers et 2 fac-similés h. t., Lemarget. « »

Mario Meunier : *Les légendes épiques de la Grèce et de Rome*. Nouvelle mythologie classique, II; Libr. de France. 15 »

Henry Michaux : *Qui je fus*. Avec un portrait de l'auteur, gravé sur bois par G. Aubert; Nouv. Revue franç. « »

Gérard de Nerval : *Œuvres complètes. Voyage en Orient*; Bernouard. En souscription.

Nelly Noury : *Comment les femmes se perdent*. Préface de José Germain; Edit. de La Nef. 12 »

Pline le Jeune : *Lettres, I. Livres I-III*. Texte établi et traduit par Anne-Marie Guillemin; Belles-Lettres. « »

Jules Renard : *Œuvres complètes. Journal inédit. I*; Bernouard. En souscription.

Saint-Evremond : *Œuvres, III*. Mises en ordre et publiées avec une introduction et des notices par René de Planhol; Cité des Livres. « »

Roger de Vivie de Rigie : *Le secret de Byron*; Emile Paul. « »

Emile Zola : *Œuvres complètes. Les Rougon-Macquart. La conquête de Plassans*. Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'éditeur Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.

Emile Zola : *Œuvres complètes. Les Rougon-Macquart. La Débâcle, I*. Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'éditeur Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.

Ouvrages sur la guerre de 1914

Divers : *Ce que j'ai appris à la guerre*; Edit. Montaigne. « »

Pédagogie

Félicien Challaye et Marguerite Reynier : *Cours de morale à l'usage des écoles primaires supérieures et des cours complémentaires — 1re année*; Alcan. 11 »

Philosophie

A. Cuvillier : *Manuel de philosophie*. Classes de mathématiques, classes préparatoires aux Ecoles polytechnique et de Saint-Cyr et à l'Institut agronomique; Colin. 26 »

A. Cuvillier : *Manuel de philosophie*, classes de philosophie et de Première supérieure. Tome II: *Logique. Morale. Philosophie générale*; Colin. 32 »

Poésie

Laurent d'Algol : *L'écharpe d'Isis*; Messein. 12 »

Claude Balyne : *La danseuse*. H. t. de Valère Bernard; les Facettes, Toulon. « »

A.-P. Garnier : *La branche de gui* ou recueil de quatrains composés à loisir et rimés selon les guises des saisons, des jours et des heures. Bois de Pierre Gusman; Garnier. « »

Alban Guyrand: *Voyage de l'homme*. I : *Sous le signe de Flore*; le Bon Plaisir, Toulouse. 6 »

Jehan de Jehay : *Au gré du vent*; Sansot. « »

Jehanne Thalès : *Jean ou à travers la lumière*, roman ardennais en vers libres; Fonsèque et Métivier. 6 »

Politique

George Guyomard : *La dictature militaire au Portugal*, impressions d'un Français retour de Lisbonne; Presses universitaires. 7 »

Edouard Helsey : *Notre Alsace. L'enquête du « Journal » et le procès de Colmar*; Albin Michel. 12 »

Questions coloniales

René Valet : *Le Sahara algérien*, étude de l'organisation administrative, financière et judiciaire des Territoires du Sud; Imp. Typo-Litho, Alger. « »

Questions juridiques

Léonce Grasilier : *L'affaire Petit du Petit-Val*. (Coll. Enigmes et drames judiciaires d'autrefois); Perrin. 12 »

Questions religieuses

Paul-Louis Couchoud : *Les prêtres et le mariage*. Le P. Hyacinthe Loyson. L'abbé Charles Perraud. Le P. Gratry. L'abbé Perreyve. Avec des portraits; Progrès civique. 7 »

F. Gay : *Comment j'ai défendu le Pape*; Vie catholique. 12 »

Roman

Laurence Algan : *Clarisse Aubert*; Malfère, Amiens. 12 »

Octave Aubry : *Brelan de femmes ou le Coup d'Etat de Brumaire*; Fayard. 16 »

V. Blasco Ibanez : *La Horde*; Nelson. 7 »

Sylvain Bonmariage : *Hamlet aux deux Ophélies*; Mercure de Flandre. 15 »

Léopold Chauveau : *Les œuvres merveilleuses du Docteur Popotame*. Ill. de l'auteur. (Coll. *La joie de nos enfants*, de 8 à 16 ans); les Arts et le Livre. 7 50

Dominique Dunois : *Leurs deux visages*; Calmann-Lévy. 9 »

Ivan Goll : *Le microbe de l'or*; Emile-Paul. 12 »

André Gide : *Œuvres d'André Gide*. I : *La Porte étroite*; Mercure de France (Bibl. choisie). 20 »

Remy de Gourmont : *Œuvres de Remy de Gourmont*. II : *Le Fantôme. Histoires magiques*; Mercure de France (Bibl. choisie). 20 »

Edmond Gréville : *Supprimé par l'ascenseur*. Avec un portrait de l'auteur par Jacques Mauny, gravé sur bois par G. Aubert; Nouv. Revue franç. « »

Pierre Humbourg : *Escale*. Nouv.

Revue franç. 12 »

Peirre Humbour : *Vieux comme le monde.* Avec un portrait de l'auteur par lui-même, gravé sur bois par G. Aubert. Nouv. Revue franç. « »

Wilfrid Lucas : *La route de lumière*; Figuière. 10 »

Maurice Magre : *Le mystère du tigre*; Albin Michel. 12 »

Armand Mercier : *Sous la croix du Sud*; Edit. de France. 12 »

Dmitri Méréjkowski : *Julien l'Apostat. La mort des Dieux*, traduction approuvée par l'auteur, par Henri Mongault; Edit. Bossard. 12 »

Bernard Nabonne : *Maïtena*; Edit. Crès. « »

Edouard Romilly : *Marie-Madeleine*; Figuière. 10 »

Nicolas Ségur : *Le rideau rouge*; Albin Michel. 12 »

Jean Souvenance : *Mirage*. Préface de Raoul Follereau; La Jeune Académie. « »

René Trintzius : *Le soleil du père*; Nouv. Revue franç. 12 »

Paul Vimereu : *Chut! le milieux*, roman des roseaux ; Malfère, Amiens. 12 »

Colette Yver : *Haudequin, de Lyon*; Calmann-Lévy. 9 »

Sciences

Marcel Boll et André Féry : *Précis d'analyse chimique.* Tome I : *Principes généraux. Tables numériques.* Tome II : *Recherche et dosage des cations*; Dunod. 90 »

Marcel Boll et André Féry : *Précis de physique, introduction à une deuxième étude de la mécanique et de la physique.* Tome I : *Généralités. Statique et dynamique. Pesanteur et hydrostatique. Optique.* Tome II : *Chaleur. Gaz. Changement d'état. Electricité et magnétisme*; Dunod. 78 50

Sir Jagadis Chunder Bose : *Electro-physiologie comparée*, traduit par le Dr Pierre Lehmann; Gauthier-Villars. « »

F. Holweck : *De la lumière aux rayons X*; Presses universitaires. 30 »

Mathieu Gr. Pencesco : *Mouvement et pensée.* Avant-propos du prof. Charles Richet; Alcan. 12 »

A. Turpain : *La lumière.* Avec 136 dessins et photographies; Delagrave. « »

Sociologie

Paul Gaultier : *Les mœurs du temps*; Perrin. 10 »

Henri Sée : *Matérialisme historique et interprétation économique de l'histoire*; Giard. 10 »

MERCVRE.

ECHOS

Maximilien Harden. — Les origines de Nazléh Hanoum, reine d'Egypte. — Victorien Sardou, professeur d'Iskender Bey. — Un monument aux Atlantes. — A propos d'un naufrage. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Maximilien Harden. — La mort de Maximilien Harden, d'une bronchite contractée trois jours avant, à Montana, petite localité suisse où il vivait depuis plusieurs mois presque oublié, a été signalée aux Français radioécouteurs par le poste d'émission de l'Ecole Supérieure des P. T. T., lundi soir 31 octobre, sans commentaires. Elle remontait au dimanche soir 30 octobre. Les journaux du mardi 1er novembre lui ont consacré une notice plutôt élogieuse, dont les termes, d'une analo-

gie presque littérale pour la plupart, dénotaient une source commune d'agence. Il est difficile de résumer impartialement en quelques lignes la vie et l'œuvre de ce fils d'Israélites polonais — son patronyme véritable était Witkowsky — tant elles appellent tout naturellement sous la plume le *difficile est satiram non scribere* de Juvénal. Ondoyant et divers, tel fut, en effet, cet homme dont l'éducation première, reçue au Collège Royal Français de Berlin — survivance, dans la capitale prussienne, du vieil esprit des huguenots réfugiés — fut française et dont toute la production, du moins celle antérieure aux revirements qui bouleversèrent la vieille Allemagne, est dirigée contre la France.

D'abord acteur, et acteur ambulant — à ce titre, il avait joué un peu partout en Europe, de Moscou à Paris, de Copenhague à Zurich, — il conserva toute sa vie l'empreinte de ce premier état, où il avait fait preuve de la souplesse de sa race, puis, ayant quitté la scène pour le pamphlet politique — son premier article, dans la *Berliner Volkszeitung*, sera signé du pseudonyme qui lui convient si parfaitement : *Apostata* — il débute, dès ces lointains essais de 1892, par le scandale. Un de ses articles contre le jeune Kaiser, dans la *Gazette de Francfort*, occasionnera la saisie de ce journal. C'est alors que Harden fonde son pamphlet hebdomadaire : *Die Zukunft* (« L'avenir »), où, porte-parole des rancunes de Bismarck limogé, il accumule, en une prose manifestement inspirée de nos moralistes classiques, les censures contre le nouveau régime impérial. La *Zukunft*, qui connut, jusqu'à la guerre, les gros tirages, sera pour Harden une poule aux œufs d'or. Elle a vécu jusqu'en 1923, époque où la crise générale économique la tua. Les principaux articles de Harden ont été réunis, sous le titre : *Köpfe* (Berlin, 1912-1913), en trois volumes. Aboyeur pangermaniste, il ne rectifia son attitude que, lorsque documenté comme il l'était par les supports financiers de l'Empire — Rathenau, Ballin, Karl Fürstenberg, l'âme damnée de Bülow, etc., — il eut compris que, la guerre « fraîche et joyeuse » ayant raté et s'éternisant en le guet-apens mortel des tranchées, c'en était fait de l'Allemagne impériale. Ceci se produisit dès la fin de décembre 1914. Dès lors, Harden se mua en « défaitiste » et vit sa revue censurée et, par deux fois, suspendue. Son gros volume de 1923 sur *L'Allemagne, la France et l'Angleterre*, où il renie tous ses vieux dogmes chauvins d'antan et se fait l'apôtre d'une francophilie de circonstance, ne doit pas faire perdre de vue son passé. Sans doute, il n'y a, dit-on, que les sots qui ne changent jamais, mais le revirement de Harden était fait surtout de dépit, du dépit de l'homme qui, ayant rêvé d'un grand rôle, se voit, quand le moment de l'action semblait avoir sonné, dédaigné, oublié, honni. Ses volte-face seules étaient responsables, cependant, de cette infortune et c'était peine perdue de prôner à ses compatriotes l'action pacifique de M. Poincaré quand, dans l'été

de 1914, l'on n'avait pas eu assez d'outrages pour le « chauvinisme » de la France et de ses gouvernants. Exploiter aujourd'hui Harden dans ce sens n'est donc pas d'une tactique adroite. Faire de lui un partisan du « rapprochement franco-allemand » est, par suite, chose plus suspecte encore. Il n'est que juste, d'ailleurs, d'observer que, ses nouvelles idées, Harden les défendit avec crânerie et un mépris total du danger qui le menaçait. Le dénonciateur — en juin 1907 — de la fameuse *Table Ronde* fut brutalement assailli, un soir de l'été 1922, à coups de barres de fer par des suppôts de la réaction kaisériste et en eut le corps brisé, à jamais. Son rôle était, d'ailleurs, joué, irrémissiblement et il n'avait plus qu'à fuir une Allemagne qui le reniait.

Ses obsèques ont eu lieu à Berlin, en présence de ses deux frères, dont l'un — ô ironie, si bien à sa place ici ! — fut longtemps l'une des chevilles ouvrières de la Reichsbank et dont l'autre a trouvé en Angleterre la plus accueillante des secondes patries. — C. P.

§

Les origines de Nazléh Hanoum, reine d'Egypte. — Dans le très intéressant article qu'il a consacré dans le *Mercure de France* du 5 septembre dernier aux origines de la reine d'Egypte, M. Auriant écrit qu'« Horace Vernet a peint en un tableau la progéniture du vainqueur de Koniéh ».

Tout d'abord, je me permettrai de relever dans cette dernière allégation une légère erreur : ce n'est pas à la bataille de Koniéh, mais à celle de Nézib que s'est surtout distingué le ci-devant capitaine Selves, Soliman-Pacha.

D'autre part, dans son livre *Voyage d'Horace Vernet en Orient* (Paris [1843], grand in-8), Goupil Fesquet écrit aux pages 206 et 207, à l'occasion de la visite que firent les voyageurs français, dans les premiers jours de janvier 1840, au général Soliman-Pacha, alors résidant à Seïda (Sidon) :

« Nous logeons au couvent... et le reste de nos journées s'écoule chez notre brave compatriote ; M. Horace Vernet, avant un de nos déjeûners, fait son portrait à l'huile, tandis que j'essaie de dessiner celui de ses deux filles et du petit Scander-Bey, le plus joli enfant qu'on puisse voir. Notre hôte est émerveillé du rapide et admirable talent du maître, et semble satisfait aussi du petit groupe que je suis heureux de pouvoir lui offrir. »

Fesquet a cru devoir reproduire dans son ouvrage le groupe des trois enfants de Soliman-Pacha, dessinés par lui : ils sont accroupis sur des tapis ; les filles sont déjà grandelettes, et le petit Scander-Bey est coiffé d'un superbe turban jaune du plus bel effet. C'est une lithographie coloriée, assez médiocre d'exécution et qui ne fait pas très grand hon-

neur au talent artistique de l'auteur. Le portrait du général par Horace Vernet devait être mieux traité.

Il serait intéressant de savoir si ces portraits sont encore conservés chez les descendants de Soliman-Pacha. — GASTON PRINET.

§

Victorien Sardou, professeur d'Iskender Bey. — Le fils du renégat Sèves et de la Moréote Chrisoula, Iskender Bey, dont il a été question dans un précédent écho (*Mercure* du 15-IX-27, p. 762-3) eut à Paris Victorien Sardou pour professeur. C'était au temps où le futur auteur de *Fédora* et de *Patrie*, obscur et pauvre, perchait dans une mansarde, quai Napoléon, et « demandait son pain quotidien à des articles de revues, de petits journaux, de dictionnaire, de biographie ». Sur la recommandation d'un ami commun, Huilard-Bréholles, le duc de Luynes lui confia l'éducation d'Iskender Bey, « un enfant élevé dans le harem et transplanté en plein Paris,... un être à demi-mahométan, à demi-chrétien » ce qui embarrassait fort Sardou,

car il se fourvoyait également en critiquant le Koran ou en louant l'Evangile. — Il se tira avec adresse de cette situation par une étude comparée des deux religions, concluant, pour les besoins de la cause, à un type général, à une morale universelle, à une identité presque complète des principes de l'une et l'autre. Le tour étant bien joué, le professeur conserva sa leçon.

Il la conserva deux ans durant. Il enseignait l'antiquité à Iskender Bey et lui faisait expliquar le *De Officiis*. « Sardou recevait cinq francs tous les deux jours pour lui inculquer l'esprit moderne », rapporte Jules Claretie, qui ajoute :

Il a grandi, l'élève de Sardou ; il est, paraît-il, là-bas, un des plus féroces ennemis des chrétiens, il a horreur de Paris ; c'est un *vieux Turc* dans toute la force du terme. Cicéron, même commenté par un fin Parisien, n'a pas triomphé de Mahomet.

C'est peut-être que Sardou s'y était mal pris. Il eût mieux fait d'initier Iskender Bey à la vie parisienne, et de lui enseigner l'art de manœuvrer les ficelles du vaudeville et du mélodrame ; rentré là-bas, l'héritier de Soliman eût modernisé Karagheuz. Tous les types du répertoire comique et tragique, le traître y compris, grouillaient à la cour d'Ismaïl, et le Khédive était lui-même le plus grand coquin qui se pût imaginer, fourbe consommé, ami déloyal. Après les désastres de 1870, il disait publiquement de la France : « C'est une nation qui n'existe plus », et dans son journal, à la date du 8 juin 1895, Jules Claretie note un autre trait de noirceur de ce Pharaon :

Curieux souvenirs de Vogüé. Il était au Caire, dans la loge d'Ismaïl Pacha, lorsque la nouvelle de la mort de Napoléon III y arriva. C'était avant le ballet d'*Aïda*. Le vice-roi reçut la dépêche et dit simplement : « Tiens ! l'Empereur

est mort à Chislehurst ! » Et cet homme, qui, trois ou quatre ans auparavant, était à plat ventre devant Napoléon, cet homme entouré d'autres hommes qui devaient tout à l'Empereur, ne donna que ce souvenir à ce souverain : une minute et demie. Et chacun prit sa lorgnette pour lorgner le ballet d'*Aïda*.

Cinq ans plus tard, Ismaïl prenait comme Napoléon III le chemin de l'exil, expulsé de l'Egypte par ses créanciers européens, qu'il avait floués. — AURIANT.

§

Un monument aux Atlantes. — On nous communique :

Pour commémorer à la fois les grands ancêtres disparus dans l'anéantissement du sol même de leur patrie, et ceux qui tombèrent sous le glaive hellénique, — selon les traditions platoniciennes et nos propres découvertes des sanctuaires poséidoniens de l'Hellade, — *les Amis de l'Atlantide* ont voté le principe de l'érection d'un monument destiné à perpétuer ce double souvenir.

Aussi, l'édifice impérissable de la spiritualité atlantéenne doit-il apparaître à tous les hommes instruits comme l'anneau d'une immense chaîne reliant aux connaissances ésotériques modernes les mystérieux arcanes des initiations antiques.

Ce monument, dont un jeune sculpteur de talent, M. Léon Leyritz, a bien voulu se charger d'exécuter la maquette, pourra être élevé soit au Yucatan, — contrée où florissait la civilisation Maya, d'origine Atlante, — en un point quelconque du rivage, soit sur l'un des hauts-fonds de la mer des Sargasses, dont la position géographique fera l'objet d'une détermination ultérieure.

Ajoutons enfin que ce pieux témoignage, adressé par leurs descendants aux Atlantes victimes d'un sort funeste, pourrait être, dans l'avenir, utilisé, secondairement, comme signal routier réservé aux avions transatlantiques. Là encore, il servirait de jalon spirituel, à travers le temps et l'espace, aux deux continents de civilisations jumelles, issues d'une lointaine et vénérée mère commune.

Le Comité pour l'érection du Monument aux Atlantes a été placé sous le haut patronage de : M. Paul Chabas, membre de l'Intitut, Président d'Honneur.

Ont été nommés : Président : M. Roussel-Despierres, Secrétaire d'Etat de Monaco ; vice-président : M. Blech, secrétaire général de la Société Théosophique ; Secrétaire : M. Philéas Lebesgue, publiciste ; Trésorier : M. Paul Le Cour, fondateur de la S. E. A. ; Membres : MM. le Baron Robert Fabre-Luce ; le Dr Allendy ; le Dr Vergnes ; Maurice Magre ; Paul Mailley ; Mme Monthray ; Mlle Raynaud, etc.

§

A propos d'un naufrage : du roman à la réalité. — Dans un roman de M. Roland Dorgelès : *Partir*, publié en 1926, le médecin du bord, parlant des naufrages, s'exprime ainsi (page 170) :

Depuis qu'il y a des naufrages, on tient une statistique fort exacte du pourcentage des gens à sauver. Eh bien, à chaque sinistre, la proportion reste la même. Il y en a toujours autant qui se flanquent à l'eau de peur, autant qui s'enferment chez eux...

Ces constatations ont pu être renouvelées au cours du naufrage du

Principessa Mafalda ; d'une part, s'il faut en croire l'*Intransigeant* du 28 octobre 1927 :

Tous les passagers qui étaient restés tranquillement à bord furent recueillis sains et saufs.

Malheureusement, une cinquantaine d'entre eux, pris d'une folle terreur, se jetèrent à la mer et la plupart périrent de cette façon.

D'autre part, d'après le *Journal* (même date):

De nombreux passagers se précipitèrent vers leur cabine, comme s'ils eussent pu y trouver un refuge contre les flots.

§

Le Sottisier universel.

C'était l'heure où la nuit laisse le ciel au jour ;
Les constellations pâlissaient tour à tour ;
Et jetant à la terre un regard triste encore,
Couraient vers l'orient se perdre dans l'aurore.

ALFRED DE VIGNY, *Le Déluge*, I.

La petite phalange des hommes de cœur et des poètes de la pitié s'exfolie branche à branche. — *L'Humanité*, 23 octobre.

L'Angleterre n'a pas renoncé à sa politique traditionnelle et pratique toujours la maxime : *Divide ut regnas*. — ALFRED OULMAN, *Le Petit Bleu*, 24 septembre.

Vienne, 1er août. — Une aventure curieuse vient de se produire sur la plage de Szegedin, en Hongrie. — *Le Journal*, 2 août.

Je fus assise au dîner à la droite du prince de Galles, à ma gauche était l'ambassadeur d'Autriche. — YVETTE GUILBERT, *La Chanson de ma vie*, p. 222.

Des anonymes influents comme Tannenberg et Frobenius. — *Le Soir* (Bruxelles), 1er août.

§

Publications du « Mercure de France » :

ŒUVRES D'ANDRÉ GIDE, I, *La Porte étroite*. Vol. in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie) ; 20 fr. Il a été tiré 89 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 89, à 70 fr. ; 550 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 90 à 639, à 50 fr.

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT, II, *Le Fantôme, Histoires magiques*. Vol. in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 20 fr. Il a été tiré 49 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 49, à 70 fr. : 220 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 50 à 269, à 50 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

Un accès de faiblesse a marqué le début de la seconde quinzaine d'octobre. Les causes principales d'un malaise qui fut d'ailleurs passager résidèrent dans les mauvaises indications des Bourses étrangères et dans le bruit qui courut derechef d'une émission prochaine d'un emprunt d'Etat ; on sait qu'il fut aussitôt démenti. Au surplus, le comptant ne reçut qu'un contre-coup sans importance des dégagements qui s'opèrent sur le marché du terme, qui fut, n'étant pas suivi par le gros de la clientèle, contraint de se livrer à des rachats.

Exception faite des emprunts de guerre, qui sont encore un peu au-dessous de leur précédent niveau, et du 6 o/o 1927, resté assez faible après le détachement de son coupon, les rentes françaises se sont maintenues à des cours favorables ; l'emprunt à garantie de change 4 o/o 1925 reste à un cours élevé, du fait qu'il jouit du privilège d'échapper à la déclaration d'impôt sur le revenu. Les fonds russes et ottomans sont hésitants et beaucoup plus calmes, les mexicains peu animés. Marché actif sur le 4 o/o Serbe 1895, bien que la commission nommée par le gouvernement yougo-slave se soit prononcée contre tout paiement en or.

Après un début des plus lourds, le groupe des établissements de crédit a reconquis ses plus hauts cours ; Comptoir d'Escompte, Société Générale, Crédit Lyonnais ont une tendance résistante ; citons également, parmi les banques d'affaires, l'excellente tenue de la Banque de Paris et du Crédit Mobilier. Les établissements étrangers sont diversement traités : fermeté du Crédit foncier égyptien, recul de la Banque du Mexique ; Banque Ottomane calme, mais très ferme.

Nos grands chemins de fer sont peu traités, affectés par une nouvelle diminution de recettes ; en chemins étrangers, Cairo Héliopolis et les Wagons-Lits restent en bonne orientation. Les valeurs de navigation sont généralement calmes, sauf le Suez qui termine en hausse appréciable. La plupart des grandes valeurs métallurgiques et de charbonnages s'inscrivent à des cours un peu plus bas. Au compartiment des Mines métalliques, la situation du marché du cuivre restant favorable, le Rio, la Tharsis, Montecatini furent soutenus ; par contre, la baisse des cours du plomb a fait réactionner assez fortement Peñaroya, sur qui on envisage la suppression possible d'un dividende. Après un assez sérieux recul enregistré par les valeurs d'Eaux et de Gaz, les vedettes de ce groupe, telle la Lyonnaise des Eaux, ne tardent pas à retrouver des cours souvent supérieurs à ceux cotés précédemment. Les produits chimiques en rappellent aussi de leur faiblesse primitive ; le marché des Usines du Rhône et de Poulenc fut surtout actif, en raison de la fusion probable et prochaine de ces deux affaires.

Au marché en Banque, les valeurs de pétrole ont manqué d'entrain, mal impressionnées par l'irrégularité de New-York ; le groupe hollando-américain ne subit pas de sensibles modifications, le groupe russe est faible, les valeurs roumaines calmes. Valeurs de phosphates et de nitrates fermes, mais sans animation. Caoutchoutières en meilleure orientation, sur l'annonce de nouvelles diminutions des stocks à Londres.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les *Abonnements étrangers*, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.